[illegible]
Weill

([illegible])

NKV

COURONNE

Alençon. — Imp. de Poulet-Malassis et De Broise.

COURONNE

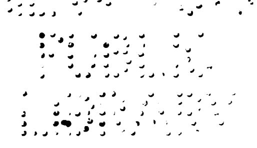
HISTOIRE JUIVE

PAR

ALEXANDRE WEILL

C'est une honnête fille à laquelle
j'ai donné mon âme.





PARIS
POULET-MALASSIS ET DE BROISE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
4 rue de Buci

—

1857

COURONNE

—

I

Couronne était la quatrième fille et le cinquième enfant de madame Riche, qui elle-même avait cinq sœurs et quatre frères, tous enfants légitimes d'un propriétaire marchand de bestiaux, et tous, à l'exception de madame Riche et de la famille de sa sœur aînée, plus près de l'indigence que de l'aisance.

A l'âge de dix-sept ans, madame Riche fut mariée, contre son gré, à M. Riche, auquel, toujours en criant par-dessus les toits qu'elle ne

l'aimait pas, elle avait donné un garçon et six filles, plus belles l'une que l'autre.

Pourtant M. Riche était ce qu'au village on appelle *un homme comme un arbre*. D'une taille haute, élancée, il avait des traits réguliers, et sa figure était d'un blanc rose comme celle d'une vierge; mais jamais jeune fille n'avait vu la couleur de sa parole.

Or, madame Riche, avant son mariage, non-seulement était une belle jeune fille ronde, fraîche, bien prise de taille; non-seulement elle était fière, et à juste titre, de sa petite main, de son petit pied et de sa chevelure noire, épaisse, lustrée, ondée, mais encore elle aimait à causer, à faire preuve d'esprit aux dépens de ses voisines, et M. Riche, soit avant, soit après le mariage, ne lui donna la réplique que pour les affaires, s'abstenant, pour le reste, de tout blâme et de tout éloge.

Soit nature, soit habitude, M. Riche ne parlait que commerce et qu'intérêts. Il était devenu père de six charmantes filles, sans avoir jamais dit à la mère qu'il l'aimait, sans avoir même adressé une parole de tendresse à ses enfants. Il ne manquait pourtant pas aux de-

voirs de mari et de père, devoirs qui, pour lui, consistaient à travailler pour leur procurer de l'aisance. Pendant vingt-cinq ans de mariage, il avait accumulé terre sur terre, maison sur maison, cheptel sur cheptel. Quand la mère maria ses filles aînées, car lui ne s'en occupait guère, il annonça aux fiancés qu'il donnerait à chacune dix mille francs de dot; mais si quelqu'un lui avait parlé d'un sentiment d'amour nécessaire pour le bonheur dans le mariage, il eût haussé les épaules sans répondre.

Aussi madame Riche, tout heureuse qu'elle était par le fait, se sentait-elle parfois la plus malheureuse des créatures humaines. Comme la plupart des femmes, elle eût mieux aimé que son mari lui dît qu'il l'aimait que de l'aimer sans le lui dire. Le jour de son mariage fut pour elle comme un étouffement violent de son cœur, dont elle avait un vague pressentiment; car le cœur ne se sent qu'au moment où il a envie de se donner. L'âme ne se voit qu'en se reflétant dans une autre âme. Un corps opaque, un bloc de chair sans idéal, l'obscurcit, l'éclipse et avec le jour peut lui ravir la vie.

Madame Riche ne se sentit renaître que le jour où elle devint mère. Mais le sentiment de la maternité même n'est qu'un crépuscule, s'il n'est pas illuminé par le soleil de l'amour conjugal. Une mère qui n'est pas aimée du père de son enfant, ou qui ne l'aime pas, n'aura jamais pour cet enfant qu'un instinct de devoir et de conservation.

L'amour non-seulement est une émanation éthérée de la raison pure, mais encore lui seul donne à l'homme un reflet de dignité idéale, et à la femme cette auréole de vierge éternelle qui, purifiant et transfigurant tout autour d'elle, devient pour elle-même une révélation de tendresses inconnues, d'affections non encore senties; tendresses et affections qui de son cœur s'épanchent, plus saintes et plus pures, sur l'enfant né de cet amour révélateur.

Aussi les quatre premiers enfants de madame Riche furent-ils simplement un mélange de deux êtres humains assez beaux de forme, mais nuls d'esprit et de sentiment.

Elle avait vingt-sept ans quand elle devint grosse de sa quatrième fille à laquelle elle donna le nom alsacien de *Couronne*.

Une année avant la naissance de Couronne, — je tiens ces détails de la mère même, — madame Riche se plaignait d'une grosseur au sein, suite d'un coup de coude involontaire de son mari. Elle s'était droguée, mais en vain, pendant trois mois, lorsqu'une juive du village, son amie et coreligionnaire, l'engagea à aller consulter le sorcier du Rhin, célèbre par ses cures sympathiques.

Cet homme merveilleux était un simple paysan, retiré dans un village sur une île du Rhin. Madame Riche s'y rendit, accompagnée de sa mère et d'un de ses enfants. Le sorcier, qui n'acceptait jamais de rétribution, ne se prêtait pas non plus à toutes les cures, et plus d'une fois, après avoir vu et regardé le malade, il lui disait : « Mon ami, je ne puis rien pour vous. » On avait alors beau le prier, le supplier, lui promettre monts et merveilles, il répondait comme le magicien Balaam au roi Balak : « Je ne puis. » Mais, à peine eut-il regardé madame Riche, qu'il lui dit :

— Madame, avec l'aide de Dieu nous vous guérirons.

C'était un homme de quarante-cinq ans,

paraissant dix ans de moins que son âge. Il avait de grands yeux bleus, et une main fine et délicate, surtout pour un paysan. Ses habitudes étaient si simples, ses besoins si restreints, ses paroles si sobres, qu'on l'eût pris pour un philosophe déguisé en campagnard. Personne, du reste, ne savait d'où il venait. De temps en temps il faisait une excursion à l'autre bord du Rhin, où, disait-on, il allait toucher une petite rente d'un prince allemand qu'il avait guéri.

Il pria madame Riche de s'asseoir. Puis, la regardant doucement, mais fixement, il caressa de sa main la partie malade, et prononça à voix basse des paroles sacramentelles. Jamais sensation pareille ne frissonna dans le cœur de madame Riche.

Non-seulement la douleur de son mal disparaissait comme par enchantement, mais son sang, refluant tour à tour des extrémités vers le cœur et du cœur dans le cerveau, lui donnait des bouffées de vertige. Si elle n'avait pas été assise et retenue par sa mère, elle serait tombée aux pieds de son médecin.

Religieuse jusqu'au fanatisme, prude jus-

qu'à l'excès, elle ne put se rendre compte du sentiment extraordinaire, de l'oubli d'elle-même qui, malgré elle, s'était emparé de tout son être. Elle faisait, mais en vain, de violents efforts pour baisser les yeux, pour ne pas regarder l'opérateur; et quand celui-ci eut fini ses passes et ses exorcismes, elle tomba presque inanimée, dans les bras de sa mère, en se couvrant la figure de ses deux mains.

— Ma chère dame, dit le sorcier en la congédiant et en posant sa main sur le front brûlant de madame Riche, remettez-vous. Avec l'aide de Dieu, je vous promets une prompte guérison.

Revenue à elle, madame Riche partit comme une folle, comme si elle avait commis un crime.

— Au fait, dit-elle à sa mère, croire à la sorcellerie, c'est se donner au diable! Jamais je ne verrai plus cet homme!

Elle ne le revit plus, en effet, mais, jamais non plus la figure et les traits du sorcier ne s'effacèrent de son âme. Non-seulement son mal avait disparu, mais la fille qu'elle mit au monde, une année plus tard, avait les yeux bleus, le nez et les mains du sorcier.

Nous verrons bientôt qu'elle en avait aussi la volonté qui donne la force magique.

C'est cette fille qui porta le nom de Couronne.

—

II

Quand madame Riche maria sa troisième fille, Couronne entra dans sa dix-septième année. Elle avait encore deux sœurs plus jeunes qu'elle. L'une avait quinze ans et se nommait Héva, — en Alsace on prononce Heffé, — l'autre n'en avait que huit, et s'appelait, tout court, l'enfant ou Fanfan.

Héva, beauté précoce, était éclatante de fraîcheur et de nullité. Il est rare qu'une jeune fille, parfaite de formes, de lignes, de traits et de couleur, soit autre chose qu'un corps développé, dans lequel l'âme est pour ainsi dire restée à l'état de naine; car, dans un enfant, la croissance de l'âme ne se fait ordinairement qu'aux dépens du corps, souvent de la santé.

On dirait que le sang est l'aliment de l'âme, et qu'en pompant ces sucs précieux, elle rend les traits plus pâles et empêche le développement de la beauté physique. C'est peut-être pour cette raison que l'Ancien Testament dit : « Tu ne mangeras pas de sang, car le sang c'est la substance de l'âme. »

D'ordinaire, ces jeunes beautés précoces excitent l'admiration du vulgaire, c'est-à-dire de la majorité des hommes. Aussi Héva ne faisait-elle que parader toute la journée au village, sous prétexte de promener Fanfan, mais, en vérité, pour savourer les compliments que tout le monde lui adressait sur sa jeunesse et sa beauté.

Comme ces admirations banales revenaient de droit à la mère, madame Riche ne pouvait s'empêcher d'en être fière, et de croire, par moments, que Couronne était, sinon laide, du moins de beaucoup inférieure en beauté à Héva.

La différence, en effet, était grande entre Couronne et Héva.

Héva avait des cheveux noirs en si grande abondance, qu'on ne pouvait les enserrer de ses deux mains. Sa bouche, son nez, ses dents,

ses oreilles, tout était admirable de lignes et d'harmonie. Sa taille de quinze ans était aussi voluptueuse que celle d'une vierge de dix-huit ans. Sa main seule faisait ombre dans ce concert de beautés, elle était large et rubiconde. Il fallait être un grand connaisseur pour découvrir, sous cette peau rosée, veloutée sans un pli, une insensibilité parfaite, et pour ne trouver, à la place du cœur, qu'une boule de neige devenue chair.

Héva était une femme toute faite pour un richard sans idéal. Les hommes d'esprit et d'imagination n'aiment guère ces fleurs éphémères qui, dès l'âge de quatorze ans, sont arrivées à leur parfaite croissance pour monter en graine, et qui, comme des plantes et des épis vides, se tiennent toujours toutes droites, n'ayant même pas l'avantage d'une statue; car la statue, du moins, conserve sa froide beauté, tandis que ces blocs de chair veinés, rosés et accidentés, perdent tous les jours quelques grains de l'harmonie des contours. N'ayant ni le sel conservateur de l'esprit, ni l'éternelle jeunesse du cœur, ni l'énergie de la volonté qui régénère, ces beautés, en peu d'années,

deviennent si laides, qu'elles n'inspirent même pas un sentiment de pitié; car la laideur ne fond pas sur elles comme un malheur, mais comme une vengeance du destin.

Si elles avaient été toujours laides, on leur aurait appris à être aimables, afin de racheter, par le caractère et des prévenances si chères aux hommes, le défaut de beauté.

Mais, ayant été belles, et d'une beauté impertinente, elles n'ont appris qu'à s'habiller et qu'à se faire admirer.

Au lieu d'être aimables pour les autres, elles exigent, rien qu'à paraître, que tout le monde le soit pour elles.

La beauté est une tyrannie qui demande un culte, une obéissance passive; tyrannie contre laquelle les hommes, et surtout les femmes moins belles, se révoltent, dès qu'ils trouvent le défaut de la cuirasse.

L'esprit seul conserve la beauté sur son trône.

Et quand, à la fin, il faut qu'elle en descende — car, si beau que soit le soleil, il faut pourtant qu'il se couche — l'esprit lui offre tant de consolations, qu'elle ne regrette pas le temps de sa splendeur.

Un seul moment de réflexion lui prouvera que les droits de ce pouvoir ne valent pas les devoirs qu'il impose.

Couronne était en tout le contraste de sa sœur cadette.

En elle tout était voilé, discret; on eût dit une pâle lithophanie, à laquelle il faut un rayon de lumière pour resplendir aux yeux des profanes; car, pour le connaisseur, Couronne était un diamant dans sa gangue. Elle avait des cheveux châtains et des yeux bleus dont toute la beauté était dans le regard lent, gazé, velouté, mais pénétrant et se gravant dans la mémoire. Ses sourcils étaient bruns, épais, mais bien arqués, et séparés par un intervalle symétrique. Son nez était long, mais les narines étaient fines, flexibles et délicatement relevées. Sa bouche était moins bien que celle d'Héva, car elle avait les lèvres un peu fortes, mais, quand elle souriait, la phosphorescence de son sourire, aspirant, pour ainsi dire, une étincelle de son âme, illuminait toute sa figure, d'ordinaire d'un pâle mat. Elle était plus délicate, plus fluette que sa sœur; sa gorge était moins curieuse, Ronsard eût dit moins *saute-*

lante, que celle d'Héva. Elle se cachait, pour ainsi dire, de pudeur, dans sa ronde coquille. Madame Riche, qui connaissait ce trésor, reprochait souvent à sa fille aînée de ne pas faire valoir ses grâces natives. Parfois, en lui arrangeant ses jupes et son corsage, elle l'engageait à lutter de beauté avec Héva; mais Couronne, après avoir rougi malgré elle, courait dans sa chambrette aplatir son corset, et se regardait à plusieurs reprises dans la glace pour s'assurer de la chasteté de sa toilette. Elle mettait autant de coquetterie à cacher sa taille que sa sœur à en faire ressortir la richesse.

Pendant qu'Héva se faisait admirer par les bavards et les commères du village, Couronne soignait le ménage ou passait son temps chez sa voisine, madame Sommer, une Bordelaise qui avait épousé à Paris un soldat alsacien et qui l'avait suivi au village; jeunes époux s'adorant l'un l'autre, et travaillant à l'envi, lui en faisant des souliers et des bottes, elle en tricotant des bourses pour des marchands de Strasbourg.

Couronne était l'idole de ce ménage. La Bordelaise lui avait appris le français, car elle

ne savait pas un mot d'allemand ; le mari, qui n'était pas un homme ordinaire et qui avait beaucoup voyagé, aimait à causer avec cette noble jeune fille, prête à tout instant à s'imposer des privations pour venir au secours des pauvres et des malheureux.

Couronne, d'ailleurs, avait une rage de s'instruire, et dévorait tous les imprimés qui tombaient sous sa main. Elle savait lire l'allemand et le français. Sa mère l'appelait *Dévore-tout ;* mais, tout en appréciant ses qualités intellectuelles, madame Riche ne put s'empêcher de convenir qu'Héva avait partout plus de succès que Couronne, et que monsieur et madame Sommer exceptés, personne ne lui avait jamais parlé de la beauté de sa fille aînée, tandis que toutes ses connaissances ne tarissaient pas sur l'éclat, la fraîcheur et même sur l'esprit d'Héva.

Cette opinion fut encore corroborée par un évènement de famille.

La sœur de madame Riche, morte depuis quelques années et laissant deux fils, avait engagé, sur son lit de mort, son fils cadet à épouser une de ses cousines.

— Tu choisiras, disait-elle, non pas la plus jolie, mais la plus pieuse.

Ce fils, devenu jeune homme, après avoir travaillé durant deux années dans une étude de notaire, d'abord à Strasbourg, puis à Nancy, revint dans le pays pour s'y établir comme négociant. Son but, en se faisant clerc, était d'apprendre le français de la chicane, afin de pouvoir lui-même rédiger dûment un acte d'achat et de vente. Il était riche; de sa mère il possédait près de cinquante mille francs, et son père, quoique marié en secondes noces, passait pour un des plus riches propriétaires du canton.

Outre ces avantages, le jeune Léon — c'était son nom — avait rapporté de Nancy une barbiche des mieux peignées et une grande prétention au bel esprit, prétention favorisée par ses jeunes compagnons, auxquels il apprenait un tas de nouvelles modes plus surprenantes les unes que les autres, dans le but de se faire admirer par les jeunes fillettes du village.

Léon était venu pour faire une visite à sa tante. Il vint, vit et fut totalement vaincu par les beaux yeux et surtout par la taille précoce

d'Héva. Le clerc endimanché de Nancy, le fendant élégant du canton, fut frappé d'apoplexie amoureuse à la vue de cette belle jeune fille qu'il avait quittée enfant, et qu'il revoyait vierge, entourée d'une auréole de beauté resplendissante. Il se rappela les paroles de sa mère, et, sans longtemps réfléchir, il dit à madame Riche :

— Ma tante, avant de mourir, ma mère a émis le vœu de me voir épouser une de tes filles. Si tu tiens à m'avoir pour gendre, donne-moi. Héva. Ma mère m'a bien recommandé d'épouser la plus pieuse ; mais je suppose que tes filles sont également religieuses et aussi bien élevées les unes que les autres.

— Et pourquoi me demandes-tu Héva? répondit la mère. Tu sais pourtant qu'il n'est pas d'usage et que c'est contraire aux mœurs de notre pays de marier la fille cadette avant la fille aînée.

— Je pourrais te répondre, ma tante, que j'aime Héva et que je n'aime pas Couronne. Cela suffirait. Mais je serai plus franc...

Puis, posant sa casquette sur l'oreille et tirant sa jeune moustache, il ajouta :

— Couronne est à Héva ce que la lune est au soleil. Je ne te dis pas cela parce que j'ai étudié à Nancy; je pourrais me servir d'une autre comparaison; mais, enfin, si ignorante que tu sois, ma tante, tu connais la lune et tu connais le soleil.

— Parfaitement, répondit la mère en souriant ironiquement.

Car, si ignorante que fût madame Riche, elle avait plus d'esprit et de science d'observation que son fat de neveu.

— Il n'est pas nécessaire, ajouta-t-elle, d'avoir étudié et d'avoir dépensé vingt mille francs pour comprendre que tu viens de dire une sottise. Car, admettons que mon Héva te plaise comme un soleil, cela ne prouve pas que ma Couronne, malgré sa pâleur, ne soit aussi bien qu'elle.

— Mais je lui ai fait un compliment, reprit Léon. La lune est encore belle, et non-seulement je trouve ta Couronne laide, mais encore très-fière. D'ailleurs, j'aime Héva.

— Mais je ne suis pas sûre, répondit la mère, qu'elle t'aime. Du reste, je ne la consulterai pas. C'est encore une enfant, et puis

jamais je ne marierai ma fille cadette avant Couronne. « On ne récolte pas les regains avant les foins, » dit le proverbe. A t'entendre, ajouta-t-elle, tu n'aurais qu'à paraître, comme le prince Charmant, pour enlever tous les cœurs.

— Ma tante, dit le jeune homme, me faire aimer d'Héva, c'est mon affaire à moi. J'ai vingt-cinq ans et je viens de Nancy.

— Certes, tu n'es pas plus mal qu'un autre.

— Mais plus riche, ma tante, et peut-être plus jeune.

— Et pourquoi ne me demandes-tu pas Couronne?

— Assez, ma tante.

— Eh bien, répondit madame Riche de mauvaise humeur, reviens faire ta demande quand Couronne sera mariée.

— J'attendrai, ma tante, promets-moi seulement de ne pas fiancer Héva à un autre.

— Je consulterai mon mari.

— Ce serait la première fois.

Cette conversation fut interrompue par Hé-

va, entrant brusquement et se plaignant de l'absence de Couronne, qui passait sa journée chez madame Sommer.

— Je voudrais savoir, dit-elle, quel peut être l'attrait que cette Française exerce sur ma sœur.

— Je vais te le dire, répondit la mère qui trouvait du plaisir à humilier Héva devant son adorateur. Couronne ne croit jamais être trop belle et trop savante. Madame Sommer lui parle en français. Tu ferais bien mieux d'imiter ta sœur, car tu ne sais rien de rien.

— Ah bah! interrompit Léon. A Nancy on parle un meilleur français qu'à Bordeaux; et, comme j'en viens, je ne demande pas mieux que de donner des leçons à ma belle cousine.

Et, comme madame Riche avait fait un signe de désapprobation à cette exclamation, le jeune homme ajouta :

— Bien entendu, ma tante, quand Héva sera ma femme.

Cette parole gonfla d'orgueil la jeune étourdie.

Elle comprit qu'il avait été question d'elle,

et que son riche cousin la préférait à sa sœur aînée.

— Va-t'en! s'écria la mère. Ce sont là des paroles en l'air.

Héva s'en alla, mais non sans avoir guetté un regard amoureux de Léon. Puis elle s'enfuit dans sa chambre pour savourer sa victoire.

Mais, avant de poursuivre cette histoire, il faut que, malgré moi — car je déteste les descriptions topographiques — je donne au lecteur une idée de la maison de madame Riche. Le site de cette habitation et sa distribution intérieure ont une certaine influence sur les évènements que je vais raconter.

—

III

La maison qu'habitait madame Riche s'appelait le petit château, parce qu'avant la Révolution elle appartenait au seigneur de l'endroit. Cette maison n'avait absolument rien de seigneurial, sinon qu'elle était bâtie sur la crête d'un coteau, et que de ses fenêtres on avait la vue sur une vaste plaine de prairies et de champs de colza, bornée, à l'extrémité, par un bois de hêtres et de chênes, et sillonnée de petites rivières.

Comme toutes les maisons du village, le petit château n'avait qu'un étage; mais il se distinguait par sa toiture hollandaise, pointue, escarpée, égale des quatre faces et en-

tre-coupée de petites fenêtres mansardées. M. Riche l'avait fait couvrir à neuf avec des tuiles et des bardeaux, et sur la façade principale on lisait la date de 1840 chiffrée avec des tuiles de couleur.

Les chambres du rez-de-chaussée se distinguaient par la hauteur du plafond et par deux architraves lambrissées. Comme dans toutes les maisons de l'Alsace, il y avait à l'entrée un vestibule carré. En face se trouvait la cuisine, et, à droite et à gauche, deux portes conduisant à deux pièces carrées et planchéiées.

Le premier étage avait la même distribution. Seulement, à la place de la cuisine, il y avait un grenier assez spacieux, servant de séchoir, de magasin à bois, et flanqué des deux côtés de plusieurs bahuts et armoires à linge, à farine et à autres provisions de bouche. De ce grenier on voyait toute la nappe émaillée de la campagne. C'était la plus belle pièce du petit château.

Monsieur et madame Riche couchaient dans l'alcôve de la pièce à droite du rez-de-chaussée, où se trouvaient deux lits allemands. Cette alcôve était séparée de la chambre par une

cloison en bois de sapin, avec une corniche et deux portières en étoffe de perse. Couronne et Héva couchaient dans la chambre à gauche et le fils Riche occupait la même pièce au premier. La pièce d'honneur, au premier à droite, s'appelait *la chambre des fiancés*, parce que, d'ordinaire, les fiancés des demoiselles Riche y logeaient quand ils venaient faire visite à leurs beaux parents.

Toutes les pièces étaient meublées à la paysanne : un bahut, une table, une commode, un poêle et quatre chaises de bois. Mais dans la chambre des fiancés on trouvait un luxe d'ameublement, un certain reflet de la fortune de M. Riche. Non-seulement il y avait un lit à la française avec un couvre-pied de soie piquée et un édredon, mais encore un canapé, un poêle de faïence cerclé de cuivre, une glace vénitienne achetée dans une vente à Haguenau, une table de nuit en acajou, et, à la place de la commode, un bureau avec des tiroirs secrets, qu'on appelle *secrétaire* en Alsace. Couronne avait mis tous ses soins à bien entretenir cette chambre; elle lavait le parquet de sapin au moins une fois par se-

maine, et le saupoudrait d'un sable fin couleur d'or qu'elle faisait chercher dans une carrière assez loin du village ; les rideaux des fenêtres étaient d'une blancheur irréprochable et les meubles reluisants de propreté.

Souvent, au lieu de se promener le samedi et le dimanche avec les autres jeunes filles du village ou de se plaire comme sa sœur à écouter les fades compliments des campagnards, elle se plongeait dans un coin du canapé d'où elle pouvait embrasser toute la vallée, et s'abandonnait à ses rêveries, ou bien lisait la traduction des Psaumes qui se trouvaient dans ses prières, car elle n'avait jamais lu d'autre livre que la traduction de la Bible, dont elle savait prononcer le texte hébraïque.

Il est d'usage en Alsace, — et cet usage date du moyen-âge, — quand un fiancé vient apporter les cadeaux de noces à sa promise, que celle-ci lui tienne un bougeoir et le conduise jusqu'à la porte de la chambre où il doit coucher.

La fiancée est censée être seule. C'est un commencement d'émancipation; mais excepté chez le bas peuple, elle est toujours surveillée

à son insu, soit par la mère, soit par une sœur.

Couronne devait être la surveillante de sa sœur aînée le soir où celle-ci portait la bougie à son futur mari. Sa mère lui disait :

— Couronne, mon bijou, quand ta sœur montera avec le jeune étranger, tu les suivras à pas de loup, et tu appelleras ta sœur si elle tarde à descendre.

Couronne, quoique âgée de seize ans, était si innocente, qu'elle ne comprenait pas en quoi elle avait à surveiller sa sœur; et, au lieu de suivre le jeune couple, elle resta au bas de l'escalier, prête à se coucher. Mais soudain effrayée par un bruissement qui ressemblait à un baiser, la jeune fille poussa un cri et s'enfuit.

Un instant après, arriva d'abord la mère, qui se retira en souriant, puis la fiancée toute rouge, qui tomba comme une furie sur la pauvre jeune fille et l'accabla d'injures et de coups.

Couronne ne riposta pas; mais, elle se dit qu'elle ne serait jamais la fiancée d'un villageois. Sans se rendre un compte exact

des mœurs des jeunes gens, elle avait trouvé leur manière d'aimer bien grossière, et leurs protestations mutuelles un échange de sentiments purement matériels et de procédés peu délicats.

En sa qualité de fille aînée, la chambre des fiancés lui appartenait maintenant de droit. Mais elle avait eu soin de la transformer entièrement et de changer les étoffes de couleur voyante contre des couleurs plus tendres et pour ainsi dire plus chastes. Ainsi, le couvre-pied, de jaune qu'il était, devint blanc. L'édredon avait reçu une housse de soie rose, et les housses des chaises et du canapé, jadis en toile écrue, prirent également une couleur plus appropriée à l'ensemble de la pièce.

—

IV

Le soir même où Léon avait parlé à sa tante, il y eut dans la maison Riche *deux scènes de lit*, l'une entre M. et madame Riche dans la chambre à droite, l'autre entre Couronne et Héva dans la pièce à gauche.

M. Riche ronflait déjà comme un bienheureux quand madame Riche, toute songeuse, se mit au lit en arrangeant sa cornette et en faisant d'amères réflexions sur les maris en général et sur le sien en particulier.

— Allons! s'écria-t-elle, assez ronflé. Ne dirait-on pas qu'il n'a plus le moindre souci! Est-il possible de dormir de la sorte quand on a encore trois filles à marier!

— Qu'est-ce que tu me chantes-là de tes

filles ? grommela le père en se retournant brusquement : on les mariera, tes filles ! Elles sont assez bien faites pour cela, excepté peut-être Couronne.

— Comment ! toi aussi tu décries Couronne, la seule...

— Quoi ! la seule? interrompit M. Riche en se mettant sur son séant et en tirant son bonnet de nuit.

— Mais Couronne est ravissante, dit madame Riche. Elle a quelque chose d'attrayant que mes autres filles n'ont pas.

— Elle a sa dot comme les autres, dit M. Riche, et en voilà assez causé. J'ai besoin de dormir.

— Est-il possible, s'écria madame Riche, que j'aie vécu avec cet homme ! Jamais, depuis que je le connais, il ne m'a dit autre chose que : « Laisse-moi tranquille, laisse-moi dormir. » Eh bien, non, non et non, tu ne dormiras pas !

Et madame Riche accompagna ce cri d'une tape sur l'épaule de son mari.

Celui-ci riposta bel et bien par un soufflet.

— Miséricorde! voilà qu'il me bat. Un homme que je n'ai jamais aimé!

— Ah! tu ne m'as jamais aimé! s'exclama M. Riche en se retournant de nouveau du côté de sa femme.

— Non certes! Je n'ai jamais connu le bonheur, répondit fièrement et d'un ton ferme madame Riche. Une seule fois j'ai pressenti quelque chose qui ressemble à de l'amour, mais je pensais à un autre.

— Ah! tu as pensé à un autre! s'écria encore M. Riche sans toutefois bouger de sa place.

— Oui, répondit madame Riche en lui jetant un regard provocateur qui le fit trembler. Oui, quand j'étais grosse de Couronne. Et après?

— Maintenant, dit le mari d'un ton calme, je sais pourquoi elle est si maigre et si laide. Cela ne m'étonne plus.

— C'est pourquoi, grand sot, reprit la femme, maîtresse du terrain, c'est pourquoi Couronne est moins sotte que toi et tes autres filles. Je m'étais dit, si je pense toujours à

mon benêt, à mon manant de mari, je ne mettrai au monde que des ronfleurs. Pensons pour une fois à un homme d'esprit et de cœur. Dame! j'y ai pensé plus que je ne l'ai désiré. Mais, après tout, je me suis vengée. Ah! si je n'avais pas eu peur d'offenser Dieu et de pécher contre ses commandements!...

Madame Riche s'attendait à une nouvelle bourrade de la part de son mari; mais celui-ci, qui n'avait jamais tant parlé à la fois, crut en finir en disant à sa femme :

— N'importe! quand tu étais grosse d'Héva, tu as fièrement pensé à moi, car elle me ressemble; et tu diras ce que tu voudras, j'étais un bel homme.

— Et moi donc, je n'étais pas belle! Tu m'as peut-être épousée pour ma dot! Dis-le donc tout de suite, avoue-le, sans cœur que tu es!

— Enfin, c'est fait, dit le mari. Penses-en ce qu'il te plaira et laisse-moi dormir.

— Eh bien, non! s'écria de nouveau madame Riche, pour cette fois-ci tu ne dormiras pas! Quand je ne dors pas, je ne veux pas

que tu me nargues avec ton ronflement de tambour-major.

— Et moi, hurla le mari, je te prouverai que je suis le maître ici, et que je dormirai. Ne dirait-on pas que la maison brûle?

— Il brûle quelque chose dans la maison.

— Eh bien, va l'éteindre, et laisse-moi en repos.

— Léon brûle pour Héva. Il me l'a demandée en mariage.

— Il a raison, ce garçon, s'écria M. Riche en se réveillant tout-à-fait. Hein! il ne brûle pas pour Couronne : c'est fluet, maigre, et pâle. Mais Héva, en voilà un beau morceau de femme!

— Quel langage de brute! Eh bien, Léon n'aura pas Héva!

— Il l'aura!

— Il ne l'aura pas!

— Et pourquoi pas, madame!

— Parce que je veux qu'il épouse Couronne!

— Ta, ta, ta, ta! C'est à cause de celui auquel tu as pensé.

— N'importe pour quelle cause! Il n'aura

pas Héva la cadette avant Couronne qui est l'aînée. Et comme il ne peut pas les épouser toutes deux l'une après l'autre...

— Fais ce que tu voudras, et laisse-moi dormir.

— C'est ce que je voulais savoir. Maintenant, dors si tu veux. Demain je répéterai à Léon qu'il faut qu'il se décide ou à épouser Couronne ou bien à attendre qu'elle soit mariée; et Couronne n'épousera pas le premier venu.

M. Riche ne répondit plus, il dormait.

Ce soir même, pendant la même heure, Héva, qui avait compris que Léon l'aimait, et craignant Couronne comme rivale, — car elle savait que sa mère ne marierait pas sa fille cadette avant sa fille aînée, — se proposa de sonder sa sœur au sujet de Léon.

Couronne avait l'habitude de se mettre au lit sans que sa sœur pût la voir déshabillée. Les fées, dit-on, se couchent ainsi. Une fois dans sa couchette et couverte jusqu'au menton, Couronne regardait sa sœur qui se déshabillait chiffon par chiffon, morceau par morceau, et qui aimait à s'admirer demi-nue

dans une mauvaise petite glace suspendue au-dessus de la table de nuit.

Héva avait mis plus d'une demi-heure à se dévêtir, pendant laquelle elle songeait tantôt à Léon, tantôt à la ruse qu'elle devait employer pour surprendre l'opinion de sa sœur au sujet du beau cousin. Mais les moyens intellectuels d'Héva étaient très-bornés. Le vide de son esprit se cachait d'ordinaire sous un silence gracieux, accompagné d'un beau sourire, et tout au plus suivi d'une réponse banale qu'elle lançait avec un certain mouvement de tête, comme si elle voulait ajouter : « J'en sais autant là-dessus que vous. » Enfin, ne trouvant ni ruse ni prétexte, elle se coucha, sans éteindre la lumière.

Mais, comme toutes les personnes fausses, Héva était caressante et démonstrative. Elle embrassa donc sa sœur en lui disant :

— Je t'aime bien, ma sœur.

— Si tu m'aimes bien, répondit Couronne, fais-moi une amitié...

— Laquelle? s'écria Héva. S'agit-il de Léon?

— De Léon? reprit Couronne. Est-ce que je pense, moi, à un jeune homme?

— Léon est notre cousin, dit Héva, et maman m'a dit qu'il doit t'épouser.

— Maman t'a dit cela! répondit Couronne toute songeuse.

— Léon, reprit Héva, est beau, jeune et riche. Moi, à ta place, je le prendrais de mes deux mains.

— Tu as donc envie de te marier?

— On ne me mariera pas avant toi. Aussi c'est toi qui épouseras Léon.

— J'espère qu'on me demandera d'abord mon consentement

— On ne te demandera rien du tout, ma belle dédaigneuse, répliqua Héva. Est-ce qu'on a consulté nos sœurs aînées sur le choix de leurs maris? Et tu ne feras pas une exception. Si maman me disait : Tu épouseras Léon, ou bien même un autre que lui, jamais je ne ferais un signe de désobéissance!

— Comme tu parles bien, Héva! dit Couronne. Jamais tu ne m'en as tant dit. Tu aimes peut-être Léon?

Héva, qui sentit la rougeur lui couvrir le front, essaya de tirer la couverture à elle.

— Et si je l'aimais! dit-elle après une

pause. Je n'ai pas encore seize ans, bien qu'on m'en donne dix-huit, et je ne pourrais en aucune manière lutter avec toi, car si tu es moins belle que moi...

Elle s'arrêta; elle avait vu un sourire d'ironie effleurer les lèvres de Couronne.

— Continue toujours, dit celle-ci.

— Eh bien, oui, ma sœur, reprit Héva en se mettant sur son séant et en se découvrant les épaules comme pour s'admirer : on m'a dit bien des fois que j'étais plus fraîche, mieux faite et plus belle que toi. Mais, moi, je sais bien que tu as plus d'instruction et plus d'esprit que moi.

— Continue toujours, reprit Couronne, en jetant un regard scrutateur sur sa sœur sans que celle-ci s'en aperçût.

— Je ne sais plus ce que je voulais dire. J'ai perdu le fil de...

— Il s'agissait de Léon, interrompit Couronne.

— Ah! oui... Moi, je ne désire nullement me marier avant toi, et Léon ne pense pas à moi.

— Et s'il pensait à toi?

— Il faudrait d'abord que tu renonçasses à lui, et que tu en fisses l'aveu à ma mère.

— Écoute, Héva, dit Couronne en se mettant à son tour sur son séant, mais en tirant la couverture sur ses épaules, notre voisine, madame Sommer, est sur le point d'accoucher. Malgré le travail de son mari et bien qu'elle-même n'ait pas cessé un instant de travailler, tout manque dans ce ménage. Elle n'a pas même de quoi faire une layette pour l'enfant qu'elle va mettre au monde.

J'ai vidé ma tirelire, je n'ai plus rien. Toi, tu es riche, car tu es avare : tu dois avoir plus de cinquante francs.

— Eh bien! interrompit Héva, tu espères peut-être que je les donnerai à ta Bordelaise, qui se moque de moi et qui m'appelle une sotte.

— Tu ne la connais pas. Madame Sommer ne dit de mal de personne. Oui, j'espère, répéta Couronne, que tu me les donneras pour elle. Faire la charité, c'est le premier commandement de notre religion. Pour plaire à Dieu, il faût plaire aux pauvres, ses chéris.

— S'ils sont ses chéris, dit Héva avec une

moue, pourquoi ne leur donne-t-il pas de fortune?

Cette réponse blasphématoire était un coup de couteau pour Couronne, car elle ne croyait pas sa sœur si endurcie de cœur.

— Je vois bien, dit-elle d'un ton douloureux, que tu ne me donneras pas les cinquante francs.

— Non certes ! D'abord il me faut une robe neuve.

— Et si je te vends Léon pour ces cinquante francs? dit Couronne en regardant fixement sa sœur.

— Ne dirait-on pas, riposta Héva, qu'il t'appartient? Me vendre Léon ! mais il ne t'aime seulement pas !

— Mais je suis l'aînée, et si je tiens à l'épouser...

— Il te refusera, dit Héva, sans réfléchir, d'un ton sec et cassant. Il m'aime, moi, et je n'ai nullement besoin de l'acheter.

— C'est bien, dit Couronne en détournant ses beaux yeux et en s'enfonçant dans sa couchette. N'en parlons plus.

Héva souffla la chandelle.

Couronne lui tourna le dos et s'endormit.

A une heure du matin, Héva éveilla Couronne et lui dit :

— Je te donnerai mes cinquante francs pour madame Sommer. Mais tu diras à maman que tu n'aimes pas Léon.

— Je lui dirai, dit celle-ci, que tu l'aimes, toi.

— Eh bien, oui, dis-le lui. Et puis tu te marieras bientôt, car il faut que tu te maries avant moi.

— Jamais! répondit Couronne.

— Tu n'auras pas mes cinquante francs!

— Si tu ne me les donnes pas, je les demanderai à Léon, qui ne me les refusera pas, car Léon a bon cœur.

— Je te les donne, dit Héva, mais c'est moi qui les demanderai au cousin.

— Du moins, tu auras l'air d'avoir un cœur, dit Couronne.

Et puis, se tournant, elle s'endormit de nouveau.

V

Le lendemain de ces scènes, le jeune fils Riche rentra tout joyeux vers midi en s'écriant .

— Maman, il nous arrive une vraie bonne fortune. Le meilleur maître d'école de l'Alsace a consenti à venir habiter notre village; de plus, il demande à loger chez nous et à payer pension.

— Qu'est-ce que tu me dis là? s'écria la mère.

— Je te dis, reprit le fils, que M. Seibel, qui a eu tous les premiers prix de l'enseignement, vient, pour cause de santé, de quitter une école rapportant quinze cents francs, pour s'établir dans notre village, où l'air, dit-

on, est bon pour les poitrines délicates. Notre école ne rapporte que huit cents francs ; M. Seibel se charge de sa direction. Je viens de le quitter chez M. le Maire, où toutes ces conventions ont été débattues. Mais ce jeune homme désire loger dans notre maison, parce qu'étant, par sa position, la plus élevée du village, elle a la réputation d'être en même temps la plus saine. C'est M. le Maire qui a engagé M. Seibel à te demander cette faveur.

— Ce monsieur donc, dit la mère, a jeté son dévolu sur ma maison et probablement aussi sur ce qu'il y a dedans.

— Qu'est-ce que tu entends par là, maman? demanda le fils Riche.

— Je veux dire, nigaud, que, quand on a deux filles à marier, on ne loge pas de jeunes gens si forts en enseignement. Ce serait enfermer le loup dans la bergerie.

— Quant à cela, ma mère, reprit le fils, tu n'as qu'à regarder ce jeune homme pour être tout-à-fait rassurée. Il est si petit, si chétif, si laid, qu'on pourrait sans aucun danger le loger dans la couchette même de la plus belle brebis blanche.

— Qu'importe! s'écria la mère. Ma maison n'est pas une hôtellerie, que je sache!

— Tu oublies, ma mère, que, s'il logeait chez nous, nous profiterions tous de ses leçons, surtout Héva, qui ne sait pas grand'chose.

— A-t-on jamais vu? s'écria Héva, qui, debout dans le vestibule, avait écouté cette conversation. Tu crois donc que, si je voulais, comme Couronne, sacrifier mes belles couleurs et devenir pâle comme elle, à force de lire, je n'apprendrais pas aussi bien qu'elle?

— Si tu voulais, ma sœur, soit. Mais jusqu'à présent tu n'as jamais voulu. Il te faut un maître qui veuille pour toi. Tu ne sais pas un mot de français, et pourtant tu es Française. Léon m'a dit que c'était là ton seul défaut, et qu'il donnerait tout au monde pour que tu apprisses cette langue.

— Léon t'a dit cela? répéta la mère.

— Oui, et il a ajouté que nous étions de vrais ignorants, de vrais manants vis-à-vis de ses connaissances qu'il a laissées à Nancy. Il m'a même parlé de la nécessité d'avoir un maître d'école sachant et parlant parfaitement le français.

— Mais Léon, dit la mère, sera peut-être jaloux de voir un jeune homme dans ma maison?

— Oh! pour cela, maman, riposta Héva, il n'y a pas le moindre danger.

— Ne dirait-on pas, répondit la mère, que tu es seule ma fille et que Couronne n'existe pas?

Dans ce moment le nouveau maître d'école, qui avait envoyé le jeune Riche en éclaireur, parut sur le seuil de la porte.

— Voilà M. Seibel lui-même, dit le fils Riche.

Héva, après avoir jeté un coup-d'œil sur le nouvel arrivé, et après avoir échangé avec sa mère un sourire de dédain, s'envola comme une colombe.

Madame Riche, tout en approuvant l'opinion de son fils sur le maître d'école, courut vers l'alcôve pour changer son bonnet, qui était sale, et sa jaquette, qui était déchirée, contre un autre bonnet non moins sale et une autre jaquette qui, sans être déchirée, n'en était pas plus fraîche. Mais, tout en faisant sa toilette, elle trouva le temps et le moyen de

regarder à son aise le maître d'école, qui, après avoir échangé une poignée de main avec le jeune Riche, s'était assis sur une chaise en bois de chêne et jouait avec une badine en attendant tranquillement le retour de madame Riche.

VI

Élias Seibel était le fils d'un fripier juif de Haguenau, qui, après avoir vécu d'expédients pendant des années, bouchant un trou pour en faire un autre, tirant le diable par la queue, et finissant par une faillite de vingt-trois francs treize centimes, avait pris, comme on dit en Alsace, le *bâton de rouleur*, en entrant gaiement dans la bande de gueux et de mendiants juifs qui, dans les départements du Haut et du Bas-Rhin, vont de village en village, s'invitant eux-mêmes à la table de leurs riches coreligionnaires, lançant des injures et des malédictions à ceux qui leur refusent la charité, et occupant les moments perdus à faire des mariages entre les familles

israélites répandues en Alsace, en Lorraine, aux bords du Rhin et jusqu'au Palatinat.

Le fils vint au monde dans une auberge des pauvres sur une litière commune, et son père, pour lui donner quelque chose, lui donna le nom d'Élias.

Comme Rachel la tragédienne, le jeune Élias voyageait sur le dos de sa mère, enveloppé dans un grand drap sale, et plus d'une fois, pour téter, l'enfant était forcé de grimper comme un singe sur l'épaule de sa mère, qui, la chose faite, le rejetait dans sa sangle de drap, véritable hamac portatif inventé par les bohémiens, très-nombreux en Alsace.

Le jeune Élias aimait beaucoup sa mère, qu'il voyait souvent en pleurs, car elle était d'une assez bonne famille, et, dès l'âge de trois ans, il lui disait : « Ne pleure pas, maman ; bientôt je serai grand, et alors tu seras riche. » La pauvre femme, à ces paroles, levait les yeux vers le ciel, comme si elle eût voulu dire : « Que le bon Dieu là-haut t'exauce, mon enfant. » Puis, après l'avoir embrassé, elle poursuivait sa route de misère.

Grâce à la gentillesse d'Élias et à son esprit

précoce, il fut admis à l'école des pauvres à Haguenau dès l'âge de trois ans et demi. Il y apprenait à lire et à écrire le français et l'allemand. Il était nourri aux dépens de la commune juive. A mesure qu'Élias grandissait, voyant son père blanchi sous la misère, il se creusait la tête pour gagner de l'argent. Il aurait pu mendier comme tant d'enfants pauvres, mais le jeune Élias était fier comme s'il eût été le fils d'un gentilhomme, et, dès l'âge de sept ans, il avait obtenu de son père qu'il se fixât de nouveau dans la ville, renonçant à tout jamais à la mendicité.

Le malheureux père, qui adorait son fils, se résigna, mais ce fut au prix de sa vie

Il mourut bientôt après et mourut de chagrin pour avoir été forcé de renoncer à ses pérégrinations continuelles, causant, chantant, narrant, sans souci et sans peine, aspirant le grand air, jouissant de la belle nature, assistant à toutes les fiançailles, à toutes les noces qui se célébraient sur son passage.

Le jeune Élias, ayant une jolie voix, se présenta chez le chantre de la synagogue de Haguenau, et se proposa comme haute-contre pour

accompagner les chants religieux qu'il savait par cœur. Après examen, sa proposition fut acceptée, et, dès l'âge de huit ans, Élias pouvait donner dix francs par mois à sa mère.

Le rabbin de Haguenau, qui avait distingué ce jeune homme, l'admit dans son école talmudique. Bientôt le jeune Seibel se lança tête baissée dans l'étude sacrée, sans pourtant négliger le français, l'allemand, l'histoire, le calcul et la géographie. Il s'absorba tellement jour et nuit dans la science, qu'il en tomba malade, et que le médecin lui défendit formellement de poursuivre ses études. Sans cette maladie, il eût été envoyé comme boursier à l'école rabbinique de Metz pour y obtenir le diplôme de grand rabbin; mais les médecins ayant déclaré qu'il avait la poitrine trop délicate pour supporter les veilles et les privations, force lui fut de gagner sa vie et celle de sa mère par des leçons d'écriture, de français et de calcul. Sa santé s'étant un peu raffermie, Seibel renonça de lui-même à l'état de rabbin, se décida pour l'enseignement, passa ses examens, et obtint les premiers prix avec le brevet de maître d'école.

Grâce à ce brevet, il fut exempt de la conscription, bien qu'il n'en eût pas eu besoin ; car, malgré l'indulgence moderne de l'administration de la guerre pour la taille, Élias n'eût eu qu'à se montrer pour être réformé. Il avait appris chez son chantre à s'accompagner sur la guitare et sur le piano. A force de donner des leçons de musique, il devint assez bon musicien, et ces leçons lui rapportaient presque autant que son état de maître d'école.

A l'âge de vingt-trois ans, il fut de nouveau exposé à perdre la vie par une fluxion de poitrine. Il ne fut sauvé que grâce aux soins d'une dame chez laquelle il logeait, et dont on disait même assez de mal pour la récompenser du bien qu'elle faisait à ce jeune homme. A peine fut-il remis, que le médecin lui défendit de diriger une école si riche d'élèves. Il lui conseilla d'abord, puis lui ordonna, de choisir un petit village dans la plaine de l'Alsace, où il y eût bon air, bonne nourriture et peu d'élèves.

Quand Élias se présenta chez madame Riche, dont la maison lui avait été recommandée, il avait vingt-quatre ans; mais, sans

ses favoris, on ne lui en eût donné que dix-huit. Il était aussi maigre que petit, avec des bras, de vrais fuseaux, et des jambes, pas beaucoup plus grosses que celles d'une cigogne. Il avait le nez étroit et petit, un avorton de nez; la bouche large et les lèvres minces, mais ses dents étaient courtes, serrées, blanches, et sa main, quoique amaigrie, était belle de ton et d'harmonie. Pourtant, malgré sa main, ses dents et sa chevelure assez abondante, il eût été un monstre de laideur sans la beauté de ses yeux, qui, très-vifs d'expression, avaient un regard bleu dénotant une grande volonté tempérée par une grande douceur. Toutefois, pour distinguer cette beauté, il eût fallu le coup d'œil d'un grand connaisseur, et, pour le moment, madame Riche ne voyait que la taille, le nez, les bras et les jambes de son futur pensionnaire. Elle sortit de l'alcôve en faisant une génuflexion commune aux femmes du village et en s'excusant d'avoir fait attendre un homme si remarquable par son talent.

Élias s'était levé de son siége, et, après avoir salué madame Riche, il lui jeta un de ses regards doucement insinuants et lui dit :

— Madame, votre fils a dû vous expliquer la cause qui m'amène dans ce village et dans votre maison.

— Il a de beaux yeux, se dit à part madame Riche.

Puis, prenant la parole assez brusquement, elle répondit :

— Monsieur, j'ai l'habitude d'être franche. Soyez franc comme moi, et dites-moi pourquoi vous avez choisi ma maison de préférence aux autres; car vous devez savoir qu'il y a dans le village des familles plus riches que la mienne et qui ont plus d'influence que moi sur le choix d'un maître d'école.

Madame Riche faisait allusion à la famille de M. May, maire du village, un des plus riches propriétaires et commerçants du département du Bas-Rhin.

— Le médecin, répondit Élias, m'a recommandé de ne pas loger au bas du village, à cause de la rivière. En me promenant dans la vallée, j'ai reconnu que des fenêtres de votre maison on avait une très-belle vue sur toute la plaine. Voilà, madame, les raisons qui m'ont engagé à vous demander l'hospi-

talité. Je ne suis, d'ailleurs, guère exigeant. Une table, un lit et deux chaises me suffisent. Quant à la pension, vous fixerez vous-même la somme que je vous devrai. Peu m'importe, madame, que vous soyez plus ou moins riche que vos voisins ! En ma qualité de maître d'école, je ne juge que les aptitudes et les dispositions plus ou moins heureuses de mes élèves. Quant à moi, tout ce que je demande, c'est de rétablir tout-à-fait ma santé, de gagner ma pension et celle de ma mère, dont je suis l'unique soutien. Vous aussi, madame, vous avez des enfants, et, sans les connaître, je m'engage à leur rendre doublement, par mes leçons et mes enseignements, les soins que vous aurez pour moi.

Madame Riche était vaincue par la simplicité et le charme de la parole d'Élias. Pourtant, afin de se ménager une issue, elle répondit :

— Monsieur, votre demande est très-flatteuse pour moi et mes enfants ; mais, comme je ne fais rien sans l'avis de mon mari, je suis forcée de vous remettre à demain. Ce soir, je lui en parlerai.

— Ce que ma mère décide est décidé ! s'écria le fils Riche malgré lui.

— Je le sais, répondit Élias, on me l'a déjà dit; mais votre mère, jeune homme, est une femme d'un grand esprit. Pour commander, rien ne vaut mieux que de faire semblant d'obéir.

Cela dit, il salua et promit de revenir le soir. Ce compliment ne manqua pas son effet sur madame Riche, qui ne voyait pas qu'elle même s'exposait à trouver un maître sachant très-bien faire semblant d'obéir.

—

VII

Madame Riche s'était proposé de tenir un dernier conseil de famille pendant le dîner, mais ce conseil devint inutile par la subite arrivée de Léon.

Héva, sachant que Léon devait venir vers le soir, l'avait attendu en dehors du village, sous prétexte de promener sa petite sœur. Elle se fit apercevoir par le jeune homme, qui nécessairement témoigna sa joie de la rencontrer afin de pouvoir lui dire qu'il venait pour elle. La jeune fille profita de cette circonstance pour montrer son bon cœur et son esprit de charité en demandant à son amoureux les cinquante francs réclamés par Couronne pour la pauvre madame Sommer.

— Il ne faut pas, dit-elle à Léon, que ma mère sache que je vous ai parlé; elle me gronderait. Je n'ai enfreint sa volonté que pour cette pauvre accouchée. Le bien et la charité avant tout!

Léon était en admiration.

— Hein! se dit-il, comme je connais les femmes! comme j'ai tout de suite deviné cette belle âme dans ce beau corps! Il est seulement dommage que ma belle et généreuse fiancée ne sache pas le français, et que je ne puisse lui parler en présence de ses parents sans qu'ils nous comprennent!

Avant de s'éloigner et de rentrer au village par un autre chemin, Héva apprit à Léon qu'un maître d'école horriblement laid venait d'arriver, et qu'il demandait à loger chez sa mère.

— Eh bien, dit Léon, il faut le loger.

— Ma mère, dit Héva, craint, à cause de Couronne, qu'il ne soit inconvenant de loger un jeune homme.

Cela dit, elle disparut en jetant à Léon un regard qui voulait dire : « Quant à moi, je ne crains rien, car j'aime mon cousin. »

Quand Héva rentra à la maison, Léon était à table avec Monsieur et Madame Riche et leur fils. A la porte elle rencontra Couronne et lui remit les cinquante francs que celle-ci courut porter à son amie.

— Eh bien, dit la mère, il ne manque plus que l'avis de Couronne. Je vois que ce jeune maître d'école a toutes les voix pour lui, même celle d'Héva.

— Moi, répondit celle-ci, je n'ai pas de voix au chapitre. Mon cousin parlera pour moi.

— Vous êtes donc d'accord ! s'écria la mère. Savez-vous que ce n'est pas bien, surtout à l'égard de ma fille aînée ?

— Maman, dit Héva, je ne me marierai pas avant Couronne, mais quant à Léon, ma sœur ne l'aime pas; elle me l'a dit.

— C'est-à-dire, interrompit Léon que, moi, je ne veux pas de Couronne, parce que j'aime Héva. Je puis bien le lui dire, puisque mes intentions sont honnêtes et qu'elles s'accordent avec la dernière volonté de ma mère. Et puisque j'attendrai Héva, dussé-je grisonner, vous trouverez bien à Couronne un mari qui lui convienne.

M. Riche ouvrit de grands yeux et ne répondit mot.

— Voilà comme j'aime les amoureux, dit la mère. Héva, tu seras heureuse.

— Avant tout, répondit Héva, je désire faire le bonheur de M. Léon en apprenant le français. Je n'ai rien appris, moi.

— Tout vient à propos, répliqua la mère, et le fiancé qui est beau, et un maître d'école qui est laid. C'est entendu, nous logerons M. Seibel.

— Non seulement, dit Léon, je désire que ma fiancée apprenne le français par principes, mais je serais heureux de l'entendre chanter une romance et s'accompagner sur la guitare.

Les yeux d'Héva lancèrent des étincelles de joie.

— Couronne chante mieux que moi, dit-elle pour recevoir un compliment de son cousin.

— Couronne ne sait rien mieux que toi, répondit, en effet, le jeune homme.

— Mais où logerons-nous ce jeune monstre? demanda la mère qui, en présence de

Léon, exagéra la laideur de M. Seibel. Car, quant à la chambre des fiancés, la voilà occupée de nouveau, puisque Léon vient de se fiancer tout seul avec Héva.

— Oui, s'écria Léon, en se levant et en trinquant avec monsieur Riche. Oui, j'épouserai Héva que j'aime et que j'aimerai toujours. Mais je ne serais pas fâché d'apprendre là-dessus l'opinion de mon oncle. Voyons, monsieur David Riche, je vous demande votre fille Héva en mariage. Me l'accordez-vous ?

— Cher Léon, dit la mère, tu sais que ton oncle a son opinion à lui, qu'il ne communique qu'à moi seule. C'est convenu. Tu auras notre fille Héva; mais tu ne l'auras pas avant que Couronne, notre fille aînée, soit mariée.

— Moi, dit l'oncle, je voudrais te voir les épouser toutes deux, comme notre patriarche Jacob.

Dans ce moment le jeune maître d'école se fit annoncer et entra dans la salle.

— Monsieur Seibel, dit la mère, mon gendre que voilà, — car il est fiancé à ma fille cadette que voici...

Le maître d'école fit une révérence. Madame Riche poursuivit :

— Mon gendre et mon fils ont plaidé votre cause. Nous vous logerons. Mais je ne pourrai pas vous donner la belle chambre du premier, qui est destinée à M. Léon quand il veut nous faire le plaisir de passer quelques jours avec nous. Il ne me reste que le grenier. Mon fils me dit qu'on peut en faire une belle pièce par une double cloison. De là vous aurez toute la vue sur la plaine, et, pendant l'absence de Léon, vous pourrez disposer de sa chambre pour vos effets et vos livres.

— Madame, répondit Élias, pourvu que je respire l'air de votre maison, cela me suffira. On m'a dit tant de bien de vous et de votre famille, que je considère comme une faveur l'honneur d'y être admis. Quant à monsieur Léon, il a été en France, j'espère que nous serons de bons amis.

— Monsieur Léon, dit la mère, vous dira quelles sont les obligations que nous vous demandons en échange du logement et de la table que nous vous promettons. Nous ne sommes pas des gens à vendre nos soins et nos dîners.

Nous vous traiterons comme le fils de la maison.

Monsieur Seibel se confondit en remercîments et engagea la conversation avec monsieur Léon. Au bout d'un quart d'heure, Élias avait reconnu qu'il avait affaire à un jeune homme aussi bon que fat, ne sachant pas grand'chose, mais appréciant les avantages de l'éducation et de la civilisation. Il lui promit de vouer tout le temps qui lui resterait aux enfants de madame Riche, et principalement à Héva.

—

VIII

Pendant la courte absence d'Élias pour chercher ses livres et ses effets, madame Riche fit arranger son grenier et arrêta une bonne, car elle ne trouva pas convenable que Couronne, qui jusqu'alors avait fait le ménage, soignât la chambre du maître d'école. Monsieur Seibel arriva un mercredi, trois jours avant l'entrée de la nouvelle domestique. Pour la première fois il vit Couronne, qui, dans une toilette plus qu'ordinaire, venant de faire la cuisine, se prêtait avec une vivacité peu commune à arranger, poser et classer les effets du jeune homme. La toilette, la physionomie douce et sans prétention de Couronne contras-

taient tellement avec les allures d'Héva, que Seibel la prit pour la domestique de la maison. Pourtant à voir la noblesse de sa démarche, la grâce de tous ses mouvements et un certain air de famille dans ses traits, Élias se dit : « C'est probablement úne orpheline de bonne maison, une pauvre enfant réduite à soigner le ménage de sa tante moins distinguée qu'elle. » Il ne put s'empêcher d'établir certaines comparaisons entre le sort de cette jeune fille et le sien. De prime abord, ses sympathies furent pour elle, et il se proposa, afin de lui épargner du travail, de la prier de ne s'occuper ni de ses livres, ni de sa chambre, vu qu'il avait l'habitude de faire son petit ménage lui-même. Deux jours se passèrent sans qu'Élias trouvât l'occasion de lui adresser la parole. Il ne quitta presque pas sa chambre, car il était convenu qu'il n'ouvrirait l'école que le dimanche suivant.

Le vendredi matin il rencontra Couronne sur l'escalier et osa la regarder en face. La jeune fille, comme fascinée et clouée sur la la marche, ne sut ni reculer ni avancer. Elle baissa d'abord ses beaux yeux; mais, comme

Seibel, non plus, ne bougea de sa place, leurs regards, malgré eux, se rencontrèrent. Ce fut comme un éclair électrique traversant et liant à la fois deux âmes. Couronne prit la fuite sans prononcer une parole, et le jeune homme, tombant dans une longue rêverie, remonta lentement l'escalier pour rentrer dans sa chambrette.

Jamais Seibel n'eût osé jeter un regard sur Couronne, s'il avait su qu'elle était la fille aînée de la maison. On lui avait bien parlé de deux, et même de trois filles de madame Riche, mais comme la mère ne tarissait pas sur ses filles mariées et non mariées, il ne sut pas encore se rendre un compte bien exact des membres de la famille. En outre, depuis que Seibel était dans la maison, Couronne, vêtue d'une robe d'indienne et portant des sabots, faisait la cuisine, mettait le couvert, balayait les chambres et les escaliers, pendant qu'Héva, accompagnée de Fanfan qu'elle habillait, se promenait dehors et ne rentrait qu'aux heures de repas pour raconter à haute voix à sa mère les cancans du village, auxquels Couronne, comme si elle

eût été étrangère à la maison, ne prenait pas la moindre part. De temps en temps il entendait madame Riche gronder Couronne, tandis qu'elle n'avait que des paroles douce reuses pour Héva. Enfin, pendant les repas, que les domestiques des juifs orthodoxes prennent à la table même des maîtres, il n'avait pas entendu une seule fois madame Riche appeler Couronne *ma fille*, et Couronne, de son côté, faisait sa besogne sans proférer une parole, pas même celle de *ma mère*.

Seibel avait l'habitude d'inscrire dans une espèce de journal ses impressions sur les hommes et les choses, à la manière des anciens rabbins, sous différents versets des psaumes et des prophètes, mêlant ainsi le sacré avec le profane, ou plutôt élevant le profane jusqu'à la hauteur des choses sacrées. Il était entré dans la maison Riche le mercredi. Le vendredi à midi, avant de s'habiller pour la fête du Sabath, il inscrivit dans son livret les lignes suivantes sous le verset de Salomon :

« *Celui qui a trouvé une femme d'élite a trouvé le bien et la vie.* »

« Je ne sais ce qui m'attire involontairement et avec une force invincible vers cette pauvre fille qu'on appelle Couronne. Serait-ce notre pauvreté commune? Non, car, à D....., village que je viens de quitter, j'ai vu plus d'une pauvre domestique plus belle qu'elle et qui eût été enchantée de me plaire malgré ma laideur. Depuis que je suis entré dans cette maison, je suis un tout autre homme. On m'avait condamné à mourir jeune, je m'étais résigné à ce sort, mais, depuis que je vois cette orpheline, je sens en moi une force vitale inconnue jusqu'à ce jour : je veux vivre et je vivrai parce que je le veux !

» Quelle noblesse dans les traits de cette divine créature! Ainsi a dû être Rebecca dont Moïse dit : « Elle était belle de traits et gracieuse à voir ! » Comme sa belle âme perce à travers son corps frêle et délicat! On dirait du parfum que l'on voit. Et comme la grâce se joue dans tous ses mouvements, même quand elle s'abandonne aux travaux les plus vulgaires! Esther était peut-être plus belle; mais, certes, elle n'était pas plus gracieuse que Couronne. C'est que Dieu aime à se manifester plutôt dans

la base que dans le sommet de la société humaine. C'est pourquoi il s'est montré à Moïse dans un buisson de ronces et non sur la cime d'un cèdre. Il prouve par là aux hommes que la grâce, seule beauté de l'âme, n'est nullement héréditaire; que telle fille de reine est commune et sotte, tandis qu'une pauvre fille du peuple porte sur son front dès sa naissance l'auréole de la beauté. Rien de grand ici-bas n'est héréditaire : ni le génie, ni la vertu, ni la beauté ! Couronne est une fille de Dieu. Telle a dû être Ruth quand elle a dit à Noémi : « Partout où tu iras, j'irai; où tu vivras, je » veux vivre; je mourrai où tu mourras, et où » tu seras enterrée, l'on m'enterrera. »

» Couronne ne se connaît pas, c'est un diamant dans un tas de cailloux. Pourquoi ne m'est-il pas donné de polir ce diamant et de l'enchâsser dans mon cœur ? Que Dieu m'accorde la vie et la santé, j'apprendrai à cette fille enchanteresse à apprécier sa valeur, à se connaître elle-même; et si, par la grâce de Dieu, je ne lui parais pas trop laid ni trop repoussant, je ferai de cette orpheline ma femme, mon épouse en Dieu, dès que j'aurai la certi-

tude de vivre, de pouvoir vivre pour elle, et de remplir en même temps mes devoirs de fils envers ma chère et pauvre mère. »

Après avoir relu et corrigé ces lignes, Élias se mit à écrire à sa mère une lettre pleine de consolations et de projets chimériques pour l'avenir; puis, sa toilette de samedi faite, il profita de quelques moments de liberté qui lui restaient encore, — car les juifs ne jouent d'aucun instrument le Sabath, — pour chanter une romance sur sa guitare. Sa voix, quoique affaiblie par la maladie, était pure, juste et harmonieuse, mais, dans ce moment, elle rendait avec un charme indicible tous les sentiments dont un instant auparavant son cœur avait vibré. Madame Riche et ses deux filles étaient accourues au bas de l'escalier où elles écoutaient avec une naïve admiration.

— Comme Léon sera heureux, dit madame Riche dans un moment d'intervalle à Héva, quand il t'entendra chanter cette romance! car je veux dès après demain que M. Élias te l'apprenne.

La bonne était arrivée depuis deux heures.

Couronne, sans dire mot, prêta l'oreille jusqu'à la dernière note, puis se retira dans sa chambre pour faire sa toilette de Sabath.

—

IX

Il est des sentiments dont l'homme ne sait se rendre compte et qui le dominent malgré lui. On pourrait appeler ce genre de sentiments la volonté involontaire ou l'instinct de l'âme. La volonté raisonnée est une idée qui, grâce à la réflexion, se détache comme *objet*, mais le mouvement involontaire subjuguant l'homme, est tellement incarné dans le *sujet*, que la réflexion la plus mûre ne l'explique et ne saurait l'expliquer.

Ce mouvement de l'âme, involontaire, irrésistible, poussa le jeune Élias vers Couronne, avant même qu'il eût le temps de rendre justice à ses qualités intellectuelles. Et, à son tour,

Couronne, sans songer au jeune maître d'école qu'elle n'osait pas regarder, eut une envie de coquetterie et s'habilla de manière à pouvoir plaire. Peut-être fut-ce de sa part une idée ambitieuse plutôt qu'un mouvement du cœur. Jusqu'à ce jour Couronne n'avait pas daigné être jolie pour les villageois de sa connaissance. Mais, en présence d'un jeune homme qui passait pour un esprit supérieur et qui venait d'exprimer de doux sentiments par une musique suave et enchanteresse, elle se sentit mordue d'amour-propre et résolut de paraître, ne fût-ce que pendant une soirée, dans toute sa beauté native, sauf à reprendre le lendemain sa cuiller de bois et son balai de genêts.

Le jeune Élias était revenu de la synagogue avec M. Riche et son fils. Il avait bravement soutenu tous les regards et tous les *salemalecs* des villageois, les uns ses maîtres, les autres ses futurs élèves. Il chantait à haute voix le *Chant du bien-venu* adressé aux anges du Sabath, lorsque Couronne et Héva entrèrent, s'inclinant et présentant toutes deux leurs têtes pour recevoir, selon l'usage, la bénédiction patriarcale de leurs père et mère.

Héva avait mis sa belle robe écossaise aux couleurs voyantes, serrée à la taille pour bien faire ressortir les grâces de son corsage. Ses beaux cheveux noirs tombaient en deux grosses nattes jusque sur ses hanches, et, pour se faire bénir, elle mit un beau mouchoir brodé sur sa tête, car il faut que la tête soit couverte pour que les parents y imposent la main.

Couronne, comme une enfant, avait retenu ses cheveux dans une résille de filets faisant chignon et s'arrêtant sur la nuque. Elle avait mis une robe de mérinos bleu très-montante, indiquant une taille chaste et virginale. Un fichu de soie blanche était négligemment jeté sur l'épaule. La robe était un peu courte, car Couronne avait grandi depuis que sa mère la lui avait achetée, mais ce défaut mettait en lumière toutes les grâces d'un pied de Cendrillon chaussé d'un bas blanc et retenu dans un simple escarpin. Héva, au contraire, qui avait le pied plat, portait des bottines lacées et des robes très-longues dont les bords étaient toujours salis par la boue du village.

En voyant Couronne, qui baissa religieuse-

ment ses paupières en même temps qu'elle s'inclina devant sa mère pour recevoir sa bénédiction, Seibel crut voir une apparition de l'autre monde. Elle ne ressemblait, en effet, à aucune figure dont il avait orné ses rêves bibliques. Aucune d'elles n'avait comme Couronne ce reflet, ce nimbe qui flotte au-dessus de la tête et qui semble être l'émanation électrique d'une âme toute brûlante de feu sacré !

Le jeune homme, malgré lui, ferma les yeux, devint pâle comme un mourant et chancela.

— Qu'avez-vous, mon Dieu ! s'écria madame Riche.

— Ce n'est rien, madame, un étourdissement comme j'en ai tant eu !

— Il ne me manquerait plus, pensa-t-elle, que mon fils m'eût amené un malade à soigner.

Seibel, qui lisait cette pensée à travers le front de madame Riche, reprit :

— Ne craignez rien, madame. Je vais mieux. Vous pouvez bénir vos enfants.

— Que Dieu te bénisse, dit la mère en hébreu et à haute voix en passant sa main sur la

tête de Couronne, que Dieu te bénisse comme il a béni Sarah, Rébecca et Rachel.

— *Amen!* répondit la fille, et que le Dieu d'Israël, ajouta-t-elle en allemand, me conserve longtemps mes parents chéris et leur réserve des jours de bonheur et de félicité !

Quant à Héva, elle ne sut dire qu'*amen* et à voix très-basse.

Seibel n'eut garde de communiquer sa méprise à qui que ce fût. Seulement il n'osait plus jeter le moindre regard sur Couronne, et, dès le samedi soir, il effaça l'inscription de son journal en y ajoutant ce verset de David : « Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu! pour que tu te souviennes de lui? Et qu'est-ce que le fils d'Adam pour que tu le hantes? »

Puis, plus bas, la devise de Hillel le Sage : « *Gam su letobah.* — Cela aussi sera pour le mieux. »

—

X

La résignation d'Élias était aussi sérieuse et aussi subite que sa pensée de faire sa femme de Couronne quand il la croyait orpheline.

En Alsace, chez les paysans aussi bien que chez les juifs du village, les lignes de démarcation sociale sont bien plus tranchées et plus rarement franchies que dans l'intérieur de la France et dans les villes. Madame Riche était, certes, plus fière de sa position sociale qu'une duchesse du faubourg Saint-Germain, et la duchesse eût, plus facilement que madame Riche, consenti à donner sa fille à un maître d'école de sa religion.

Chez les juifs orthodoxes, car les autres partagent les vices et les vertus de leurs égaux,

une seule noblesse égale toutes les autres. celle de la science talmudique alliée à une grande piété. Si Élias eût été rabbi, il eût pu, bien que fils de mendiant, élever ses visées jusqu'à Couronne, et même plus haut dans les familles du vieux rite. Mais n'étant que maître d'école, passant pour avoir lu des livres français et allemands, il ne pouvait prétendre qu'à une fille du commun, d'autant que, malgré sa piété officielle, et bien qu'il n'enfreignît pas une loi rabbinique, il passait, comme tous les érudits profanes, pour un franc-maçon, ayant des velléités réformatrices, hérétiques, et ne croyant pas à grand'chose au fond de son cœur.

M. Élias savait tout cela, et, dans son for intérieur, il maudissait tous ces préjugés, bien qu'il fût sincèrement religieux. Déjà au village qu'il venait de quitter on lui avait fait une guerre atroce pour sa guitare. Quand le bruit se répandit que la fille d'un riche juif n'était pas tout à fait sourde à la voix sympathique du jeune maître d'école, et qu'elle était aveugle pour sa laideur, il fut question de faire exorciser la malheureuse par un grand rabbi d'Al-

lemagne, s'appelant le *Bal Haschem* (l'homme de Dieu), ayant la réputation d'expulser les démons, de rendre inefficaces les philtres, le mauvais œil par des amulettes en parchemin et, finalement, par ses prières. Grâce à la maladie du maître d'école, et aussi un peu aux moqueries de quelques jeunes juifs plus civilisés, ces rumeurs se calmèrent, et le jeune homme put qûitter le village. N'était sa faible complexion, Élias eût quitté l'Alsace de bon cœur. Mais, outre les soins qu'il devait à sa santé, il aimait à embrasser de temps à autre sa mère adorée, qu'il avait mise en pension dans un village près de Strasbourg.

Élias donnait donc ses leçons aux deux demoiselles Riche sans aucune arrière-pensée et dans la ferme résolution de ne jamais trahir son secret.

Il était tout aussi prévenant pour Héva que pour Couronne. Il corrigeait les fautes de français et d'allemand d'Héva avec autant d'indulgence que celles de Couronne. Il ne tenait pas à lui que la fiancée de Léon ne devînt aussi instruite et aussi distinguée que l'élue de son cœur. Mais Couronne non-seulement avait déjà fran-

chi la moitié du chemin, mais encore, dès qu'elle avait un instant à elle, elle s'enfermait dans la chambre des fiancés, où se trouvait la bibliothèque de Seibel, pour lire durant des heures entières. Élias s'était aperçu des visites secrètes de Couronne pendant son absence; mais, loin d'en profiter, il eut soin d'enfermer sous clef tout livre qui ressemblait à un roman, ne laissant sur le bureau et sur les rayons de sa bibliothèque que des ouvrages sérieux, tels que la Bible traduite en allemand par Mendelsohn et Ottensosser, l'historien Josèphe en français, l'histoire romaine par un professeur de l'Université, l'histoire universelle en allemand par Beker, et un volume des *Études sur la nature* de Bernardin de Saint-Pierre.

Héva, en retard pour tout ce qui était histoire, langues et sciences, l'emportait sur sa sœur pour la romance et la guitare. En très-peu de temps elle apprit la fameuse *Romance du grenier*, — madame Riche lui avait donné ce nom; — et à s'accompagner elle-même; surprise qu'elle ménageait à Léon pour son jour anniversaire, car en Alsace et en Allemagne on ne fête que le jour de naissance.

XI

Madame Riche, d'ordinaire, assistait aux leçons de ses deux filles, et M. Riche lui-même, qui de sa vie n'avait tenu de livre dans sa main, excepté son paroissien hébraïque, prenait plaisir à entendre sa fille râcler la guitare. Il se faisait servir du français, de l'allemand et de l'histoire juste assez pour faire tous les soirs son petit somme sur son fauteuil de chêne et de cannes.

Élias, d'ailleurs, au bout de six mois, s'était concilié les suffrages de tous les villageois. Sa santé s'était visiblement raffermie, et, depuis son malaise du premier vendredi soir, il n'avait plus ressenti aucun mal. Il engraissait

même à vue d'œil. Toutes les juives du village avaient félicité à plusieurs reprises madame Riche d'avoir été préférée par le jeune maître d'école.

En Alsace, les israélites pauvres du village, surtout les femmes, ont leur franc parler, et, généralement, ils se vengent des coups de la fortune par des coups de langue.

Un samedi donc, madame Riche, en quittant la synagogue en compagnie d'une demi-douzaine de commères, reçut de nouveau un compliment d'avoir été choisie par le maître d'école comme maîtresse d'hôtel. Madame Riche, plus fière de sa fortune que de son esprit, répondit avec aigreur et d'un ton hautain qu'elle n'avait pas besoin de la préférence de M. Élias; qu'elle avait assez de fortune pour pouvoir payer un professeur de langue et de musique; qu'en réalité les leçons données par M. Seibel à ses filles lui coûtaient plus cher qu'aux autres jeunes personnes du village.

Ces considérations à part, ajouta-t-elle, je suis contente des progrès de mes filles, surtout d'Héva. Quant à M. Élias, poursuivit-elle, il serait ingrat s'il ne faisait pas grand cas de ma

maison. Ce jeune homme, en arrivant au village, n'avait pas de souffle. Il était aussi maigre qu'un manche de balai. On n'eût pas osé lui donner une chiquenaude de peur de le renverser; il avait des défaillances comme une jeune personne. Grâce à ma table, — car on ne fait pas trop mauvaise chère dans la maison Riche, — grâce surtout à mes soins et à ceux de toute ma famille, M. Élias se porte bien et l'école communale aussi.

— Quoi d'étonnant? répondit madame Feissel, une pauvre femme n'ayant jamais accepté d'aumône et vivant misérablement du travail de son mari et de ses enfants, quoi d'étonnant? Si M. Élias se porte bien et engraisse chez vous, c'est qu'il y est comme un coq dans une basse-cour.

— Que voulez-vous dire par là, impertinente? s'écria madame Riche.

— Je veux dire, reprit madame Feissel, que je connais un village où M. Élias a été maître d'école, et d'où il a été chassé pour avoir ensorcelé une jeune fille de la maison dans laquelle il avait daigné prendre son logement. Je vous dis cela, ma bonne madame Riche, ajouta cette

femme avec un sourire grimaçant, parce que je sais que c'est trop tard. Je suis bonne femme, moi !

Cela dit, elle hâta le pas et disparut.

— Prenez garde, madame Riche, dit alors madame May à son amie, vous connaissez la méchanceté de cette femme. Il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'elle vient de dire. Mais je ne trouve pas M. Élias si laid qu'il en a la réputation. On m'a dit qu'il faisait un brin de cour à votre Héva.

Ce furent autant de coups de poignard pour madame Riche.

— Le fait est, répondit-elle, que vous nous jalousez toutes parce que ce jeune homme nous estime et nous préfère à vous. Vos cancans ne m'effleurent même pas. Et si ce jeune homme aime ma fille, tant mieux, cela prouverait qu'elle a plus d'esprit et de beauté que beaucoup d'autres, car M. Élias est un grand connaisseur.

Elle ne pensait pas un mot de tout cela, mais enfin elle avait fait taire les commères. Elle rentra rouge comme un coquelicot en se disant

— J'en aurai le cœur net, et aujourd'hui même !

Pendant le dîner elle regarda tour à tour Élias et Héva, mais elle ne découvrit rien qui pût confirmer les soupçons de madame May.

Après le dîner, qui a lieu à une heure, les jeunes gens du village ont l'habitude de se promener dans la forêt. Mais depuis la présence d'Élias, ni Couronne ni Héva ne s'y étaient rendues. Héva, en sa qualité de fiancée, n'acceptait plus le bras d'aucun jeune homme aspirant à sa main, et Couronne n'avait jamais répondu aux gros compliments des gars du village. Ces deux jeunes filles, au lieu de sortir le samedi, avaient l'habitude de réciter après le dîner leurs leçons d'histoire et de religion, puis Couronne se rendait chez son amie Sommer, et Héva, avec l'obligatoire Fanfan, faisait un tour au village même pour rapporter à sa mère les propos du jour.

Le dîner à peine achevé, madame Riche, décidée à attaquer le bœuf par les cornes, engagea son mari à faire son somme, et dit à ses filles qui préparaient leurs livres :

— Mes enfants, c'est peut-être la dernière

leçon que M. Élias vous donnera. Tâchez d'apprendre vite.

A ces mots, Héva leva son beau museau comme une levrette; mais Couronne devint tout à fait pâle. Madame Riche, n'observant que sa fille cadette, ne remarqua pas l'impression que ses paroles avaient produites sur Couronne.

— Voyons, monsieur Élias, poursuivit-elle, j'ai l'habitude de jouer cartes sur table. Pourquoi avez-vous quitté le village où vous gagniez le double de ce que vous gagnez ici? Vous ne paraissez pas si malade que vous disiez.

Élias, qui, à la mine de madame Riche, jugea qu'elle savait quelque chose, répondit :

— Madame, j'ai quitté ce village pour deux raisons : la première, c'était ma santé vraiment ébranlée par le trop grand nombre d'élèves; la seconde... c'est que j'ai eu le malheur, — ce n'est pas par fatuité que je dis cela, — oui, j'ai eu le malheur d'être aimé par une folle.

— On dit, reprit madame Riche, que vous lui avez donné des leçons comme vous en donnez à mes filles; que vous l'avez ensorcelée;

enfin, l'on dit que vous possédez des moyens occultes pour vous faire aimer.

— Le fait est, répondit ironiquement M. Élias, que, pour qu'une jeune personne m'aime, il faut qu'elle soit folle ou ensorcelée.

— Et puisque cette fille vous aimait, pourquoi ne l'avez-vous pas épousée ?

— Moi, s'écria Élias, moi, pauvre maître d'école, épouser une jeune fille qui a vingt mille francs de dot ! C'eût été m'imposer à ses parents, abuser de leur confiance, c'eût été une mauvaise action !

Un sourire approbateur effleura les lèvres de Couronne, qui, pendant ce dialogue, n'osa pas relever la tête.

— Ce que vous dites là, reprit la mère, prouve que vous vous rendez justice ; car je suppose que jamais les parents de cette jeune personne ne vous l'auraient donnée de bon cœur. Non pas, monsieur Élias, que je ne vous croie pas homme à rendre une femme heureuse ; mais, enfin, on ne donne pas vingt mille francs de dot à un maître d'école qui gagne mille francs par an, et qui, au bout de vingt ans, peut arriver au mieux à quinze cents.

— Je gagnais près de deux mille francs par an, madame, répondit Élias. Toutes les jeunes filles chrétiennes du village fréquentaient mes cours de calcul, d'écriture et de musique.

— Qu'est-ce que tout cela nous fait, maman ! interrompit enfin Héva. Après tout, ce ne sont que des cancans. Il n'y a pas de danger que M. Élias m'ensorcelle. J'aime Léon.

— A t'entendre, dit la mère, il n'y a que toi ici ! D'ailleurs, il ne faut pas qu'il puisse y avoir le moindre soupçon dans une maison comme la mienne, et je prie monsieur Élias de se chercher un logement ailleurs.

— Si vous me refusez votre maison, répondit Seibel en regardant Couronne, je quitterai le village. On dirait peut-être aussi que j'ai voulu plaire à vos filles. La vérité est, madame, que la demoiselle dont vous parlez m'aimait. Elle me l'a écrit ! Je vous montrerai sa lettre quand vous voudrez. Seulement, loin d'avoir employé des moyens occultes, moi je ne l'aimais pas ; et, si laid et si pauvre que je sois, jamais je n'épouserai une femme sans l'aimer de tout mon cœur, fût-elle la fille de Rothschild !

Cela dit, il se leva de table et sortit.

Les joues de Couronne se colorèrent d'un rose vif. Son âme nageait dans l'exaltation. Jamais homme ne lui parut si beau, si sublime de franchise et de grandeur d'âme. Le sentiment de Couronne fut partagé en quelque sorte par sa mère silencieuse, qui, malgré elle, ne pouvait s'empêcher de rendre justice au jeune maître d'école, et de se dire qu'elle regretterait son départ.

Le silence fut rompu par Héva, qui de nouveau s'écria :

— Maman, Élias est un honnête homme. Jamais il ne m'a adressé un compliment, jamais il ne m'a regardée comme un jeune homme à prétentions.

Couronne fit un signe approbatif et se leva. Elle sortit toutefois sans dire un mot, et il ne fut plus question de cette scène.

Le lendemain, quand Élias descendit pour se rendre à l'école, il rencontra Couronne dans le vestibule. Depuis bien longtemps il n'avait plus osé jeter un regard sur elle; mais, désirant lire dans ses yeux la volonté de sa mère, il s'arrêta.

— On a donc dit à madame votre mère que je regardais un peu trop Héva ?

— Héva vous a rendu justice, répondit Couronne.

— En ce cas, mon enfant, j'espère pouvoir rester dans votre maison... à moins que votre mère ne me chasse !

— Monsieur Élias, répondit Couronne, ne fera jamais rien de contraire à l'honneur et à la loyauté.

— Merci, Couronne, dit-il de sa voix la plus douce. Vous seule, vous avez lu dans mon âme !

Couronne le regardait partir. Il était déjà loin, hors de vue, et la jeune fille restait toujours dans la même position, dans la même contemplation sur le seuil de la porte

—

XII

Les rivières profondes, calmes d'ordinaire, deviennent violentes quand par suite d'un obstacle leur cours est forcément interrompu.

Ainsi fut Couronne.

Elle ne savait pas qu'elle aimait Élias, elle ne s'était point encore rendu compte du désir instinctif qu'elle éprouvait de se rencontrer avec le jeune homme, et de lui dire par un regard qu'elle était contente de le voir, ni du bonheur qu'elle trouvait à s'enfermer dans la chambre d'étude du maître d'école et d'y passer des journées entières. Heureuse sans le savoir, et heureuse d'une félicité pure et innocente, Couronne, dans son ignorance, croyait

que cela durerait toujours ainsi ; mais depuis qu'elle avait entendu sa mère parler de renvoyer M. Élias, le cœur de la jeune fille reçut un choc violent et tremblait comme un édifice menacé par une secousse de la terre, ou d'être renversé, ou d'être englouti.

L'homme est ainsi fait. Il ne sent son cœur que lorsqu'il ne lui appartient plus, et son bonheur qu'au moment où il disparaît.

Couronne ne dormait plus. « Ma mère, se disait-elle, a voulu chasser Élias pour l'avoir soupçonné d'aimer Héva ; que ferait-elle donc si elle savait que je l'aime ! » Elle n'osa pas prononcer ces paroles, mais elle les pensa. Elle s'efforçait de cacher son âme, et surtout les sentiments dont elle débordait ; sentiments si poignants, qu'ils réagissaient sur le corps, au point de faire rougir la jeune fille, même quand elle était toute seule. Peut-être, devant sa mère, les joues de Couronne eussent conservé leur pâleur virginale et transparente ; mais seule, en présence de sa conscience, la jeune fille ne pouvait s'empêcher d'avouer qu'elle aimait, et qu'elle aimait avec une ardeur qui la domptait, qui la subjuguait, qui

la rendait esclave. Devant ce mouvement involontaire, Couronne, honteuse d'elle-même, rougissait dès qu'elle se regardait dans une glace. On eût dit qu'elle évitait sa propre présence et qu'elle désirait sortir d'elle-même. Ce sentiment devint si violent, quelques jours après la scène qui eut lieu entre madame Riche et Élias, que Couronne, presque toujours hors de la maison, errait seule, tantôt dans le bois, tantôt dans la plaine, en évitant même son intime amie, madame Sommer. Tout visage humain lui paraissait un miroir. Dieu sait que de prétextes elle inventait pour quitter le village et faire de longues courses! Tantôt il s'agissait de venir au secours d'une vieille femme demeurant dans un hameau éloigné, tantôt elle allait à la ville chercher des livres et de la musique commandés par Élias pour Héva; elle engagea même sa sœur à demander à sa mère la permission de se rendre à Strasbourg dans le but d'y faire les emplettes nécessaires pour le trousseau d'Héva. Rien n'y fit! A peine partie, Couronne, par le même instinct involontaire, se sentait poussée à rentrer à la maison, et, à peine rentrée, elle était

tellement bourrelée d'inquiétude, qu'elle cherchait un nouveau prétexte pour sortir.

Pauvre enfant ! vouloir s'oublier et ne pouvoir plus dormir !

Souvent, à deux heures de la nuit, elle éveillait Héva pour lui parler de Léon, et de son futur bonheur. Mais Héva, sûre de son cousin qu'elle n'aimait que parce qu'il l'avait choisie pour femme, priait sa sœur de remettre la causerie au lendemain et de la laisser dormir.

Depuis deux jours, le frère de Couronne, fortement indisposé, s'était établi dans la chambre des fiancés, où le soir Élias lui faisait la lecture. Couronne, qui entra par hasard pour apporter de la tisane à son frère, s'était aperçue qu'Élias, dès son arrivée, avait supprimé la lecture et fermé le livre qu'elle n'avait jamais vu.

Vers deux heures de la nuit, après une insomnie violente, Couronne se leva, jeta un peignoir sur son corps, alluma une bougie, et se glissa comme une ombre dans la chambre de son frère où se trouvaient les livres d'Élias.

C'était une imprudence; mais la jeune fille,

outre la curiosité de savoir à quoi s'en tenir sur ce livre qu'on ne voulait pas lire devant elle, sentit qu'il lui fallait absolument de quoi pouvoir s'oublier elle-même, de quoi noyer son âme dans une lecture quelconque.

Hélas ! c'est ce sentiment qui pousse les amoureux au suicide. Ils croient pouvoir échapper à leur âme, à cette âme qui se point, se torture, se flagelle, et qui, réduisant le corps à l'état de machine, le meut selon sa volonté et lui fait faire des sottises, des absurdités et des folies ! Si l'amoureux savait qu'il s'oublierait tôt ou tard, et qu'en s'oubliant il anéantirait, pour ainsi dire, l'objet de sa passion, jamais il ne songerait à se détruire.

Couronne ne sentit son imprudence qu'en descendant l'escalier pour retourner chez elle; mais elle tenait le livre qu'Élias avait oublié sur la table de nuit du fils Riche. Ce livre était l'histoire de *Paul et Virginie*.

Cette hardiesse faillit la perdre. Voici comment. Elle avait commencé la lecture de ce roman vers trois heures du matin. Vers six heures, — il faisait déjà grand jour, — sa mère, inquiète depuis quelque temps de la

santé de sa fille aînée, se plaignant de violents maux de tête, entra dans la chambre à coucher de ses enfants et trouva Couronne lisant et sanglotant.

— Qu'as-tu? mon Dieu! s'écria madame Riche. Pourquoi la bougie est-elle allumée, et pourquoi sanglotes-tu, Couronne?

Penser qu'une jeune fille, qu'un être humain, pût verser des larmes sur une histoire, sur un livre, sur un roman, cela ne serait jamais entré dans la tête de madame Riche, qui n'eut des pleurs poétiques qu'une fois tous les ans, le 9 du mois juif d'Ab, jour anniversaire de la destruction de Jérusalem, jour où, assise à terre, elle lisait régulièrement le tableau déchirant qu'en fait l'historien Josèphe... Grande fut donc sa colère en entendant Héva, qui, sortant sa belle tête du lit, s'écria :

— Maman, je crois que Couronne devient folle. Voilà trois heures qu'elle lit dans ce livre; et, durant ces trois heures, je n'entends que pleurs et sanglots, que sanglots et pleurs! Impossible de reposer à côté d'elle, et voilà un mois que cela dure!

La mère, comme frappée d'une idée à la-

quelle, malgré quelques indices accusateurs, elle ne voulait pas croire, arracha le livre des mains de sa fille et le déchira en morceaux. Puis, sortant précipitamment, elle revint bientôt avec la petite Fanfan, et lui dit :

— N'est-ce pas toi, mon enfant, qui m'as dit hier que Couronne faisait des yeux à ce singe d'Élias?

— Oui, maman, répondit l'enfant, et voilà comme elle fait.

Et l'enfant terrible se posa sur le seuil de la porte, en lançant des regards amoureux à faire rire aux éclats madame Riche et Héva.

— Et lui, mon ange, demanda la mère, qu'est-ce qu'il fait?

Et l'enfant, tournant ses yeux du côté opposé, poussa plusieurs soupirs.

Couronne, lâche vis-à-vis d'elle-même, recouvra tout son calme, tout son sang-froid en face de cette accusation.

—Voyons, Héva, dit la mère, qu'en penses-tu ?

— Moi; ma mère, répondit celle-ci, je ne pense qu'à Léon. Je n'ai rien vu entre Couronne et Élias; mais il est vrai que, dans nos leçons,

c'est toujours elle qui a les bonnes copies, et c'est moi qui fais toutes les fautes. Je ne suis cependant pas plus sotte qu'elle, et bien des fois j'ai pensé qu'Élias lui corrigeait les thèmes en cachette ; — c'était une horrible calomnie.

— Et puis, ajouta-t-elle, M. Élias nous parle quelquefois de choses si élevées! — Je n'y entends rien, moi, mais Couronne les dévore comme si elle seule pouvait les comprendre.

Pendant cette réponse, Couronne, qui s'était levée, jeta un regard de dédain sur sa sœur; puis, prenant la petite par le bras, elle la poussa afin de pouvoir s'éloigner.

— Je te défends de sortir ! s'écria la mère.

— C'est bien, ma mère, je reste, dit-elle.

— Voyons, ma fille, dit madame Riche, me feras-tu la honte d'aimer le fils d'un mendiant, d'un gueux ?

— Maman, elle l'aime ! s'écria la petite diablesse.

— Réponds donc, Couronne, mais réponds donc ! éclata la mère d'une voix aiguë et stridente. L'aimes-tu ? En ce cas, mieux pour toi vaudrait mourir sous mes yeux. Ou bien,

ajouta-t-elle en fureur, va imiter l'exemple de ton amie la Bordelaise, va courir après lui, cramponne-toi à ses jambes de cigogne, pends-toi à ses bras d'araignée et vis à ses crochets comme une fille de rien, sans père ni mère, comme une fille maudite !

— Ma mère, ma mère ! sanglota Couronne.

Elle allait parler, elle allait reprocher à sa mère, non sa dureté envers sa fille, mais ses injures envers Élias. Puis, réfléchissant qu'aucun sentiment généreux ne mordrait sur la dure écorce d'une villageoise qui n'avait jamais lu un livre, et craignant en même temps d'offenser Dieu, elle s'arrêta, aimant mieux souffrir et se taire. Ce silence ne fit qu'exaspérer madame Riche, qui eût mieux aimé voir sa fille se défendre.

— Voyons, dit-elle, tu allais me répondre. Qu'as-tu à me dire? Est-ce possible qu'une fille d'honnêtes juifs pleurniche sur une histoire faite par un païen ? Je croyais avoir élevé une enfant pieuse et craignant Dieu ; mais ce damné *goï*, ce soi-disant instructeur de la jeunesse, a corrompu l'âme de ma fille. Qui sait? il lui a

peut-être appris à mépriser sa religion et ses parents. Mais en voilà assez! ce misérable quittera ma maison, et aujourd'hui même !

— Maman, répondit enfin Couronne presque malgré elle, tu peux me gronder et me dire tout ce qui te passe par la tête, mais tu ne fais pas bien de calomnier M. Élias, qui ne m'a jamais rien appris de mal.

— Ah! hurla la mère hors d'elle, tu t'es donc enfin trahie ! Tu oses le défendre, tu le défends contre moi, contre ta mère. Il aurait dû se casser bras et jambes avant de mettre les pieds dans la cour de ma maison. Que n'est-il mort de la belle maladie qu'il a faite au village où il a également séduit une honnête jeune fille !

Puis, s'animant de plus en plus, et cherchant un objet quelconque, une canne, un balai, une baguette, — car les criards colériques, comme les saltimbanques, se fatiguent bien plus vite quand leurs mains ne sont pas occupées, — elle poursuivit :

— Mais c'est l'enfer qui l'a craché dans ma maison, ce bâtard du diable ! Car il n'est pas naturel qu'un monstre pareil inspire de l'a-

mour à une jeune et jolie fille sans le secours de la sorcellerie. Il t'a jeté un sort. Madame Feissel le disait bien, il t'a donné un philtre, il a peut-être laissé des cheveux ensorcelés dans ce livre.

Puis, saisissant les débris du livre, elle ajouta :

— Et puisque cela vient de lui, je veux que tout cela soit réduit en poussière sur ta tête. C'est le seul moyen de te désensorceler.

Et, frappant à coups redoublés sur la pauvre tête de Couronne, elle cria :

— Au diable le sorcier! le mécréant! le païen! le goï! Qu'il soit brisé, cassé, fracassé, anéanti comme j'anéantis son œuvre au nom de Dieu!

Couronne ne bougea pas, ne sourcilla même pas. Son calme, opposé à une colère spasmodique, allait pousser la mère à d'autres voies de fait, lorsque Élias, qui avait entendu les cris de madame Riche, parut à la porte.

— Madame, dit-il, je viens vous annoncer que je pars ce matin même. Il y a deux mois qu'on m'avait offert une place en Afrique. Le climat d'Afrique est salutaire à ma santé, et

l'on m'offre mille francs de plus qu'ici. J'avais refusé; mais je viens de changer d'avis. Je pars. Je vais avertir ma mère. Un commissionnaire se chargera de mes effets et de mes livres. Je ne dois rien à personne, madame, si ce n'est à vous de la reconnaissance pour votre généreuse hospitalité que je n'oublierai jamais. Adieu, madame Riche. Ma mère s'occupera de mes petites commissions. Adieu, et que la paix de Dieu soit avec vous et vos enfants !

Abasourdie du coup, madame Riche ne retrouva pas tout de suite sa langue. Mais à peine vit-elle le jeune homme hors de la maison, qu'elle courut après lui en s'écriant :

— Monsieur Élias, on ne quitte pas une honnête maison comme un voleur. Que vous avons-nous fait ?

— Rien, madame, absolument rien. Mais vous savez que mes résolutions sont aussi rapides qu'inébranlables.

— Malédiction sur vous ! dit madame Riche. Vous aimez ma fille Couronne.

— Qu'est-ce que cela vous fait ? répondit fièrement Élias en revenant sur ses pas, moins dans le but de se défendre que pour revoir en-

core une fois Couronne. Vous en ai-je jamais parlé? lui en ai-je parlé? Que vous fait à vous l'état de mon cœur? Suis-je forcé de secouer devant vous mon âme afin d'en faire sortir les sentiments qui s'y sont fixés?

—Vous êtes un sorcier, un messager de l'enfer ! s'écria madame Riche. Vous avez jeté un sort à ma Couronne. On me l'a bien dit.

— Madame, répliqua le jeune homme d'un ton ferme mais adouci, jamais vous ne me forcerez à vous dire une sottise. Mais si j'étais, comme vous le dites, un sorcier, c'est vous que j'aurais ensorcèlée. Quant à Couronne, votre fille, qui est un ange, une perle jetée au milieu d'un tas de cailloux, — et, disant cela, il la regardait tendrement, — jamais elle ne désobéira à sa mère, et c'est moi qui le lui ai appris. Oui, madame, c'est moi qui ai enseigné à vos filles que jamais enfant désobéissant à ses parents ne sera heureux et ne saurait l'être. Est-ce vrai, Couronne?

— Oui, monsieur Seibel, répondit Couronne d'une voix étouffée et sanglotante.

—Vous le voyez, madame, reprit Élias. Vous n'avez donc jamais rien à craindre ni de ma

part ni de la part de votre fille. Et puisque je m'en vais, j'aime mieux m'en aller en ami, en obligé, car vous avez été bonne pour moi. Vous êtes meilleure que vous ne voulez nous le faire accroire; meilleure que vous ne le savez vous-même. L'écorce est rude, mais le cœur est bon. Adieu, madame, et que Dieu vous ait en sa sainte garde !

Et Seibel disparut.

— Ce jeune homme, quand il parle, se dit madame Riche presque calmée, me fait une impression telle que je comprends Couronne. Ce n'est plus le même homme dès qu'il prend la parole. Jamais, d'ailleurs, je ne l'ai vu en colère. Pourquoi faut-il qu'il soit maître d'école et fils de mendiants! Et, puisqu'il part, Couronne l'oubliera. Il y a loin d'ici en Afrique! Tout est donc encore pour le mieux.

Puis, en s'en allant, elle dit :

— Mes enfants, pas un mot de tout ce qui s'est passé ici ce matin.

— Ah ! tu crois, s'écria le jeune fils Riche qui, bien que malade, descendit l'escalier pour mettre un terme à tout ce bruit... Ah ! tu crois

que l'on ne t'a pas entendue? Regarde un peu dans la cour.

En effet, la cour était pleine de curieux, hommes et femmes, juifs et catholiques, qui n'avaient pas perdu un mot et qui avaient souhaité un bon voyage à Élias.

Quant à Couronne, à moitié habillée, elle se glissa par la porte de derrière auprès de son amie en pleurant à chaudes larmes et en disant :

— Il part, il est parti !

—

XIII

L'orage qui s'était abattu sur la maison Riche semblait mourir avec le départ de M. Seibel. De petits coups pourtant se répétaient encore de loin en loin. Ainsi, quand le commissionnaire vint pour chercher les effets du maître d'école, Héva, sachant que sa mère ne lui rachèterait plus de guitare, cacha celle d'Élias dans l'espoir peu scrupuleux qu'on l'oublierait. L'homme de peine, qui l'avait demandée plusieurs fois, mais en vain, allait s'éloigner, lorsque madame Riche, apprenant la ruse de sa fille, lui ordonna d'aller chercher la guitare, la lui arracha des mains, et courut la remettre elle-même, comme si c'eût été un objet de pestiféré.

Ah! ma fille, s'écria-t-elle en rentrant, tu

ne connais pas le pouvoir d'Élias. C'est vraiment un sorcier, et rien n'est plus dangereux pour une femme qu'un objet qui a appartenu à un de ces hommes. J'en ai connu un qui m'a donné seulement une épingle censée de cuivre, mais qui était d'or. Tout le temps que j'ai eu cette épingle il m'a été impossible de dormir. Qui sait! j'expie peut-être dans ce moment le péché de l'avoir écouté une seule fois dans ma vie! Et maintenant que M. Seibel est parti, que son nom ne soit plus jamais prononcé dans ma maison. Entends-tu, Héva? il faut que Couronne l'oublie, c'est de ton intérêt; car je ne te marierai pas avant ta sœur aînée, et jamais je ne consentirai qu'elle épouse ce petit démon, cet épeleur de phrases, ce ménétrier, ce jeteur de sorts. Je te le répète, pour moi il est hors de doute qu'Élias possède des moyens occultes. Comme le sorcier du Rhin, il n'a qu'à vouloir pour pouvoir.

— Il faut convenir, maman, dit Héva, que Couronne ne fait pas preuve de bon goût, elle qui a tant de prétentions; car Élias, quel que soit son pouvoir, m'a toujours paru d'une laideur peu commune.

Madame Riche haussa les épaules, car elle ne détestait tant le jeune homme que parce qu'au fond de son cœur elle approuvait sa fille. Loin de trouver Élias laid, elle comprit la toute-puissance de sa parole, le charme enchanteur de son regard. Et, si elle n'eût pas craint de nourrir la passion de sa fille, elle eût hautement défendu ce jeune homme contre les quolibets des jeunes gens du village, qui, jaloux de la supériorité d'Élias, envieux de ses succès, se rabattaient sur sa laideur, sur son air malingre et sur ses prétentions à plaire par ses romances.

Madame Riche haussa donc deux fois les épaules en réponse aux propos d'Héva, et dit à part soi : « Si j'avais à choisir entre Léon et Élias, mon choix serait bientôt fait. Mais, enfin, l'un est riche, l'autre est pauvre; l'un est fort, l'autre est faible de complexion; l'un est de ma famille, l'autre est d'une famille de mendiants et de gueux. »

Quant à Couronne, depuis le départ d'Élias, elle passait presque toutes ses journées auprès de son amie, qui, pour toute consolation, l'embrassait et la serrait contre son cœur. Peu à

peu, un calme sérieux et profond avait suivi l'orage dans le cœur de la jeune fille. On eût dit un fleuve qui, après avoir débordé un instant, rentre dans son lit et creuse en bas au lieu de déverser ses flots sur les bords. Après s'être bien rendu compte de l'état de son cœur, de l'opinion de sa mère et de la situation d'Élias, Couronne s'était dit : « Ma mère ne consentira jamais à me marier avec Seibel. Je dois obéissance à ma mère, je dois donc renoncer à devenir jamais la femme d'Élias, et, par conséquent, je dois renoncer au mariage; car nul pouvoir au monde ne saurait me forcer de me marier à un autre. En même temps, Couronne se proposa de ne jamais répondre à sa mère, de se soumettre même à ses mauvais traitements, et de ne lui opposer que sa force d'inertie.

Ces résolutions prises, Couronne rentra résignée chez elle, se félicitant intérieurement du prompt départ d'Élias.

—

XIV

La volonté, qui, dans la magie et dans le magnétisme, arrive à vaincre les lois de la nature, s'appelle l'*isolation*. De même, dans la vie ordinaire, une volonté qui se met au-dessus des convenances et des lois de la société dans laquelle elle est forcée de vivre, n'y arrive que par l'*isolement*. Seules, les natures d'élite ont le pouvoir de s'isoler par la volonté; car, pour dédaigner la vie ordinaire, il faut pouvoir se créer une vie imaginaire, beaucoup plus pleine, plus fleurie et plus accomplie.

Volonté et imagination sont presque synonymes. Sans imagination point de volonté possible, et tout être humain qui se construit un idéal, véritable palais enchanté, re-

garde avec un sourire de dédain les cabanes de chaume dans lesquelles demeurent ces soi-disant heureux de la terre, millionnaires d'argent, mais gueux d'imagination. A leur tour, les hommes manquant d'imagination, mais pleins d'habileté et de savoir-vivre, regardent ces êtres comme des fous; mais, au fond, ils leur envient leur bonheur, surtout la faculté de pouvoir vivre seuls.

On a beau dire que le monde est une des plus belles distractions, que l'homme est créé pour vivre avec ses semblables. Oui, pour leur être utile. Autre chose est vivre *pour*, autre chose est vivre *avec* les hommes.

Reste à savoir lequel des deux êtres humains est plus riche, de celui qui, pour vivre, a besoin de millions, ou de celui qui se suffit avec quelques sous. Reste à savoir qui est plus heureux de celui qui crée son bonheur dans son cœur, bonheur qu'il porte et emporte avec soi, que nul tyran ne saurait lui arracher qu'avec la vie, ou de celui qui a mis son bonheur en dehors de lui, en face de lui, au-dessus et au-dessous de lui, dans la société enfin de ses semblables.

Ce malheureux n'est-il pas forcé de déménager chaque jour et d'aller demeurer chez les autres pour jouir d'un brin de bonheur? Encore, tôt ou tard, l'homme sans imagination, vrai mobilier de l'âme, vivant en dehors de lui, est obligé de rentrer chez soi et de rester en face de lui-même; car, pour vivre avec et dans le monde, il faut non-seulement le trouver beau, mais encore chercher à lui plaire. Vienne l'âge, et toutes ces âmes refoulées et, pour ainsi dire, mises à la porte de la société, se trouvent chez elles dans un désert où elles meurent d'ennui, véritable inanition de l'âme.

Couronne possédait au plus haut dégré cette puissance d'isolement. Dès son enfance elle avait vécu dans un monde imaginaire. Quand elle était encore tout à fait ignorante, elle rêvait un monde à part dans lequel les hommes se distinguaient de tous ceux qu'elle connaissait par un langage et des sentiments qu'elle avait entrevus dans les contes de fées. Devant ce monde imaginaire, celui dans lequel elle vivait lui paraissait laid et insupportable. Dans sa naïveté, elle croyait que cette société rêvée

se trouvait à Paris où étaient le roi et la reine. Il n'y avait pour elle qu'un seul empêchement d'y parvenir jamais : ce roi et cette reine n'étaient pas de sa religion.

Plus tard, madame Sommer abondait dans le sens de Couronne en l'assurant qu'il y avait une grande différence entre les hommes de Bordeaux, de Paris et ceux qui habitent les villages alsaciens.

Couronne ne se rendait pas bien compte de l'amour de madame Sommer pour le cordonnier de son village. Elle ne savait pas que madame Sommer n'était que femme de chambre à Paris, quoique dans la maison d'un gentilhomme, et qu'elle avait suivi l'alsacien parce qu'il était le père de son enfant. Toutefois, Couronne était forcée de reconnaître que M. Sommer se distinguait de ses coreligionnaires villageois par des manières polies, qu'il était même supérieur à Léon, qui avait bon cœur, mais qui était trop fat de sa personne.

Mais depuis qu'elle avait lu les poésies de la Bible, depuis qu'elle admirait des hommes historiques tels que Moïse, Joseph, David, Salomon, et, en dernier lieu plusieurs savants

juifs allemands, entre autres Mendelsohn, dont elle connaissait la traduction du Pentateuque et des Psaumes; depuis qu'à ces figures historiques elle avait pu ajouter quelques héros de roman sachant vivre et mourir pour une femme bien aimée, Couronne, qui d'adord n'était qu'indifférente pour le monde dans lequel elle vivait, se mit à le mépriser. Elle n'excluait ni son père ni sa mère, ni sa sœur de ce dédain, et, si elle continua d'obéir à ses parents, c'est parce qu'en leur obéissant, elle croyait plaire à Dieu, qu'elle aimait selon le commandement de ses prières, de tout son cœur, de toute son âme et de tout son pouvoir.

Pourtant, en observant ces commandements, elle ne croyait pas être forcée à pousser l'obéissance jusqu'au suicide de son cœur, c'est-à-dire jusqu'à se laisser marier contre son gré. « Ma mère, pensa-t-elle, ne saurait non plus me forcer à être gaie, à aimer le monde quand je préfère m'enfermer en moi-même et rester seule. Pourvu que je vaque aux travaux qu'elle m'indique, pourvu que je ne l'offense pas par des réponses irrévérencieuses, c'est tout ce qu'elle

peut exiger de moi. Quant à m'expliquer, à lui confier les secrets de mon âme, les rêves de mon idéal, elle ne me comprendrait pas. Ma mère n'a jamais aimé, elle ne croit même pas qu'on puisse aimer. »

L'amour, en effet, est un désir de sortir de soi, de se refléter et de se retrouver dans une âme supérieure. Le cœur ne se donne que pour se retrouver plus beau. Aimer, c'est pour ainsi dire, déménager d'une maison longtemps habitée pour s'installer dans un palais neuf. L'objet aimé est toujours un être supérieur et enchanteur. Rarement, il est vrai, il accomplit l'idéal de celui qui aime; mais enfin dans ce rêve est le bonheur. On pourrait bien dire que cet amour n'est que l'égoïsme du sublime. Soit! Il n'est point de noble passion ici-bas, pas même le martyre, qui ne soit un égoïsme. Le martyr, en allant à la torture, nage dans une égoïste félicité. L'âme humaine, en se dévouant, trouve le suprême bonheur dans cet égoïste dévouement.

Pourtant, cet égoïsme de l'âme se distingue de l'égoïsme du corps en ceci : qu'il sert toujours, soit une autre personne, soit une idée

qui fait le bonheur de milliers d'humains.

Certes, la jeune fille qui aime idéalement rêve un monde enchanté dans l'âme de son adoré. Loin de se croire souillée, elle espère se retrouver embellie, grandie, enrichie. Mais, pendant ce voyage dans le monde idéal, autour de son cœur, son bonheur a été partagé, et ce bonheur est parfait, autant du moins qu'une félicité humaine peut être parfaite. Le réveil, la déception ne commence que du moment où cet idéal, embellissant l'âme, tend à se traduire par une jouissance matérielle. Dès lors cette éternelle lueur de félicité s'éclipse dans la volupté comme une flammette dans un incendie. Un instant après, il ne reste que cendre et que fumée.

Couronne, dans l'âme de laquelle il n'était jamais entré un sentiment matériel, était tout à fait insensible à ce qu'on appelle la beauté d'un homme. Pour elle, un homme devait être une femme supérieure, et je crois que toutes les jeunes personnes innocentes ont cette idée de l'élu de leur rêve; non pas qu'elles désirent un homme avec une beauté de femme, au contraire; mais cet homme, à la force qui

leur manque, joint toutes les délicatesses des sentiments, toutes les ardeurs du dévouement dont elles se sentent capables; en un mot, un homme a l'âme forte, rayonnante de lumière et d'imagination, s'irradiant sur tous ceux qui s'approchent d'elle, et qui se mettent sous son ombre.

Loin donc de voir la laideur du maître d'école, Couronne ne voyait que la beauté de son âme, que le pouvoir enchanteur qu'il exerçait sur tous ceux qui se nourrissaient de sa parole et s'abreuvaient de sa science. Élias était le premier homme, de tous ceux que Couronne avait vus, qui se détachait de la généralité des humains par des qualités purement intellectuelles et idéales.

Bientôt il semblait à Couronne que toutes ses pensées ne lui étaient venues que d'Élias et qu'avant de l'avoir vu, elle n'avait jamais senti son cœur. Sa vie ne datait que de ses leçons. Si forte que soit la volonté d'une femme, toujours faut-il qu'une volonté supérieure d'un homme la domine et en dirige les mouvements.

Puis Élias ne vivait que dans un monde

idéal de science et d'art, tandis que les hommes du village ne parlaient que pluie, neige, vaches, chevaux, foires et jeunes filles. Jamais Élias ne donna son opinion sur la beauté d'une femme; jamais il n'adressa la parole à une jeune personne en dehors de ses leçons. Il ne vivait que pour plaire à Dieu.

D'ailleurs, Élias, par son état de maître d'école, avait acquis une patience d'ange. Soit que sa santé délicate lui défendît toute commotion violente, soit qu'il fût de bonne heure parvenu à maîtriser ses passions, jamais personne n'avait vu Élias se mettre en colère.

Couronne rêvait d'Elias, plutôt comme compagnon de vie que comme mari. Elle s'était dit à elle-même : « Puisqu'il faut, comme on le prétend, qu'une jeune fille vive tôt ou tard mariée à côté d'un jeune homme, voilà le jeune homme avec lequel je pourrais me décider à vivre. »

Couronne avait donc fait son choix. L'âme d'Élias était son palais enchanté; elle s'y était installée, s'y était meublée et s'était dit : « Je ne sortirai plus d'ici, car je m'y plais. »

Rien de plus tyrannique qu'une volonté

d'âme amoureuse qui s'isole et qui, par cette *isolation*, se commande et commande aux autres.

Seulement, si une volonté plus forte la déloge de sa niche fleurie, parfumée, et l'en expulse violemment, elle peut la tuer du coup. Dès que l'âme perd sa volonté, elle meurt.

Couronne avait un vague pressentiment de cette vérité. Elle sentait que, si sa mère ou Élias lui-même l'empêchait de vivre dans ce rêve, elle mourrait, si non du coup, du moins à la longue, de langueur et d'ennui.

Mais qu'importe la mort à une âme qui aime! puisque pour elle la mort est un espoir plutôt qu'une déception. C'est comme si l'on menaçait quelqu'un, étouffant pour manque d'air, de le jeter par la fenêtre!

On défend à une personne de rêver dans l'âme de son bien-aimé. On l'en expulse. Vivre alors est un exil éternel! Mourir est peut-être marcher vers cette demeure enchantée!

—

XV.

Madame Riche, qui avait plus de cœur que Couronne ne lui en supposait, ne se trompa pas sur le calme apparent de sa fille, et ne crut pas la bataille gagnée parce que l'ennemi avait pris la fuite. Elle eut une nouvelle discussion avec son mari, non pas pour avoir son avis, — il n'en avait pas, — mais pour lui communiquer sa résolution, et cette résolution fut de marier Couronne.

Ordre fut donné à tous les agents matrimoniaux ambulants, à tous les mendiants nomades qui montent et qui descendent les Vosges, l'Alsace et la Forêt-Noire, de trouver un jeune israélite orthodoxe qui consentirait à

épouser Couronne avec dix mille francs de dot et un trousseau représentant deux mille francs.

Léon qui poussait à la roue, de concert avec Héva et madame Riche, crut devoir faire jouer une autre mine. Il fut résolu, entre ces trois conjurés, d'employer tous les moyens possibles pour faire décrier le jeune maître d'école absent afin d'en dégoûter Couronne.

Car, chose curieuse, depuis son départ, tout le monde prétendait avoir su et vu qu'Elias était aimé de Couronne, et qui, plus est, qu'il se mourait d'amour pour elle. Madame May et ses filles, toutes femmes d'esprit, ne tarissaient pas d'éloges sur le compte d'Élias, et disaient ironiquement devant madame Riche que sa fille Couronne était une vraie parisienne, une demoiselle qui savait très-bien juger les hommes et se mettre au-dessus des préjugés du village. « M. Seibel, s'écria la fille aînée des May, n'est pas un homme ordinaire. — Après tout, ajouta la mère, la science est une noblesse qui vaut bien celle des écus. Ce n'est pas la faute du fils si le père portait la besace. Il ira loin, et madame Riche le regrettera peut-être. »

Ce furent autant de coups de lance pour cette pauvre madame Riche.

— D'ailleurs, ajouta la cadette des May, en guise de fusée finale, Couronne a la tête de sa mère. Elle aime Élias, et m'est avis qu'elle n'en épousera jamais un autre.

Madame Riche dévorant sa colère, n'eût garde de montrer son embarras et son chagrin à ses amies les ennemies. Rivalisant de malice, elle répondit :

— Le fait est que, si Couronne voulait, elle aurait M. Élias pour mari. Mais il est des filles, ajouta-t-elle, qui ont trois fois plus de fortune que la mienne, et Seibel ne les épouserait jamais, fussent-elles belles comme Héva !

Pourtant au fond de son cœur, elle savait que les May disaient vrai. Aussi engagea-t-elle tous les jeunes gens qui, de près ou de loin, avaient des vues sur Couronne, à ridiculiser sa passion pour le maître d'école, et à rapetisser ce dernier en sa présence, n'importe par quels moyens.

Ces ordres furent exécutés les uns après les autres.

— Savez-vous la nouvelle? s'écria un jeune homme revenant de Strasbourg et s'arrêtant comme par hasard devant la croisée de madame Riche. Vous croyez peut-être qu'Élias est parti pour s'établir en Afrique? Chansons! Il est toujours à Strasbourg où il soigne sa pauvre petite poitrine. Le médecin a déclaré qu'il n'avait plus deux mois à vivre, et qu'à la chute des feuilles il s'éteindrait comme une lampe sans huile.

— Pauvre jeune homme! s'exclama la mère. Je m'en doutais.

— Tant que je vivrai, se disait Couronne à part sans témoigner la moindre émotion, il ne mourra pas, puisqu'il vivra en moi. D'ailleurs, lui mort, je le suivrai; que m'importe donc sa maladie!

Trois jours plus tard, Léon revint subitement en visite, et, le soir après le souper, il tira de sa poche un petit livre où Seibel avait inscrit ses impressions du jour.

— Croirait-on, s'écria un villageois compère de Léon, que cet homme, qu'on dirait fait par un mulot et une araignée, — car ce n'est qu'un nabot d'homme, — se moquait non seulement

des jeunes gens du village, mais encore des demoiselles, et même des femmes! C'est le cas de lui appliquer le proverbe alsacien : « Le hibou raille tous les oiseaux parce qu'il en est le plus laid. »

— Comment! s'écria madame Riche, il a osé se moquer de moi! moi qui, pour mon malheur, l'ai soigné comme un fils!

— Non pas, dit Léon, qui sentait que vouloir prouver trop serait ne rien prouver du tout, il ne parle que d'Héva, qu'il appelle une fleur non odoriférante Quant aux autres jeunes filles et femmes, il ne fait mention que de leurs qualités intellectuelles et de leurs plus ou moins de dispositions pour apprendre.

— Qui a trouvé ce livre? demanda madame Riche.

— Héva, répondit Léon, l'a ramassé en nettoyant le grenier.

— Elle l'a volé! s'écria Couronne en l'arrachant des mains de Léon et en l'emportant au premier où elle s'enferma à double tour.

— Si quelqu'un ici doit se fâcher, c'est moi, dit Léon, car il m'appelle un fat. J'ai grande

envie d'aller à Strasbourg et de lui flanquer une bonne paire de soufflets.

— Allons donc! répondit madame Riche, toi te commettre avec un fils de mendiant! Laisse-le où il est, et qu'une fois pour toutes il ne soit plus question de cet homme dans ma maison!

—

XVI

Le lendemain un pauvre juif demanda à parler à madame Riche.

— J'ai, dit-il, un excellent parti pour votre fille aînée.

— Restez ici, répondit celle-ci. Après le dîner nous en parlerons en présence de ma fille, car je ne voudrais pas vous charger d'une mission qui de prime abord serait en pure perte.

Donc, après le dîner, madame Riche ordonna à Couronne de rester avec elle, son père et le vieil entremetteur de mariages.

— Ma fille, dit-elle, voici un homme qui désire te marier. Il sait ce qui s'est passé dans notre maison. Mais, comme tu sais à ton tour que jamais je ne te donnerai à l'enfant de la

besace, tu écouteras et nous diras si tu agrées le mari qu'on te propose.

Couronne ne répondit pas.

— Qui ne dit mot consent, dit le vieux.

Et il se mit en position d'étaler sa marchandise.

Le jeune homme dont je vous parle, ma fille, monsieur et madame, poursuivit-il, est l'honnête et légitime fils d'une famille juive très-pieuse, très-orthodoxe et très-riche du village d'Odersé. Il a vingt-cinq ans; son père donne dix mille francs de dot à sa fille, et ils ne sont que deux, le fils et la fille. Le jeune homme fait le commerce de chevaux.

— Dites donc tout de suite un maquignon, interrompit Couronne.

— Eh bien, oui, un maquignon! s'écria la mère. Après? Crois-tu que, parce que tu t'appelles Couronne, le dauphin de Paris viendra te demander en mariage? Voyez un peu cette princesse de Navarre!

— Il n'y a pas de sot métier, mon enfant, répliqua le vieux.

— Mais il est des sots, repartit Couronne, qui font de vilains métiers.

— Te tairas-tu! s'écria la mère. Je sais bien ce que tu veux, mais je te verrai plutôt porter en terre.

— Mademoiselle, reprit le vieux d'un ton calme et insinuant, à vos réponses je reconnais votre esprit. Croyez-moi, mon enfant, si je suis venu vous demander pour un de mes clients, — beau garçon, ma foi! un des plus beaux de l'Alsace, — c'est que votre réputation de distinction et de piété a pénétré jusqu'à lui. Car, permettez-moi de vous faire observer que votre dot ne le tente nullement, puisque j'ai là dans ma poche six jeunes filles avec vingt et vingt-cinq mille francs de dot qui se lécheraient les doigts pour mon jeune Charles. Il s'appelle Charles; sa mère l'appelle Kalman; mais, pour tous les autres, il s'appelle Charles. Et il sait parler et écrire le français comme pas un avocat. Ce n'est, permettez-moi de vous le dire, ni un sot ni un brutal, puisqu'il vous recherche, car c'est lui qui m'a envoyé ici. J'avoue qu'il vous croit très-belle. Aussi, avant de vous exposer sa demande, j'ai voulu me convaincre qu'il ne sera pas trompé dans son attente. En effet, mademoiselle, je vous

trouve charmante; et, quoique d'une autre beauté, je vous trouve plus belle que votre sœur cadette qui passe pour la plus jolie juive du département.

Le vieux compère, maître expert ès-flatteries, s'attendait pour le moins à une réponse polie de la part de Couronne; mais la jeune fille, qui n'avait pas entendu un mot de tout cela, se leva et dit :

— Monsieur, ce n'est pas vous qui désirez m'épouser. C'est, comme vous dites, un de vos clients, un homme qui vous paye. Eh bien! quand ce jeune homme se présentera ici, je lui répondrai oui ou non.

— Ainsi donc, ma *toute belle*, reprit le vieux, vous permettez qu'il se présente.

— Je ne défends à personne notre maison, répondit Couronne. Ma mère est assez hospitalière pour offrir un dîner et une chambre à un coreligionnaire étranger.

— C'est bien, ma fille, dit M. Riche. Tu as plus d'esprit que ta mère. Elle croit et dit à qui veut l'entendre que tu ne veux pas te marier, et que, de prime abord, tu refuseras tous les partis.

A ces paroles, Couronne, toute frissonnante, jeta un regard de tendresse filiale sur sa mère en se disant : « Devinerait-elle ce qui se passe en moi ? »

Madame Riche avait bien vu ce regard, et, le vieux *schadjen* parti (c'est ainsi qu'on appelle en Alsace les entremetteurs juifs), elle dit à son mari :

— Nous ne faisons que battre de la paille battue et vide. Couronne n'épousera pas un Alsacien. Cette fille raccourcira ma vie de vingt ans.

Le lendemain, madame Riche attendait en vain le vieux qui avait promis de venir prendre le café avec elle. Elle envoya son fils le quérir, mais il avait quitté le village de bonne heure.

Couronne, accompagnée de madame Sommer, l'avait attendu la veille à la porte de l'auberge des pauvres. Là, grâce à ses prières, grâce à deux pièces de cent sous et à un gros baiser qu'elle lui donna de bon cœur, le vieux juif avait promis de partir de grand matin et de ne plus jamais s'occuper de la marier.

Un mois plus tard, un autre *schadjen* vint et parla à madame Riche d'un parti brillant

pour Couronne. Cette fois-ci, M. Sommer, sur les instances de sa femme, l'attendit au bout du village et le roua de coups de tire-pied, en menaçant du même traitement tous ses semblables, si jamais ils revenaient à la charge.

—

XVII

Aussi longtemps que Couronne s'épuisa en ruses pour écarter les prétendants, la passion qu'elle portait dans son cœur ne parut pas sur ses traits. Elle était devenue un peu plus pâle qu'à l'ordinaire, et cette pâleur, on pouvait l'attribuer à des préoccupations d'esprit plutôt qu'à un dérangement de santé.

Mais depuis trois mois, depuis que la lutte d'inertie que Couronne soutenait contre sa mère avait cessé, du moins en apparence; les joues de la jeune fille se creusaient, ses yeux se cernaient, et parfois, au milieu du travail, Couronne, prise d'extrême lassitude, était forcée de s'asseoir et de se reposer. Longtemps avant madame Riche, madame Sommer s'était

6.

aperçue de ce malaise persistant, croissant, et, dès qu'elle se fut rendu un compte exact de l'état maladif de sa chère amie, elle écrivit la lettre suivante à M. Élias, dont elle s'était procuré l'adresse à l'insu de Couronne :

« Monsieur,

» Vous connaissez madame Sommer, vous la connaissez comme une honnête femme, et comme la seule et unique amie de Couronne, votre élève. Vous me croirez donc sur parole si je vous dis que je vous écris à l'insu de ma malheureuse amie. J'ai réfléchi longtemps avant de vous écrire, mais il s'agit du salut d'une belle âme. Vous me pardonnerez donc ma démarche auprès de vous.

» Depuis que vous avez quitté le village, tout le monde sait que Couronne vous aime; mais personne ne sait si vous l'aimez, ou si vous l'avez jamais aimée, pas même moi, son unique et sa plus fidèle amie. Auriez-vous joué la comédie ? Auriez-vous fait semblant d'aimer une pauvre jeune fille, sans ressentir pour elle une sainte passion ? En ce cas, il est de votre devoir de me le dire, car je sais que le

monde excuse ces tromperies. Et si vous l'avez aimée, et que vous l'ayez oubliée, — car, loin des yeux, loin du cœur, dit-on, — vous devriez encore me l'avouer. Je vous sais honnête homme, et, en cette qualité, vous me devez la vérité afin que j'agisse en conséquence.

» Car je puis bien, je dois même vous dire qu'en partant vous avez enlevé le cœur, le bonheur, qui sait? peut-être la vie de cet ange de douceur et de pureté qui porte à si juste titre son nom de Couronne.

» Sans parler de vous, elle refuse tous les partis que sa mère et ses connaissances lui proposent. On a ourdi des intrigues contre vous; on vous calomnie en sa présence; on parle de votre laideur, de votre santé débile, de votre manie de vous moquer de tous. Couronne écoute sans daigner vous défendre vis-à-vis de vos ennemis, qu'elle ne considère pas comme vos pairs, et qu'elle tient pour indignes de recevoir d'elle, soit un regard, soit une parole. Elle ne répond même pas à sa mère, qui, dans le but de la faire parler, la maltraite et la malmène quelquefois. Elle aime mieux se taire et dévorer ses larmes.

Souffrir pour vous paraît être son suprême bonheur. Je ne vous aurais pas raconté tous ces détails; mais cette guerre continuelle soutenue par une jeune fille contre toute sa famille, contre tout un village — car le dernier des manants qui la rencontre la nargue et lui demande si le prince Élias ne viendra pas bientôt enlever la bergère Couronne — tout cela ruine et tue la santé de la jeune fille, qui, j'en suis certaine, est décidée à se laisser mourir plutôt que de renoncer à vous.

» Je vous le demande donc, dans toute la sincérité de mon âme : Aimez-vous Couronne? Ou bien : L'avez-vous aimée, et l'avez-vous oubliée?

» Si vous l'aimez, il est de votre devoir de la demander formellement en mariage. Léon presse madame Riche de marier Héva, qui a maintenant dix-sept ans. Madame Riche hésite et tergiverse, elle veut gagner du temps, elle espère que Couronne vous oubliera; mais elle se trompe, elle ne connaît pas sa fille. Couronne ne vous oubliera jamais, même si vous l'avez oubliée!

« Vous me direz sans doute que madame

Riche vous refusera sa fille, et que, demander Couronne, ce serait augmenter sa douleur et son chagrin... Je n'en sais rien. Mon mari dit qu'un homme de cœur doit toujours faire son devoir, et que le reste est à Dieu.

« Mais, s'il est vrai, comme le disent les jeunes gens du village, que vous êtes un séducteur sournois, que vous savez jeter des sorts aux jeunes filles pour les égarer, sans en aimer aucune et sans même avoir l'envie de vous marier... alors vous devriez du moins, ne fût-ce que par pitié, dégager cette créature si pure, la désensorceler, et m'envoyer dans une lettre le secret que vous possédez pour vous faire oublier, afin de sauver la vie à cette enfant. Songez-y bien, monsieur Élias, l'abandonner à son sort serait un véritable assassinat ! Je vous le répète, elle en mourrait, et vous auriez à rendre compte de son âme devant Dieu, le juge des juges, le roi des rois, devant lequel disparaît tout art diabolique de l'enfer et de ses démons.

« J'attends de vous une prompte réponse : votre silence prouverait que vous êtes un malhonnête homme. Vous pouvez adresser votre

lettre à mon mari ; mais il faudrait l'affranchir, car nous ne sommes pas riches. Nous ne voulons d'ailleurs pas que Couronne sache que nous vous avons écrit, à moins que votre réponse ne soit de nature à la rappeler à la santé et à lui procurer un moment de bonheur.

« Je suis, avec amitié,

« ESTHER SOMMER. »

Un mois après avoir mis à la poste cette lettre pleine de fautes d'orthographe, madame Sommer reçut la réponse suivante sous une enveloppe portant le timbre de la ville d'Alger :

« Madame,

« Merci tout d'abord de votre sincérité et de votre franchise, et merci une seconde fois d'avoir eu confiance en ma loyauté.

« Je vais répondre une à une à vos questions.

« Vous me demandez si j'aime Couronne. Je l'aime depuis le moment où je l'ai vue ; je n'ai jamais aimé avant de l'avoir vue, et je jure sur mon honneur que nulle autre que Couronne ne sera ma femme !

« A vous qui êtes son amie, je puis bien faire cet aveu ; mais j'y mets une condition, et, comme dit l'Écriture, « je la noue sur votre cœur. » Malédiction sur vous si vous la violez! Cette condition, la voici : Vous ne répéterez jamais ces paroles à Couronne, excepté le jour, ou la veille du jour, si jamais il arrive, où je la conduirai sous le dais nuptial de notre temple. Que Dieu le veuille! Car, à quoi bon lui dire que je me meurs d'amour pour elle si elle est perdue pour moi ?

« Ceux qui ont volé mon journal — car on me l'a volé — ont dû voir que, le jour de mon entrée dans la maison Riche, voyant Couronne plus que simplement vêtue vaquer aux travaux les plus durs du ménage, pendant qu'Héva promenait au village sa beauté paresseuse, je l'avais prise pour une orpheline de la famille, réduite à servir pour sustenter sa vie et sauvegarder son honneur. Dès ce moment, j'avais pris la résolution d'épouser Couronne, et de la demander... soit à sa tante, soit à sa maîtresse. Le cœur joyeux, j'avais inscrit cette résolution dans mon journal. Je ne l'ai effacée que lorsque, à ma grande dou-

leur, j'appris que Couronne, loin d'être une pauvre orpheline, était la fille aînée de madame Riche. Mais si j'ai eu le pouvoir d'effacer mon amour sur le papier, je n'ai pu l'éteindre dans mon cœur. J'aurais pu, j'aurais dû quitter le lendemain la maison, surtout après avoir connu les sentiments et le caractère de la mère toute-puissante de Couronne; mais, franchement, c'eût été trop tard; je ne l'en aimerais pas moins, et, à mon grand regret, je reconnus bien vite que la jeune fille me payait d'un retour sincère.

« Et puis, c'était pour moi une félicité infinie de cultiver cette âme d'élite, car jamais plus belle âme ne sortit des mains du Créateur. Et, à vrai dire, il n'y avait rien à cultiver dans le cœur de Couronne, il n'y avait qu'à admirer. Elle comprend naturellement tout ce qui est grand et noble, comme si elle n'avait jamais rien vu de bas et de petit. Elle parle la langue du ciel, comme si elle n'était jamais descendue sur la terre. Aussi, au lieu de lui donner des leçons, bientôt je ne causais avec elle que pour en recevoir. La chaleur et la lumière qui jaillissent de ses sentiments et de sa pensée ont

souvent raffermi non-seulement la santé de mon corps, mais encore celle de mon âme. Elle n'avait qu'à me regarder pour guérir mon mal de tête; et quand, las de travailler, dégoûté des hommes et de leurs méchancetés, je je lui disais mes douleurs et mes colères, elle n'avait qu'à me faire une ou deux observations, et toute mon indignation disparaissait comme la poussière disparaît sous la rosée!

« Loin donc d'avoir ensorcelé cette jeune fille, cette fleur du paradis qui a poussé dans un champ de ronces et de chardons, c'est elle qui m'a ensorcelé. Je l'ai quittée, parce que j'ai senti que ma présence doublerait son malheur; peut-être aussi espérais-je pouvoir l'oublier avec le temps. Hélas! je ne me connaissais pas. Et, si elle souffre pour moi, je ne souffre pas moins pour elle. Elle ne lutte que contre les autres; moi, j'ai à lutter contre moi-même.

» Je ne demanderais donc pas mieux, chère madame Sommer, que de faire une tentative auprès de madame Riche. J'eusse voulu écrire à Couronne, afin de la soutenir de ma parole, afin de la consoler par l'assurance de mon

amour éternel et inaltérable; mais, tout bien considéré, j'ai renoncé à ce moyen, attendu qu'il n'est pas convenable qu'un jeune homme, si pures que soient ses intentions, adresse des lettres à sa bien-aimée à l'insu de ses père et mère. Il n'est, hélas! pas de bonheur possible pour une jeune fille qui débute dans la vie sociale par la violation de ses devoirs à l'égard de sa mère!

» Je me suis dit : Si Couronne m'aime et qu'elle persévère dans son amour, elle trouvera bien la voie pour engager sa mère à abandonner ses préjugés et les moyens pour me le faire savoir. Car, vous le croirez ou non, malgré ses brusqueries, ses colères, et surtout ses cris de paon, madame Riche a plus de cœur qu'elle ne s'en doute elle-même; et, à cet égard, je ne partage pas tout à fait l'avis de Couronne, avis que j'ai deviné, car nous n'avons jamais parlé ni de vous ni de madame Riche.

» Je suis même certain que, malgré les prévenantes cajoleries de madame Riche pour Héva, dont la beauté tant vantée flatte sa vanité de mère, elle aime mieux sa fille aînée,

et qu'elle n'aime réellement bien que Couronne... à son insu peut-être. Qu'importe! L'influence magique de Couronne s'étend jusque sur sa mère, et elle n'aurait qu'à y croire pour la dominer. Malheureusement elle n'y croit pas! Manquant de foi, elle manque de volonté. Elle saura bien lui résister, parce que, pour résister, il suffit d'une force d'inertie; mais elle ne saura pas agir sur elle, parce qu'elle ne veut pas; et, elle ne veut pas, parce qu'elle ne lui croit pas de cœur.

« Je vous le répète donc, je suis prêt à demander la main de Couronne dans une lettre adressée à sa mère; mais, d'abord, je désirerais recevoir un mot d'encouragement de Couronne elle-même : car si jamais je ne lui ai dit que je l'aimais, elle, à son tour, ne m'a jamais fait savoir qu'elle agréait mon amour... Si madame Riche me refuse, je prierai Dieu qu'il attendrisse le cœur de cette femme, et j'attendrai; car, en vérité, je vous le dis, — et jamais Élias Seibel n'a menti, — Couronne sera ma femme, ou Élias mourra garçon!

» Veillez sur cette enfant chérie, madame; ne la laissez pas tomber dans le chemin hérissé

d'épines du désespoir. Dites-lui que nous vivons, que nous devons vivre pour souffrir et pour braver la douleur. Qu'elle ne se laisse pas abattre; qu'elle ne doute jamais de moi ; qu'elle espère en Dieu qui n'abandonne pas les âmes justes. Et, si nous ne devons pas vivre ensemble, nous vivrons séparément l'un pour l'autre !

Qu'importe que nos corps se marient ou non, puisque, d'après ce que vous m'apprenez, nos âmes sont mariées indissolublement, bien qu'à trois cents lieues l'une de l'autre.

» Veuillez lui remettre le billet ci-inclus, mais gardez-vous bien de lui lire ma lettre.

» En vous remerciant de toute mon âme de votre sollicitude, de votre délicatesse de cœur, je suis votre reconnaissant ami et serviteur,

« ÉLIAS SEIBEL. »

BILLET INCLUS.

« Mademoiselle,

« Je désire me marier, et c'est vous que j'ai choisie. Je gagne ici deux mille trois cents

francs, et, grâce à mes leçons, mes appointements vont jusqu'à trois mille francs. J'ai fait la connaissance du gouverneur de l'Algérie, qui m'a pris en affection et qui me promet un bel avenir. Si je demandais votre main et que votre mère consentît, m'aimeriez-vous assez pour quitter votre famille, votre village et me suivre en Afrique? Répondez-moi un mot par votre amie madame Sommer, et croyez-le bien, quelle que soit votre résolution, je m'y soumettrai. N'êtes-vous pas ma couronne et ma reine? Moi, je ne suis que votre serviteur, mais dévoué jusqu'à la mort.

« ÉLIAS SEIBEL. »

Voici la réponse de Couronne :

« A MONSIEUR ÉLIAS SEIBEL. »

« Vous m'avez appris à traduire une prière hébraïque, extraite de la Bible, dans laquelle il est dit : « Tu aimeras ton Dieu de tout ton » cœur, de toute ton âme et de tout ton pou- » voir. » C'est ainsi que j'aimerai mon mari.
» Si donc maman consent à vous accorder

pour femme sa fille Couronne, non-seulement votre femme quittera sa famille pour vous suivre en Afrique, mais elle vous suivra, s'il le faut, au bout du monde, prête, si ce n'est pas offenser Dieu, à vous aimer de tout son cœur, de toute son âme, de tout son pouvoir.

« COURONNE RICHE. »

XVIII

Madame Sommer, en envoyant cette lettre, pressa le jeune homme de faire sa demande, car le danger pour ce couple amoureux grandissait à vue d'œil.

Il est à remarquer, à l'éloge du genre humain, qu'au village même, une passion réelle venant du cœur, rencontre, — bien entendu, après les sarcasmes et les railleries, — plus d'admirateurs que de détracteurs, et qu'une jeune fille, qui se fait connaître par un attachement sincère mais pur pour un jeune homme, loin d'être abandonnée, trouve à l'instant des épouseurs par douzaines.

Soit que le jeune homme qui la recherche

se flatte que cette jeune fille, une fois mariée, sera aussi fidèle à son mari qu'elle l'était à l'élu de son cœur, soit que la méchanceté humaine aime mieux risquer son bonheur, pourvu qu'elle enlève celui d'un autre, le fait est que Couronne, dont l'amour pour Élias était connu dans tout le département du Bas-Rhin, du moins de toutes les familles juives qui avaient des fils et des filles à marier, fut par sa passion même comme hors ligne et attira les regards de plus d'un jeune homme riche, qui, sans cette aventure, n'eût jamais pensé à elle.

D'abord, de village en village, et à mesure qu'on se racontait l'histoire de Couronne, sa beauté, d'une part, et d'autre part la laideur d'Élias furent exagérées, au point que la jeune fille passait pour une espèce de fée qu'un démon vomi de l'enfer allait enlever. On commença, dans son village même, à rendre justice à la distinction de sa grâce et de son esprit; car, disait-on, M. Élias trouverait encore une dot égale à celle de Couronne, puisqu'il a refusé vingt mille francs et une jeune fille également amoureuse de lui. Si donc il a jeté son dévolu sur

Couronne, c'est qu'elle est en effet la perle du village, peut-être même de toute l'Alsace.

Tel fut le raisonnement d'un jeune fabricant de drap de Bischwiller, qui, ayant connu M. Élias, et ayant entendu parler de son amour ainsi que de son départ forcé, nourrissait l'espoir de lui enlever Couronne. Ce jeune homme, d'une très-bonne famille, et dont la position commerciale était brillante, car il était l'associé de son patron, n'hésita pas à déclarer ses intentions à madame Riche, le jour même où il vit Couronne pour la première fois.

Pour quiconque ne l'avait pas encore vue, Couronne, malgré sa pâleur transparente, ou peut-être à cause de cette pâleur qui réflétait pour ainsi dire son âme, était une créature plutôt céleste que terrestre. Tout en elle rayonnait d'idéal et de dévouement. Depuis quelque temps, faute de santé et de forces, elle ne soignait plus le ménage. Sa toilette était toujours simple, mais beaucoup plus élégante que durant le séjour d'Élias dans la maison. D'une part, n'ayant plus rien à faire, — car sa mère lui avait défendu toute lecture et lui eût ar-

raché des mains n'importe quel livre, — elle tuait le temps à peigner et à natter ses beaux cheveux et à bien se chausser. Lé matin donc, après avoir passé une et quelquefois deux heures à sa coiffure, après avoir mis son peignoir gris-perle serré à la taille par une cordelière bleue, elle s'asseyait sur le vieux canapé où elle restait des heures entières plongée dans ses rêveries, à moins que sa mère ne lui permît d'aller voir madame Sommer.

Tout le monde disait que Couronne était malade, qu'elle pâlissait à faire peur, qu'elle faiblissait au point d'avoir des défaillances de dix minutes ; mais, comme madame Riche connaissait la cause de ce malaise, elle ne s'en préoccupait nullement. « Quand elle sera assez ennuyée, disait la mère, de songer toujours à la même chose, elle reprendra sa santé et sa fraîcheur. »

Le jeune fabricant de drap était non-seulement bien de sa personne, mais, ayant été élevé au collége, il se distinguait par ses manières et son langage. Aussi, après avoir causé avec madame Riche, et après s'être convaincu que la mère ne consentirait jamais à donner sa

fille au maître d'école, il résolut d'emporter la position et de rendre à Couronne le paradis perdu en la berçant de l'espoir de l'épouser.

Il avoua d'abord à madame Riche qu'il serait disposé à songer à sa fille s'il était sûr que Couronne renonçât à Élias.

— Je n'en suis pas sûre du tout, répondit la mère. Ma fille dédaigne et la jeunesse et la fortune. Ah! si elle me ressemblait, ajouta-t-elle, mon choix serait bientôt fait. Pourtant, tout en vous invitant à vous présenter à ma fille, je ne puis, je ne saurais engager ma responsabilité. Couronne est fière, et elle n'estime d'un homme que son esprit et ses sentiments.

Piqué au jeu, — ce qui était l'intention de madame Riche, — le jeune fabricant demanda une entrevue à Couronne, que celle-ci lui accorda.

Il débuta par des compliments sur sa beauté et sur sa jeunesse. Couronne le laissa parler quelque temps; mais, le jeune homme restant court et cherchant dans sa mémoire quelques propos galants appris par cœur, Couronne lui dit :

— Monsieur Salomon, ne vous donnez pas

la peine d'avoir de l'esprit. Gardez ce trésor pour votre heureuse fiancée, qui, je l'espère, sera plus belle et plus riche que moi. Quant à moi, je n'ai que mon cœur, et il est donné.

Après ce refus à bout portant, le jeune homme, pour se venger de Couronne, alla auprès de sa mère et lui demanda formellement sa fille en mariage.

Cette demande mit le feu aux poudres. Couronne, que sa mère avait laissée tranquille depuis deux mois, fut mise à la torture. Les reproches, les railleries, les injures ne cessaient plus. On l'appelait maîtresse d'école, Africaine, fiancée de besace. Héva et la petite diablesse de Fanfan ne passaient pas devant elle sans fredonner une certaine chanson alsacienne où il est question d'un char noir, constellé, traversant les airs, ayant un singe pour cocher et deux chauves-souris pour laquais, qui viendrait enlever Couronne pour la transporter dans le pays où croissent les cédrats et les palmiers, deux articles que les juifs orthodoxes tirent d'Afrique pour la fête des cabanes.

Couronne ne répondit pas à ces quolibets,

mais ils contribuèrent à empirer l'état de sa santé ; et depuis le refus donné au jeune fabricant, madame Riche avait défendu à sa fille la maison de madame Sommer, disant tout haut qu'elle aimait mieux voir sa fille mourante que mariée à un enfant de la pègre et de la gueuserie.

Un autre danger flottait sur la tête de Couronne.

Léon, qui jusqu'alors se croyait amoureux d'Héva, commençait à douter de cet amour. Il s'était pris de compassion pour Couronne, et bientôt le jeune homme crut l'aimer à la place de sa fiancée.

Tantôt, en voyant la fraîcheur, la rondeur et la couleur d'Héva, il se disait : « Décidément, c'est elle que j'aime. » Tantôt, en plongeant son regard dans l'œil de Couronne, en voyant sa taille fine et souple, son pied de Cendrillon et sa main de duchesse, il se disait : « Mais ce damné d'Élias a plus de goût que moi. J'aurais dû la demander avant l'arrivée de ce jeune homme au village. Je serais marié et heureux. Il me semble qu'Héva a moins d'esprit que Couronne et qu'elle n'a pas

comme elle le sentiment religieux. La vérité est qu'Héva répondrait tout autrement à sa mère et serait incapable de tant de résignation si elle était tourmentée comme Couronne. Une femme si résignée, d'une patience si angélique, d'une volonté si ferme... » Bref, Léon ne dormait plus depuis quinze jours et ballottait dans sa tête la question de savoir si, au lieu de presser son mariage avec Héva, il ne ferait pas mieux d'aller prier sa tante de lui donner sa fille aînée. Comme Salomon, Léon se flattait que Couronne, forcée d'oublier Élias, serait heureuse de devenir sa femme.

C'est au milieu de ces trames et de ces douleurs, que, quelques jours avant Pâques, le facteur apporta une lettre datée d'une ville d'Afrique et adressée à madame Riche.

—

XIX

Madame Riche se trouvait au jardin quand Fanfan lui remit la lettre en disant qu'elle venait d'Afrique et que le facteur repasserait pour s'en faire payer le port. Elle l'ouvrit avec des tremblements convulsifs dans les doigts. La lettre était écrite en allemand et en caractères hébraïques, la seule écriture que madame Riche sût lire.

A peine avait-elle lu quelques lignes qu'elle poussa trois cris de paon suivis de *maman! maman!* son exclamation de suprême douleur. La lettre lui échappa des mains. Puis, après avoir laissé tomber ses bras comme une machine démontée, elle s'affaissa sur un banc en exhalant de gros sanglots. Fanfan, effrayée,

cria au secours. Couronne malgré sa faiblesse, vint en toute hâte, prit sa mère dans ses bras, la releva, lui fit respirer des sels et la rappela à la vie.

A peine remise, les lamentations commencèrent de plus belle et allèrent toujours croissant, au point que tous les voisins accoururent effrayés et stupéfaits.

— Ah! cria-t-elle, on n'a pas chanté à mon berceau que je subirais cette honte! Que ne suis-je morte et enterrée!

— Ma mère, dit Couronne, quel malheur est donc arrivé?

— Oh! poursuivit la mère, moi qui ai refusé le plus beau garçon du canton parce que sa famille n'allait pas de pair avec celle de mes parents! J'étais fière de cette noblesse, de cette famille sans tache, et voilà qu'une mendiante — et sa voix prenait des éclats retentissants — et voilà qu'une gueuse, que j'ai vue moi-même demander l'aumône devant la porte de ma mère, ose vouloir s'apparenter avec moi et venir me tutoyer dans ma propre maison! Ah! je n'aurais jamais cru pouvoir survivre

à une pareille honte ! Qu'ai-je donc fait, mon Dieu ?

A ces paroles, madame Riche, dans le paroxisme de la colère, se décoiffa et déchira son bonnet en mille morceaux.

— Je ne me connais qu'un seul péché, ajouta-t-elle, en ébouriffant sa belle chevelure, que depuis son mariage, selon la loi talmudique, jamais personne excepté son mari n'avait vue, et je l'expie cruellement. Je me suis laissée guérir par un sorcier. Hélas ! c'est un vil ensorceleur, qui m'enlève mon enfant !

Puis d'une voix larmoyante et à moitié enrouée, elle poursuivit : Ecoutez ; vous tous, vous avez connu Jacob Seibel, ce quémandeur de liards, ce banqueroutier, ce rouleur de grand chemin. Eh bien, son fils vient de me demander ma fille en mariage ! On a bien raison de dire qu'on doit être humble quand Dieu vous a affligé de filles. Voyez mon affliction... Mais, plutôt que de la lui donner, je la vendrais à l'encan.

Et, saisissant sa fille dans un accès de fureur spasmodique, elle s'écria :

— Une fille à vendre! qui veut acheter une fille?

Puis, la repoussant loin d'elle, elle ajouta :

— Personne ne voudra d'une fille qui aime un mendiant! Ce malheur, ce châtiment, n'a été réservé qu'à moi seule!

Couronne resta stupéfaite, interdite, plus morte que vive.

Héva, qui venait d'arriver, accourut vers sa mère, et la pria de rentrer pour se mettre au lit.

Madame Sommer étant également survenue, Héva et elle emmenèrent la mère toute tremblante et sanglotante, pendant que Couronne ramassa la lettre d'Élias dont madame Riche n'avait lu que quelques lignes.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Ma chère madame Riche,

« La démarche que je fais auprès de vous vous paraîtra probablement bien audacieuse; mais il est de mon devoir de la faire, autant pour moi que pour votre fille chérie. Madame, j'aime votre fille Couronne et je vous la demande en mariage... »

Madame Riche s'était trouvée mal à cette phrase un peu brusquée.

« Vous me rendrez la justice, poursuivait Seibel que je n'ai jamais fait aucune tentative pour me faire aimer de votre fille, bien que, dès mon entrée dans votre maison, j'eusse pris la résolution de n'avoir jamais d'autre femme que Couronne. Je sais souffrir et me résigner. Si vous me refusez votre fille, je supporterai cette douleur avec la soumission d'un serviteur de Dieu, tout en restant fidèle à ma parole et à ma foi, même si vous mariez Couronne à un autre. Aussi n'eussé-je pas osé vous la demander si, de plusieurs parts, on ne m'eût pas écrit que votre fille daigne se souvenir de moi et qu'elle refuse les partis qu'on lui propose; en un mot, si l'on ne m'eût pas assuré que Couronne, la douce et angélique Couronne, était souffrante et malade. »

La pauvre fille ne put lire davantage. Les larmes qui remplirent ses yeux l'aveuglèrent complétement. A son tour, elle s'affaissa sur le banc que sa mère venait de quitter; à son tour, elle sanglotait, mais en faisant des efforts pour étouffer ses sanglots Elle resta

quelque temps dans cette position, n'osant pas rentrer de peur d'augmenter la douleur de sa mère, lorsqu'Héva vint lui annoncer que celle-ci, plus calme et tout à fait remise, désirait lui parler et lui ordonnait de rapporter la lettre d'Élias.

XX

On approchait de la fête de Pâques. Les israélites célèbrent cette fête en commémoration de la sortie d'Égypte, époque d'où datent leur délivrance d'un esclavage de trois siècles et leur existence comme nation.

En souvenir de cette grande ère, ils ne mangent pendant huit jours que du pain sans levain, qu'on appelle pain azyme, et qu'ils appellent, eux, des *matzès*. En outre, ils ont une vaisselle et des ustensiles de ménage à part pour toute la durée de la fête. Quinze jours avant Pâques, il y a un véritable remue-ménage dans toute maison juive. Tout est visité, lavé, nettoyé; les ustensiles de fer et de cuivre

passent par le feu et l'eau bouillante mêlée de cendre; les armoires, les buffets, les bahuts sont purifiés avec cette même eau et recouverts de cartons frais, souvent de planches neuves réservées à cet usage, pendant que les jeunes gens et les jeunes filles vont d'une maison à l'autre dans le but de s'entr'aider à faire et à cuire des *matzès*. Les uns pétrissent la pâte avec de l'eau distillée, les autres en font des gâteaux minces et plats qu'ils percent de trous pour les empêcher de se lever; d'autres enfin les passent au four, les comptent et les classent. Ces cuissons de *matzès* se font à tour de rôle dans certaines maisons qui ont un four et une pièce assez vaste pour cinquante ou soixante travailleurs, car il faut que tout cela s'enlève au bout de quelques minutes pour qu'il n'y ait nul soupçon de levure, et ces maisons restent ouvertes au premier venu pendant quinze jours, pourvu qu'il fournisse le bois et les travailleurs.

L'avant-veille de Pâques s'appelle *jour de la visitation du pain levé*, et le matin du jour où commence la fête, — car toutes les fêtes juives, comme le Sabath, commencent dès la veille,

— on fait partout des feux de joie pour brûler tout ce qui rappelle le pain ordinaire.

La lettre d'Élias était arrivée le jour de la visitation.

A peine donc madame Riche fût-elle calmée, qu'elle fit appeler Couronne et lui dit :

— C'est ce soir que toute chose impure doit sortir de la maison. Il faut donc que l'idée de cet homme disparaisse aujourd'hui même de céans ! Et, pour qu'il n'ait plus le moindre doute sur nos intentions, c'est toi-même, ma fille, qui lui écriras sous ma dictée. Demain commence la fête pendant laquelle il est défendu d'écrire. Je ne veux pas qu'il en profite. D'ailleurs, je pourrais oublier ce que j'ai à lui dire.

Couronne, toute affaiblie, ne répondit pas. Elle ne s'empressa nullement de servir de secrétaire à sa mère.

— Aimes-tu mieux que ce soit ta sœur qui lui écrive? s'écria la mère. Je ne te forcerai pas d'écrire, mais du moins tu seras présente à ma dictée; car, ma fille, tu ne connais pas du tout la grande famille Seibel que je vais te faire connaître, à toi et au fils qui daigne te deman-

der en mariage. Ce sera net et précis. Voyons, veux-tu écrire?

— Ma mère, je vous obéirai, dit Couronne en prenant du papier, de l'encre et une plume.

A cette réponse, la mère, qui était couchée sur le canapé, se leva, arrêta pendant quelques moments ses regards sur sa fille, qui baissa la tête pour dévorer ses larmes; puis, arpentant la chambre de long en large, et tournant convulsivement, tantôt les brides du bonnet qu'elle venait de mettre, tantôt les coins d'un vieux châle déchiqueté qu'elle avait jeté sur elle, elle dicta :

« Monsieur,

« Vous ne m'avez jamais trompée un instant. Mauvais sang ne peut mentir, et un proverbe alsacien dit : « La pomme ne tombe pas loin « du pommier. »

« Monsieur, savez-vous qui vous êtes? J'en doute; car le fils de Jacob Seibel, s'il se fût connu, n'eût jamais osé demander la fille de madame David Riche.

« Monsieur, j'ai vu votre mère qui vous portait sur son pauvre dos, enveloppé dans un

grand drap sale et troué. Vous lui tendiez la main par-dessus l'épaule, et votre mère me tendait la main pour me demander un liard.

« Votre père, Monsieur, s'appelait Jacob le farceur, Jacob le fripier, Jacob le rouleur, Jacob le.. »

Couronne, qui écrivait avec une rapidité fébrile, leva la tête et regarda sa mère.

— Oui, ma fille, répondit celle-ci. Cela t'étonne? Il avait bien d'autres sobriquets et plus honteux encore.

Madame Riche croyait enfin avoir fait une profonde impression sur sa fille et lui avoir prouvé que ce mariage était impossible. Elle oubliait que, plus elle rabaissait le père, plus Couronne exaltait le fils. Elle attendit donc en vain une réponse approbative de sa fille; mais, comme un comédien qui vient de manquer un effet étudié, elle en essaya un autre.

« Monsieur, pousuivit-elle, je ne m'étonne pas qu'un petit homme laid, qui a l'honneur de signer Seibel, et qui sait chanter des romances, songe à devenir le mari d'une fille jolie,

jeune, honnête, d'une famille qui n'a jamais mendié sur la grand'route, et qui a une dot, en argent comptant, de huit mille francs. Il n'est pas de petit coq qui n'essaye de chanter devant une poule, surtout quand elle a des plumes dorées. Ce qui m'étonne, c'est que, après avoir été refusé et, pour ainsi dire, chassé de la maison, vous osiez revenir à la charge sous prétexte de remplir un devoir. Quel devoir, monsieur? Ce qui m'étonne encore, c'est de vous voir si petit après avoir joué monsieur le grand, car il me semble vous avoir entendu dire que vous n'épouseriez jamais une fille sans l'aveu de ses parents, et, d'après ce que l'on vient de m'apprendre, vous avez écrit à ma fille, et ma fille vous a répondu. »

Madame Riche attendait un démenti de Couronne; mais celle-ci ne bougeant pas, elle poursuivit :

« Et, puisqu'il en est ainsi, c'est ma fille Couronne elle-même qui vous répétera ma volonté inébranlable contenue dans ces mots :

« non, non, non! mille fois non! à tout jamais, non! »

Madame Riche s'arrêta de nouveau pour voir l'effet qu'elle croyait avoir produit sur sa fille; mais elle n'entendait que le grincement de la plume sur le papier, car Couronne avait fait des efforts surhumains pour dévorer ses larmes et étouffer ses sanglots.

Madame Riche, grande comédienne de sa nature sans s'en douter, passait très-souvent d'un extrême à l'autre. Voyant donc que, ni sa colère, ni ses injures adressées à Élias ne mordaient sur Couronne, elle s'arrêta droite devant elle, et, prenant un ton doucereux, elle lui dit avec une grande volubilité de langue :

— Ma fille, encore deux lignes, et tu pourras t'en aller. Écris : « Monsieur, je profite de la bonne occasion pour vous faire savoir que M. Salomon Netter de Bischwiller, charmant jeune homme, d'une bonne et honnête famille vient de me demander Couronne en mariage, et que je la lui ai promise. Après Pâques le mariage !

Cette fois-ci le coup porta. Couronne releva la tête et montra une figure de feu où ruisselaient deux traînées de larmes. Puis, déposant sa plume et se levant de table, elle lui dit d'une voix tout à fait brisée par les efforts surhumains qu'elle avait faits pendant la dictée de la lettre :

— Maman, vous écrirez cela vous-même.

Dans ce moment Léon entra et annonça à sa belle-mère qu'il resterait pour la fête de Pâques.

— C'est bien, ma fille, répondit madame Riche, Léon te remplacera.

Couronne, à bout de forces, s'affaissa. On vint à son secours; Léon surtout lui témoigna une tendresse toute fraternelle.

Puis, prenant connaissance de la lettre, le jeune homme fit observer à madame Riche qu'Élias, connaissant l'écriture de Couronne, verrait qu'elle avait refusé de lui annoncer son mariage.

Peut-être madame Riche, une fois sa colère évaporée, après avoir chargé Léon de plier la lettre et d'y mettre l'adresse, eût-elle hésité à l'envoyer à la poste; peut-être, si Couronne

eût eu confiance dans la tendresse de sa mère et qu'elle lui eût dit qu'elle était décidée à mourir plutôt que de renoncer à Élias, peut-être la mère eût-elle réfléchi avant de brûler ses vaisseaux. En tout cas, elle aurait attendu jusqu'après la fête de Pâques. Mais Couronne, outre sa fierté naturelle, ne croyait pas sa mère capable de comprendre un attachement si idéal, au-dessus de toutes les considérations sociales : « Ma mère, se dit-elle, comme toutes les villageoises sans éducation, ne comprend le mariage que pour devenir riche, ou bien pour se pavaner à côté d'un bellâtre aux gros favoris qui vous serre la taille, vous pince et vous tape, le tout pour prouver son amour. — Ma mère, se disait encore Couronne, ne sait pas qu'être fils de mendiant et arriver où est Élias, cela prouve qu'il a plus de force, plus de cœur, plus d'esprit que tout autre jeune homme élevé dans l'aisance et n'ayant jamais connu la misère. Les juifs n'étaient-ils pas esclaves en Égypte? La pauvreté est-elle une honte? Qui sait? Le grand-père de ma mère a peut-être mendié. N'a-t-il pas été pillé

et expulsé de la ville de Strasbourg en sa qualité de juif? »

Là-dessus, au lieu de parler à sa mère, elle relut une leçon d'Élias qu'elle avait copiée, sur l'orgueil aussi odieux que ridicule, des juifs enrichis.

« Comprend-on, avait écrit Élias, qu'un juif, dont la seule et unique noblesse est dans sa religion abstraite, dont les aïeux, jadis esclaves, ont été traités, depuis dix-huit siècles, comme des hommes hors la loi, qu'on pouvait piller et tuer à volonté, comprend-on qu'un juif s'enorgueillisse de sa fortune et, à plus forte raison, de son origine? »

Si Couronne avait répété ce discours à sa mère, peut-être eût-elle compris le ridicule de ses prétentions. « Mais, se dit-elle, on me croit déjà ensorcelée; en tenant des discours pareils, on me croirait folle et l'on me ferait peut-être enfermer dans une maison de fous. En vérité, préférer le fils d'un mendiant à un fils de fabricant, vouloir épouser un homme qui gagne à peine trois mille francs plutôt qu'un autre qui en gagne quinze mille, s'en aller en Afrique pour vivre avec un mari laid,

petit, malingre, quand, à deux pas de sa famille, on pourrait parader à côté d'un jeune beau, portant moustaches et caracolant sur un cheval fringant, en voilà assez pour être déclarée folle à lier. N'ont-ils pas parlé de me faire exorciser par un rabbin de l'Allemagne! »

Et Couronne se tut, non sans se fortifier dans sa résolution de se laisser mourir plutôt que d'épouser un autre mari qu'Élias, « ne fût-ce, se disait-elle que pour m'arracher à cette société de manants et d'ignorants. »

Et Léon, qui n'était pas mécontent de voir le nouveau refus de sa tante, mit lui-même la lettre à la poste.

—

XXI

Pâques commençait le soir même. Toute la maison remise à neuf avait pris un air de fête. Les portières, les rideaux avaient été renouvelés, le parquet était lavé et couvert de sable couleur d'or, des couvre-pieds blancs ornaient les lits. La commode était couverte d'une nappe aux liserés de couleur; tous les rayons d'armoires étaient recouverts de papier frais, et même les dalles du vestibule avaient été mises en rouge et frottées.

Au milieu de la table, sur une nappe d'une blancheur irréprochable, s'éleva un dressoir à trois rayons circulaires. Dans chacun de ces rayons on avait placé un pain azyme plus épais que les pains ordinaires et qu'on appelle *mit-*

zva. Sur le dressoir même également recouvert de blanc, se trouvaient une laitue, un gros morceau de raifort appelé *morrer*, une petite sébille d'argent remplie de *héroses* (mélange d'amandes et de sucre pilé), puis le sel, le poivre, un os rôti et un œuf dur. L'os rappelle l'agneau pascal, et l'œuf représente l'inconstance de la fortune et la migration perpétuelle du peuple d'Israël.

Sur le banc fixé à un mur derrière la table, on avait, à force de coussins, élevé une espèce de divan pour le maître de la maison. Sa femme est assise à côté de lui, mais sur un fauteuil.

Chaque convive a un gobelet d'argent et un petit livre moitié hébreu moitié français ou allemand, racontant les souffrances d'Israël en Égypte et les miracles de sa délivrance.

Pendant que M. Riche, sa femme, son fils et son gendre se rendaient à la synagogue, Héva, après avoir arrangé le trône de son père, mit sa plus belle robe écossaise, natta ses cheveux en longues tresses comme une fiancée, et attendit son futur sur le seuil de la porte.

Couronne, au contraire, brisée de douleur,

mit seulement une robe blanche sans ceinture et cacha ses cheveux sous un bonnet blanc, comme une mariée.

En rentrant et en voyant Couronne toute en blanc, madame Riche pâlit. Elle comprit bien que sa fille portait pour ainsi dire le deuil de son cœur, mais elle n'eut garde de lui faire voir qu'elle avait compris son intention.

On se mit à table.

Après les ablutions, les convives, hommes et femmes, élèvent de leurs mains le dressoir et prononcent à haute voix les paroles suivantes :

« Ceci est le pain de misère dont nos ancêtres se sont nourris dans le pays d'Égypte. Quiconque a faim, qu'il vienne se rassasier; quiconque a soif, qu'il vienne se désaltérer! Cette année, nous sommes ici; l'année prochaine nous serons dans le pays d'Israël; cette année nous sommes opprimés; l'année prochaine nous serons libres!

Évidemment, cette élévation et cette prière, en chaldéen, datent de l'exil babylonien, où les juifs étaient esclaves.

— Je parie, dit Léon en souriant, que Cou-

ronne dans sa prière, a mis l'Afrique à la place de l'Asie.

Mais Couronne, sans se déconcerter, répondit :

— En Afrique les juifs sont français et libres. En Asie ils ne jouissent d'aucun droit de citoyen.

— Cette prière, dit le fils de la maison, est à refaire. Je ne désire pas du tout retourner à Jérusalem. Je vote qu'on mette Paris à la place.

— Tu as déjà fait cette observation l'année passée, répondit Couronne, et Élias qui était ici, t'a bien prouvé qu'aussi longtemps que tous les peuples ne reconnaîtront pas le Dieu abstrait et unique de la Bible, les juifs seront toujours, tantôt en Europe, tantôt en Asie, tantôt en Afrique, martyrs de l'idéal de Moïse.

— Assez! assez! s'écria la mère, qui eut peur qu'on ne parlât trop d'Élias.

Et l'on continua les récits.

Pendant ces récits, tout convive boit à trois fois dans sa coupe. Il est d'usage de laisser une coupe pleine à part destinée au prophète

Élie qui doit annoncer le messie universel quand tous les peuples n'auront plus qu'un Dieu et qu'une loi.

D'ordinaire un des convives boit à la place d'Élie, dont l'esprit, dit-on, ne fait sa visite qu'à minuit.

Couronne fut désignée pour remplacer le prophète; car, disait Léon, qui tenait à la faire parler, elle confond certainement Élie avec Élias !

— Le fait est, répondit le fils Riche, que le prophète Élie ne lui a jamais chanté de romances.

— Assez! assez! cria encore la mère. On ne peut donc plus respirer ici sans prononcer ce nom. Depuis que ce malheureux est parti, il n'est question ici que de lui.

On arriva enfin au *morrer*, c'est-à-dire à la chose amère, représentée par le raifort cru, et dont chaque convive avale un petit morceau en souvenir des amertumes du peuple d'Israël en Égypte et dans l'exil depuis la destruction du temple de Jérusalem. Les femmes d'ordinaire se dispensent de manger du *morrer*.

Mais Couronne, pour la première fois, en réclama sa part.

— Je te défends de manger du *morrer*, s'écria la mère. Tu n'es pas bien portante. Qu'Héva se charge de ta part.

— Moi, dit Héva, je n'aime que les douceurs. Je ne serai jamais martyre de rien.

— Comment ! dit Léon, tu ne te sacrifierais pas à ton mari ? Et si je désire que tu manges du *morrer !*

— En ce cas, j'en mangerai, répondit Héva en mettant le morceau de raifort dans la bouche de son fiancé, à condition que tu répètes, d'après moi : que ceci soit du poison pour toi, si jamais tu cesses de m'aimer.

Léon, malgré lui, cracha le raifort et regarda Couronne.

— Comment ! s'écria Héva en se levant, tu ne m'aimes déjà plus ?

Léon interdit ne savait que répondre, lorsque Couronne, voyant l'embarras et le chagrin de sa sœur, et ayant depuis quelque temps deviné les intentions de Léon à son égard, remit le morceau de raifort à son cousin, puis,

prenant elle-même un autre morceau, elle dit à haute voix :

Que ceci, Léon, soit notre mort si jamais nous devenons infidèles à notre cœur, toi au tien qui est à Héva, moi au mien...

Léon avala le morceau de raifort et faillit étouffer.

Mais, au moment où Couronne faisait craquer le morceau sous ses dents blanches, sa mère, s'élançant de sa place, le lui arracha de la bouche, au risque d'être mordue.

— Comment ! s'écria-t-elle, j'ai une fille qui se laisserait mourir pour un homme !

Puis, se promenant dans la chambre et écrasant de ses pieds le raifort, elle poursuivit :

— Non, jamais je n'ai pu rêver ce que je vois de mès yeux et ce que j'entends de mes oreilles. Jamais telles choses ne se sont passées dans une maison d'honnêtes juifs ! Mourir pour un homme ! mais c'est un blasphème ! Une femme qui aime Dieu, une juive, une honnête fille ! Mais j'ai donc élevé une *schiksah* (païenne), une coureuse de romans. Mourir

pour un homme ! Comment trouvez-vous cela, Léon ?

— Admirable, répondit celui-ci. Je suis seulement fâché de n'être pas cet homme.

A ces paroles, Héva de sa main potelée lui appliqua sur la joue le plus beau soufflet que jamais homme eût reçu.

— Bravo ! ma fille, s'ecria la mère. Voilà comment il faut mourir pour un homme ! Est-ce que je serais morte, moi, pour votre père ? ajouta-t-elle naïvement, et pourtant j'étais aussi belle que vous ! Est-ce que nous autres, honnêtes femmes juives, nous devons nous inquiéter de l'amour ? L'amour est un vice idolâtre. Une juive ne doit aimer que Dieu, ses parents et ses enfants.

— Pourtant, maman, répondit le fils, Rachel a aimé Jacob.

— Aussi en fut-elle malheureuse pour la vie, répondit madame Riche. Une juive doit rester fidèle à son mari, mais elle ne doit pas l'aimer au point de blasphémer Dieu et de se laisser mourir. C'est ce démon d'Élias qui a empesté ma maison de la sorte. J'ai déjà marié

trois filles, mais il n'a jamais été question d'amour.

— Maman, s'écria Héva, tout cela était bon pour toi quand tu étais jeune fille. Quant à moi, Française avant tout, j'espère bien aimer mon mari, tout en lui donnant de temps à autre un joli petit soufflet.

— Toi! s'écria la mère, en haussant les épaules malgré elle, tu peux faire ce que bon te semble. Ce qui fait mon chagrin, ce qui me crève le cœur, c'est de voir — en disant cela, elle versa un torrent de larmes, — que j'ai une enfant qui aimerait mieux mourir et se laisser porter en terre par sa mère que de renoncer à un homme indigne de notre famille... Comme si dans le monde entier il n'y avait que cet homme!... Élevez donc des enfants, donnez-leur votre sang, sacrifiez-leur votre jeunesse, votre bonheur, votre fortune, acceptez pour eux toute une vie de *morrer,* pour entendre de leur propre bouche que vous n'êtes rien, absolument rien pour eux, que le fils n'existe que pour une donzelle quelconque, que la fille veut mourir pour un petit homme laid, sans s'inquiéter que cette mort emporte

ou non la mère ! — car j'en mourrais aussi, moi !

Madame Riche s'arrêta pour essuyer ses larmes. Couronne, qui n'avait jamais entendu ce langage, la dévorait de regards. « Ma mère m'aimerait-elle ? se disait la pauvre enfant. Me serais-je trompée sur ma mère ? » C'est la première fois que Couronne se fit cette question.

A son tour, madame Riche, en regardant sa fille, se dit : « Serait-il possible que Couronne ne sentît pas qu'elle est ma préférée, ma fille chérie ! Serait-il possible qu'elle aimât mieux se laisser mourir au risque de me tuer du coup !... Déjà, poursuivit-elle dans sa pensée, elle a les joues creuses comme une poitrinaire. Ah ! si elle savait combien je l'aime ! »

La mère et la fille se couchèrent, chacune avec ses doutes et ses monologues. Pour la première fois, Couronne puisait un rayon d'espoir dans l'œil de sa mère. Pour la première fois aussi, madame Riche, sentant ses entrailles pour Couronne, faiblit au point de lui céder. Si Léon n'avait pas envoyé sa lettre à Élias, cette lettre dès lors eût été déchirée et n'eût jamais été mise à la poste !

XXII

Pendant la nuit, la vanité de famille gagna de nouveau du terrain; et, faisant flèche de tout bois, madame Riche, se dit : Je voudrais maintenant reculer, je ne le pourrais plus. La lettre étant partie, jamais M. Élias ne me pardonnera les injures que je lui ai dites, et jamais non plus madame Riche ne s'est donné un démenti pareil... Non, non, se disait-elle vers l'aube du jour, — car elle n'avait pas fermé l'œil durant toute la nuit, — non, il faut que Léon se marie, et puis il faut absolument fiancer Couronne avec M. Salomon, qu'elle le veuille ou non. Si elle aime sa mère, elle n'en mourra pas; sinon, à la grâce de Dieu!

Et elle ordonna dès le lendemain à Léon de se rendre à Bischwiller pour prendre les arrangements nécessaires aux fiançailles de Couronne.

— Si dix mille francs de dot ne suffisent pas, dit-elle, promets-lui en quinze mille. Il faut en finir.

Mais Léon ne se pressa nullement de fiancer Couronne. Il eut une nouvelle brouillerie avec Héva et en profita pour rentrer directement chez lui.

Quinze jours après Pâques, madame Riche se rendit elle-même à Bischwiller. Hélas! ce ne fut pas pour fiancer sa fille aînée, mais pour consulter le médecin cantonal.

Car, depuis le jour où Couronne fut forcée d'écrire la fameuse lettre à Élias, il y eut une révolution dans sa constitution physique.

Bientôt Couronne ne put vaquer à aucun travail. On ne la voyait plus ni au jardin, ni dans la cuisine, ni chez son amie madame Sommer. On n'entendait plus sa voix argentine. Depuis le matin jusqu'au soir, Couronne était sur le canapé, non assise, mais couchée comme une paralytique. Il ne pouvait préalablement

pas être question d'un mariage pour elle. Madame Riche expliqua bien au docteur que cet état de choses était la suite de contrariétés morales; mais elle n'osa pas lui dire toute la vérité, de peur d'être accusée elle-même. Le médecin d'ailleurs la rassura de son mieux, e promit de guérir Couronne avec des bains et des frictions.

Madame Riche prodiguait à sa fille les soins les plus tendres. Au fond de son cœur, elle était plus incrédule que le médecin, et, plus d'une fois, elle s'était demandé si un consentement de sa part au mariage avec Élias rendrait la santé à Couronne. N'eût été la crainte de voir Élias la refuser après la lettre, elle eût proposé à sa fille de lui écrire.

Un jour elle dit à Couronne, — car le naturel malicieux de madame Riche prenait toujours de temps en temps le dessus :

— Ma fille, je crois que tu veux enlaidir pour mieux ressembler à Élias. Après tout, si tu y tiens...

Elle attendait une réponse; mais Couronne depuis longtemps avait pris la résolution de

ne plus répondre à sa mère. De même, elle avait promis de ne plus jamais écrire une ligne à Élias sans montrer la lettre à sa mère.

—

XXIII

La Pentecôte est la plus jolie fête juive. C'est l'anniversaire de la donation de la loi de Moïse sur le mont Sinaï (*Mathan Thorah*). Ce jour-là les juifs ornent leurs appartements et leurs temples d'arbres de mai, de bouquets de fleurs et de verdure. Laissant de côté les plaintes et les gémissements, ils n'ont que des chants de reconnaissance et de victoire pour avoir été élus dépositaires de la loi qui, par sa haute morale, par son amour du prochain, gouverne le monde civilisé

Couronne allait un peu mieux, lorsque huit jours avant la Pentecôte, le père de Léon annonça à madame Riche qu'il fallait que son

fils fût fiancé avant la fête et marié un mois après. Il engagea donc madame Riche à prendre les mesures nécessaires pour venir avec son mari et sa fille à Rechwog signer le contrat par devant notaire, afin que Léon pût acheter ses cadeaux de fiancée pour le premier jour de Pentecôte ; cadeaux qui, selon l'usage alsacien, consistent en une chaîne d'or, une paire de boucles d'oreilles, en échange desquelles les parents de la fiancée donnent au futur mari une montre d'or.

Le véritable but du père de Léon était de voir la dot déposée chez le notaire avant le mariage.

Pour ne point perdre Léon, qui était devenu beaucoup moins galant pour Héva que lors du début de sa passion, — observation qui n'avait pas échappé à la mère — celle-ci se vit forcée d'accepter la proposition de son beau-frère.

Cette circonstance aigrit de nouveau l'humeur de Madame Riche, qui, malgré sa résolution de ne plus tourmenter Couronne, ne put s'empêcher de lui lancer encore de temps à autre un brocard.

— Sous prétexte d'amour, disait-elle, ma fille Couronne joue la grande dame et se fait servir des potages et des cordiaux. — Ne peut-on, demanda-t-elle à un visiteur devant Couronne, ne peut-on pas inoculer l'amour contre l'amour, comme la petite vérole?

Mais ce furent les derniers flamboiements de ces éclairs de colère, et comme Couronne ne répondait jamais, madame Riche ne se sentait plus le courage de continuer. Ces mots d'ailleurs, ne l'empêchèrent pas de prodiguer ses soins les plus minutieux à sa fille malade.

Les préparatifs pour les fiançailles d'Héva se firent dans la cour. Le jeune Riche avait couvert le char-à-bancs de verdure et de rubans multicolores. Deux beaux chevaux noirs également enrubannés piaffaient devant le char. M. Riche, son frère, Héva, Fanfan, le jeune Riche, étaient montés en voiture; on n'attendait plus que la mère, qui, pour la cérémonie, mettait une robe de soie, lorsqu'en passant devant Couronne, couchée comme à l'ordinaire sur le canapé, et la voyant toute enfiévrée, elle s'arrêta; puis, sentant ses en-

trailles remuer et saisie d'une soudaine inspiration de pitié, elle s'écria :

— Partez, mes enfants. Je n'irai pas à Rechwog. Père, tu fianceras Héva sans moi. Je signerai plus tard. Couronne est trop malade pour que je la quitte.

— Ah bah! dit le père, tu connais bien la cause de sa maladie. D'ailleurs, nous serons de retour ce soir.

— Je vous dis de partir sans moi, répéta madame Riche.

Et elle rentra pour changer sa robe de soie contre une robe de laine.

M. Riche allait descendre lorsqu'Héva lui dit :

— Maman crie beaucoup contre Couronne; mais, au fond, elle n'aime qu'elle. Elle reste pour elle. Elle ne resterait pas pour moi s'il s'agissait de fiancer Couronne.

— Eh bien donc, partons, dit le père, puisqu'il s'agit de me débarrasser d'une fille. Au diable les femmes! cela change d'avis toutes les cinq minutes.

Le char à peine disparu, madame Riche resta en contemplation pendant dix minutes

devant Couronne, qui, malgré sa fièvre, regardait sa mère d'un œil scrutateur, comme pour deviner sa pensée. Puis, saisissant sa main :

— Ma mère, dit-elle d'une voix à moitié éteinte, ne me grondez pas, je suis bien malade.

Madame Riche, au lieu de la gronder, tomba à genoux devant le canapé, et, posant un baiser sur le front brûlant de sa fille, elle lui dit :

— C'est moi, ta mère, qui te guérirai, ma fille. Mais auparavant, laisse-moi faire une course. Dans une heure je serai de retour. Prometsmoi de rester couchée.

Couronne serra la main de sa mère et la porta à ses lèvres.

Madame Riche se leva et partit à grands pas pour se rendre à Bischwiller. Il y a une bonne lieue du village à ce bourg. En trente-cinq minutes, madame Riche, la figure toute en feu et ruisselante de sueur, se trouva dans le cabinet du docteur, et lui posa à brûle-pourpoint cette question :

— Docteur, est-ce que l'on meurt d'amour?

— Votre fille est donc amoureuse? dit celui-ci.

— Parbleu ! toute l'Alsace le sait, son médecin seul l'ignore.

— Eh bien, oui, répondit le docteur. Ce n'est pas précisément d'amour que l'on meurt, mais de phthisie. Votre fille en a un commencement. Si la fièvre s'en mêle, elle est perdue.

— Et si je lui accorde son amoureux ?...

— Ce serait, ma foi ! la meilleure médecine !

Et madame Riche, quittant brusquement le docteur, se hâta de retourner au village.

Quand la mère rentra, Couronne n'avait plus de fièvre, mais elle était d'une pâleur si matte qu'on eût dit une transfigurée.

— Ma fille, dit madame Riche en s'asseyant à côté d'elle, comment te portes-tu ?

Jamais madame Riche n'avait pris ce ton pour parler à sa fille.

Aussi Couronne, sans répondre tout de suite, lui jeta-t-elle un regard de reconnaissance et d'amour. Puis, lui prenant la main, elle lui dit :

— Tu es donc très-inquiète de ma santé, mère?

— Si je m'en inquiète ! s'écria celle-ci. Tu me crois donc mauvaise mère ?

— Dame !... dit Couronne malgré elle.

Elle s'arrêta, se reprochant cette exclamation.

—Comment ! s'écria madame Riche, serais-je condamnée à être méconnue même de mes enfants ! On me croit donc méchante !

— Élias seul, ma mère, m'a toujours dit que tu avais un cœur d'or et une âme d'élite.

— Ah ! il a dit cela. Lui seul m'a donc devinée ! Écoute, ma fille : crois-tu que si tu lui écrivais de venir, malgré ma dernière lettre, crois-tu qu'il viendrait ?

Couronne fut tellement bouleversée par cette question, qu'elle fit un soubresaut sur sa couchette. Puis, se mettant sur son séant, elle dit :

— Ma mère, au nom du ciel, pas de mauvaise plaisanterie ! Vous ne voyez pas, vous ne sentez pas que vous me tuez à petit feu.

— Je ne plaisante pas, ma fille, dit madame Riche en serrant Couronne dans ses bras. Vois, regarde-moi. Ai-je l'air d'une mauvaise mère ? Sens comme mon cœur bat ! Au lieu d'aller fiancer Héva, j'ai couru à pied chez le

médecin pour le consulter sur ta santé. Je ne te croyais pas si malade, mon enfant; maintenant que je sais que tu souffres réellement, rien ne me coûtera pour te soulager. Si j'étais sûre qu'Élias me pardonnât ma lettre, je consentirais même à ton mariage.

— Ma mère! ma bonne mère!... *Ah! j'ai une mère!* s'écria Couronne en la serrant convulsivement dans ses bras.

L'émotion de Couronne était si forte qu'elle tomba évanouie à la renverse sur son oreiller.

Madame Riche, couvrant de baisers sa fille, la rappela à elle. Puis, la voyant plus calme, elle lui dit :

— Dis-moi seulement ton avis. Crois-tu, si tu lui écris de venir, qu'il viendra?

— Non pas moi, dit Couronne, mais toi!

— Tu en es sûre?

— J'en suis certaine!

— C'est bien, ma fille, dit madame Riche. Maintenant, tâche de faire un bon somme. Les fiancés et les parents de Léon vont venir. Je vais, en attendant, faire un brin de toilette. Il faudrait que tu eusses assez de forces pour te lever et te faire belle pour la fête de Pentecôte.

— Je ferai mon possible, ma mère.

Cela dit, madame Riche posa un dernier baiser sur le front de Couronne et courut dans l'alcôve.

Une heure après, les convives, presque tous dans un état d'ivresse, arrivèrent sur trois chars ornés de fleurs, de rubans, de branches de pin et de bouleau, au milieu des coups de fouet et de pistolet.

Quand ils furent arrivés dans la cour, madame Riche, en toilette de fête, debout sur le seuil, s'écria :

— Père Riche, tu as fiancé ta fille cadette Héva. Moi, pendant ton absence, j'ai promis ma fille aînée Couronne... Vous n'entrerez pas dans cette maison sans crier *Masel tof* (cri de félicitation) pour Couronne que je viens de fiancer.

— Avec qui? s'écria tout le monde à la fois.

— Avec Élias Seibel, précepteur en Afrique.

— Il est donc ici? il est donc venu? demanda Léon.

— Que vous importe? il viendra! dit madame Riche. En attendant, nous célébrerons ses fiançailles. Ce soir, j'annoncerai à tout le

village que je viens de fiancer mes deux filles, et, honni soit qui mal y pense !... Maintenant, entrez !

Et vingt personnes entrèrent en criant à la fois : *Masel tof* Couronne !

Et madame Riche brisant la soucoupe d'une belle tasse, s'écria :

— *Masel tof* Élias et Couronne ! Léon et Héva !

— Tant mieux ! dit M. Riche. De cette manière, je me débarrasserai de mes deux filles à la fois.

—

XXIV

Les amis et parents de la maison Riche passèrent la nuit à chanter, à boire et à danser aux sons d'une clarinette. Seules, madame Riche et Couronne, brisées par les violentes émotions de la journée, se couchèrent et s'abandonnèrent chacune à ses réflexions, à ses remords. Couronne se reprochait d'avoir si longtemps méconnu sa mère et de lui avoir causé tant de chagrins. Elle songeait aux moyens de lui payer au centuple les soucis et les peines dont elle avait été la cause. De temps en temps, elle craignait de n'avoir plus assez de santé, de ne vivre plus assez longtemps pour se faire pardonner son amour pour Élias et son opposition à tout autre mariage. Mais

bientôt ces moments de désespoir disparurent devant son énergie et sa ferme volonté de guérir, afin de devenir un sujet de bonheur pour sa famille, et de prouver à sa mère que, par son choix, elle n'avait pas démérité d'elle.

Quant à madame Riche, elle se reprochait de n'avoir pas commencé par où elle avait fini. « J'aurais, se disait-elle, épargné bien des larmes à ma fille, j'aurais conservé sa santé, et je ne me serais pas donné un démenti en face du village entier. »

Mais elle se préoccupait surtout de l'arivée d'Élias. « Si maintenant, se dit-elle, il refusait Couronne à son tour, ne fût-ce que pour se venger de mes injures... j'en mourrais de honte ! »

Aussi, à peine l'aube parut-elle à l'horizon, qu'elle se leva, prit du papier à lettres et courut dans la chambre de Couronne.

— Ma fille, dit-elle, je veux que tu écrives tout de suite à ton fiancé en mon nom, et que personne ne prenne connaissance de la lettre. Voyons comment tu t'y prendras.

— Tu ne veux donc pas me dicter! dit

Couronne en souriant; tu dictes pourtant bien.

Madame Riche ne put s'empêcher de sourire elle-même.

— Eh bien, dit-elle, voilà ce que j'écrirais :

« Monsieur,

» Vous m'avez demandé ma fille Couronne en mariage... »

— Non, non, ma mère, interrompit Couronne, il ne faut pas lui rappeler sa lettre; car, à la rigueur, il faut que tu puisses nier la tienne. Tu ne l'as pas écrite et il ne l'a pas reçue.

— Pourtant, dit la mère, la lettre existe. Ah! s'écria-t-elle, il me méprisera!

— Non, ma mère, il t'aimera comme sa mère; et, puisque tu t'en rapportes à moi, laisse-moi lui écrire; je serai censée avoir écrit sous ta dictée, et tu signeras.

Et Couronne, d'une main rapide, traça les lignes suivantes :

« Monsieur,

« Le père de Léon m'ayant forcée de fiancer ma fille cadette avec son fils pour que le mariage puisse avoir lieu en deux mois, j'ai demandé à ma fille Couronne si elle croyait que vous viendriez pour l'épouser, si je la fiançais en même temps avec vous.

» Et comme ma fille, sans hésiter, a répondu oui, je vous annonce que nous avons célébré vos fiançailles et que nous vous attendons sans faute le plus tôt possible. Tout sera prêt pour le mariage, la dot et la fiancée, cette dernière quoique un peu souffrante. Il ne manque que le mari.

» En vous disant donc *Masel tof*, j'attends une lettre de vous qui m'annonce le jour de votre arrivée. »

— C'est bien, dit madame Riche en signant, tu as plus d'esprit que moi.

Couronne ajouta les lignes suivantes :

« Mon ami,

» J'ai une mère, et une mère digne de vous.

» Je suis heureuse, et, avec l'aide de Dieu, je serai bientôt guérie d'une indisposition qui allait devenir grave.

» J'ai tenu la parole que je me suis donnée, et j'ai garanti la vôtre. Si vous la retiriez, vous me retireriez la vie.

» A partir d'aujourd'hui, il m'est de nouveau permis de voir madame Sommer. Si j'ai le bonheur de devenir votre femme et de retourner avec vous en Afrique, la famille Sommer nous accompagnera, du moins jusqu'à Paris.

» Mon cœur jubile de joie, et, pour remercier Dieu de mon bonheur, je voudrais que tous les cœurs sensibles qui s'aiment, fussent heureux avec nous. Nous ferons le bonheur de monsieur et de madame Sommer.

» *Masel tof!* mon doux ami, mon seigneur, *Masel tof!*

» COURONNE. »

—

XXV

Il est d'usage en Alsace que, pour la première fête qui suit les fiançailles, la fiancée offre à toutes les jeunes filles du village une collation composée de gâteaux, de fruits, de sucreries et de liqueurs douces, pendant que le fiancé, s'il est du même village, paye à boire à tous les jeunes gens. Cet usage est tellement de rigueur, que les jeunes personnes, sans être invitées, viennent d'elles-mêmes dans la maison de la fiancée faire leur compliment et se mettre à table. Libre aux jeunes gens de s'abstenir et aux jeunes filles de rester chez elles; mais ni le fiancé ni la fiancée n'ont le droit de refuser personne, pas même l'enfant d'une famille ennemie.

Le jour de la Pentecôte, madame Riche fit dresser deux tables qui pliaient sous les gâteaux, les fleurs, les fruits et les liqueurs. Léon, quoique d'un autre village, avait fait inviter par le bedeau de la synagogue tous les jeunes gens sans exception, et les avait conduits à l'auberge où chacun buvait à discrétion.

Madame Riche, se tenant à la porte d'entrée, répondait au compliment de chaque jeune fille par ces paroles :

— Vous savez, mademoiselle, que ce n'est pas seulement pour Héva que nous acceptons votre *Masel tof*, mais aussi et surtout pour Couronne.

Et, pour bien prouver à tout le village que c'était chose conclue entre Élias et Couronne, elle avait prié sa fille de se faire bien belle et de se parer en fiancée, afin d'occuper la place d'honneur, en sa qualité de fille aînée. Couronne, malgré la fièvre qui ne l'avait pas encore quittée, obéit de bon cœur à sa mère, mit sa plus belle robe, se coiffa avec des branches de romarin, et accepta les félicitations de toutes ses compagnes de jeunesse.

A table, toutes les jeunes filles faisaient à l'envi l'éloge du maître d'école. Autant tout le monde l'avait trouvé laid, petit, maladif, autant on s'empressait de vanter et son esprit et sa science, et même sa beauté. Couronne ne répondait pas. Elle n'avait, en effet, que du mépris pour toutes ces sottes qui hier eussent dit tout le contraire pour un verre de kirsch, et qui demain auraient oublié ce qu'elles venaient de dire.

Il y eut bien, au nombre de ces jeunes filles, deux ou trois langues plus fines qui, envieuses de Couronne, manifestaient des velléités de critique et d'allusions malveillantes.

— Couronne, disait l'une, fera honneur aux filles du village. On ne dira plus que nous ne faisons rien pour plaire aux hommes.

— Au contraire, répliqua une autre, Couronne nous fera du tort. Maintenant le dernier de nos amoureux voudra que nous nous mourions d'amour et que nous attrapions une belle et bonne phthisie avant de nous décider.

Tout à coup on entendit la voix criarde de madame Feissel dans la cour.

— Et moi aussi, s'écria-t-elle, je viens vous dire *Masel tof*. Je l'avais bien prédit...

— Vous, répondit madame Riche, vous ne venez que pour me dire une méchanceté.

— Moi, dire des méchancetés! reprit madame Feissel. Je vous approuve, je fais partout votre éloge. Je m'étonne seulement que vous ayez tardé si longtemps.

— Et pourquoi vieille vipère? répondit madame Riche.

— C'est que Couronne, en s'engageant, savait très-bien ce qu'elle faisait. M. Élias n'est pas précisément beau, mais c'est un des meilleurs partis de l'Alsace. Couronne ne lui fait aucun sacrifice, elle fait tout simplement une bonne affaire. Elle a beaucoup d'esprit, Couronne. Mon mari, qui vient de voir madame Seibel...

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a? s'écria madame Riche, qui n'eut pas comme sa fille la force de n'opposer qu'un silence méprisant à tous ces cancans. Vous savez quelque chose : dites-le nous bien vite, et allez-vous en.

— Sa mère a dit à mon mari que son fils gagnait beaucoup d'argent, qu'il était le premier

fonctionnaire de la ville où il est. Le journal a parlé de lui. Il paraît qu'il va être décoré, ou bien qu'il vient de l'être. Il va bien rire quand il apprendra que cette bonne madame Riche croit avoir arraché une montagne de son cœur en daignant lui donner sa fille. Et il ne rira pas seul, c'est moi qui vous le dis.

Le trait était lancé, et il entra droit au cœur de madame Riche, qui pâlit, et qui, contre son habitude, ne trouvant rien à répondre, rentra silencieusement dans la salle.

— Moi aussi, s'écria une rousse à la table, moi aussi, j'ai entendu dire à mon père qu'Élias gagnait plus de six mille francs par an et qu'il n'était plus maître d'école.

— Mon Dieu ! se disait madame Riche, il ne viendra pas !

Cette pensée la troubla tellement, qu'elle se laissa tomber sur une chaise comme une machine inerte.

Couronne comprit tout aussi bien que sa mère la méchanceté cachée sous l'éloge du talent de son fiancé, mais elle était tellement sûre de lui, que, saisissant pour ainsi dire

toutes ces flèches, les brisant et les foulant aux pieds, elle dit à haute voix :

— Mes amies, en voilà assez sur le compte de mon fiancé. Ce qu'il fera sera bien fait. Quand vous me disiez qu'il était laid, affreux, je n'ai pas daigné le défendre. Maintenant, vous dites que le marié est trop beau, je n'y répondrai pas non plus.

Puis, accourant vers sa mère qui, toute pâle, allait se trouver mal, elle la serra contre son cœur en s'écriant à haute voix :

— Maman, il viendra, fût-il empereur !

Ce cri du cœur imposa silence à toutes ces jeunes guêpes, qui, prêtes à piquer, rentrèrent leurs dards et s'envolèrent les unes après les autres.

—

XXVI

Il est des créatures humaines tellement angéliques, qu'un surcroît de dévouement et d'abnégation, loin de les courber et de les accabler, les relève même matériellement en prêtant des forces supérieures à leurs corps frêles, délicats et affaiblis par la maladie.

Telle fut Couronne. Accablée de douleur, minée par la fièvre, elle puisa des forces surnaturelles dans le devoir de soigner sa mère.

Car, pendant le mois qu'il fallut pour avoir une réponse d'Afrique, madame Riche fut presque toujours alitée. D'une part, elle se faisait d'amers reproches d'avoir tant tourmenté sa fille; d'autre part, elle se disait que jamais Élias ne lui pardonnerait sa lettre. Son esto-

mac refusait tous les aliments. Durant huit jours la fièvre ne la quitta pas, et parfois elle délirait à haute voix en criant : « Il ne viendra pas, j'en serai pour ma belle honte. » Couronne ne quittait plus sa mère. Penchée sur elle, l'embrassant, humectant de larmes sa figure, elle répétait toujours : « Maman, il viendra ! »

Au bout de trois semaines seulement, madame Riche, grâce aux soins et aux protestations de Couronne, devint plus calme. Le médecin lui permit de se lever; la fièvre avait cessé et l'appétit revint peu à peu. Mais, à la voir pâle et amaigrie, soutenue par sa fille aînée qui gagnait en santé et en fraîcheur, on l'eût prise pour la victime de sa fille.

Enfin, le facteur apporta une lettre. Ce fut un événement. La lettre n'était pas encore décachetée que déjà vingt curieux se trouvaient échelonnés de maison en maison pour propager la bonne ou la mauvaise nouvelle ; car depuis un mois on ne s'abordait plus au village qu'en se demandant : « Viendra-t-il, ou ne viendra-t-il pas? » Il y eut même des paris engagés.

Madame Riche trembla de tous ses membres en ouvrant la lettre. Mais à peine y eut-elle jeté un coup d'œil qu'elle courut comme une folle vers Couronne en s'écriant :

— Ma fille, il vient, il est venu !

Puis, se laissant aller dans les bras de Couronne, elle versa des larmes de joie comme s'il était venu pour elle.

Dans sa lettre, Élias annonçait en peu de mots qu'il partait en même temps, et qu'après un séjour d'une semaine à Paris il suivrait de près sa lettre.

XXVII

Dès qu'Élias, dans une seconde lettre, eût fixé le jour de son arrivée, madame Riche, quoique à peine remise, et sans rien dire à Couronne, prit ses mesures pour aller au devant de son gendre, afin de lui parler la première et sans témoins. Héva, furieuse depuis un mois de se voir reléguée au second rang, voyant l'amour exclusif de sa mère pour sa sœur, profita d'une indisposition du vieux père de son futur pour aller le soigner, afin de s'éloigner de la maison maternelle où il n'était plus question d'elle. Il ne restait auprès de Couronne que Fanfan et madame Sommer. Cette dernière s'était parée comme pour une fête.

Madame Riche possédait une prairie située à un quart de lieue du village, aux bords de la route de Strasbourg.

Comme on était en pleine fenaison, elle prit deux faucheurs et se rendit à sa prairie sous prétexte de présider elle-même aux travaux, mais en réalité pour attendre M. Élias, qui ne pouvait entrer au village sans passer devant sa prairie.

A peine aperçut-elle de loin le petit courrier de Strasbourg, qu'elle s'élança sur la route, et, voyant M. Élias placé au premier banc, elle lui cria en hébreu : « Soyez béni en venant et béni soyez en partant ! » verset d'un psaume qu'elle lisait traduit en allemand et qu'on répète souvent dans la synagogue.

M. Élias fit signe au cocher de s'arrêter, sauta en bas et se rendit avec madame Riche sur la prairie.

— Si Élie le prophète venait, il ne m'aurait pas fait tant de plaisir qu'Élias Seibel.

— Vraiment ! dit le jeune homme un peu étonné.

— Monsieur Seibel, poursuivit madame Riche, je suis venue au devant de vous, non-

seulement pour être la première à vous féliciter, mais encore pour expier mes torts envers vous et pour vous demander humblement pardon d'une lettre de sottises que je vous ai écrite.

— Une lettre de sottises ! interrompit Élias qui faisait l'étonné ; je n'ai jamais reçu de vous que la lettre qui m'annonce mes fiançailles avec Couronne.

Il y eut un moment de silence pendant lequel madame Riche dévorait de ses regards son gendre. Puis, lui sautant au cou, elle s'écria :

— Vous êtes aussi grand que noble de caractère et d'esprit, et ma fille est une élue du bon Dieu d'avoir pu vous apprécier si vite. Allez, elle n'a jamais douté un instant de vous. Maintenant, courez à la maison où Couronne vous attend. En vous donnant ma fille, je vous donne ma maison, ma fortune, mes cheptels, mes prairies, mes bijoux, mon cœur et ma vie. Croyez-moi, monsieur Élias, si j'ai fait d'abord tant de résistance, ce n'est pas faute d'avoir apprécié vos qualités ; c'est que, de tous mes enfants, je n'aime en réalité, et bien

malgré moi, que ma fille Couronne. En vous l'accordant, il me semble que je vous donne mon propre cœur; car, croyez-le, si Couronne était morte pour vous, — et elle n'eût pas hésité à vous sacrifier sa vie, — moi, je serais morte pour Couronne!

Élias embrassa sa belle-mère et lui dit :

— Ma chère mère, j'ai toujours dit que vous étiez une femme de cœur et de nobles aspirations. Tout ce que Couronne a de bien lui vient de vous et de Dieu. Moi, je n'ai fait que polir un diamant que vous lui avez donné, car vous lui avez donné votre âme.

Madame Riche pleurait des larmes de joie.

— Partez, monsieur Élias, dit-elle; Couronne vous attend!

Élias, au lieu d'entrer dans le village par la grand'route, fit un détour par un chemin de traverse pour pénétrer dans la maison tout seul, sans être suivi des curieux du village.

Il trouva sur le seuil de la porte madame Sommer qui le reçut en s'écriant : — Avec vous reviennent la joie et le bonheur.

Élias lui serra la main et demanda où était Couronne; mais madame Sommer, ne voulant

pas répondre directement à cette question, dit :

— La pauvre enfant est si heureuse, et sa santé si délicate, que je l'ai renvoyée de la maison, de peur que votre présence subite ne lui fît du mal.

Mais Élias, n'ajoutant pas foi au dire de madame Sommer, qui, d'ailleurs, se trahit par un sourire, entra dans la maison, courut de chambre en chambre et pénétra jusque dans la cuisine.

Là, Couronne, après avoir mis sa robe d'indienne, le fichu et les sabots qu'elle portait le jour où Élias l'avait vue pour la première fois, s'était blottie à côté de l'âtre en versant des larmes de joie. Son cœur battait si fort qu'on eût pu compter les pulsations à travers sa robe.

Élias, en la voyant dans ce costume, poussa un cri de joie et se précipita à ses genoux.

— Ce n'est pas toi, mon enfant, s'écria-t-il, qui seras ma servante. C'est moi, qui dès aujourd'hui, serai ton serviteur.

— Et pourquoi pas? dit Couronne en posant une main sur la tête d'Élias. Vous m'a-

viez choisie, me croyant orpheline et servante. Puisse Dieu nous conserver longtemps nos parents!... mais mon plus grand orgueil sera toujours d'être votre servante!

— Mais, vous aussi, répondit Élias en couvrant de baisers sa main, vous aussi vous m'aviez choisi. Que dis-je? vous alliez me sacrifier votre jeunesse, votre beauté, votre âme, cette fleur éclose du ciel! On vous disait que j'étais un pion, et l'on m'appelait fils de mendiant. Vous ne saviez pas que j'étais secrétaire du gouverneur, membre du consistoire, et que je gagne six mille francs par an.

— Ah! s'écria Couronne, est-il un bonheur pareil au mien? En effet, que suis-je, que puis-je être pour vous? Je ne suis pas belle, je n'ai pas de santé, et je ne suis pas riche. Qu'ai-je donc, que suis-je donc pour que le plus noble des hommes vienne de trois cents lieues me demander en mariage?

— Mais je serais venu du bout du monde! Où trouverais-je, s'écria Elias, une âme plus pure que la tienne? Tu es ma création, Couronne, mon enfant spirituelle. Avant de te connaître, je ne croyais pas toujours que

l'homme était fait à l'image de Dieu; j'avais des moments de doute et de désespoir. Mais, en entrevoyant ton âme, j'ai cru reconnaître une émanation divine, car tout y est lumière et beauté, grandeur et splendeur! Le soleil dessèche en même temps qu'il donne la chaleur; le vent qui fait marcher le navire, le pousse aussi dans l'abîme; le feu noircit et blanchit à la fois; mais, en toi, tout est dévouement et abnégation, tout est amour. Tu ne connais pas le mal, et tu n'as jamais péché. D'ordinaire, l'amour et la haine sont deux passions qui se ressemblent et qui se remplacent l'une l'autre. Vois plutôt ta mère, qui passe d'un extrême à l'autre. Mais toi tu ne connais pas, tu ne connaîtras jamais la haine. Je t'ai bien éprouvée. Ton cœur a déjà des cicatrices, mais pas une tache. Tu es tellement grande, pure et sainte, que tu ne connais ni ta grandeur, ni ta pureté, ni ta sainteté.

— Ne me parlez pas ainsi, s'écria Couronne en tombant à son tour à genoux devant son fiancé. Vous me rendez trop orgueilleuse. On m'a assez reproché mon orgueil pour n'avoir pas daigné vous défendre. Pouvais-je vous dé-

fendre et vanter la pureté de l'or devant des hommes qui ne connaissent que le cuivre? Encore aujourd'hui ils ne me croient heureuse que parce que vous gagnez de l'argent. Ma mère seule me connaît maintenant, ma mère que j'avais méconnue. Vous êtes la cause de toutes mes joies, de toute ma félicité. Sans vous, je n'aurais pas de mère, car je ne savais pas l'apprécier avant les combats que j'ai combattus.

— Tu es et tu seras la couronne de ma vie, dit Élias. Va, le mariage, qui est la pierre de touche des caractères, car il exige une abnégation et une douceur perpétuelles, le mariage sera chose facile avec toi. Je suis un égoïste, car, en te choisissant, j'épouse le dévouement incarné. Le sacrifice est ton élément, comme l'eau est l'élément du poisson. Le jour où tu n'auras plus rien à faire pour moi et pour ta mère, ton âme ne soutiendra plus ton faible corps.

Puis, la prenant dans ses bras, il la porta dans la chambre principale et lui dit :

Ma Couronne, ma fiancée, ma femme, viens remercier Dieu avec moi de notre bonheur, ce

Dieu dont nous sommes une partie et qui nous a créés pour le glorifier par nos œuvres; ce Dieu unique dont tout dérive et dans le sein duquel tout rentre. Sois sa servante avant d'être la mienne, et, quand je manquerai à un de ses commandements, tu me rappelleras à mon devoir. Dieu n'a pas besoin de notre adoration; nous ne lui donnons rien en le louant, nous ne lui ôtons rien en l'accusant. Mais il veut que nous glorifiions sa bonté en étant bons pour sa créature faite à son image, surtout pour le pauvre, l'infirme, la veuve et l'orphelin. Dieu veut que la vie de l'homme, composée de lumière et de matière, devienne *une* et *sainte* comme lui. Nous n'aurons pas besoin de beaucoup pour vivre. Une belle pensée, un beau sentiment, un baiser de nos âmes, nous donneront plus de contentement et de ravissement que tous les festins, tout le luxe, toutes les satisfactions matérielles n'en donneront aux êtres qui sont matière plutôt qu'esprit.

Puis, ouvrant le livre des jours, ils récitèrent à haute voix la première prière ainsi conçue :

« Maître de l'univers, Souverain qui fus,

avant que rien fût créé, proclamé roi par tout ce qui est, tu régneras encore lorsque tout sera anéanti. Toi, Éternel, tu fus, tu es, tu seras, et toujours avec gloire. Tu es unique et sans pareil; nul ne peut t'être comparé; tu es sans commencement et sans fin. A toi la force et la puissance et la volonté!

« L'Éternel est mon Dieu, mon créateur, mon libérateur. Tu es le rocher de mon refuge dans l'adversité; tu es mon étendard, mon salut, mon protecteur quand je t'invoque. A toi je recommande mon âme en m'endormant, en m'éveillant, et, avec mon âme, mon corps. Si Dieu est avec moi, nul ne sera contre moi! Gloire à Dieu! Saint, saint, saint! Toute la terre est pleine de sa sainteté. Vivons et mourons pour la gloire de Dieu! Amen. »

—

XXVIII

M. Seibel n'avait qu'un congé de six semaines. Le mariage dès deux sœurs se fit donc aussi promptement que possible. Seulement, au lieu de faire des noces splendides à la manière alsacienne, Élias fit dresser le budget de ce que coûteraient le bal et le repas, et, comme la somme se montait à mille francs, il voulut qu'elle fût donnée à madame Sommer, et qu'on se bornât à la célébration seule du mariage dans un village éloigné.

Couronne allait beaucoup mieux, et partit le lendemain du mariage avec son mari pour se rendre auprès de madame Seibel courbée par l'âge. Léon et sa femme restèrent au village, dans le but de consoler madame Riche,

qui d'ailleurs, pour leur faire plaisir, exigea ce sacrifice.

Élias et Couronne s'étaient concertés pour faire une surprise à madame Riche et lui faire fête à Strasbourg. Aussi à peine Couronne fut-elle arrivée dans cette ville qu'elle écrivit à sa mère la lettre suivante :

« Ma mère chérie,

« Voilà bientôt six semaines que je sens le besoin d'épancher mon cœur dans le tien ; mais outre que je suis malhabile à exprimer ma pensée par la parole, nos préoccupations ne nous ont pas laissé de temps de reste. D'ailleurs j'étouffais presque de bonheur, et toi tu paraissais malheureuse. Mon mari, qui craint toute émotion pour ma santé— car mes effusions me donnent encore des palpitations de cœur, — m'a pour ainsi dire arrachée de la maison, afin de nous éviter à toutes deux la poignante douleur des adieux. Il m'est, en effet, impossible de songer à notre séparation sans sentir mon cœur qui bondit et qui, par les secousses qu'il me donne, menace de me renverser. Ma santé

est loin d'être parfaite, et le docteur que j'ai vu ici exige des ménagements extraordinaires.

« N'importe ! si les sentiments de tendresse, si l'amour le plus pur, l'admiration la plus sincère que j'ai pour toi, mère chérie, devaient me faire mourir et me faire perdre le suprême bonheur d'être aimée par le meilleur des hommes, eh bien, j'aimerais mieux mourir que de ne pas te dire que je t'aime à l'exaltation, que je t'adore dans mon cœur comme une divinité, et que je me sens bien petite, tout à fait petite à côté de toi.

« Tous les jours je me demande comment il était possible que pendant dix longues années je t'eusse méconnue à ce point. Car je te respectais, mais je ne t'aimais pas. Je te craignais, je t'obéissais, parce que Dieu commande le respect et l'obéissance aux enfants, mais je ne t'aimais pas.

« Lorsque tout à coup tu t'est révélée à moi dans toute ta splendeur. Il me semble que jusqu'alors je n'avais vu de ton âme que la rude écorce qui l'a conservée si pure... C'est à tes genoux, mère adorée, et couvrant de baisers tes mains, que j'implore mon pardon de ne

t'avoir pas comprise plus tôt. Dieu ne l'a probablement pas voulu, et, comme il tourne tout en bien pour ses fidèles, je me suis dit que, si je t'avais connue telle que tu es, je ne me serais pas attachée à Élias, et il nous manquerait comme le lien le plus fort de notre amitié impérissable.

« Ah! si tu savais, mère chérie, combien Élias t'aime! Hier encore il m'a prouvé que lui et moi nous n'étions rien à côté de toi. « Moi,
» disait-il, j'ai été élevé dans des principes
» de dévouement et d'abnégation; de bonne
» heure on a arraché de mon cœur les pré-
» jugés religieux et sociaux. Toi, Couronne,
» poursuivit-il, outre les leçons que je t'ai
» données, tu as perfectionné ton âme et ton
» esprit par la lecture de livres sérieux, soit
» en français, soit en allemand; mais ta mère,
» qui n'a jamais lu un livre, qui, élevée dans
» toutes les superstitions religieuses, n'a vu
» devant elle que des exemples d'égoïsme,
» que des actions brutales; ta mère, qui n'a
» jamais parlé à un homme distingué, avait
» tout à puiser et à créer dans son âme, que
» Dieu lui a donnée grande, pure, vaste, et

» que la société dans laquelle elle a vécu avait » couverte de mousse et de broussailles. C'est » une femme admirable, et ses défauts mêmes » ne sont que les ombres des lumières de ses » grandes qualités. »

« Voilà, ma mère, ce que dit de toi mon mari.

« Je suis, comme tu le penses bien, tout à fait de son avis. Maintenant juge de ma douleur d'être forcée de te quitter. Ah! maman, j'ai versé bien des larmes pour mon mari, mais je n'en dévore pas moins à la dérobée depuis ma séparation de toi. Je les cache, car mon mari, qui ferait tout pour m'éviter le moindre chagrin, pourrait se décider à rester de nouveau en Alsace et à me sacrifier son bel avenir en Afrique.

« Tu ne le voudrais pas plus que moi; car, vraiment, son avenir là-bas me paraît aussi solide que brillant. Jouis donc, mère bien-aimée, de ton bonheur! Non-seulement nous parlerons toujours de toi, nous penserons toujours à toi, nous travaillerons pour toi, mais encore toute la gloire que mon mari recueillera retombera sur toi. Tu seras le trait-

d'union de nos cœurs, et nos enfants apprendront à t'adorer en même temps que Dieu. Dès que le Tout-Puissant le permettra, nous reviendrons auprès de toi, afin de te faire une vie de reine, afin d'accomplir chacune de tes volontés, afin de nous aimer en toi, dans ton cœur si pur, si bon, afin de vivre où tu vis et d'être enterrés à côté de toi.

« Je n'ai pas fini, ma mère, demain je t'écrirai de nouveau pour t'annoncer le jour où nous t'attendons ici pour passer encore une huitaine avec toi toute seule. Je t'écrirai souvent; car, dès aujourd'hui, t'écrire c'est t'aimer, c'est être avec toi, mère d'élite, femme noble et généreuse, toi qui m'aimes plus que toi-même, ce que tu as bien prouvé à ta fille bienheureuse, soumise, tendre et reconnaissante.

« COURONNE. »

La lettre fut envoyée le jour même. Le lendemain, Couronne allait en écrire une seconde, lorsqu'elle vit entrer chez elle sa mère qui,

après s'être précipitée dans les bras de sa fille, s'écria :

— Ma fille! mon fils! je ne vis, je n'existe que depuis hier, et je ne veux point encore mourir.

Elle allait poursuivre, mais un torrent de larmes lui coupa la parole.

— Mère, dit Élias, essuyez vos larmes, parlez et ordonnez. Chacune de vos paroles sera pour nous un commandement

— Je n'ai qu'une prière à vous faire, dit madame Riche. Emmenez-moi avec vous. Je n'ai jamais vécu, je ne vis, je ne me sens vivre que depuis que j'ai lu, relu et mille fois lu la lettre de ma Couronne; lèttre qui est là sur mon cœur et qu'on déposera dans mon cercueil le jour de mon enterrement. Vous m'avez dit, mes enfants, que j'avais une âme. Je ne sais pas ce que vous appelez une âme. Je n'ai connu dans ma vie que des douleurs et des privations. Je me suis mariée sans amour. Je n'ai senti que j'aimais qu'en voyant Couronne souffrir réellement, car il m'a toujours semblé qu'elle était un morceau de mon cœur. Oui,

vous avez raison, je dois avoir une âme, car j'eusse été capable d'un grand dévouement. Hélas! je n'ai connu que des hommes grossiers, abrutis, qui ne vivaient que pour la vengeance et le plaisir. Dieu m'a comblé de biens dont je n'ai jamais joui, les ayant réservés à mes enfants. Comme toi, Couronne, mon bonheur est dans le dévouement pour les autres. J'avais toujours senti la chose, tu m'as appris le mot. Mais je ne suis pas encore trop vieille pour ne plus rien apprendre. J'ai quarante-sept ans, il me reste encore une vingtaine d'années et je veux les passer au sein de l'amitié et de l'amour divin. Voici ce que je vous propose :Fanfan, qui ne me quitte plus, veut rester avec Élias pour apprendre quelque chose. Léon et Héva resteront près du père dans la maison. C'est décidé. Le père aussi ne demande pas mieux que de vendre tout pour passer sa vieillesse avec vous. « Jamais mon fils et ma bru, dit-il, ne m'adouciront ma vieillese comme Couronne et Élias! » Donc je prends les devants, et nous partirons avec vous, moi et Fanfan. Ne craignez rien, j'emporte tout ce qu'il faut. N'ayez pas peur d'une belle-mère.

Je ne vous demande que le bonheur d'élever vos enfants, de vous faire des douceurs et de soigner ma Couronne chérie. Vous savez que je suis assez riche pour le reste et que je ne serai jamais à charge à personne.

Élias et Couronne se regardaient tout stupéfaits. On voyait qu'il y avait une objection à cette douce proposition. Enfin, sur un signe d'Élias, Couronne prit la parole.

— Ma chère mère, dit-elle, ta proposition nous met au comble du bonheur, d'autant plus que tu nous annonces en même temps la volonté de mon cher père. Mais écoute. Il est temps de dire tout, car tu as autant d'esprit que de cœur. Tu es pieuse et religieuse, je le suis comme toi; mais tu tiens à observer toutes les prescriptions orthodoxes du Talmud et des rabbins. Tu as ta cuisine, ta vaisselle à part; tu n'allumes ni lumière ni feu le samedi; tu mourrais plutôt que de prier dans une église chrétienne. Or, Élias et moi, tout en étant fiers de notre religion, nous croyons au progrès de la vie chrétienne, et nous vivons selon la loi de ce progrès. Libre à toi de vivre à ta guise, mais tu pourrais bien

ne pas vouloir tolérer notre manière de vivre à nous !

— La foi de mes enfants est la mienne, la religion de mes enfants est la mienne et le Dieu de mes enfants sera le mien ! s'écria madame Riche. Rien de ce que vous faites ne peut déplaire à Dieu, car vous êtes le bien, car vous êtes le vrai. Avec vous je veux partager et le même paradis et le même enfer.

— Incline-toi, ma femme ! s'écria Élias. Vis-à-vis de ta mère, nous ne sommes que des êtres inférieurs. Elle seule connaît l'amour, elle seule est grande !

Et ces trois êtres d'élite, par un pacte solennel, se promirent de ne plus jamais se quitter !

FIN


CONCORDIAE FRUCTUS

EMERAUDE

ALENÇON. — TYP. POULET-MALASSIS ET DE BROISE.

EMERAUDE

PAR

ALEXANDRE WEILL

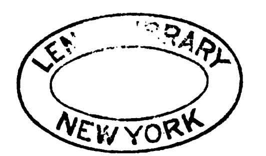
Du sang nouveau pour la jeunesse.



PARIS
POULET-MALASSIS ET DE BROISE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, rue des Beaux-Arts

—

1859


LEN RARY
NEW YORK

DIALOGUE-PROLOGUE

— Encore un roman !

— Un roman, peut-être, mais avant tout un livre.

— C'est là la prétention de tous nos romanciers et jamais il n'y en eut tant. (*Feuilletant le manuscrit.*)

— Je devine votre intention. Vous cherchez des fautes de français. Seriez-vous auteur? Les hommes de lettres de Paris n'ont jamais parcouru un de mes livres que dans l'espoir d'y trouver force germanismes... Apprenez donc, une fois pour toutes, que je n'écris pas, que je n'ai jamais écrit dans le but d'apprendre le français aux Français.

— Et que leur apprenez-vous donc ?

— A sentir, à penser, à aimer, à agir.

— Vous vous croyez donc supérieur à vos lecteurs?

— .... En tout cas l'écrivain est le dernier des hommes, s'il n'en est pas un des premiers. Il n'y a, en vérité, que des *missionnaires* et des *commissionnaires* de lettres. Les missionnaires sont des créateurs, car le mot divinité n'a pas de sens s'il n'est pas identique avec création. Dieu n'est que parce qu'il crée. L'homme seul dont l'idéal, dépassant l'avenir, ne sera jamais atteint, le touche de près. Tous les êtres créés ont leur mission où plutôt leur commission, mais l'auréole de gloire qui est un rayon céleste, ne resplendit que sur l'homme créateur, car seul, il a dérobé une étincelle de feu à l'*Etre*, qui n'est que lumière et que raison.

— Vous le prenez de bien haut pour un roman. M'est avis que vous êtes en arrière d'un siècle. Aujourd'hui il n'est question que de romans réalistes, daguerréotypant les vices et les vertus de Messieurs et Mesdames nos contemporains. Gardez ces considérations pour vos livres de philosophie que personne ne lit, et contez-nous bel et bien une de ces histoires que vous ne contez pas trop mal.

— Vous êtes bien bon. Sachez, Monsieur, qu'il n'y a, au fond, aucune classification pour les Lettres. Il n'y a que de bons et de mauvais ouvrages. Le dernier des écrits inscrivant le nom de son auteur dans le catalogue du progrès social, a plus de valeur dans l'histoire de l'art que les cent mille ro-

mans qui inondent la France depuis trente ans. M. Rigault, dans ses feuilletons, a dit un mot qui restera : « *Tant vaut l'homme, tant vaut le livre.* » Si l'auteur est un être d'élite, s'élevant au-dessus de la masse, hélas ! encore bien bas ; si son esprit est illuminé par la lumière de la raison et du progrès ; si son cœur bat et fait battre d'autres cœurs pour de nobles sentiments, vivifiant la matière, bravant l'intérêt, domptant l'égoïsme ; si peintre, mais non photographe, il sait poétiser les situations en leur donnant du jour et de l'ombre resplendissants de vérité et d'attraction ; si orateur, il électrise ses auditeurs par la chaleur de son verbe et les pousse avec une douce violence vers le beau, qui est en même temps le bien, alors tout ce que cet homme écrit, roman, histoire, philosophie, drame, vaudeville, article de journal, portera la trace, aura un reflet de son être rayonnant. Le défaut même, comme la fumée du feu, peut servir de force motrice. C'est là un missionnaire de lettres !

Mais si ce n'est qu'un industriel littéraire, un de ces écrivains entendus, grands chasseurs de réputation, adroits spéculateurs de succès, d'ailleurs spirituels, inventifs même ; si, ce qui est assez fréquent, cet homme confectionnant des articles, des pièces et des livres, se croyant par cela même supérieur à l'artisan, à l'ouvrier, au bourgeois, se permet des écarts de raison et de vérité sociale, soit pour se distinguer, soit pour attirer la foule en flattant ses

travers d'esprit et ses vices de chair, cet homme, c'est moi qui vous le dis, malgré son talent, sa renommée, sa popularité, n'est qu'un commissionnaire de lettres.

Car l'âme de cet homme est panachée de boue, son esprit souple, mais bas, mesure sa grandeur sur les honneurs et l'argent que son œuvre rapporte, il usurpe les droits et surtout les devoirs du génie, en se hissant sur un immense socle d'immondices sociales.

Cet homme, enfin, ne sachant ni s'élever, ni planer, ni contempler, roule bien vite des hauteurs, à lui inaccessibles, de l'idéal, dans les bas-fonds de la vie réaliste, entraînant avec lui des générations, qui, si elles n'étaient pas paralysées par les labeurs excessifs du besoin, s'élanceraient bien plus haut dans les régions de l'infini, que tous ces piliers de la blague littéraire, que tous ces prétendus grands écrivains encensés par de petits esprits, que tous ces escamoteurs de gloire ! Les hommes sont tous susceptibles de progrès intérieur, mais il faut un levier, et ce levier n'est autre que l'idéal du beau, la suprême raison. Abandonnés ou poussés vers le réalisme de la vie, les humains roulent, se précipitent, se culbutent les uns les autres sur la pente rapide du matérialisme, qui les plonge tous dans l'oubli du néant jusqu'à ce que de nouveaux missionnaires descendent vers eux, les relèvent un à un, et, par de nouveaux leviers d'ascension, les

placent sur les degrés spirituels, conduisant d'abord vers la justice, puis vers la vérité, vers l'amour universel, puis enfin vers l'immortalité.

— Tout cela à propos d'un roman !

— Eh, Monsieur ! Rousseau a déjà classifié les romans dans ce sens. Le romancier médiocre, dit-il, décrit des événements rares et des caractères communs. Moi, ajoute-t-il, je ne m'occupe guère d'événements curieux. Mon but est de créer des âmes d'élite. Ce ne sont pas ses propres paroles, mais c'en est le sens. Je vous le répète donc, précisément à propos d'un roman, tout écrivain qui ne crée pas des caractères d'élite, en d'autres termes, qui ne trace pas un sillon dans le champ à peine défriché de l'humanité; qui, enfin, par ses créations ne devance pas son siècle, est nul et non avenu. Qu'il amuse ses contemporains comme un bateleur spirituel ou comme un conteur d'aimables historiettes, libre à lui; et, certes, il trouvera un ample salaire. Mais pour avoir de la gloire, il faudrait que cet homme vécût éternellement et que ses admirateurs ne mourussent jamais ! Que si demain cet homme mourait, ce qui est possible, après demain il serait tout à fait mort, et tout ce qui meurt avec la mort ne vivra pas, n'a jamais vécu !

— Qu'a donc créé Rousseau avec sa *Julie* et son *Saint-Preux ?*

— Mais toute notre société, l'égalité devant Dieu et devant la loi ; tous les principes de 89, vous et

moi; tout enfin jusqu'à l'amour moderne, jusqu'à Dieu qu'il eût créé s'il n'eût pas existé. Sans l'idéal de Rousseau, vous ne seriez qu'un manant!

— Comme vous y allez. C'est facile à dire. A vous entendre, rien de beau ne fut avant la *Nouvelle Héloïse*. Vous frisez l'absurde.

— Je n'ai pas dit que l'humanité datait de Rousseau. Lui-même procède des génies qui l'ont précédé. Les grands hommes sont tous d'une même famille. Tous poursuivent le même but, à savoir : faire aimer celui dont vient tout amour, et le prochain comme soi-même. Tous versent sur les êtres à venir des flots de lumière, de raison et de sentiment, qui les transforment en hommes, de brutes qu'ils eussent été, qui leur apprennent à vivre, non-seulement les uns *avec* les autres, mais encore les uns *pour* les autres; tous ont la même mission : engager les grands, — et l'on n'est grand que par la raison — à se courber vers les petits; élever les petits, par l'instruction et la noblesse des sentiments, à la hauteur des grands; apprendre aux forts que leur force doit servir exclusivement à soutenir les faibles, et aux faibles à devenir forts par l'énergie de l'âme, tendant vers le beau, par la persévérance de la volonté, désirant le bien, par la sincérité de l'esprit, cherchant le vrai.

— Mais, bon Dieu! il ne s'agit que d'un roman! Vous vous perdez dans l'immensité.

— Apprenez donc que Julie, loin d'être un da-

guerréotype de la société où vécut Rousseau, est une fille de son idéal, qui descend en droite ligne de l'infini. Cet idéal s'est corporifié, s'est incarné, s'est transsubstantié dans plusieurs femmes de notre siècle, et ces femmes ont toutes eu une immense influence sur le progrès humain.

— Voyons donc. Vous m'en apprenez de belles.

— D'abord, madame Roland qui n'eût jamais existé sans Rousseau et qui a poussé l'imitation du modèle jusqu'au point d'épouser une espèce de M. de Wolmar, s'appelant M. Roland.

— Après!

— Eh bien, si madame Roland n'a pas fait, à elle seule, la Révolution française, on ne saurait nier qu'elle y eut sa large part d'influence. Elle était l'âme des Girondins, et cette âme vibre encore dans la vôtre, ainsi que dans la mienne. Ceci pour la France, qui, elle, est l'âme de l'humanité depuis bien longtemps.

Mais en Allemagne aussi, mesdames Herder et Schiller n'eussent jamais porté ces grands noms sans Julie. Cela ressort de toutes les lettres de ces nobles créatures. La femme de Lessing est de la même famille. Plus encore, Herder et Schiller eux-mêmes, se sont modelés sur *Saint-Preux*. Or, je vous le demande, que serait l'Allemagne sans Lessing, Herder et Schiller! Un tas de hoberaux chasseurs et ivrognes! L'influence de ces grands esprits sur tout le nord de l'Europe est incontestable.

Voyez-vous maintenant la filiation de l'auguste famille de Julie et de Saint-Preux ? Où sont les rois qui peuvent se vanter de pareils héritiers !

— Soit. Il se peut qu'il y ait un grain de vérité dans votre déduction plus que paradoxale, mais qu'a de commun Julie avec votre Emeraude ? Oseriez-vous vous flatter de marcher sur les traces de Rousseau !

— Il est possible, monsieur, que mon pouvoir ne soit pas à la hauteur de mon vouloir, mais je sais ce que je veux. Ce roman, bien que reflétant des mœurs et des faits réels, est un idéal, en ce sens que l'idée qui l'a conçu et qui s'est incarnée dans l'amour de Walter et d'Emeraude, ne sera pas réalisée de sitôt. Pourtant, je suis certain qu'un jour l'unité religieuse dans l'amour planera comme fait accompli sur l'humanité.

— Un jour ! il ne s'agit pas d'avenir, il sera ce qu'il voudra ; il s'agit de nous, de notre époque et de notre critique.

— Je n'ai pas le talent de faire des histoires faisandées pour le goût blasé des vieux critiques éclopés, ni de bosseler des coupes de vermeil pour de jeunes hétaïres altérées d'amour adultère. Foin de ces fausses perles de verroterie littéraire, de ces fausses larmes de jalousie ventriloque !! Je ne sais pas, moi, jongler avec des mots brillants, presque aveuglants ; je ne sais pas, non plus, guillocher des arabesques fantastiques sur des fonds plats, fussent-

ils d'or ou d'argent. Qu'importe, d'ailleurs, pour forger une arme offensive et défensive, la blancheur de la lame, la beauté des niellures, la richesse de la poignée, pourvu que l'acier en soit bien trempé ! Je ne suis pas une Schéhérazade, inventant des contes romanesques pour charmer les ennuis d'un public despote, vieilli avant l'âge dans le vice crapuleux du parvenu. Je dirai plus, je n'ai pas de public. Jamais grand journal de Paris n'a rendu un compte sérieux d'un de mes livres (1).

(1) Ni *les Débats*, ni *le Siècle*, ni *la Presse*, ni *le Constitutionnel*, ni la *Revue des Deux-Mondes* n'ont fait mention de ma *Couronne*, pas plus que de mes *Histoires de village*, de mon *Idéal*, de mes *Contes d'amour*, et ces mêmes journaux ont inséré, chacun, jusqu'à trois articles sur deux pièces intitulées *le Sire de Framboisy*. Entre quatre yeux on me dit, on m'écrit même, que c'est un livre gracieux, simple, et d'une portée élevée, mais dans les bureaux du journal on se dit : C'est un Alsacien, c'est-à-dire un *intrus !*

Voici quelques preuves à l'appui.

Lors de la publication de *Couronne*, M. Rigault, de glorieuse mémoire, m'écrivit la lettre suivante :

« Monsieur,

» Je n'ai pas voulu vous remercier avant de vous avoir lu pour vous remercier bien mieux. Votre volume est charmant. Je suis allé chez votre éditeur pour savoir votre adresse et vous écrire tout de suite. Merci encore, Monsieur, du plaisir que m'ont causé ces pages ingénieuses et de la bonne pensée que vous avez eue de me l'adresser.

» Veuillez agréer, etc. RIGAULT.

» 3 janvier 1858. »

Je me suis rendu auprès de M. Rigault pour le remercier de sa bonne lettre, et aussi pour le prier de dire un mot de mon livre dans *les Débats*.

Mais dès mon arrivée, M. Rigault me disait tant de bien de mon roman qu'il appelait *un petit chef-d'œuvre*, que, de peur d'effacer par ma parole la bonne impression produite par ma plume, je me suis, pour ainsi dire, enfui, en articulant des remercîments monosyllabiques, accompagnés de gestes muets.

Plus tard, M. Rigault, à propos d'un *conte de village*, ayant

Quand l'inspiration me saisit, me point et m'étreint, je m'élance, comme Colomb, à travers l'espace, à la découverte du nouveau monde que j'entrevois, bien que je ne sois pas sûr d'y atteindre. Peu m'importe que j'écrive bien ou mal, il faut que j'écrive ce que je sens, ce que je pense, ce que je vois. Un choc électrique sur l'autre se suit dans ma

torique de ce genre de littérature populaire, sans citer même le titre de mes *Histoires de Village*, les premières parues, je lui ai adressé une lettre — je n'en ai pas de copie — dans laquelle je lui ai déclaré que je ne lui demanderais plus jamais ni article ni réclame, mais que je ne pouvais permettre à la critique sérieuse d'ignorer que c'est moi le premier, qui ai créé ce genre.

Ma première *histoire de village*, *Stasi*, a paru en Allemagne en 1837. J'éus bientôt mon Amérigo. *Selmel* a paru dans *le Corsaire* longtemps avant *la Mare au Diable* et *la Petite Fadette*. Libre à la critique de trouver mes *Histoires* de beaucoup inférieures à toutes les autres, mais quand il s'agit d'histoire littéraire, il est presque ridicule de les ignorer.

Montaigne raconte qu'il a connu un peintre ne peignant que des coqs, et les peignant mal, qui, une gaule à la main, parcourait le village pour chasser tous les coqs vivants, afin d'éviter toute comparaison. La critique qui, quand il s'agit d'un de ces coqs de village, fait mine d'ignorer mes *Histoires*, s'expose, de gaieté de cœur, à ressembler au peintre de Montaigne.

Hélas! plût au ciel que M. Rigault vécût encore pour me faire d'autres dénis de justice. Il était du bois dont on fait les grands écrivains et les grands critiques.

Je ne suis pas plus heureux en Allemagne.

Un des hommes les plus distingués de ce pays, M. le baron de Cotta, m'écrit : « *Votre Couronne est une œuvre classique.* »

Pourtant de ses cinq journaux, pas un n'en fit mention.

M. Gutykow m'écrit qu'il est prêt à faire une exception pour ce roman, malgré son antipathie contre ce genre, et malgré la guerre qu'il fait à M. Auerbach. Je le fais traduire sous mes yeux ; un poète allemand en revoit la traduction. Je la copie et la lui envoie *sous condition qu'il n'en retranchera pas une ligne et qu'il n'en changera pas un mot*. Autrement, je le prie d'envoyer le manuscrit à M. Cotta qui me l'avait demandé. M. Gutzkow, sans m'avertir, insère le roman dans son journal, mais il coupe la moitié et mutile l'autre moitié. C'est plus que de la déloyauté, c'est une mauvaise action !!!

tête et si l'expression n'est pas toujours appropriée au sujet, la pensée du moins est transparente, primesautière, jaillissant avec sa forme voulue. Je n'écris pas un français *autre* que celui de mes contemporains, parce que dans mon enfance j'ai parlé un patois allemand — depuis trente-cinq ans que j'aime et étudie la langue de ma patrie, elle est bien devenue mienne, sinon comme une femme légitime, du moins comme une maîtresse, forcée de livrer ses charmes les plus secrets — mais parce que, malgré moi, je pense *autrement* qu'eux. Je ne suis pas de mon époque. A ma personne on dit : Trop tard ! A mon esprit, trop tôt !

Ah ! si seulement le mot, quel qu'il soit, n'était pas l'assassin de l'idée, un fils qui, en naissant, tue sa mère ! En écrivant, en forgeant un corps à ce fluide impondérable qu'on appelle : Esprit; en taillant des robes plus ou moins amples, plus ou moins élégantes à cette fée ailée que l'on nomme : Raison idéale ; je m'extenue, je perds mon sang, je me tue ! Mais dans ce travail, dans cette sainte lutte, j'éprouve des frissons volupteux, des joies ineffables, des transports innommés, et ces moments, pendant lesquels je m'élance à cent coudées au-dessus de la terre et de sa vie, valent des éternités ! Pourvu que je fasse éprouver à mes rares lecteurs, ce que j'ai senti ; pourvu que, trépassée, mon âme ressente le contre-coup électrique d'une autre âme vivante qui me lit, je ne mourrai pas ! C'est là,

mon ami, ce que l'on appelle Gloire. C'est une prolongation de la vie au delà de la tombe. Elle est plus où moins grande, plus ou moins radieuse, mais pourvu qu'elle soit, et que dans des siècles futurs mon esprit se transfuse dans quelques âmes, je vivrai; et à moi sera la palme glorieuse de la vraie renommée!

Quant à la vie réelle, d'hier à peine, peut-être sans lendemain, un morceau de pain, un baiser de femme!... Qui donc va plus loin!

— C'est le cas de vous rappeler le mot d'un petit journal, disant que vous aviez plus de talent que de modestie. Vous vous pétrissez, en effet, une gloire à votre usage. La gloire, ce me semble, ne rejaillit sur la tête d'un écrivain que par la brillante réfraction de ses contemporains. Ces derniers ne sont, peut-être, qu'autant de réflecteurs à une lumière qui se brise sur eux. Toujours est-il qu'un auteur peu connu, méconnu même de son temps, n'a pas de gloire, fût-il un homme de génie. Je doute même qu'il puisse en acquérir après sa mort. Les vrais grands hommes ont tous été reconnus et admirés par leurs concitoyens.

— Vous devenez on ne peut plus insidieux, car je suis forcé de convenir qu'on me lit peu. L'on ne connaît de moi que mes articles de journaux et mes erreurs politiques, sur lesquels on me juge. Mais laissons là les personnalités, et revenons à la définition, à l'essence de la Gloire.

Ce qui dans notre esprit distingue l'Etre de la nature et de l'homme, c'est que pour lui il n'y a ni espace ni temps, tandis que ces phénomènes, limitent, rapetissent et restreignent tout ce qui *est*, c'est-à-dire tout ce qui *paraît*, car nous ne *sommes pas*, nous *paraissons être*.

Donc, tout ce qui, de près ou de loin, tient de ce privilége divin, *est* plus ou moins réellement.

Or, de tout ce qui existe, la pensée seule jouit de cette prérogative. Elle seule brave, annihile le temps et l'espace. La pensée de Moïse, d'Homère, de Virgile, est parvenue jusqu'à nous dans sa forme primitive, tandis que des grands peintres, sculpteurs, chanteurs, improvisateurs, il ne nous reste que les noms; et qu'est-ce qu'un nom? Il en reste autant des grands malfaiteurs de l'humanité. Si solide que soit un tableau, si dur que soit le granit d'une statue, tableau et statue se détérioreront, pourriront, disparaîtront un jour, comme la voix du chanteur. Tout s'éteint, tout se fane, tout se transforme; mais la pensée, incorruptible, reste telle qu'elle a jailli de l'infini; et c'est pourquoi Minerve, représentant la pensée, sort tout d'une pièce du front de Jupiter. Pendant l'apogée de la gloire, l'action du sculpteur, du peintre, de l'orateur, du chanteur, ne s'est étendue à la fois que sur un nombre d'esprits sympathiques renfermés dans une salle ou dans un amphithéâtre. Mais l'idée, bravant l'espace, s'élance d'un pôle à

l'autre, on ne sait comment, et ne connaît ni limites ni obstacles.

Dans l'antiquité, il est vrai, le nombre des lecteurs était très-restreint; les grands poètes seuls se chantaient dans les rues. La grande différence des dialectes formait un obstacle presque insurmontable à la gloire universelle des écrivains. Avec l'humanité, cette gloire grandit, resplendit, d'abord par les apôtres de l'art et de la science, puis par l'imprimerie. Mais dans la vie humaine un extrême touche bien vite l'autre. On a tant imprimé, on imprime encore tant de livres, que le jugement critique en est offusqué. De nos jours, c'est un vrai déluge. Il a paru depuis vingt ans, en Allemagne, en Angleterre et en France plus de cent mille romans et poëmes. Qui sait? il y a peut-être de vrais chefs-d'œuvre inconnus ensevelis sous cette montagne de *guano* littéraire. Ce que je sais, c'est que les romans qui ont eu et ont encore la vogue, n'auront même pas dans l'avenir un rayon crépusculaire de gloire; ce que je sais, c'est que depuis longtemps il est absolument impossible de faire représenter en France une pièce de théâtre ayant une portée, soit nationale, soit philosophique, soit même simplement idéale. Je défie même n'importe quel poète de donner, avec succès, un souffle, une vie, une âme à une grande passion devant un public ambulant qui n'a plus que des appétits et des vices. Ce que je sais, c'est que le temps

éternel juge seul et en dernier lieu les œuvres humaines.

On ne sait jamais d'où vient la gloire; elle vient comme l'aurore après une nuit, souvent bien longue. Ce n'est pas seulement pour les hommes que l'Evangile a dit « les derniers seront les premiers, » mais aussi pour les œuvres. Ce que je sais encore, c'est que les hommes d'élite (selon la *Kabbale* il y en a toujours jusqu'à trente-six qui se remplacent continuellement) flairent le talent d'un homme, rien que dans un trait de pinceau ou de plume, car le talent tient de l'électricité, il fait frissonner de bien loin et par une étincelle ; ce que je sais enfin, c'est que nul n'a à se plaindre de son sort. L'homme n'a jamais fait ce qu'il devait, ce qu'il pouvait faire. S'il a une mission, la nature, dès sa naissance, lui donne les moyens de l'accomplir. Le peuple dit : « À brebis tondue Dieu mesure le vent. » Qu'importe que je sois inconnu, reconnu ou méconnu de mes concitoyens, si mon action sur eux doit être forcément nulle ! Or, je ne me flatte pas que le *Nazaréénisme* de Walter et d'Emeraude puisse mordre sur mes contemporains dont les uns sont des contempteurs de raison, de vrais iconolâtres, et dont les autres sont païens ou athées. Quiconque doute de Dieu doute de soi-même, et ne crée rien dans le domaine de l'art qui puisse braver le temps.

En France, Rousseau l'a déjà dit, personne ne croit à l'Être suprême. On y est, ou plutôt on se donne l'air d'être, ou catholique ou athée.

Y croit-on à l'amour? Oui, à l'amour du théâtre, à l'amour de l'orgie, à l'amour de deux corps embrasés, en délire, qui brûlent de se noyer, de s'éteindre l'un dans l'autre ; mais à l'amour principe, à la fois psychique et physique, à cet amour que Dieu a instillé, infiltré dans toutes ses créatures, comme seule preuve de sa présence ; à cet amour qui spiritualise la matière, qui inspire la prière, qui incite à des actions héroïques, qui transforme le pain bis en gâteau, l'eau en vin, la chaumière en palais, qui transporte des montagnes et fait fondre le granit comme la neige au soleil; à cet *amour-charité*, qui de toute l'humanité ne fait plus qu'un seul être collectif, ayant la même âme, le même cœur, les mêmes devoirs, et partant les mêmes droits, sans distinction de nation, de langage, de couleur, de secte et de sexe ; à cet amour qui empêche l'homme de coudre son égoïsme à l'égoïsme d'un de ses prochains et de se dire : *Nous, c'est différent ;* à cet amour enfin qui ne proclame qu'une seule foi, qu'une seule loi, qu'un seul Dieu, source infinie dont tout dérive et vers laquelle tout remonte ; dites, est-il beaucoup de Français qui croient à cet amour, qui rêvent de cet amour, qui vivent, travaillent, progressent dans cet amour !!!... Ceux qui l'ont entrevu, on peut les compter. Le Dieu de la raison et de l'amour universel n'est pas dans l'amour des romans français. Quand il y sera, l'humanité aura fait un pas immense. Car alors, il n'y aura plus ni juifs ni catho-

liques, ni protestants, ni socialistes, ni libres penseurs, il n'y aura que des enfants d'un même Dieu et d'un même pays, des frères enfin, sinon parfaits du moins perfectibles, avançant dans la voie tracée par l'amour, véritable nuée de feu descendue du ciel pour servir à la créature de guide lumineux sur la terre et d'échelle céleste pour monter à l'immortalité.

Certes, il n'est pas nécessaire que tous les Français, toutes les Françaises, deviennent des Walter et des Emeraude, il suffit qu'il y en ait un certain nombre au sommet de la société, au cœur de l'aristocratie de l'intelligence, pour créer des couples d'amour qui, forts de leur fidélité, forts de leur foi dans la grandeur de l'homme spirituel et matériel, et niant la mort, le temps, l'espace, traceront de profonds sillons dans les flancs de l'humanité, au risque de la faire saigner, et y planteront des épis de justice, de vérité, de charité, de liberté et de fraternité.

Si jamais je crée un homme et une femme, ma mission sera accomplie. Je serai l'égal de l'ETRE qui a dit : « Créons l'homme à notre image et une femme pour lui servir de compagne, afin qu'ils deviennent une chair et un esprit. »

ALEXANDRE WEILL.

Paris, dans une nuit de novembre 1858.

EMERAUDE

—

Du sang nouveau pour la jeunesse.

I

De tout temps, la ville de Francfort, représentée sous la figure d'une vierge s'adossant contre le Taunus et baignant ses pieds dans le Mein, a eu son gouvernement propre et une constitution plus ou moins républicaine. Dieu, la nature, les empereurs d'Allemagne l'ont comblée de priviléges et de faveurs. Les traités de 1815 l'ont de nouveau proclamée *ville libre*. Depuis ce temps, Francfort se gou-

verne par un corps législatif, un sénat et deux bourgmestres : le premier bourgmestre représente le pouvoir exécutif, le second est vice-président de la république. Tous les citoyens peuvent être élus membres du corps législatif. Les bourgmestres sont nommés par le sénat, mais pour une année seulement; ils ne peuvent être réélus qu'après une année d'interrègne.

En 1846, Julius Gunter, docteur en droit, fils d'un orfèvre de Francfort, fut, pour la seconde fois, nommé, à l'âge de quarante-sept ans, bourgmestre de sa ville natale. Gunter avait de l'esprit, du jugement, de la modération; il était homme de bien, pratiquant la justice et même la charité; mais il ne devait sa fortune extraordinaire ni à son talent, ni à sa personne, ni à son caractère.

Voici l'histoire succincte du docteur Gunter.

En 1793, un pauvre émigré français, qui pourtant n'était pas noble, tomba malade à l'hôtel de Wurtemberg à Francfort. Il s'était lié d'amitié avec le frère du maître-d'hôtel, ouvrier orfèvre, ayant travaillé deux ans à Paris et parlant français.

Quelques moments avant sa mort, l'émigré fit appeler son ami l'orfèvre et lui dit :

— Gunter, j'ai une fille qu'avant ma maladie j'ai placée maîtresse de français dans un pensionnat de jeunes demoiselles. Elle n'a que dix-huit ans. Hélas ! demain peut-être elle sera orpheline de père et mère, dans un pays dont elle ne sait seulement pas la langue. Promettez-moi de veiller sur elle comme un frère ; je prierai là-haut pour votre bonheur.

— Il n'y a pour moi qu'un moyen de veiller sur votre fille, répondit le jeune homme. Je l'ai vue plusieurs fois quand vous lui avez permis de passer la nuit à votre chevet Donnez-la moi pour femme.

Le pauvre moribond, transfiguré de joie, pressa le jeune ouvrier contre son cœur et s'écria :

— Merci, mon ami. Je meurs content. Tu seras heureux : ma fille est un ange !

Dix minutes après il rendit son âme à Dieu.

Gunter tint parole.

Au bout d'une année de mariage, sa femme lui donna un fils. Madame Gunter, bien qu'elle

eût appris un peu d'allemand, parlait sa langue maternelle à son enfant.

Vis-à-vis de l'orfèvre Gunter, établi dans la *Sandgasse*, demeurait le banquier Bach. M. Bach n'avait qu'une fille unique, pour laquelle il avait fait venir une nourrice française de Nancy. Cette enfant avait trois ans de moins que le jeune fils de l'orfèvre. La nourrice, ayant appris qu'elle avait une voisine française, cherchait par tous les moyens à faire sa connaissance. Madame Gunter, à son tour, fut enchantée de parler sa langue à une compatriote. Grâce à cette liaison, la jeune Agnès voyait plus souvent M. et madame Gunter que son père et sa mère.

A l'âge de trois ans, la jeune fille du banquier tomba gravement malade. Sa guérison fut longue et pénible. Le médecin, par excès de prudence, ordonna de ne jamais contrarier en rien la volonté de cette enfant. Or, la petite Agnès ne demandait qu'une chose : aller chez M. et madame Gunter et jouer avec Julius. Mainte fois, madame Gunter la berçait dans ses bras en lui chantant des airs français, et la couchait dans le lit de son propre enfant.

Plus tard, une douce amitié s'établit entre Julius et Agnès. Chaque fois que la jeune fille rentrait du pensionnat auprès de ses parents, elle passait ses jours de fête chez M. et madame Gunter, qu'elle appelait petit père et petite mère.

Julius, destiné à l'étude de la jurisprudence, suivait les cours du *gymnasium* de la ville, lorsque son père mourut subitement d'un coup de sang.

Madame Gunter, presque anéantie par ce malheur, fut tout à fait au désespoir quand son fils lui annonça qu'il allait quitter l'étude du droit et se faire orfèvre, afin de soutenir l'honneur de la maison.

La mère éplorée disait ses douleurs à sa chère Agnès, qui alors avait seize ans. La jeune fille, essuyant les larmes de madame Gunter, lui dit :

— Petite mère, ne pleurez pas. Vous m'avez souvent appelée votre bon ange, je le serai toujours.

Le lendemain elle revint, tenant dans sa petite main trois mille florins en billets de banque, et dit à madame Gunter :

— Voici ce que mon père donne à Julius pour qu'il puisse continuer ses études à l'université.

Le père d'Agnès possédait une fortune de trois millions de florins. Il n'avait que cette fille d'une santé plus que délicate. De nouveau, le médecin de la maison avait répété que, pour conserver cette enfant, il ne fallait jamais lui causer le moindre chagrin, ni contrarier sa volonté.

— Mon père, ajouta Agnès, fait tout ce que je veux. Je lui ai dit que j'aimais mon petit ami Julius; il m'a fait observer que, par ordre du médecin, il ne me marierait pas avant que j'eusse atteint vingt-deux ans. Tant mieux, mon père, lui ai-je répondu; Julius aura alors vingt-cinq ans. » Ne me grondez pas, petite mère, poursuivit-elle, c'était là mon idée quand j'avais cinq ans. Julius était toujours mon petit mari, comme vous étiez et serez toujours ma petite mère.

Puis, s'adressant à son jeune ami, elle l'appela à part et lui dit :

— Je te donne la bague qui vient de ma mère; — c'était un anneau d'or avec une éme-

raude, — si d'ici à cinq ans Dieu me conserve la vie, et que toi, revenant de l'université, tu puisses me jurer que cette bague, représentant ta fiancée et qui ne quittera pas ton doigt, n'a jamais eu à rougir d'aucune de tes actions, je te la redemanderai et te donnerai en échange mon cœur et ma main. Mon père, pendant ce temps, payera tous les frais de tes études.

Ces sortes de promesses matrimoniales sont très-fréquentes en Allemagne. Bon nombre de jeunes filles riches choisissent elles-mêmes leurs futurs maris. Une fois liées de parole, elles restent fiancées durant des années. Plus d'un étudiant allemand échange l'anneau des fiançailles avec l'élue de son cœur avant d'achever ses études, et très-souvent les parents de la jeune personne pourvoient eux-mêmes aux frais universitaires, au vu et au su de tout le monde.

Julius Gunter, fidèle à la foi promise, ne s'occupait à l'université que de ses études et de sa correspondance avec Agnès. Revenu à Francfort, il fut nommé assesseur, juge, président du tribunal civil. Il épousa mademoiselle Bach. Grâce à l'immense fortune de sa

femme, grâce aussi à ses connaissances juridiques et surtout à son français, pour ainsi dire sa langue maternelle, il monta de grade en grade, entra au sénat, et fut élu bourgmestre de la ville quinze ans après son mariage.

Il avait une fille unique à laquelle, en souvenir de sa bague de fiançailles, il avait donné le nom d'Emeraude.

En 1846, Emeraude avait vingt et un ans.

—

II

L'hôtel de la famille Gunter se trouvait dans la rue de Mayence, appelée vulgairement la rue des Millionnaires. Les bureaux de M. Gunter étaient au rez-de-chaussée de l'hôtel, les appartements au premier et au second; le troisième était occupé par les domestiques. Parmi ces derniers figuraient les deux laquais que la ville prête à son bourgmestre, et qui tous les ans changent de maître. C'étaient deux originaux, tous deux du même âge, de la même taille et du même laconisme; ils portaient la livrée rouge, culotte de velours, guêtres de laine, paletot galonné d'or et chapeau tricorne. Ils s'appelaient, l'un Mathis, l'autre Steffen; mais Emeraude les avait baptisés, l'un *Soso*, parce qu'à toutes les questions il répondait

par le monosyllabe *so*, en changeant seulement d'intonation; l'autre *Iawohl*, parce que, de même que son camarade, il n'avait jamais d'autre réponse que *iawohl*, quoi qu'on lui dît. Tous deux, d'une honnêteté et d'une discrétion exemplaires, étaient très-fiers de leur haute position sociale derrière le carrosse de M. le premier bourgmestre de la ville libre de Francfort.

Le domestique particulier de M. Gunter s'appelait Jacob. Il avait déjà servi dans la maison du père de madame Gunter, où il s'était marié. Madame Jacob, de simple cuisinière qu'elle était, s'éleva bientôt au grade de femme de confiance; toute la dépense de la maison passait par ses mains, et depuis longtemps elle ne rendait ses comptes qu'à mademoiselle Emeraude.

Madame Gunter, toujours souffrante, à moitié paralysée, couchée sur sa chaise longue, ne sortait presque jamais. Elle disait à ses amies : Je ne vis ni par moi ni pour moi. L'affection et les soins de mon mari et de ma fille soutiennent mon existence; ils m'aiment tant, que je leur fais le sacrifice de mes dou-

leurs et que je ne me laisse pas tout à fait mourir.

Madame Gunter avait recueilli et élevé dans sa maison une nièce, jeune orpheline de père et mère. Johanna avait trois ans de moins qu'Emeraude.

Mademoiselle Gunter avait sa petite voiture, sa loge au théâtre et son banc à l'église. Comme toutes les jeunes filles allemandes, Emeraude sortait seule. De temps en temps elle était accompagnée de Johanna, ou bien elle se faisait suivre de loin par Jacob, qui l'avait vue naître et qui était spécialement attaché à son service.

Quoique élevée dans l'opulence, Emeraude n'aimait en tout que la simplicité élégante. Ce goût s'accordait avec toute sa personne.

Elle n'était pas précisément belle; elle n'avait surtout pas la fraîcheur éclatante de sa cousine, fraîcheur qui est pour ainsi dire l'apanage de la beauté allemande; mais tout en elle, jusqu'à sa toilette, avait un cachet de distinction et réflétait la grâce innée de son esprit.

Sa taille était svelte, élancée, harmonieuse;

ses traits, d'une grande pâleur, trahissaient, sinon une santé délicate, du moins une nature nerveuse et impressionnable. On ne l'eût pas remarquée pour sa beauté ; mais, au jeu de ses narines, d'une finesse, d'une flexibilité impossible à rendre par la peinture, on pouvait reconnaître une volonté aussi raisonnée qu'énergique. Ses lèvres, fines et roses, annonçaient à la fois un esprit pénétrant et judicieux. Sur son front, haut, large et lisse, ombragé par une chevelure soyeuse d'un blond châtain, resplendissait un rayon de raison divine, et dans son regard bleu, profond, souriant, on entrevoyait un coin de son âme qui était toute candeur, toute bonté et toute charité.

Grâce à son père et à sa mère, Emeraude parlait français comme une Française ; c'était sa langue de prédilection.

Cela ne l'empêchait pas de savoir parfaitement l'allemand et de lire sans dictionnaire un livre anglais ou italien. Son père avait été son professeur de langues et de musique.

M. Gunter avait une belle voix de ténor léger, et, dans les grandes occasions, le roi

de Francfort chantait lui-même au bénéfice de ses pauvres.

Emeraude était bonne musicienne ; mais, en musique comme en poésie, comme dans toutes les branches de l'art, y compris la toilette, elle n'aimait et n'admettait que des sentiments vrais et simples, représentant pour ainsi dire la mélodie, soutenus par des raisons claires et logiques, qu'elle appelait l'harmonie.

Pour le lecteur français, une jeune fille honnête et sage doit être, sinon ignorante, du moins illettrée, n'ayant jamais lu ni roman, ni drame, ni épopée.

De là vient que, dans presque tous les romans français, il n'est question que de femmes mariées. La jeune fille n'existe pas comme volonté, comme âme libre et agissante.

Il n'en est pas de même en Allemagne.

L'Allemande mariée ne figure dans le drame de l'amour que comme mère, rarement comme épouse. Toute la poésie de l'amour flotte sur les têtes blondes des jeunes vierges, comme la flamme bleue tourbillonnant sur la branche verte qui sent le feu. En Allemagne, la jeune

fille, dès l'âge de dix-huit ans, fait les honneurs de la maison. Elle discute avec les hommes, ou du moins assiste aux discussions des amis de ses parents. Rien d'humain ne lui reste étranger. On parle devant elle, amour, mariage, divorce, surtout poésie, littérature, histoire, peinture, musique, et même politique.

Au théâtre, au bal, la jeune fille paraît quelquefois décolletée; la mère, jamais! Très-souvent la toilette élégante et riche de la fille contraste avec la toilette plus que simple de la mère.

Qu'on juge de la différence des mœurs de ces deux pays si près l'un de l'autre!

Emeraude, en vraie Allemande, était versée dans la littérature poétique de tous les pays civilisés; elle avait lu en prose et en vers tous les grands maîtres de l'idéal. Et d'abord la Bible traduite par Luther, elle l'avait lue et relue; — une Allemande, si illettrée qu'elle soit, possède la Bible; — puis une traduction des grands poètes grecs et latins. Elle avait lu tout Shakespeare, moitié en anglais, moitié traduit par Schlegel, et tout Caldéron, traduit

par Tieck. Elle connaissait les chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine, de Molière, de Lafontaine, de Voltaire et de Rousseau. Elle avait essayé de traduire le Tasse et les sonnets de Pétrarque. Quant à Dante, elle avoua ne pas le comprendre. Emeraude disait souvent : Je n'admets la profondeur qu'à la condition qu'on mette une lumière au fond ; sans lueur, toute profondeur n'est que ténèbres. Elle appliquait cette maxime aux philosophes et aux poètes allemands. Un auteur que je ne comprends pas, disait-elle, à qui peut-il s'adresser? Au savant? A quoi sert le savant s'il ne peut me faire comprendre son maître? Tout cela n'est qu'une camaraderie de ténèbres. La nuit même, pour être admirée, a besoin d'étoiles!

De même, dans la musique, Emeraude n'admettait ni obscurité, ni bizarrerie sous prétexte de science, voire de génie. Toute musique qui n'était pas l'expression d'une pensée mélodieuse nettement accusée et accompagnée d'une harmonie logique non tourmentée, était condamnée, exclue du salon de son père, le compositeur s'appelât-il Beethoven.

Elle appliquait ces mêmes principes à sa toilette. Toute couleur indécise, violentée, mélangée (les raies, les carrés, les semis), était bannie d'avance ; elle n'aimait que les couleurs unies. Une fois la robe choisie, dont la nuance devait s'accorder avec son teint, elle songeait aux accessoires comme autant de contrastes. Pour elle, la robe représentait la mélodie, et le reste de la toilette l'harmonie d'accompagnement.

Elle était toujours soutenue dans ses opinions par le docteur Finner, le médecin de sa mère, le compagnon d'université, l'ami inséparable de son père. Finner, du même âge à peu près que Gunter, s'était acquis une grande réputation scientifique dans toute l'Allemagne, autant par ses ouvrages de médecine que par ses cures. Deux universités allemandes l'avaient appelé comme professeur de clinique ; mais M. Finner, en véritable enfant de Francfort, ne put jamais se décider à quitter sa ville natale, sa liberté de flâner aux environs, ses malades et ses pauvres, car il était aussi charitable que savant. C'était presque un médecin de génie, mais qui avait les défauts de

ses qualités. Il était brusque de langage et de gestes ; sa franchise égalait pour le moins sa science. Dès qu'un malade refusait de suivre ses conseils, ou pour peu qu'il négligeât ses prescriptions, il l'abandonnait à son sort et n'allait plus jamais le voir. Ce n'est pas, disait-il, que je compte sur ma médecine ; mais ce malheureux ne veut pas guérir ; sa volonté n'est pas assez forte pour combattre et vaincre la maladie représentant la volonté du mal ; je ne puis donc rien pour lui. — Il n'y a qu'une santé, disait-il encore, de même que la fièvre est bien la seule maladie, car elle est la source de tous les genres de mort ; la fièvre ôte à l'homme la raison de sa liberté. Le médecin alors doit le guérir, s'il le peut, comme on guérit un enfant.

Finner venait presque tous les jours dîner avec son ami Gunter et passer la soirée avec Emeraude, à moins qu'il ne fût appelé au dehors pour son service. Il était garçon, et quand on lui parlait mariage, il répondait qu'il était amoureux d'une fée et qu'il ne se marierait jamais.

Johanna, plus jeune, plus fraîche, plus vo-

luptueuse de formes qu'Emeraude, était en tout le contraste de sa cousine, bien que leurs études et leurs lectures fussent presque les mêmes. Johanna n'aimait en tout que les choses voyantes et criardes; elle avait des enthousiasmes exagérés qui duraient dix minutes, puis des antipathies aussi prononcées, disparaissant de même. Les jeunes gens qu'elle détestait sans raison rentraient en faveur auprès d'elle par un compliment, si extravagant, si menteur qu'il fût. Tel auteur qu'elle avait proclamé sans talent devint un grand homme après un succès éphémère mais bruyant. Au théâtre, assise à côté d'Emeraude dans la même loge, on la voyait souvent applaudir une pièce que huit jours auparavant elle avait trouvée ennuyeuse, absurde.

Johanna avait des cheveux bruns, — en Allemagne, on dit *noirs*, — d'une grande abondance, d'une grande beauté, et deux grands yeux brillants comme des escarboucles. Elle n'était pas très-grande, mais extrêmement bien faite, et elle le savait.

Elle acceptait avec fureur toute nouvelle mode, sauf à l'abandonner le lendemain et à

s'en moquer. Parfois, quand elle s'enthousiasmait, soit pour un livre, soit pour un morceau de musique, soit pour un poète médiocre, Emeraude lui disait :

— Saurais-tu me dire la raison pourquoi cela te plaît tant ?

— Toujours avec tes raisons ! répondait-elle. Le sentiment n'a que faire de la raison.

Un soir, à la fin d'une discussion de ce genre, en présence du docteur Finner, Johanna, poussée à bout, dit à Emeraude :

— Et si tu aimais, pourrais-tu m'en accuser la raison ?

— Certainement, répondit Emeraude. Non-seulement je saurais t'en donner une, mais plusieurs. Je prétends, moi, et le docteur est de mon avis, que tout sentiment manquant de raison pour base, est faux, passager, sinon dangereux. Dieu est toute raison.

— La fièvre seule, ajouta Finner, n'a pas de raison.

Johanna, aussi envieuse que malicieuse, s'écria tout impatientée :

— Tu parles, Emeraude, comme la déesse

Minerve. Il ne te manque qu'un Télémaque et qu'un hibou!

Emeraude, la bonté même, ne répondait jamais aux impertinences de sa cousine, de peur de faire rougir une orpheline. Johanna, d'ailleurs, était la seule nièce de Gunter; il l'avait adoptée et lui avait destiné une dot de cent mille francs.

Mais le docteur, qui détestait Johanna et qui disait d'elle qu'elle avait tous les défauts d'une enfant abandonnée, lui répondit :

— Vous, vous croyez être une Vénus! Vous épouserez un Vulcain quelconque que vous aimerez huit jours sans raison. Heureusement les Vulcains allemands peuvent demander le divorce à Jupiter!

—

III

Le jour du dix-huitième anniversaire de la naissance d'Emeraude, M. Gunter, après avoir embrassé sa fille, lui dit en présence de sa mère :

— Mon enfant chérie, je sors de l'église; je me suis prosterné devant Dieu pour le remercier de nous avoir comblés de bénédictions et surtout de nous avoir donné une fille comme toi. Ecoute, Emeraude : mon intention n'est nullement de te flatter parce que tu es notre enfant; tu le sais, je ne t'ai jamais gâtée; mais, en ma qualité de bourgmestre, je connais bien des secrets de famille, je sais bien des filles qui abreuvent de chagrins et de larmes leurs père et mère. Or, depuis que tu existes, je viens d'en faire l'observation à ta

mère, tu ne nous a jamais causé le moindre chagrin. Tu sembles ne vivre et n'agir que pour la joie de notre cœur. Tu es non-seulement une enfant obéissante, raisonnable, aimante, mais en toi tout est accompli. Tu devines nos pensées, tu as l'intuition de l'amour filial. Non-seulement tu plais à tes parents, mais toute la ville, à ton égard, est d'accord avec nous. Que tu sois bénie, âme chérie !

Emeraude, embrassant sa mère qui pleurait de joie, répondit :

— Mon père, si je n'étais chrétienne, vous me rendriez fière. Comment voulez-vous que je ne sois pas bonne ? Je suis votre fille, un autre vous-même, et je suis si heureuse ! Rien ne me manque pour ma parfaite félicité que la santé de ma mère.

— Tu entres aujourd'hui dans ta dix-neuvième année, répliqua le père. Bien des demoiselles se marient à cet âge. Ta mère et moi, nous avons passé la nuit à causer de ton avenir ; tu sais combien nous t'aimons, mais notre amour n'est pas égoïste. Toi aussi, tu dois tôt ou tard éprouver le suprême bonheur d'être mère et d'avoir une fille qui te ressemble.

Dieu nous a donné assez de fortune pour être au–dessus de toutes les considérations sociales qui font tant de mariages mal assortis, tant d'époux malheureux et même tant d'enfants dénaturés. Je t'annonce donc, ma fille, que non-seulement jamais je ne te marierai sans ton consentement, mais que l'homme que tu distingueras sera mon fils, et que dès aujourd'hui tu es libre de choisir un mari.

— Mon père, répondit Emeraude, je vous aime et vous admire tant, vous rendez ma mère si heureuse, que jamais je ne choisirai un mari, à moins qu'il ne vous ressemble en tout. Vous le voyez, je ne me marierai pas de sitôt.

— Flatteuse! s'écria M. Gunter. Tu exagères mon mérite. Tu sais pourtant que je dois tout à ta mère. Certes, nous ne pourrions pas nous habituer, ta mère et moi, à ne plus te voir jour et nuit autour de nous, et la seule grâce que je te demande, c'est de rester avec nous après ton mariage. Chère enfant, je connais bien ton âme. Tu aimeras ton mari, pour peu qu'il soit digne de toi, avec ta force raisonnante, c'est-à-dire avec une passion idéale et

éternelle. Les femmes de sentiment font quelquefois de grands sacrifices à leur amour ; par contre, le sentiment suit d'ordinaire le vent de la passion sans boussole. Mais, quand une femme de raison aime, elle sacrifie tout à cette foi motivée, même ses parents. Le plus grand sage, dit-on, est un homme qui se connaît. Il en est de même de l'amour : le plus fort est celui qui se connaît ou qui croit se connaître.

— C'est très-possible, dit Emeraude. Aussi je vous promets de ne jamais donner ma main à un homme qui ne vous aime d'avance tous deux comme un fils. Je m'engage, du reste, à épouser le mari que vous me destinez, certaine qu'il sera digne de mon affection et de la vôtre. Mais, avant tout, attendons que maman soit tout à fait rétablie. N'est-ce pas, mère chérie ?

Madame Gunter appela sa fille auprès d'elle, la pressa contre son cœur et dit :

— Tu es et sera toujours mon orgueil et ma vie. Tu es mon ange.

— Papa, s'écria Emeraude, viens gronder

maman ; elle m'aime plus que toi. Tu n'es donc pas un ange ?

Emeraude, comme toutes les Allemandes, tantôt tutoyait son père, tantôt lui parlait au pluriel.

— Eh bien, poursuivit-elle, moi je t'assure que je n'ai point encore trouvé un homme si bon, si sage, si doux que toi. Maman est une ingrate.

Ces scènes de tendresse intime se renouvelaient souvent entre ces trois êtres qui s'adoraient. M. Gunter avait bien accordé à sa fille le pouvoir de choisir un mari, mais il eût été douloureusement surpris si Emeraude, le prenant au mot, lui eût dit : Mon père, mon choix est fait, je me marie ! Emeraude lui était aussi nécessaire pour la vie que l'air. Malgré sa tendresse paternelle, M. Gunter eût sérieusement souffert si sa fille eût porté son affection sur un homme supérieur. Il aurait sans doute consenti au mariage, mais non sans verser une larme d'inquiétude, car il craignait que sa fille, une fois mariée et mère de famille, ne les aimât moins, lui et sa chère compagne. Ce sentiment, d'ailleurs, tourmente

souvent les pères et mères qui n'ont qu'une fille. Il est des maris jaloux de l'affection vive qu'ont leurs femmes pour leurs parents, et qui, pour la leur faire oublier, les arrachent de la maison paternelle. Or, leur enlever Emeraude, c'eût été leur enlever la vie.

De longtemps donc il ne fut plus question de mariage.

—

IV

A l'âge de dix-neuf ans, Emeraude, sur les instances de sa mère, entreprit quelques voyages, accompagnée de son père, de M. et madame Jacob. A Paris, où elle fut présentée à la cour, elle avait gagné l'affection particulière de S. A. R. la duchesse d'Orléans. A Vienne, à Berlin, elle avait vu la société d'élite de la cour et de la ville. Madame Gunter eût désiré que sa fille fît une excursion en Italie; mais Emeraude refusa, parce qu'au retour de son voyage, elle avait trouvé sa mère plus souffrante.

Elle venait d'accomplir sa vingtième année lorsque son père résolut d'aborder de nouveau la question du mariage.

— Ma fille, dit-il, tu te rappelles l'expres-

sion sincère de mes vœux d'il y a bientôt deux ans. Depuis ce temps tu as vu le monde des grandes villes. Tous les jours j'attends que tu prennes l'initiative à ce sujet. En vain! Tu nous parles de tout, excepté de ton mariage. Je sais que tu es capable de sacrifier ton avenir à tes parents; mais je t'avertis que, ni moi ni ta mère, nous n'acceptons ce sacrifice. Ainsi donc, fais un choix et marie-toi.

— Mon père, dit Emeraude, jusqu'à présent j'ai été fière d'être la fille de M. Gunter. Si l'on m'a si bien reçue à Paris, à Berlin, à Vienne, c'est que je suis la fille du bourgmestre de Francfort. Il se peut encore que quelques jeunes gens de bonne famille m'aient fait leur cour, parce qu'ils savaient que je suis la fille unique d'un excellent millionnaire. Or, tu le sais, en me mariant, je ne suis plus mademoiselle Gunter, mais madame une telle; Dieu sais quel nom cet être me donnera! Quand donc je trouverai un homme dont je serai fière de porter le nom, aussi fière que du vôtre, mon père, je vous le dirai. Jusqu'à présent je n'en ai pas trouvé.

— Tu as donc cherché? demanda M. Gunter.

— J'ai beaucoup lu pendant ces deux dernières années, répondit Emeraude. Or, j'ai l'habitude, quand je lis un livre, de me faire un jugement et sur l'œuvre et sur l'ouvrier. J'admets toutes les vraies gloires; et, quoique je sois ta fille, mes prétentions ne sont pas exagérées. Avant tout, je préférerais un homme qui *fût* à un homme qui *eût* quelque chose.

— Et tu as raison, dit le père.

— Un jour, poursuivit la fille, j'ai parcouru, pour m'amuser, la liste de toutes les célébrités du passé. On dit que les grands hommes sont de petits maris. Soit! Encore doit-il y avoir un choix à faire. A commencer par les nôtres, je ne crois pas que j'eusse aimé Gœthe, malgré sa beauté et son génie; mais j'avoue que j'eusse peut-être épousé un homme tel que Schiller, si laid qu'il fût. Si j'avais eu à choisir entre Luther et Frédéric le Grand, j'aurais opté pour le premier, malgré sa pauvreté et ses brusqueries. De nos jours, toute l'Allemagne connaît les deux grands écrivains Heine et Bœrne; on dit que le premier était très-beau dans sa jeunesse; on sait que le se-

cond a toujours été laid et maladif. Eh bien, je n'aurais pas hésité un instant, si j'avais eu à me prononcer : j'eusse choisi Bœrne dont le génie est dans la pensée raisonnée et motivée. J'eusse pris Corneille de mes deux mains, mais j'aurais détesté Racine qui fut ingrat, faux et dévot; défauts que j'exècre, ne fussent-ils que l'ombre d'un génie rayonnant comme le soleil. Veux-tu que je poursuive les études matrimoniales que j'ai faites sur les grands peintres, les grands musiciens, les grands philosophes et les grands rois? Je n'aurais aimé ni François I[er], ni Charles-Quint, ni Louis XIV; mais j'eusse aimé Henri IV, et Joseph II.

— Et quel est ton *criterium?* demanda Gunter; je veux dire la *mesure de raison* avec laquelle tu juges ces grands hommes.

— Je la dois à l'ami Finner, un grand philosophe, celui-là. Suivant lui, il n'y a que trois classes d'hommes : ceux qui font le bien, ceux qui font le mal, ceux qui font tantôt le bien, tantôt le mal, selon leurs intérêts bien ou mal entendus.

— Je t'interromps, ma fille : Finner n'est

qu'un plagiaire de mon ami Schoppenhauer qui ne demeure pas loin d'ici. Ce penseur, car c'en est un, classe les hommes en trois catégories : les bons, faisant le bien malgré eux et à leurs dépens ; les méchants, faisant le mal, même au risque de s'en faire à eux-mêmes ; les égoïstes, faisant tantôt le bien, tantôt le mal, selon le degré de leur intelligence, car souvent, le sot espère que le mal tournera à son profit, tandis que l'homme raisonnable sait par expérience de l'histoire, et aussi par intuition, que le bien seul profite et conduit au bonheur.

— Soit, mon père ; tu dis mieux que moi la même chose. Peut-être ton penseur a-t-il pris cette idée à un Français ou à un Anglais. N'importe. La vérité est toujours plus ou moins vieille ; c'est peut-être pour cela qu'elle ne sourit pas toujours à la jeunesse. Mais Finner prétend que le talent et le génie n'entrent pour rien dans cette classification. Ainsi nous connaissons des sots, hommes de bien par instinct.

— C'est vrai, dit le père. Heureux les *bons* pauvres d'esprit !

— Et tu dois avoir connu des hommes de talent et même de génie qui faisaient le mal !

— Cela s'est vu.

— Et il doit y avoir des égoïstes d'esprit, comme il est des intelligences pauvres, mais pleines de dévouement.

— Bien, dit le père ; mais où veux-tu en venir ?

— Je veux te dire, mon père, que mon choix est tout fait. *Je désire épouser un homme de talent qui soit en même temps un homme de bien ;* un homme enfin qui fasse honneur à son sexe et à son créateur. Tu le vois, je vise bien haut. C'est ta faute, tu es un de ces hommes. Tu fais le bien, d'abord d'instinct, parce que tu es bon, parce que tu compatis aux chagrins de ton ami, aux douleurs de ton prochain ; puis, tu le fais par principe, parce que le bien c'est le beau, parce que le beau est ton idéal et parce qu'enfin tu aimes la renommée, seule chose qui reste de l'homme. Moi seule, quoique femme, je me suffirais pour faire le bien ; mais, je le sens, la gloire ne rayonnera sur ma tête que comme reflet de l'auréole de mon

mari. Et comme, pour être heureuse avec un homme, il faut que cet homme se réjouisse du bonheur d'autrui, son œuvre, mon mari doit aimer le bien pour le bien. Finner m'appelle la *déesse Raison*. En tout cas, je n'aimerai jamais sans raison.

— Mais, quand tu aimeras de raison ?

— Ce sera pour la vie et l'éternité !

— Et tu oublieras ton père ! dit Gunter.

— Jamais ! s'écria Emeraude en lui sautant au cou. C'est parce que je veux toujours aimer mon père, un homme de bien, que je n'aimerais pas un mari qui n'eût donné des preuves de ses principes humains. Son affection sera pour vous, à moi sa gloire ! Elle ne rayonnera sur le monde qu'à travers mon âme.

— Ecoute, ma fille, dit Gunter d'un ton sérieux. D'abord cet homme idéal que tu cherches est un véritable phénix ; cela se voit une fois dans un siècle. Tu me flattes, tu présumes trop de mes forces intellectuelles ; tu me mets sur un socle si haut, que je sens le vertige, rien que d'y penser. Les aigles seuls savent planer, et je ne suis pas un aigle. Je ne suis ni un homme de génie, ni même un

homme de talent. Un homme de bien, soit! Ta mère ne m'a pas choisi pour mon talent, — j'étais un des étudiants les moins bien notés pour les sciences, — mais parce que j'étais un brave jeune homme, doux de caractère, pas trop mal fait et assorti d'âge avec elle; en un mot, un jeune fiancé qui promettait de devenir un bon mari, un bon père de famille. Si j'eusse été un homme de talent, ma jeunesse eût été plus orageuse: le bon vin a besoin de fermenter. A la moindre escapade, à la moindre amourette, ta mère m'eût redemandé son gage d'amour. Si donc tu rêves un homme de génie, sois du moins franche et mets-le au-dessus de moi. Je laisserai, j'espère, un nom sans tache, mais aussi sans relief.

— Mon père, vous le savez, ma plus grande gloire sera toujours d'être votre fille obéissante.

— Pardonne-moi, ma fille, répondit Gunter, si j'ai froissé ta belle âme. Mais, franchement, tu demandes l'impossible, et nous désirons te marier. D'ailleurs, mon ange, pour que le génie ou même le talent d'un homme soit consacré, il faut du moins que cet homme ait

atteint la quarantaine. Lis plutôt les critiques et les jugements que les journaux du temps de Mozart et de Schiller ont portés sur ces géants, pendant qu'ils étaient jeunes et vivants. Je ne te parle pas de leur pauvreté, tu aurais été riche pour eux ; mais leur jeune génie était si peu reconnu qu'il ne leur rapportait pas de quoi subvenir au strict nécessaire. Or, ce phénomène existât-il sous tes yeux, je n'espère pas que tu désires épouser un homme de quarante ans. Si cela était, ton mari serait tout trouvé. Je te donnerais mon ami Finner; il a quarante-cinq ans.

— On pourrait choisir plus mal, répondit Emeraude.

— Admettons un instant qu'il n'en ait que vingt-cinq, reprit le père. Je l'ai connu à cet âge, c'était un mauvais sujet fini : l'eusses-tu aimé?

— Peut-être !

— Tu crois donc pouvoir reconnaître le génie ou le vrai talent d'un jeune homme! Eusses-tu deviné Rousseau et Voltaire quand ils n'avaient que vingt-cinq ans? Eusses-tu prédit à Mozart, à Beethoven, tout jeunes en-

core, qu'un jour l'univers serait rempli de leur gloire? Non, ma fille, Dieu ne donne pas tout à la fois; il est très-avare des dons glorieux, qui sont autant d'étincelles tombées de sa splendeur. Quand un homme réunit la jeunesse à la gloire, regarde bien autour de lui, tu trouveras tout près le malheur, l'exil, la folie, la mort enfin! Or, je ne désire pour toi que le bonheur. Je veux te voir aimée, adorée, heureuse. Quant à la gloire, je ne puis te la procurer : elle vient d'en haut.

— Tu as raison, mon père, répondit Emeraude; n'en parlons plus.

— Au contraire, ma fille, parlons-en. Je t'aime trop pour ne pas céder en tout à tes désirs. Vois, regarde autour de toi, cherche, scrute ton cœur. Si tu trouves cette merveille, je ne te refuserai pas mon consentement; mais hâte-toi, car je ne veux pas qu'on t'appelle la vieille demoiselle Gunter. Tu seras fiancée, si Dieu le veut, avant que tu aies accompli ta vingt et unième année.

—Mon père, répondit Emeraude, l'homme que vous m'aurez destiné — demain, aujour-

d'hui, à l'instant même — sera mon fiancé, mon mari !

Gunter, une larme de joie dans l'œil, pressa sa fille contre son cœur et la couvrit de baisers sur le front.

—

V

Cette fois-ci, le père Gunter, en tenant tête à sa fille, avait prêché pour son saint. Depuis longtemps, le second bourgmestre Cormélius lui avait demandé la main d'Emeraude pour son fils unique. Gunter, tout en désirant cette alliance, avait toujours fait des réponses dilatoires, ajoutant que c'était au jeune homme à se faire agréer par sa fille. Je serais heureux, disait-il au père Cormélius, d'avoir votre fils pour gendre ; mais, avant tout, il faut que ma fille l'aime et le choisisse.

Cormélius fils avait trente ans. Comme Emeraude, il était enfant unique et héritier d'une fortune encore plus considérable que celle de Gunter. Les Cormélius, patriciens de la ville de Francfort, étaient banquiers de

père en fils; plusieurs d'entre eux avaient occupé des fonctions municipales ou étaient membres du corps législatif, mais le dernier seul s'était élevé jusqu'au poste d'honneur de sénateur et de second bourgmestre.

Le jeune homme avait fait ses études d'abord au *gymnasium* de Francfort, puis à l'université de Heidelberg. Mais comme le père Cormélius, qui de bonne heure avait jeté son dévolu sur Emeraude, connaissait la prédilection de la famille Gunter pour la langue et les manières françaises, il avait envoyé son fils, dès son retour de l'Université, à Paris, où il vivait en petit-maître, ayant hôtel, voiture et gens, et dépensant près de cent mille francs par an, le tout sous prétexte de compléter son éducation.

Le jeune Cormélius se plaisait tant dans la capitale des plaisirs, qu'il ne songeait plus à sa ville natale. Son père avait beau de temps en temps lui parler de ses vues sur la fille du bourgmestre, le fils répondait qu'il ne comptait pas encore se marier, qu'il fallait que jeunesse se passât; que d'ailleurs il avait encore beaucoup à apprendre, surtout à désap-

prendre, pour être à la hauteur de son temps. Gunter avait promis à son collègue Cormélius de l'avertir des vœux de sa fille, et de donner la préférence à son fils sur tout autre prétendant, à moins d'un refus formel d'Emeraude, ou de son choix prononcé pour un autre jeune homme. Dans une dernière conversation à ce sujet, Gunter avait dit au père Cormélius qu'à son grand regret sa fille ne songeait point encore au mariage, qu'elle n'avait fait encore aucun choix, et que lui Cormélius ne ferait pas mal de faire revenir son fils de Paris. Il se peut, ajouta-t-il, que votre fils plaise à ma fille; quant à moi, je l'agrée d'avance.

Pour le coup, le père Cormélius ordonna à son fils de vendre chevaux, voitures et meubles, de congédier ses gens et de revenir à Francfort. Vous pouvez, lui disait-il dans sa lettre, faire vos adieux définitifs à Paris. Non-seulement je veux que vous vous mariiez; mais, étant décidé à quitter les affaires, vous présiderez à la maison Cormélius. Jeunesse est passée. J'ai fait mon devoir; à vous d'accomplir le vôtre. Je ne veux point de réponse. Si vous revenez, je pardonne toutes vos fautes

et payerai toutes vos dettes ; et si mademoiselle Emeraude, qui refuse des ducs et pairs de France, daigne accepter vos hommages et vous accorder sa main, je vous tiens pour le plus heureux des mortels.

Théodore Cormélius fit ses adieux à ses amis ainsi qu'à ses maîtresses de Paris, et partit pour Francfort.

Cormélius fils était ce que vulgairement on appelle un bel homme, haut et svelte de taille. Il avait de belles dents, de beaux traits et une jolie petite moustache. Le devant de sa tête commençait à se dégarnir un peu; mais, comme il avait bel et bien le diplôme de *doctor juris utriusque*, il attribua cette perte de cheveux à des veilles studieuses trop prolongées. Cormélius avait vu le grand monde à Paris, où les belles manières tiennent lieu d'esprit et de savoir. Il était doux de caractère, très-sobre de paroles, deux qualités fort estimées dans un monde où l'on aime mieux l'absence d'esprit que le manque des convenances. Sa voix naturellement basse avait pris des tons insinuants et des inflexions mielleuses que l'on n'entend que dans certains salons confits,

où les hommes de mérite sont forcés de se mettre au niveau des banalités du jour pour être bien accueillis, pour être seulement écoutés. Contrairement aux usages allemands, Cormélius parlait bas et savait écouter. Il possédait plusieurs langues, et, quand il discutait science ou politique, il se bornait à poser de temps à autre une question à son interlocuteur, sans jamais s'expliquer lui-même sur quoi que ce fût. On vantait partout son érudition, sa discrétion, sa loyauté. Aux vertus allemandes qu'on lui croyait naturellement, on ajoutait les qualités françaises qu'il avait acquises dans le beau monde de Paris. Pourtant, pour le psychologiste, la voix doucereuse et quelque peu enrouée de Cormélius, ses petits yeux couverts de paupières en ronde bosse et surplombant, trahissaient une grande dissimulation, sinon de la fausseté. A Paris, personne, pas même ses amis intimes, ne lui avait connu une maîtresse, bien qu'il fît sa cour taciturne à toutes les célébrités faciles du théâtre et du salon. Vers la fin de son séjour seulement, il fut question d'une danseuse ayant plus de beauté que de talent, qu'il

avait publiquement promenée dans sa voiture aux courses de la Marche. Hasard ou non, cette danseuse, qui s'appelait Violande Leclerc, était depuis quelque temps attachée comme premier sujet au ballet du théâtre de Francfort.

VI

Huit jours avant la fête de Pentecôte, le père Gunter, rentrant du sénat qui venait de le charger d'une mission secrète pour Vienne, fit appeler son ami Finner. Celui-ci arriva en toute hâte.

— Tranquillise-toi, lui dit Gunter, je me porte bien; assieds-toi et écoute-moi. Tu es le seul homme que je consulterai à ce grave sujet; cela rentre, d'ailleurs, dans tes attributions, car il s'agit de mariage, et, selon ma femme, le mariage est une question de vie et de mort. Que penses-tu du jeune Cormélius ?

— Je pense, dit le docteur, que tu l'as choisi pour gendre; voilà trois mois que je pense cela.

— Eh bien, qu'en dis-tu?

— Physiquement, reprit le docteur, Cornélius est un beau garçon, il a une immense fortune, il est jeune, il ne doit pas avoir de dettes et il ne fait pas, je suppose, de fautes d'orthographe, ni en allemand, ni en français.

— Tu plaisantes, mon ami... Crois-tu qu'Emeraude puisse l'aimer ?

— Emeraude l'épousera, ne fût-ce que pour faire plaisir à son père.

— Tu ne crois donc pas qu'elle l'aime? Voilà bientôt six mois qu'il lui fait sa cour.

— Emeraude, dit le docteur, fera toujours son devoir. Elle respectera son mari, n'importe lequel, pourvu qu'il soit honnête homme.

— C'est précisément pour cela que je te consulte. Je sais que je n'aurai qu'à dire : Ma fille, je t'ai fiancée avec Cornélius, pour qu'elle réponde : Mon père, j'allais te le demander, même si elle ne le pensait pas. Mais crois-tu qu'elle l'aimera, une fois mariée? car, avant tout, je veux voir ma fille heureuse. Je désire ardemment qu'Emeraude se marie.

— Voyons, dit le docteur : j'entre pour un

moment dans tes vues. Tu dois connaître les Cormélius. Y a-t-il eu dans cette famille des fous, des épileptiques ou des poitrinaires?

— Ah bah! dit Gunter. Les Cormélius sont une famille de bons vivants, tous gros et gras, ne mourant que de vieillesse.

— Bien, dit Finner. Qu'était le père?

— Banquier!

— Et le grand-père?

— Banquier!

— Et le bisaïeul?

— Banquier, mon cher docteur. La banque est leur élément.

— Y a-t-il eu dans cette famille un poète, un savant, un homme d'Etat, un grand homme de bien, une femme hors ligne?

— Pourquoi me fais-tu cette question?

— Parce que d'ordinaire les enfants, loin de ressembler à leurs pères et mères, — je parle du moral, bien entendu, — ont les qualités et les défauts de leurs oncles et tantes. Dans les grandes villes, où l'on ne connaît pas la filiation intérieure des familles, on est souvent étonné de voir un enfant frappé d'une infirmité que ses auteurs n'ont jamais connue,

ou bien se distinguer par un talent dépassant de cent coudées parents et grands parents. Mais, dans les petites villes, les vieillards, en jugeant un enfant, vous nommeront très-bien l'aïeul, l'oncle ou le grand-oncle doué des mêmes qualités, seulement né dans d'autres conditions sociales, favorisant plus ou moins le développement de ces mêmes qualités.

— Qu'est-ce que tout cela me fait? D'abord, cela me paraît un paradoxe; puis, pourvu que la fille d'Emeraude ressemble à sa mère...

— Ou à la grand'mère de Cormélius, répondit Finner, laquelle grand'mère était avare, sotte, dévote et peut-être couperosée.

— Voyons, mon ami, dit Gunter, tu désapprouves mon choix?

— Le fait est que tu n'as pas de chance, dit Finner. Francfort est une ville de soixante-dix mille habitants. Tu en eusses consulté soixante-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf, chacun d'eux se fût écrié : Bravo! Gunter! Oh! le beau parti, le beau couple! Des millions à remuer à la pelle! Un beau jeune homme et qui sera sénateur, bourgmestre même!.... Il y avait un seul homme

qui ne fût pas de cet avis : c'est justement celui-là que tu consultes !

— Qu'en conclure? demanda Gunter.

— Que je suis un imbécile, répondit Finner et que Francfort est peuplé de grands hommes.

— Tu ne crois donc pas au bonheur de cette alliance ?

— Ecoute-moi, mon ami. Si Emeraude était une belle jeune fille ordinaire, faite pour un banquier, un sénateur même, je te dirais : Marie-la à Cormélius. Il suffit qu'une femme soit honnête pour qu'elle aime son mari, et comme tôt ou tard elle s'attache plus à son enfant qu'à son époux, elle trouve, sinon le bonheur parfait, du moins une certaine félicité dans l'amour maternel et dans l'accomplissement du devoir conjugal. Mais Emeraude est une femme d'élite (il y en a plus qu'on ne pense) : ces femmes, sourdes à toutes les tentations matérielles, aveugles pour toutes les splendeurs terrestres, n'aiment que ce qu'elles admirent. Là, mon ami, est la grandeur de la femme chrétienne : elle exige d'un homme qu'il sache souffrir, mourir, s'il le faut, pour

l'honneur, la gloire, la justice, la liberté, absolument comme son Dieu est mort pour les hommes! Une femme ordinaire, sans être pour cela une âme dégradée, féliciterait son mari d'avoir pris la fuite dans une bataille, pour venir l'embrasser et apporter la becquée à ses petits. Emeraude et toutes les âmes idéales qui lui ressemblent, aimerait mieux que cet homme revînt, ou debout comme vainqueur, ou couché sur une civière! A cet homme, alors, elles voueraient un amour éternel, une foi à toute épreuve! Se drapant dans la pourpre de leurs sentiments divins, elles seraient glorieuses et, partant, vraiment heureuses! Or, ton Cormélius, je ne dis pas qu'il prendrait la fuite, mais il y a dix à parier contre un qu'il ne se trouverait pas dans la mêlée d'une bataille. Il aimera peut-être Emeraude; mais Emeraude, à coup sûr, ne l'aimera guère.

— Et moi donc! s'écria Gunter, est-ce qu'Agnès ne m'a pas aimé?

— Mais tu es un Achille pour ta femme, répliqua Finner. Elle te sait bon, juste, et te

croit beaucoup plus capable que tu ne l'es en réalité.

— Eh bien! s'écria Gunter un peu piqué, je vais te confondre et te prouver que je vaux mieux que tu ne crois. Et d'abord je mourrais très-bien pour l'honneur et la justice...

Finner, souriant, lui serra la main.

— Et si je tiens à marier Emeraude, entends-tu? c'est que je suis forcé de m'absenter pour le bien commun de notre ville. Oui, je vais partir pour Vienne dans le but d'engager l'Autriche à retirer sa garnison de Francfort. J'ai dit au sénat : Il se peut que cette mesure nous coûte plusieurs millions; mais, quant à moi, je suis prêt à en donner un de ma fortune privée.

— Tu as dit cela! s'écria Finner transporté de joie. Certes, tu compromets la fortune de ta fille. Eh bien, va le lui dire. Une enfant ordinaire, tout en se soumettant, murmurerait tout bas : Mais un million, c'est beaucoup d'argent! Emeraude, sans hésiter, te sautera au cou.

— Ecoute-moi toujours, dit le père Gunter. Je ne veux pas partir sans avoir fiancé ma

fille. Sans tes objections, je l'eusse peut-être mariée, car j'ai son aveu. Mais, puisque tu n'es pas de mon avis, qui est celui de toute la ville, je ne fais que la fiancer. Si, pendant mon absence, tu crois devoir persister ou que tu découvres un signe de mécontentement sur les traits d'Emeraude, je te donne plein pouvoir pour rompre cette alliance. Tu tiendras lieu de père à ma fille. Je l'aime plus que toi, tu l'aimes peut-être mieux. Quant à sa mère, condamnée qu'elle est, hélas! à rester sur sa chaise longue, elle ne doit pas être tourmentée de tout cela. D'ailleurs, madame Gunter est un peu de ton avis. Elle dit qu'il faut que toute jeune fille soit fiancée pour le moins pendant une année, afin de pouvoir préjuger soit de son bonheur, soit de son malheur futur. Je vais faire appeler Emeraude. C'est en ta présence que je veux lui annoncer ce que je viens de te dire. Je ne craignais que ton opposition..

— Je ne dis plus rien, répliqua Finner; j'approuve et j'envie.

— Qui donc?

— Mais... ce jeune homme! C'est, par-

dieu ! un heureux mortel. Et je ne sais pas ce qu'il a fait de bien, lui, ou son père, ou son oncle, pour posséder un tel trésor.

—

VII

Sur la rive gauche du Mein, à trente minutes de la ville, se trouve une forêt d'une assez grande étendue. Cette forêt se distingue par une allée de hêtres qui est une merveille de la nature, car jamais main humaine n'y a touché. Deux rangs d'arbres s'élancent en ligne droite à perte de vue; puis, joignant leurs vertes ramures, ils forment une ogive cintrée et touffue qui rappelle la colonnade du dôme de Cologne. Jamais rayon de soleil, même au cœur de l'été, n'a pénétré dans ce tunnel de verdure qu'on dirait un sanctuaire druidique ou un bosquet du temple de Vénus. A dix minutes de l'allée est la maison forestière (Forsthaus), jadis un rendez-vous de chasse,

aujourd'hui une hôtellerie servant de lieu de réunion aux promeneurs de Francfort, qui, par le beau temps, viennent en voiture, à cheval, à pied, se grouper autour d'une table, les hommes fumant des cigares, buvant un verre de vin, les femmes brodant auprès d'une tasse de thé ou de café. A la naissance du bois, tout près du chemin de fer de *Mein-Nekar*, se trouve une autre hôtellerie du même genre qui s'appelle *Sandhof*. C'est le bois de Boulogne de la ville de Francfort; mais, outre sa destination de promenade silvestre, il a une certaine importance politique et sociale pour la ville libre des bords du Mein.

Tous les ans, le mardi de la Pentecôte, les habitants de la ville, hommes, femmes et enfants, jeunes gens et jeunes filles, riches et pauvres, catholiques, juifs et protestants, nobles, bourgeois et artisans, se rendent au bois pour y passer la journée entière. Il ne reste dans la ville qu'un corps de constables et de pompiers.

C'est une fête égalitaire, la fête républicaine de la ville.

Au bois même, les familles se groupent en

tous sens. Les unes couvrent l'herbe de nappes blanches pour y étaler les vivres qu'on a apportés dans les équipages, dans des charrettes, sur des crochets, dans des paniers; d'autres déjeunent sur des tonneaux et des baquets renversés; on improvise des tables et des chaises; la plupart des arrivants se campent sur la mousse et déjeunent sur le pouce. Le vin, la bière, le cidre, coulent à flots. Le bourgmestre lui-même goûte en face du peuple, au son d'une *musique d'harmonie* exécutée par la garde civique et la garnison de la ville. Le repas fini, les élégants et les élégantes se promènent dans la grande allée depuis deux jusqu'à quatre et cinq heures. Cette promenade, espèce de *Longchamps,* est une véritable revue matrimoniale : les nouveaux fiancés s'y montrent d'ordinaire dans leurs plus beaux atours; les jeunes couples qui se fiancent dans le courant de l'été se sont presque tous vus et promis, du moins par l'aveu de leurs regards, le *jour du bois,* — c'est ainsi qu'on appelle cette fête.

Vers cinq heures, après avoir fait une visite aux salles de danse où le peuple prend ses

ébats de valse, de schottisch et de polka, sans que jamais la police ait besoin de le surveiller, tout le monde retourne à la ville, non sans avoir fait une dernière halte, soit au *Sandhof*, soit à la *Mainlust*.

Gunter ne s'était pas trompé sur le compte de sa fille ; il savait qu'Emeraude, n'ayant pas fait de choix, ne refuserait pas le jeune Cormélius.

— Ma fille, lui dit-il, en présence du docteur et de madame Gunter, en te fiançant avec le fils de mon ami Cormélius, je crois faire ton bonheur et celui de tes parents. Le jeune homme s'engage par contrat (sa parole m'eût suffi, mais c'est pour le cas où, ce qu'à Dieu ne plaise, je te manquerais) à ne jamais t'enlever des côtés de ta mère, sans ton consentement. Il a tout pour lui, famille, fortune, jeunesse, distinction, instruction et bonté. Ce n'est pas un idéal, un grand génie, mais un homme de bien et un galant homme. Pourtant, comme il a vécu deux ans à Paris et qu'avec le temps tu pourrais découvrir en lui, soit une tache dans sa conduite passée, soit un défaut de caractère, j'ai décidé, d'accord

avec Cormélius, ta mère et l'ami Finner, que le mariage n'aurait lieu que dans un an. Demain, le père Cormélius viendra me demander solennellement ta main pour son fils. Si tu n'as rien à objecter, je la lui accorderai. Mais tout cela restera entre nous jusqu'au *jour du bois*. Après demain soir, ton fiancé paraîtra dans ta loge, au théâtre de la ville : on chuchotera. Le lendemain, tu lui donneras le bras au bois : c'est là, tu le sais, dans notre ville, le signe public des fiançailles. Il n'y aura pas d'autre fête, car le surlendemain, mon amie, je pars et te laisserai seule avec ta mère, Johanna et le docteur.

— Vous partez, mon père, et sans nous ! s'écria Emeraude.

Ce cri involontaire fit froncer les sourcils au père Gunter. Finner, sans mot dire, s'éclipsa.

— Ma fille, dit Gunter après une pause, je vois avec peine que tu aimerais mieux m'accompagner que de rester ici. Si tu aimais ton fiancé !...

Emeraude ne répondit pas.

— Tu ne l'aimes pas, soit; mais tu l'aimeras.

— Je l'espère, dit Emeraude en s'efforçant d'être gaie. Je vous promets de faire mon possible pour l'aimer tout-à-fait.

— Ecoute, ma fille, dit Gunter : quand je t'aurai expliqué la cause de mon voyage, tu m'applaudiras. Il suffit de te dire que le docteur m'approuve. Mais, au premier mot contre cette union, ou dès que tu auras la certitude que Cormélius, malgré ses qualités, ne fera pas ton bonheur, tu peux considérer cette alliance comme rompue. Nos pères n'ont pas inventé les fiançailles pour rien; ma mère avait l'habitude de dire : « Un tel fiance qui n'épouse pas. » Tu auras le temps d'étudier ton cœur et le caractère de ton futur. Quant à lui, il t'adore.

— Que vous êtes bon, mon père! Eh bien, je promets d'être toujours sincère. Sans être amoureuse de Cormélius, je suis forcée de convenir que je ne trouve rien contre lui. En différentes occasions, il m'a prouvé qu'il est bon et qu'il désire réellement me plaire. Si j'avais fait un autre choix, je vous le dirais.

Je consens donc à me fiancer avec le fils de votre ami.

Gunter baisa le front de sa fille et lui exposa le plan et le but de son voyage.

— C'est à toi, dit-il, que j'adresserai mes lettres écrites en allemand avec des caractères hébraïques. C'est dans ce but que je t'ai fait apprendre ce genre d'écriture dont se sert la famille Rothschild quand elle a des secrets à confier à la poste. Cormélius père, qui me remplacera pendant mon absence, te fera remettre tous les papiers qui me sont destinés. Peut-être aurai-je besoin de ton français pour l'ambassadeur de France. Cela te va-t-il? es-tu contente de moi?

— Vous me rendez fière, mon père, répondit Emeraude.

— Dans peu de temps, mon enfant, tu seras aussi fière de ton mari que de moi.

—

VIII

Le soir du lundi de Pentecôte, Emeraude, Johanna et le jeune Cormélius venaient de partir pour le théâtre ; l'on représentait l'*Enlèvement du sérail* de Mozart, suivi d'un ballet allemand, lorsqu'un jeune homme de vingt-six ans se présenta dans l'hôtel Gunter et demanda une audience au bourgmestre.

Comme d'habitude, le père Gunter passait sa soirée en lisant ou en travaillant à côté de la chaise longue où reposait sa femme. Il venait de lui parler de son voyage, et lui recommandait de bien veiller sur sa chère santé, lorsque le domestique Soso entra pour annoncer qu'un jeune homme, ayant une communication importante et pressante à faire,

demandait une audience à M. le premier bourgmestre.

Gunter, croyant que cette communication concernait des affaires publiques, pria sa femme de l'excuser et se rendit au salon où l'impétrant avait été introduit par Soso.

Ce jeune homme n'était ni beau ni laid. Au premier coup d'œil, il n'avait d'extraordinaire qu'un front large, élevé, ombragé d'une abondante chevelure châtain clair, frisant naturellement et tombant en boucles capricieuses sur les épaules. En détail, tout en lui était bien. Il avait de beaux yeux bleus, des dents blanches et serrées, une bouche expressive, une main et un pied de race, et pourtant l'ensemble de toutes ces beautés n'avait rien de saillant, soit que son nez ne fût pas assez régulièrement planté, soit enfin qu'il fût plutôt de petite que de grande taille. Les petits hommes ont besoin du temps et d'un examen plus attentif pour se faire apprécier, pour faire valoir leurs beautés morales. Les hommes grands et bien faits, fussent-ils sots, plaisent au premier abord, parce qu'ils présentent tout ce qu'ils ont de beau, leur taille et leur figure; seulement,

plus on les regarde, moins on s'y attache. La beauté physique, si elle n'est pas soutenue par l'esprit, qui est à l'homme ce qu'est le parfum à la fleur, fatigue en très-peu de temps, plutôt qu'elle ne délasse. Elle n'est bonne que pour faire tapisserie; mais elle frappe au premier moment par son éclat, aussi longtemps du moins qu'elle fait statue, tableau, et qu'elle laisse le champ libre à l'imagination. La nature n'est pas belle par elle-même, mais par le beau idéal que l'âme du poète ou du peintre lui insuffle. Un homme d'esprit peut trouver très-belle une femme sotte, pourvu qu'elle ne fasse que réfléter et embellir même par ce reflet la pensée du spectateur. Dès qu'elle parle, dès qu'elle agit, dès qu'elle se manifeste comme un être vivant, il faut que sa beauté soit consacrée, individualisée, humanisée par l'intelligence, se révélant par la grâce. Cette grâce, variable à l'infini, comme Dieu, donne à la beauté un cachet supérieur et la fait entrevoir sous mille facettes plus brillantes, plus resplendissantes, plus attrayantes les unes que les autres.

A plus forte raison, l'homme, dont la beauté

extérieure n'égale jamais celle de la femme, a-t-il besoin de se faire aimer par des qualités intellectuelles, à moins que sot, il ne soit aimé par une sotte, comme représentant de la beauté physique.

Gunter, en voyant ce jeune homme, fut seulement frappé de son regard bleu, limpide, pénétrant, et annonçant quelque peu d'exaltation. Il lui présenta une chaise. Celui-ci, d'une voix claire et nettement accentuée, lui dit :

— Monsieur le bourgmestre, je vous ai demandé une audience d'un quart d'heure; je vous remercie de me l'avoir accordée, mais je ne l'accepte que sous une condition: c'est que, pendant ce quart d'heure, vous m'écouterez sans me faire une question ni une réponse.

—Tudieu! pensa M. Gunter, quel despote! Il n'est pas petit pour rien.

Puis, s'attendant, soit à une communication importante, soit à une scène de comédie bonne à faire rire Emeraude, il répondit en tirant sa montre du gousset :

— Soit! parlez, monsieur, je vous écoute, mais un quart d'heure seulement.

— Merci, monsieur le bourgmestre, dit le jeune homme.

Et il s'assit en face de lui.

— Monsieur, poursuivit-il, je m'appelle Walter. Mon père était pasteur protestant et, comme vous, issu d'une famille française. Je ne vous raconterai pas les vicissitudes, les malheurs de sa vie, qu'il m'a confiés dans son testament; malheurs et vicissitudes qui l'ont conduit à l'hospice, où il est mort. Ma mère a quitté cette terre longtemps avant lui, et, à l'âge de dix ans, j'étais orphelin de père et mère. Je fus recueilli, adopté, élevé, presque gâté par une cousine de ma mère, une femme que vous avez connue, que vous avez comblée de bienfaits, Bathilde, la nourrice de votre fille Emeraude. Bathilde m'a dit plus de vingt fois que vous l'aviez mariée, de peur que votre enfant, s'attachant trop à sa nourrice, ne l'aimât mieux que sa propre mère. Il est vrai qu'en la mariant vous lui avez donné une dot et un excellent mari, malheureusement mort du choléra deux ans après son mariage. Mais, en éloignant Bathilde de votre maison, vous n'avez pas pu éloigner son cœur de votre en-

fant; il ne se passait pas un jour sans que j'entendisse prononcer le doux nom d'Emeraude. J'ai cru très-longtemps que c'était le nom d'un ange, d'une fée qui protégeait ma mère. Quand je ne lui obéissais pas, elle me menaçait de le dire à Emeraude, et quand je méritais des éloges, elle me disait : Emeraude sera contente.

Un jour, j'avais onze ans, votre fille vint voir sa nourrice. Elle ne resta auprès de nous qu'une demi-heure, mais cette demi-heure ne s'est jamais effacée de mon souvenir. Votre fille daigna se laisser embrasser par moi sur le front. De ce moment date ma vie. Je n'ai ni connaissance ni souvenance de ma vie antérieure à cette heure suprême qui m'a révélé un second moi-même, je dirais presque un meilleur moi-même. Bathilde me fit étudier à l'Université. Vous savez qu'issue d'une assez bonne famille, elle fut séduite, très-jeune encore, par un de vos patriciens marié. Son enfant venait de mourir; elle allait s'abandonner au désespoir, lorsque votre digne femme la recueillit et la sauva. Cet homme, en mourant, voulant réparer en quelque sorte sa faute, lé-

gua à Bathilde quinze cents francs de rente. C'est avec cet argent qu'elle paya les premiers frais de mes études. Dès que j'appris qu'elle s'imposait des privations pour moi, je fis des efforts pour gagner ma vie par des leçons et des travaux scientifiques. C'est ainsi que je fus promu docteur en droit; car, après avoir lu le testament de mon père, je ne voulus plus me vouer à la théologie.

Cette noble femme en mourant m'a laissé sa petite fortune, à laquelle je dois mon indépendance. Elle m'a laissé plus que cela : grâce à elle, grâce au doux nom d'Emeraude qu'elle appelait son ange, j'ai eu une adolescence pleine de délices et de félicités ineffables. Je vivais toujours dans un monde imaginaire; j'étais en dialogue perpétuel avec un être idéal, une apparition de jeune fille portant une auréole sur le front; je la consultais sur ce que j'avais à penser, je lui adressais mes plaintes, je lui disais mes joies et mes douleurs. A elle, je confessais mes torts; à elle encore, je confiais mes plans d'avenir et de gloire. Je voyais toujours son image flotter au-dessus de moi. Toutes les bonnes actions, tout le bien que je

faisais, le mal que j'évitais, le devoir que j'accomplissais, je le dois à l'ange de ma mère : je lui dois surtout d'avoir conservé la pureté de mon âme et de mon corps. Vous souriez, monsieur ! oui, de mon corps; pureté que j'ai conservée et que je conserverai aussi longtemps que mon ange gardien restera là.

En prononçant ce mot, le jeune homme frappa sur son front.

— Car, ajouta-t-il, elle est là dans toute sa splendeur angélique, dans toute sa magnificence virginale !

— Encore trois minutes, monsieur, interrompit Gunter, tenant toujours sa montre et croyant avoir affaire à un échappé de la maison des fous.

— Je finis, monsieur, reprit le jeune homme en se levant. Moi seul j'aime votre fille Emeraude, qui est pour ainsi dire la sœur de mon âme; moi seul, j'en suis certain, la rendrai heureuse, car moi seul je l'aime ! Je suis venu m'établir ici pour la voir, la contempler, l'adorer. Je lui suis resté fidèle. Je vis d'une manière indépendante, mes quinze cents francs me suffisent. D'ailleurs, je gagne plus d'argent

qu'il ne m'en faut. Mon avenir est assuré; il sera digne, je vous le promets, d'un homme d'honneur et de bien. J'aurais pu écrire à votre fille : j'ai encore une petite Bible de ma mère qu'elle a léguée à son ange; sous prétexte de lui remettre ce legs, j'eusse pu parler à Emeraude et lui déclarer mon amour, mais je n'aurais point agi en homme d'honneur. Avant de lui dire que moi seul je l'aime, comme elle mérite d'être aimée, je tiens à vous le faire savoir. Si vous me permettez de le lui répéter, alors seulement je lui parlerai, sinon, je ne me marierai jamais. On m'a dit que vous alliez la fiancer et la rendre malheureuse. Mon devoir, — car je suis certain, je vous le répète, qu'Emeraude ne sera heureuse que par moi, — oui, mon devoir m'a poussé, malgré moi, à venir ici vous faire ces aveux.

Puis, regardant la montre que Gunter tenait toujours à la main, et voyant le quart d'heure expiré, Walter, d'un ton solennel, acheva en disant :

— Monsieur le bourgmestre, je vous demande votre fille Emeraude en mariage.

Gunter, croyant réellement avoir devant

lui un jeune homme échappé de la prison des fous, n'osa ni sonner ni faire le moindre mouvement, de peur que ce jeune enragé ne le saisît à la gorge pour l'étrangler; car les fous les plus calmes en apparence sont exposés à des accès de folie furieuse.

— Monsieur, répondit-il d'un ton doux et presque tremblant, votre demande m'honore autant qu'elle rehausse l'adoration que j'ai pour ma fille. Je ne vous refuse pas; seulement, vous comprenez vous-même que tout cela demande réflexion. Laissez-moi réfléchir pendant cette nuit; demain, je vous le promets, vous recevrez de moi une réponse définitive.

— Je m'attendais à cette noble parole, dit le jeune homme.

Puis, se trompant de porte, il se dirigea vers l'intérieur de l'appartement au lieu de prendre le chemin de l'antichambre. Pour le coup, Gunter eut une peur affreuse. Il se précipita sur le cordon de la sonnette et le tira avec une violence spasmodique. Jacob accourut.

— Me permettez-vous de revenir demain? demanda Walter.

— Demain, répondit Gunter, c'est *jour du bois*. Je vous ferai savoir la réponse au bois. Jacob, ajouta-t-il en faisant un signe d'intelligence à son domestique, reconduisez monsieur jusqu'à la porte cochère.

— Merci, dit Walter en se laissant conduire.

Puis, revenant vers Gunter qui était pâle et frissonnant, le jeune homme, mettant un doigt sur sa bouche, lui dit :

— Pas un mot de tout cela, monsieur le bourgmestre, ni à votre fille, ni à vos amis!...

— Jacob, s'écria M. Gunter en courant vers la porte de son cabinet, montrez donc le chemin à monsieur.

Cela dit, il disparut en remerciant Dieu d'en avoir été quitte pour la peur.

—

IX

Walter venait de quitter l'hôtel Gunter, quand Emeraude, suivie de son fiancé et de Johanna, rentra du théâtre.

Là aussi il s'était passé une scène imprévue, inattendue, une comédie dans une comédie. Dès que le jeune Cormélius, paraissant dans la loge du bourgmestre, prit place derrière Emeraude, une rumeur générale parcourut la salle depuis le parterre, rempli d'ordinaire de jeunes filles de la bourgeoisie, jusqu'au paradis. A Francfort, presque tout le monde se connaît de nom. Emeraude enfin, disait-on, a fait un choix. Ce choix fut généralement approuvé. La nouvelle se répandit vite dans la coulisse et dans les différentes loges d'artistes. Mademoiselle Leclerc, la danseuse,

plus surprise que les autres, n'en prétendait pas moins qu'elle le savait depuis plusieurs jours. Elle devait danser dans un ballet allemand calqué sur *Selmel :* c'est une jeune fille qui, pour éloigner ses nombreux prétendants, fait la folle dans le premier acte, et devient réellement folle dans le second.

L'opéra venait de finir, le ballet commença.

Violande Leclerc, ravissante de beauté, de jeunesse et de toilette, pleine de dépit et de rage, tout en simulant l'indifférence, dansa comme une forcenée. Pour la première fois dans sa vie, elle eut du talent, de l'inspiration, le diable au corps. Elle fut applaudie à outrance ; Emeraude elle-même fit un signe d'admiration. Seul, son fiancé, froid, impassible, n'applaudit pas, ne remua pas. Mademoiselle Leclerc, ne détachant pas ses regards de la loge d'Emeraude, et s'apercevant du parti-pris de son ami, eut un accès de véritable rage. Sa danse de folie dissimulée dégénéra, vers la fin de l'acte, en furie, et bientôt, exténuée, prise de vertige, elle tomba évanouie au moment où le rideau fut baissé.

Le public enchanté claquait des mains à tout rompre. On se demandait, pendant l'entr'acte, si la danseuse avait été piquée de la tarentule, ou si elle était réellement folle, lorsque le régisseur vint annoncer que mademoiselle Leclerc, se trouvant subitement indisposée, ne pouvait pas danser dans le second acte, et que le spectacle était clos.

Le public allemand est très-débonnaire, il ne tient pas à un acte de plus ou de moins. Pauvre fille ! dit-il, puis il rentra souper.

La vie allemande, d'ailleurs, est si monotone, que chaque spectateur était content d'avoir un sujet de conversation et d'interprétation pour trois jours.

Gunter parlait encore à sa femme de l'étrange visite qu'il venait de recevoir et de la frayeur qu'il avait éprouvée, quand Emeraude, à peine rentrée, se mit à conter à son père la scène extraordinaire du théâtre. Johanna, très-loquace de sa nature, ne tarissait pas et débitait mille historiettes plus folles les unes que les autres sur le compte de la jeune Française.

— Au fait, disait le père, cette pauvre fille

peut bien avoir eu un véritable accès de folie, c'est une maladie très-commune et très-contagieuse.

Cormélius ne disait mot. On parla alors de la fête du bois, du plaisir qu'on se promettait; puis le jeune fiancé, après avoir respectueusement baisé la main d'Emeraude, se retira pour souhaiter la bonne nuit à son père.

Johanna, préoccupée de sa toilette du bois, partit également.

Dès que Gunter fut seul avec Emeraude, il lui dit :

— Ma fille, je savais que toute la ville de Francfort t'aimait, bien des fois on m'a demandé ta main sous prétexte d'amour éternel; mais je ne savais pas que l'on pût t'aimer jusqu'à la folie, c'est-à-dire jusqu'à devenir réellement fou. Pendant que tu étais au spectacle, un jeune homme, évidemment échappé de l'hospice des aliénés, sans nom, ni famille, ni fortune, ni position, est venu me demander ta main. Le malheureux ! j'ai eu pitié de lui, je lui ai promis une réponse pour demain. Demain on l'aura fait rentrer dans sa cellule.

— Mon père, répliqua Emeraude, ce que tu

me dis là m'attriste ; je serais désolée de faire du mal, même indirectement, à qui que ce fût.

— Orgueilleuse ! s'écria le père. Je t'ai flattée, ma fille. Ce jeune homme est fou depuis longtemps ; mais, dans sa folie, il a eu un moment lucide, le moment où il t'a trouvée charmante. N'en parlons plus. Bonsoir, ma fille, et fais-toi belle demain.

Emeraude présenta son front à son père, courut embrasser sa mère et se retira dans sa chambre.

X

Dès neuf heures du matin, Jacob, suivi de quelques hommes de peine (car Soso et Iawohl étaient occupés à leur toilette de parade), se rendit au bois. Là, il choisit un tertre formant rond-point entouré de petits massifs de bouleaux, de frênes et de sapins, tout près de la grande allée du Forsthaus. En quelques minutes il y dressa une table en fer à cheval pour le repas de fête de M. le bourgmestre et de ses invités.

Il était convenu qu'Emeraude se rendrait au bois dans l'équipage de son père, et qu'elle retournerait à la ville dans la calèche ouverte de son fiancé, conduite à la Daumont.

A partir de dix heures, la foule affluait de toutes parts vers le bois. Vers midi et demi,

M. Gunter arriva dans sa voiture de gala à côté d'Emeraude. Cormélius et Johanna leur faisaient vis-à-vis.

Gunter avait fait quelques invitations particulières pour le déjeuner des fiançailles. Outre plusieurs sénateurs, il y avait trois membres du Corps législatif, un Bethman, le jeune baron Rothschild et le docteur Finner.

La toilette d'Emeraude était aussi simple qu'élégante : elle portait une robe blanche avec un petit bouquet de violettes au corsage et un chapeau mauve qu'elle tenait à la main par les brides. Elle s'était coiffée elle-même, car aucun coiffeur ne savait lui arranger ses boucles, qu'elle frisait, tantôt à la Sévigné, tantôt à la Maintenon.

Johanna, au contraire, était brillante de toutes sortes de couleurs. Elle avait mis une robe verte avec des volants bordés de velours cerise, et, dans ses cheveux noirs, elle avait entrelacé des roses naturelles fraîchement cueillies.

Au bout d'un quart d'heure, le nombre des convives s'était tellement accru,—car M. Gunter invitait toutes les personnes de distinction

qui venaient lui présenter leur compliment de félicitation, — que Cormélius, dans le but de s'affranchir de l'étiquette, proposa à sa fiancée de faire un tour dans l'allée. Johanna, désirant prendre part à la promenade de parade, saisit le bras du père Cormélius et le traîna malgré lui derrière Théodore et Emeraude.

Tout le long de l'allée, on se rangea en haie devant ce jeune et beau couple. Les uns admiraient en silence la modeste simplicité d'Emeraude, les autres se disaient : Est-il heureux, ce Cormélius ! D'autres encore supputaient à haute voix le chiffre total des deux fortunes réunies. Cormélius et Emeraude étaient arrivés à l'extrémité de l'allée, lorsqu'un jeune homme, d'une pâleur extrême et les cheveux en désordre, salua Théodore en ôtant son chapeau, salut que le bienheureux fiancé lui rendit gracieusement.

Johanna, voyant ces deux saluts, quitta le bras du vieux bourgmestre et courut vers Emeraude en demandant à Théodore :

— Connaissez-vous ce jeune homme qui vient de vous saluer?

— C'est le docteur Walter, répondit celui-

ci, une connaissance de Heidelberg. On dit qu'il a du talent; il a publié un volume de vers, et, de temps en temps, il fait des articles de critique théâtrale pour la *Feuille de Conversation*.

En effet, M. Walter, dans le but d'avoir ses entrées au théâtre, avait écrit quelques critiques pour cette feuille.

— C'est ce jeune attentif, dit Johanna à Emeraude, qui est toujours debout en face de notre loge.

— Et qui est amoureux de toi, répondit Emeraude, car c'est toi qu'il regarde toujours. Comment s'appelle-t-il? demanda-t-elle à Cormélius.

— Walter, répondit celui-ci. Il n'a pas de fortune, mais il a une très-bonne réputation; il a une grand influence sur un de nos premiers avocats, et l'on dit que le propriétaire de la *Gazette des Postes* le consulte sur toutes les questions politiques et littéraires.

— Tu sais bien le contraire, dit Johanna à part à sa cousine. Quand je suis seule dans la loge, il n'est jamais là. D'ailleurs, puisque te

voilà fiancée, c'est un adorateur auquel il faut que tu renonces.

Le docteur Walter se dirigea à pas lents vers l'endroit où M. Gunter régalait ses amis. Le déjeuner était frugal, presque champêtre; mais le dessert était royal : le champagne et le bordeaux coulaient en abondance. Gunter avait donné ordre d'offrir du champagne à quiconque viendrait s'arrêter autour de la table ; mais comme chacun s'amusait, soit avec ses amis, soit avec sa famille, il y avait plus de vin que d'amateurs. Seuls, les musiciens en uniforme, exécutant un *concert de table*, venaient de temps en temps prendre un morceau de viande et un verre de bordeaux.

Presque tous les convives étaient debout et parlaient à qui mieux mieux. La conversation roulait sur l'accident qui la veille avait fait interrompre le spectacle.

Dans ce moment, Walter, arrivé au rond-point, se tenait debout derrière les branches d'un groupe de sapins. Bien qu'il eût à peu près la certitude qu'Emeraude était fiancée, puisqu'il venait de la voir au bras de Cormé-

lius, il voulait entendre cet arrêt de la bouche même du bourgmestre.

Walter avait dit la vérité à Gunter. Dès l'âge de onze ans, il aimait Emeraude. Bathilde lui parlait tous les jours de la douceur, de la bonté et de l'esprit de cette enfant merveilleuse qu'elle ne pouvait se déshabituer d'appeler sa fille. Plus tard, elle adorait si aveuglément ce fils adoptif, qu'elle lui disait souvent : Toi seul tu es digne de devenir le mari de mon Emeraude. Sois tranquille, elle n'est pas fière, je lui parlerai. D'autre part, dès l'adolescence, le jeune poète avait lu le testament de son père, espèce d'autobiographie dans laquelle le pasteur Walter attribuait toutes ses infortunes à la femme qu'il avait épousée sans l'aimer, et à une personne bien-aimée qu'il ne pouvait épouser. Il avait recommandé à son fils de ne jamais se marier sans aimer et de ne se lier qu'avec l'élue de son cœur et de sa raison.

Le jeune homme, ferme de caractère, exalté d'imagination, avait donc résolu de ne jamais aimer qu'une seule femme — la sienne — et de lui rester fidèle, même avant le mariage. Walter ne comprenait pas une fidélité qui eût

un commencement. Ou la fidélité en amour, se disait-il, est un mythe, un préjugé; — car qu'est-ce qu'une fidélité qui commence au mariage, c'est-à-dire, la plupart du temps, vers la fin de la jeunesse? — ou bien, c'est non-seulement un rêve poétique, mais un élément de bonheur à nul autre pareil. Se dire : Je n'ai aimé, je n'ai connu dans ma vie qu'une seule femme qui fut la mienne, un second moi-même, plus encore, un *moi-même* sous une autre forme, une suite, un complément, un renouvellement de mon être, c'est avoir vécu comme un *saint*, sans faire violence à aucune loi divine de la nature.

Pour Walter, qui, dès sa première jeunesse, était dévoré de doutes, l'amour seul était une preuve compréhensible de l'existence de Dieu.

En effet, la nature, si belle qu'elle soit, ne dit à l'homme que ce que l'homme lui dicte. C'est un écho, rien de plus. L'homme debout comme Dieu, se considère partout comme un monde à part et rapporte tout à lui. Il prête bien une part de soi, il fait la charité, il sacrifie son temps et son talent; mais il ne s'oublie jamais entièrement, il ne s'absorbe, ne s'in-

carne, ne se dissout pas. Seul l'amour — et l'amour du prochain participe à cette grandeur — annihile l'individualité égoïste de l'homme; il lui prouve que, pour son bonheur même, il faut qu'il s'absorbe, s'incarne, se dissolve dans un autre être que lui. L'amour représente le mystère du Créateur avec la créature; il démontre qu'aucun être n'est *individuel,* que tous les hommes sont autant de représentants plus ou moins égaux de l'amour universel, se réflétant dans toute créature et se révélant continuellement par l'amour humain.

Mais, alors, il faut que cet amour ne soit pas une pure satisfaction matérielle (car l'animal aussi aime), mais un acte d'incarnation spirituelle, une sorte de création, un ennoblissement de l'âme par la jonction d'une autre âme; homme et femme, comme dit l'Écriture, devenant un seul être, un seul corps, une seule pensée, une seule volonté, s'agrandissant encore après la mort dans le centre lumineux de l'amour universel.

Si la vie n'est pas un agrandissement par elle-même, un *fini* qui devient *infini,* qu'est-ce donc? Une misère! une duperie!

Or, l'amour seul transforme le fini en infini; mais l'amour idéal, la chasteté fidèle, la vertu enfin! Il est vrai que l'amour du prochain, la passion du beau, le sacrifice de soi-même, la gloire du bien, remplacent grandement l'amour d'une femme et ennoblissent, transforment la vie jusque dans la vieillesse la plus avancée. Mais, l'amour étant la première aspiration de la jeunesse, c'est sur son autel que l'homme, à la porte de la vie, brûle l'offrande de ses prémices. C'est ou un flambeau ou une torche incendiaire. Le suprême bonheur, c'est de trouver dans l'âme bien-aimée un nouveau champ d'infini et de vertu divine. « On est toujours plus fort à deux, » a dit Salomon. Heureux celui qui, dans la femme qu'il aime, a trouvé un cœur qui frissonne d'aise pour tout ce qui est beau, grand, divin; aucun bonheur terrestre n'égale le sien. Quant à celui qui n'a point d'infini dans l'âme, qui n'aime que parce qu'il est affamé de chair, altéré du vin du vertige, il n'est guère au-dessus de la brute. Tous les hommes, il est vrai, ne sont pas élus. Les grands doivent être humbles et se courber pour que les petits les égalent et les aiment;

mais jamais les humains ne seront réellement égaux, ni devant Dieu ni devant le poète.

Walter aimait Emeraude; son choix était fait, et fait pour la vie. Il était décidé, ou à vivre pour elle, ou à renoncer pour jamais à l'amour des femmes.

Ses études achevées, il vint s'établir à Francfort, toujours dans le but de voir Emeraude et de vivre, sinon avec elle, du moins à côté d'elle.

A mesure que la raison grandissait dans sa tête, cristallisant pour ainsi dire l'imagination, Walter s'habituait au sacrifice de renoncer à Emeraude. Que de fois il souhaitait qu'elle devînt pauvre! Il avait composé un conte dans lequel la fille du roi, aimée par un berger, perd et la couronne et la liberté, pour être sauvée et épousée par son bien-aimé; mais il n'osa pas le publier, de peur d'en faire soupçonner l'allusion. En attendant, il offrit sa collaboration à la *Feuille de Conversation* pour avoir ses entrées au théâtre et pour regarder Emeraude dans sa loge. Pourtant, jamais il ne trahit son amour, ni par un mot, ni par un geste. Quand son regard rencontrait celui de

la jeune fille, à l'instant, de crainte de la faire rougir, il baissait les yeux, sauf à la regarder de nouveau dès qu'elle baissait les siens. Johanna avait remarqué l'assiduité de ce jeune homme, et plus d'une fois elle avait dit à Emeraude : Voilà ton chevalier de la pâle figure. Emeraude, à son tour, prétendait qu'il venait pour Johanna, ce qui ne laissait pas de flatter l'amour-propre de la cousine. Enfin, au bout de dix-huit mois de rêves d'amour sillonnés de temps à autre d'un rayon d'espoir, Walter s'était décidé à ouvrir son cœur au père d'Emeraude. Gunter, se disait-il, est un galant homme; il me refusera probablement sa fille, mais il comprendra, et la sincérité de mon amour, et la grandeur de mon sacrifice.

Il avait passé une nuit affreuse. Comme il lui était impossible de dormir ni d'écrire, il relut le testament de son père, puis quelques vers qu'il avait composés la veille.

— Enfin, dit-il, j'ai fait mon devoir, j'ai demandé en mariage la femme que j'aime, la seule que j'aimerai toute ma vie. Je suivrai les conseils de mon père qui me dit avoir passé par toutes les épreuves d'une existence ora-

geuse pour rendre celle de son fils plus pure, plus calme et plus glorieuse.

Plongé dans cette pensée de renonciation et d'abnégation, il s'assoupit. Pendant les quelques minutes qu'un sommeil de fatigue pesa sur ses paupières, il vit dans un songe une colombe voltiger dans sa chambre, heurter de ses ailes contre les murs et le plafond, puis venir sur ses épaules et lui becqueter la bouche. Il s'éveilla presque en sursaut; mais, tout éveillé, il sentit encore le sourire qui venait de plisser ses lèvres. Encouragé par ce rêve, qui était pour lui ce qu'est pour le naufragé la planche sur l'onde, Walter s'habilla et sortit de grand matin pour faire un tour dans les champs. L'air frais, la sérénité du ciel, puis la raison, — car on peut désespérer de son amour sans perdre pour cela son jugement et sa raison, — enfin, la résolution de vivre pour le bien, le beau et la gloire, lui rendirent un peu de calme.

— Après tout, se dit-il, personne ne connaît ni mon amour, ni ma demande en mariage. M. Gunter peut et doit me refuser sa fille;

mais il ne parlera à qui que ce soit de ma démarche.

Gunter, de par son origine française, était grand causeur ; partout il tenait le dé de la conversation. Ce jour-là il était d'une gaieté entraînante, gaieté sentant quelque peu le champagne. Au moment même où Walter arriva au rond-point, se tenant un peu à l'écart derrière un sapin, le mot de folie fut prononcé à l'occasion de la conduite excentrique de la danseuse.

— C'est étonnant, dit Gunter, que dans une ville relativement petite, il y ait tant de têtes à l'envers ! Il m'est arrivé hier au soir une histoire digne de Kotzebue ou de Scribe. J'étais seul chez moi, lorsqu'on m'annonça qu'un homme ayant une communication importante à me faire désirait me parler. Je me rends au salon, je vois un jeune homme pâle, à l'œil hagard qui m'ordonne de l'écouter pendant un quart d'heure sans lui adresser ni une réponse ni une question. J'obéis, montre en main, mais sans détacher mon regard de sa prunelle, car on m'a appris qu'on dominait ce genre de malheureux par l'œil. Il me dit : Monsieur, mon

père est mort dans un hospice, je n'ai point connu ma mère, et je viens vous demander votre fille en mariage.

A ces mots, un rire universel éclata au milieu des convives qui entouraient le bourgmestre. Walter, livide comme un spectre, s'avança à pas lents et mesurés vers le groupe des rieurs. Mais Gunter, lui tournant le dos et ne l'apercevant pas, poursuivit :

— Vous comprenez bien que je n'ai pas refusé. Je lui ai dit : Monsieur, votre demande m'honore et me flatte, — toujours en le regardant dané le blanc des yeux, — demain vous aurez ma réponse.

Dans ce moment, Gunter se retournant, se trouva en face de Walter et fit un soubresaut involontaire. Ce regard, à la fois fixe et douloureux, semblait lui dire : Monsieur, vous avez trahi mon secret, vous avez manqué à votre parole !

Puis le jeune homme s'éloigna, pendant que les amis du bourgmestre continuaient de rire aux dépens de ce fol amoureux au milieu du cliquetis des verres et des paroles.

Gunter, interdit, terrifié par le regard de

Walter, saisit vivement le bras de Finner, et, le tirant à l'écart, il lui dit :

— C'est lui, c'est lui-même; il était là, attendant ma reponse.

— Ce jeune homme qui s'en va! s'écria Finner, mais c'est le docteur Walter; je le connais, un jeune poète plein de talent et d'honneur.

— J'en suis au désespoir, répondit Gunter. Je lui avais promis le secret; heureusement je ne l'ai pas nommé, et par une bonne raison encore, je ne savais pas son nom. Va, mon cher Finner, cours lui présenter mes excuses, je suis honteux de moi-même. Parbleu ! je le croyais fou et rentré dans sa cellule. D'ailleurs, Emeraude est fiancée; il vient trop tard, ce pauvre garçon.

Puis, revenant vers ses amis, il reprit :

— Ce diable de Finner me fait toujours perdre le fil de mes histoires. Où en étais-je ?

En ce moment, la musique entonnait *la Marseillaise*, car, à Francfort, on exécute ce chant révolutionnaire, ainsi que le *God save the Queen*, et *Partant pour la Syrie*, sans y attacher une grande importance politique. Gunter dé-

tourna la conversation et parla de son prochain départ pour Vienne.

On a dit · « Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas. » Ce pas même n'y est pas toujours ! Tel principe, sublime au point qu'on lui sacrifie fortune et vie, paraît ridicule à la majorité des hommes, sans qu'il descende seulement d'un cran.

Walter vivant avec et pour son rêve, s'élevant à ses propres yeux, se croyait un être supérieur. Quand un homme s'exalte sur son propre mérite, vrai ou faux, cet homme s'élance au-dessus de ses semblables, aussi longtemps que cette idée a une raison d'être. Il se peut qu'un grand criminel, dans une fureur exaltée, s'extasie sur son courage et sur son succès; mais le mal ne monte que pour tomber plus bas et de plus haut. Une mauvaise action peut griser un moment la raison; on se réveille toujours, soit sur un fumier, soit sur un échafaud, soit dans un abîme. Mais un idéal de vertu, d'héroïsme ou d'amour, non-seulement élève l'homme vers une sphère pure au-dessus de toutes les misères terrestres,

mais encore, grâce à une espèce d'éther spirituel, il le maintient dans cette atmosphère où l'âme est plus près de Dieu que des humains.

Pourtant, dès que cet idéal se brise violemment, c'est comme une liqueur qui s'évapore, c'est comme le fluide électrique se perdant au sein de la terre, c'est comme un aérostat qui dégringole sans parachute.

Aussi longtemps que Walter renfermait son secret dans son âme, il s'admirait quelquefois, s'estimait toujours. Mais, quand il vit ce saint mystère arraché traîtreusement de son cœur, foulé aux pieds des profanes, ridiculisé au dernier point, il se mit à douter de lui-même et à se dire : Serais-je fou en effet ? Me serais-je sacrifié à une chimère?

Cette pensée lui causa d'affreuses douleurs. Le sang bouillonna dans ses veines, des bouffées de vertige lui remontèrent vers la région du cerveau. Hâtant machinalement ses pas pour se soustraire à la foule, il gagna une allée déserte et s'affaissa sur le gazon. Il étouffait.

Le docteur Finner, qui l'avait suivi de loin,

profita de cet écart (1) pour lui parler seul. Il s'approcha de lui et lui dit :

— Mon cher monsieur Walter, j'ai à vous parler.

Le jeune homme, les yeux injectés de sang, se souleva et dit :

— Ah ! c'est vous, docteur ! C'est Dieu qui vous envoie. Avez-vous votre lancette sur vous? Saignez-moi, ou je suis perdu. Le sang m'étouffe, je ne respire plus.

Finner, sans répondre, tâta le pouls du jeune homme, lui retroussa la manche, tira sa lancette et pratiqua une saignée pendant laquelle Walter s'évanouit tout à fait. Plusieurs hommes et femmes du peuple accoururent. Le docteur leur fit signe de ne pas faire de bruit.

— Allez, dit-il à une jeune fille visiblement attendrie ; sur la table du bourgmestre il y a du linge et de l'eau : prenez ce qui vous tombera sous la main et surtout ne revenez pas sans eau.

L'évanouissement de Walter dura dix minutes. Quand il revint à lui, il dit :

(1) J'ai employé ce mot dans son sens naturel. Il n'y en a pas d'autre.

— C'est la troisième fois en un an qu'on me saigne. Mais jamais je ne me suis trouvé si mal !

— Et comment allez-vous maintenant ?

— Merci, docteur, répondit Walter en souriant mélancoliquement. Grâce à vous, j'ai eu un avant-goût de la mort et de la résurrection. La mort me paraît douce. Je m'en allais insensiblement avec une certaine volupté; mais en revenant à moi, j'ai cru passer par mille dents aiguës d'une scie. Si la résurrection n'est pas plus douce, je prierai Dieu de me laisser dormir. C'est si bon, dormir sans rêver !

— Oui, répondit Finner; mais c'est là la question, comme dit Shakspeare. La mort est-elle le sommeil ou le rêve ?

— Le sommeil, dit Walter, pour celui qui n'a pas fait de mal. Le cauchemar, pour celui qui n'a pas pratiqué le bien.

A ce moment, la jeune fille revint avec de l'eau et un mouchoir.

— J'ai trouvé, dit-elle, ce mouchoir sous la table. Les domestiques ont déjà emballé les serviettes.

C'était un mouchoir brodé d'Emeraude.

Finner le reconnut ; mais, à défaut d'autre linge, il le déchira et en fit deux bandes pour panser le jeune homme.

— Merci, docteur, dit Walter en se levant; je me sens tout à fait bien, et j'ai absolument besoin d'être seul.

— J'irai vous faire une visite, dit le docteur, ne jugeant pas à propos de revenir sur un sujet qui devait faire du mal à son malade. Puis, en s'en allant pour rejoindre Gunter, il se dit :

— Que Montaigne a raison ! Quel être divers et ondoyant que l'homme ! J'ai suivi ce poète pour excuser mon ami; il me prie de le saigner, et au lieu de parler de l'affaire pour laquelle je l'ai rejoint, nous parlons de la mort et de l'éternité ! Il se peut qu'il soit fou; mais alors je le suis autant que lui !

Malgré toutes les précautions que prenait Gunter pour donner le change à son imprudence, il lui était impossible de retrouver son équilibre et sa gaieté. Bientôt ses convives embarrassés le quittèrent les uns après les autres. Gunter donna ordre de faire avancer sa voiture en attendant le retour du docteur et de

sa fille. Quand Emeraude revint vers son père, on annonça à ce dernier que Finner venait de saigner un homme qui s'était trouvé mal, non loin de la grande allée de hêtres. Gunter, sans répondre, embrassa sa fille et la pria de rentrer bientôt.

— Je te laisse Jacob, dit-il. Tu sais, mon ange, que je dois partir demain.

Emeraude voyant son père tout bouleversé, l'accompagna avec Cormélius jusqu'à sa voiture; puis, revenant seule et prenant Jacob à part, elle lui dit :

— Toi qui sais tout, dis-moi vite ce qui s'est passé en mon absence! Pourquoi mon père est-il si pâle et si pressé?

— Il n'y a rien eu, mademoiselle. Monsieur le bourgmestre était de très-bonne humeur. Hier soir il a eu une longue conférence avec un jeune homme que j'ai reconduit jusqu'à la porte cochère.

— Le connais-tu?

— Moi, je connais tout Francfort. Il s'appelle le docteur Walter.

A ce nom, Emeraude rougit malgré elle, et,

comme pour essuyer sa rougeur, elle chercha son mouchoir, sans le trouver.

— J'ai perdu mon beau mouchoir. Tu serais bien gentille, dit-elle à Johanna un peu trop curieuse, de m'aider à le chercher.

Cormélius et Johanna s'élancèrent à la recherche du mouchoir.

Emeraude profita de ce moment pour presser ses questions.

— Et aujourd'hui?... demanda-t-elle à Jacob.

— Ce jeune homme est venu ici.

— Mon père lui a-t-il parlé ?

— Non, ils se sont longuement regardés ; puis le jeune homme est parti tout pâle et tout penaud.

Dans ce moment, Cormélius abandonnant le mouchoir, revint pour offrir son bras à sa fiancée et remonter l'allée.

Ils venaient à peine de faire deux pas, qu'ils rencontrèrent le docteur Finner.

— Qu'est-ce qu'il y a eu? lui demanda Cormélius. On dit que vous avez saigné un malade en plein bois, sur la mousse. Cela vous ressemble bien !

— C'est le docteur Walter, répondit froidement Finner. Une constitution supersanguine!

A ce mot, Emeraude chancela sur ses pieds comme une statue qui reçoit un choc violent. Pour la troisième fois depuis une heure, elle entendait prononcer ce nom, et chaque fois il la faisait frissonner.

— Et comment va-t-il ? demanda-t-elle machinalement au docteur. M. Walter est un ami d'Université de mon fiancé.

— Il va tout à fait bien, répondit Finner. Puis il ajouta : J'ai un mot à dire à votre père.

— Mon père vient de partir, dit Emeraude, et il m'a priée de le suivre de près. Vous viendrez avec nous?

— Impossible, répliqua Finner en s'éloignant. J'ai deux ou trois visites de malades à faire. Mais je vous verrai ce soir.

Malgré la foule toujours empressée autour du jeune couple, malgré les applaudissements à mi-voix sur la beauté et le bon cœur de la fiancée, Emeraude était frémissante d'impatience. Après avoir fait encore deux fois le tour de l'allée, elle pria Théodore de faire avancer sa voiture.

En la voyant entrer dans la calèche de Cormélius, la foule, qui grossissait à vue d'œil, cria à haute voix : Vive la fille de notre bourgmestre !

Emeraude versa une larme de joie, et cette larme fut une goutte de baume sur son âme enfiévrée.

Depuis qu'elle existait, elle n'avait pas passé une journée aussi orageuse. Son cœur n'avait jamais palpité que de joie ou d'inquiétude pour sa mère. Pour la première fois, elle avait tressailli sans pouvoir en définir la cause. Pourtant, se remettant et abandonnant sa main à son fiancé, elle dit :

— Qu'ai-je donc fait pour que tout le monde m'aime? Un peu de bien qui m'a fait plus de plaisir qu'à ceux qui ont daigné l'accepter. Que les hommes sont bons !

Elle parcourut toute la ville à côté de son fiancé. Ils descendirent à l'hôtel de Cormélius, et de là se rendirent à pied à la maison de Gunter.

A peine rentrée, Emeraude courut embrasser sa mère. Puis, après avoir rendu compte à ses parents de l'espèce d'ovation que la bourgeoisie

de la ville lui avait faite au bois, elle fit appeler Soso et lui détailla les préparatifs à faire pour le départ de Gunter. Entre autres commissions, elle le chargea de lui acheter, en passant, un volume de poésies intitulées : *Aspirations*, par le docteur Walter.

Pendant qu'Emeraude s'occupait de ces détails. Gunter raconta sa mésaventure à sa femme. Celle-ci lui dit :

— Tu as eu tort, mon ami, d'en avoir parlé hier à Emeraude, et tu as eu deux fois tort aujourd'hui d'avoir régalé tes amis aux dépens de ce jeune homme. Toute autre jeune fille serait fière de ce genre d'hommages ; mais notre enfant a le cœur si sensible, qu'elle serait désolée de faire souffrir le dernier des hommes, fût-ce par amour. Il est probable qu'on lui parlera de la scène du bois ; mais, comme elle ne connaît pas ce jeune homme, qu'elle ne l'a jamais vu, il n'y a pas grand mal. Je t'engage sérieusement à ne plus parler de lui, à ne plus prononcer son nom, ni ici, ni ailleurs.

Gunter embrassa sa femme et promit de suivre ses conseils.

Le soir, il y eut un petit repas de fiançailles

qui se prolongea jusqu'à minuit. Le docteur Finner arriva vers le dessert. Gunter lui fit signe de ne point parler de son aventure.

Mais au moment de partir, Finner, sur le palier, raconta à son ami ce qui s'était passé au bois entre lui et le jeune homme.

— Qu'il ne soit plus question de lui, dit Gunter. Après tout, je n'ai pas prononcé son nom.

—

XI

Emeraude, quoique accablée des violentes impressions du jour, ne put se décider à s'endormir sans avoir parcouru les poésies de Walter, que Soso lui avait apportées.

C'étaient d'abord des doutes, des plaintes, voire des blasphèmes contre le destin, contre le Créateur et la création; puis, à côté de ces négations, des morceaux d'idéal sauvage, altier, parfois des iambes bibliques, suivis d'élans d'espoir et de foi.

Walter était un de ces esprits sévères et orgueilleux que les anciens qualifiaient de titanesques et que les Allemands appellent : *assaillants du ciel.*

Plusieurs poèmes étaient adressés au père du poète, également un chercheur d'idéal,

mais fourvoyé et tombé au milieu de la route, comme tous les esprits mobiles qui se laissent entraîner, ne fût-ce que pour peu de temps, à chercher l'infini dans le fini, le jour dans la nuit.

Grande fut d'abord la déception de la jeune fille qui espérait lire des vers mélodieux, chantant de l'amour les joies et les peines, rimant des sentiments de tendresse pour des profils bien moulés et des lèvres teintées de rose. Mais bientôt la grandeur des sujets captiva toute son âme.

Le jour venait de poindre et Emeraude lisait toujours.

Cet homme, se dit-elle, est exalté, il n'est pas tout à fait maître de sa forme; mais, loin d'être fou, c'est un homme d'avenir.

Comme elle devait accompagner son père au chemin de fer, elle allait éteindre la bougie et fermer le livre, lorsque ses yeux appesantis tombèrent sur l'avant-dernière épître, intitulée : *A ma femme future! à l'élue de mon cœur!*

Se redressant dans son lit, elle lut :

Dans le temple de l'Eternel,
J'ai fait un serment solennel.
Si je le viole... anathème !
Et trois fois malheur sur moi-même !
J'ai juré de garder, comme autant de trésors,
Et la vertu de l'âme et la vertu du corps !
J'ai juré que ma lèvre, encor vierge de flamme,
Ne brûlerait d'amour que sur ton front, ma femme !

. . . .

Du profond de l'abîme, au haut du firmament,
L'amour, où que tu sois, te dira mon serment.

. . . .

Comme le faon après la biche,
Comme le pauvre après le riche,
Comme l'esclave à son vainqueur,
Ainsi mon cœur après ton cœur !

Puis vers la fin :

Sans toi, mon doux espoir, sans toi, fille d'élite,
Roméo sans Julie, ou Faust sans Marguerite,
J'aimerais mieux, sans nom, mourir adolescent,
Que d'acheter la gloire avec l'or de mon sang.
Sans toi, que fait la gloire à l'âme inassouvie ?
Sans ton amour, ma femme, à quoi me sert la vie ?

Emeraude lut et relut ces vers. Ce fut fait de son sommeil ! Serait-il possible, se dit-elle, qu'il y eût un homme tenant ce serment ?

Puis, se levant brusquement et éteignant la bougie, car l'aube blanchissait à la voûte du ciel, elle se dit :

Je me préoccupe beaucoup trop de ce jeune homme. Il ne *m'est* rien. Admettons même que dans sa pensée ces vers me fussent adressés, puisqu'il est venu me demander en mariage...

Emeraude interrompit son monologue, pour relire l'épître en vers.

Suis-je folle ! s'écria-t-elle tout haut. D'abord je suis fiancée. Il est vrai que mon père ne m'a promise que pour apprendre de moi si j'aime Cormélius. Hélas ! il ne fait pas de vers, celui-là ! Et, s'il en faisait, il ne promettrait pas chasteté et fidélité à sa future femme ! Qu'importe ? Il est peut-être plus sincère que ce jeune poète !

Et, comme si elle eût voulu chasser toutes ces pensées, Emeraude passa sa main sur son front, en se disant :

N'y pensons plus, et surtout n'en parlons jamais ! Et pour comble de sûreté je vais brûler ce livre pour que personne ne s'aperçoive que je l'ai lu.

Et, rallumant la bougie, elle arracha un à un les feuillets du volume, les brûla et en jeta les cendres dans la cheminée. Hasard ou non, le feuillet contenant les vers : *A ma femme future* tomba des mains d'Emeraude. De noires qu'elles étaient, les lettres imprimées, en sentant le feu, avaient pris des teintes roussâtres. Emeraude ne put s'empêcher de les relire encore une fois, puis les mettant brusquement dans son corset : Après tout, se dit-elle, ces vers me sont adressés. Je ne suis pas une héroïne de roman, j'ai de la raison ; je puis bien permettre quelque chose à ma vanité de femme. Je suis sûre de moi. Je mourrais plutôt que de causer le moindre chagrin à mes parents !

En se rendant vers le soir au chemin de fer, Gunter dit à Emeraude :

— Ma fille, je ferai mon possible pour être de retour en peu de jours. Pendant mon absence, ton futur beau-père me remplace. Il te remettra peut-être des rapports de police : envoie-les-moi sans les lire. Pour le reste, nous nous en tiendrons à ce que je t'ai dit. Adieu, mon ange, et surtout rends-moi compte

des impressions de ton âme. Je ne te vois pas assez heureuse, je pars le cœur gros.

— Mon père, répondit Emeraude en couvrant de baisers le visage de Gunter, je promets de t'écrire tout. Tu peux partir le cœur joyeux. Je défie qui que ce soit de me rendre malheureuse, aussi longtemps que Dieu me conservera mes parents bien-aimés.

—

XII

Mademoiselle Leclerc était la fille d'une marchande d'ornements d'église, ayant fait de mauvaises affaires. Les extrêmes se touchent partout dans la vie. Quoique bonne catholique, cette femme avait inspiré à son enfant une antipathie pour la vie bourgeoise du commerce. Elle s'imposait des privations pour faire de sa fille une artiste. Il fut d'abord question de lui faire apprendre la musique; mais on fit observer à la mère que les belles jeunes filles étaient mal vues comme maîtresses de musique dans les maisons particulières, et que sa fille n'aurait pas assez de talent pour pouvoir se passer d'élèves. Elle songea un instant à la vouer à la scène comme actrice; mais, après quelques essais, on lui

trouva la voix trop masculine et la diction trop lente. Violande avait quinze ans et demi quand elle se décida à entrer à l'Opéra en qualité de rat. Elle fit de rapides progrès comme danseuse. Sans être une artiste de premier ordre, elle était une Essler en comparaison de ses concurrentes du ballet de Francfort.

Le jour du départ de M. Gunter, le père Cormélius, revêtu du pouvoir suprême, du moins pendant l'absence du premier bourgmestre, profita de cette dignité d'emprunt pour faire mander chez lui la petite danseuse.

— Mademoiselle, lui dit-il en très-mauvais français, vous vous êtes permis une attaque de nerfs parce que mon fils vous quitte. Je vous prie de n'avoir plus de ces vilaines inspirations.

La fille de madame Leclerc se dressant dans toute sa hauteur parisienne, rejeta la tête en arrière et répondit :

— Monsieur, je croyais recevoir de vous certaines excuses que je mérite. A cause de votre âge, je me suis dérangée. Dorénavant,

monsieur, quand vous aurez quelque chose à me dire, vous voudrez bien passer chez moi.

— Comment ! s'écria le père Cormélius. Mais je puis vous faire expulser de la ville.

— Vous ! répondit la Française indignée. Vous oubliez qu'outre mon engagement, engagement que je dois à M. votre fils, j'ai un passeport, et que mon ambassadeur représente trente-cinq millions de Français. Ah ! c'est ainsi, poursuivit la Parisienne, que vous comptez exercer votre pouvoir ! Vous vous attaquez à une femme !

Cormélius, moitié piqué, moitié honteux, répondit :

— C'est bien. Je ne vous ferai pas expulser; il me suffit de vous faire siffler.

— C'est moi qui vous siffle, répliqua mademoiselle Leclerc. Je fais mieux mon métier de danseuse que vous votre métier de bourgmestre.

Cela dit, elle s'en alla et se fit donner l'adresse du docteur Walter.

Ce jeune homme avait déjà défendu la Française contre d'injustes attaques. Sans exagérer

son talent, il avait rendu justice à sa beauté et à sa grâce naturelles.

Mademoiselle Leclerc avait appris cela par Théodore qui lui avait traduit les articles de son ancien ami d'Université. Elle comptait bien voir tôt ou tard ce jeune Allemand chez elle pour le remercier; mais Walter n'avait jamais fait la moindre tentative pour l'approcher. Il ne signait même pas ses articles, et, sans Cormélius, mademoiselle Leclerc n'eût jamais connu le nom de Walter.

La menace de la faire siffler lui rappela le nom de son généreux défenseur. Privé de l'appui du fils Cormélius, elle cherchait de nouveaux soutiens, et se rendit auprès de M. Walter, auquel elle exposa sa situation.

Celui-ci apprit avec un certain plaisir les rapports de la danseuse avec le fiancé d'Emeraude. Pourtant, après avoir écouté mademoiselle Leclerc, il la pria de ne parler à personne ni du père ni du fils Cormélius, et de ne faire aucun scandale, au risque d'être réellement expulsée de la ville.

— Votre ambassadeur, ajouta-t-il, ne réclamerait même pas. L'étranger ici n'a aucun

droit. D'ailleurs, la police paterne et indulgente de la *ville libre* de Francfort possède tout un arsenal de vieux textes de lois, en vertu desquels elle expulse en vingt-quatre heures tout étranger qui lui déplaît ! Et, puisque vous vous êtes fiée à moi, poursuivit Walter, je me charge de vous obtenir justice, paix et tranquillité. Mais il ne faut pas que je vous revoie : on dirait que vous êtes ma maîtresse.

— Et après ? dit la danseuse avec une moue charmante.

— Je suis amoureux, malheureux et orgueilleux, répondit Walter avec un sourire mélancolique.

— Tous les Allemands sont plus ou moins ours, se dit mademoiselle Leclerc en sortant de chez M. Walter.

Il est dans la nature des choses que l'homme de talent, d'ordre et de bien, que tout homme supérieur se calomnie, s'abaisse lui-même, afin de se mettre au niveau de ses semblables, et d'être toléré, accepté par eux. Les hommes appellent cela de la modestie ; d'aucuns même singent cette modestie pour se donner un air

de supériorité qu'ils n'ont pas. Qu'on ait passé sa jeunesse au milieu des privations, qu'on ait trempé son pain dans les larmes, en renonçant à toutes les jouissances matérielles, et qu'on se trouve plus tard en face d'un jeune étourdi, mangeant son blé en herbe, aspirant à pleins poumons tous les parfums de la volupté, toutes les saveurs d'une vie de délices; nécessairement il faut, pour obtenir la moindre attention, commencer par lui dire qu'on a été jeune comme lui, voluptueux comme lui, prodigue, étourdi comme lui! Tout au plus, en guise de correctif, pourrait-on ajouter que la raison est venue et qu'il serait temps que lui aussi devînt raisonnable. Que si vous dites la vérité en opposant votre jeunesse à la sienne, vous avez un ennemi de plus; car jamais cet homme ne vous accordera cette supériorité.

Si vous êtes riche, et que votre richesse soit le fruit d'un travail sans relâche, d'une économie bien entendue, gardez-vous bien de vous en vanter devant un pauvre, qui souvent, à moins qu'il ne soit infirme, malade, vieux ou fou, est le propre artisan de sa pauvreté.

Il ne vous croira jamais; il se dira toujours : Je vaux autant que lui, et pourtant je suis pauvre. Il a eu de la chance, et moi je n'en ai pas. Dites-lui tout de suite : Je suis un homme heureux, mais, vrai, je ne le mérite pas plus que vous. Dans ce cas seulement il acceptera de vous une preuve d'amitié.

Il en est de même vis-à-vis d'un malade qui est l'auteur de ses maux. Le véritable philanthrope n'est pas celui qui lui vient au secours avec de l'argent; il faut encore étaler ses propres maux, les exagérer même, si c'est possible !

L'homme de talent peut, sinon se glorifier, du moins se prévaloir de son mérite devant un de ses pairs. Mais, s'il aime réellement son prochain médiocre, il ne conviendra jamais de son privilége divin. Il fera bien de dire qu'il travaille beaucoup, qu'il pâlit sur les sciences, qu'il étudie les dictionnaires, et, en fin de compte, qu'il a du bonheur. En se faisant très-petit, on lui accordera une certaine taille, à peu près le tiers de ce qu'il vaut.

La vieillesse, qui chasse en quelque sorte l'envie et les envieux, parce que naturellement

elle est privée de presque toutes les jouissances terrestres, peut seule se permettre de glorieux souvenirs. Vienne la mort, cette niveleuse universelle, et avec elle viendra la justice, sinon tôt, du moins tard !

Deux jours après la visite de mademoiselle Violande chez M. Walter, ce dernier rencontra le jeune Cormélius dans la rue, il le prit à part et lui dit :

— Monsieur, votre père a menacé mademoiselle Leclerc de la faire chasser, du moins de la faire siffler. Je ne vous reproche rien ; on ne peut que vous envier, car tout jeune homme eût agi comme vous, peut-être moins bien que vous ; mais vous êtes trop galant homme pour laisser faire un affront à une femme que vous avez aimée. Elle est venue chez moi, je lui ai conseillé de se tenir tranquille ; mais elle compte sur votre bon cœur ainsi que sur votre loyauté.

— Mon cher docteur, répondit le jeune millionnaire, je vois avec plaisir que mademoiselle Violande est déjà consolée. Son choix, d'ailleurs, me flatte et me prouve qu'elle n'était pas indigne de moi ; aussi, je vous remer

cie doublement. Quant à ce que vous venez de me dire, mon père a eu tort. Je vous promets, foi d'honnête homme, qu'il ne s'en occupera plus.

Au fond de son cœur, Cormélius en voulait à ce jeune homme, d'abord pour être entré dans le secret de sa liaison, puis pour l'avoir si vite remplacé, car l'homme juge son semblable d'après soi-même. Une femme vraiment vertueuse ne croit pas facilement à la corruption d'une autre femme et ne la condamnera pas sur des apparences. De même, un jeune homme dissolu de mœurs, si honnête qu'il soit, ne croit pas à la chasteté d'un autre jeune homme. Un coquin croit tous les hommes capables de ses propres coquineries ; il ne saurait avoir pour amis que de faux ou de vrais coquins.

Aussi Cormélius, après avoir prié son père de ne plus s'occuper de cette affaire, se proposa-t-il de jouer un tour de faux ami à son prêcheur de morale, et de lui enlever de nouveau sa belle maîtresse. Seulement, il prit soin de ne pas se compromettre et surtout de

ne pas compromettre son mariage avec la fille du premier bourgmestre.

Quant à Walter, ne daignant même pas répondre à cette insinuation, il s'éloigna en haussant les épaules.

—

XIII

Si Gunter ne fût pas parti le lendemain de sa mésaventure, ses amis auraient peut-être mis un peu plus de discrétion dans l'interprétation de la scène du bois. Mais, comme les absents ont souvent tort, on se disait à l'oreille que le bourgmestre, dans son amour du merveilleux, avait inventé une espèce de roman en traitant Walter de fou, car tout le monde sut bientôt qu'il s'agissait de ce jeune homme. Walter, ajoutait-on, n'est pas assez fou pour demander la main de la fille de Gunter; tout au plus a-t-il pu lever les yeux sur Johanna, pour laquelle il soupirait depuis longtemps. Le bourgmestre, au lieu d'inventer une scène fantastique, ne ferait peut-être pas mal de lui donner sa nièce.

Ces propos, volant de bouche en bouche, retentirent bientôt aux oreilles de Walter, qui n'y répondit pas, et à celles de Johanna, qui en fut flattée.

Dès le lendemain du départ de Gunter, Johanna prit Emeraude à part et lui dit :

— Cousine, il paraît que tu as raison. Ce jeune homme que nous avons rencontré au bois, et qui depuis un an ne détache pas les yeux de notre loge...

— Ah ! tu y penses toujours ! interrompit Emeraude.

— Il pense plus à moi que moi à lui, reprit Johanna. Tu ne sais pas ce qui s'est passé à la table de mon oncle ? Voici ce qu'on m'a confié ; j'ai bien promis le secret, mais pour toi je n'en ai point. Il paraît donc que, la veille du jour du bois, ce jeune homme est venu ici. Jacob, que j'ai longuement interrogé, me l'a avoué. On dit qu'il a fait à ton père l'aveu de son amour pour moi, et qu'il m'a demandée en mariage.

— Et cela te flatte ?

— Certainement, puisque c'est la première fois que l'on songe à moi. Tu es mon aînée ;

mais, enfin, puisque tu es fiancée, ton père aurait pensé à moi, il me l'a d'ailleurs promis.

— Et il tiendra sa parole, dit Emeraude.

— Mais il n'est guère pressé, reprit Johanna. Imagine-toi qu'il a raillé ce jeune homme en le traitant de fou, et qu'il s'en est vanté le lendemain à Bethman, à Rothschild, à Finner. Je ne vois pas qu'il faille être atteint de folie pour m'aimer. Il est vrai que ce jeune étourdi n'a pas de position, je ne connais pas sa famille, je ne suis nullement amoureuse de lui. C'est, dit-on, un poëte, un cerveau maladif et exalté. Je ne pense pas un instant à devenir sa femme. Mais, enfin, on peut avoir sa raison et rêver à moi. Je suis jeune, belle et pas plus sotte qu'une autre.

— C'est vrai, répondit Emeraude. Mais je ne crois pas un mot de tout ce que tu viens de me conter. Tu es le jouet d'une mystification ; on s'est moqué de toi.

— Tu es cruelle, cousine, répliqua Johanna d'un ton piqué. Tu le croirais bien si l'on te disait qu'un jeune homme est devenu fou d'amour pour toi !

— J'en serais désolée, dit Emeraude.

— Ah! oui, s'écria Johanna, j'oublie que tu joues toujours le rôle de la déesse Raison.

Emeraude, d'un mot, eût pu faire taire sa malicieuse cousine; mais elle était trop bonne, trop charitable, elle aimait trop son père et sa mère pour causer le moindre chagrin à une orpheline. Johanna était l'enfant gâtée de cette famille chrétienne. Elle le savait, mais elle n'avait ni assez d'esprit ni assez de cœur pour apprécier la grandeur d'âme de sa cousine, et, à l'entendre, Emeraude était presque une ingrate qui ne l'aimait pas comme elle méritait d'être aimée.

— Je vois, dit Emeraude, que si mon père donnait son consentement à ce mariage, tu l'agréerais de grand cœur. D'ailleurs, M. Walter est un homme de talent et d'avenir. Quant à sa position sociale, tu sais que nous sommes à même de lui en faire une.

— Bien, dit Johanna, voilà que tu me reproches ma pauvreté! Est-ce ma faute si je suis orpheline? Est-ce ma faute si je suis forcée d'accepter tout de vous?

Emeraude se contenait pour ne pas éclater.

— Va, dit-elle, va ! Je veux que tu te maries. J'écrirai à mon père.

Pourtant cette nouvelle la préoccupait malgré elle. D'une part, elle aurait voulu que Johanna eût dit vrai et que Walter aimât sa cousine. Il est possible, se disait-elle, que mon père se soit trompé, qu'il ait mal entendu. Il était trop préoccupé de moi et de son voyage. Nous marierons Johanna. Mon père compte lui donner une dot de cinquante mille florins ; si cela ne suffit pas, j'y ajouterai le double. Cormélius ne me refuse rien ; il m'a solennellement promis que je disposerais de sa fortune à mon gré et à ma volonté.

D'autre part, cette interprétation de la démarche du jeune poète le faisait descendre du socle idéal sur lequel l'imagination d'Emeraude l'avait placé, depuis qu'elle avait lu ses poésies. Dans son esprit elle avait rapporté à elle tous les grands sentiments qui s'épanouissaient des vers chaleureux de Walter ; elle les avait pour ainsi dire embellis, elle leur avait donné une forme plus mélodieuse par le reflet de sa grâce.

Si belle que soit une fleur, il lui faut un rayon de soleil ou de lumière.

Certes, se disait Emeraude, Johanna est assez belle pour qu'un jeune homme lui fasse un serment de fidélité; elle est plus jeune, plus fraîche, plus coquette que moi; mais il m'a toujours semblé que son regard ne disait rien, qu'il n'inspirait surtout pas des pensées poétiques, et que pour l'aimer il fallait être un esprit positif.

Puis, refoulant cette bouffée de vanité et se reprochant sa médisance tacite, elle ajouta mentalement :

Soit, je vais en parler à ma mère.

Cette inspiration généreuse fut à l'instant traversée par une arrière-pensée d'amour.

Si le jeune homme refusait Johanna avec une dot princière, cela prouverait...

Elle n'osa pas achever sa pensée.

Mais je suis fiancée, cria sa voix intérieure, je ne le connais pas, je ne l'aime pas. Après tout ce qui s'est passé, mon père aurait un cuisant chagrin s'il apprenait seulement que depuis deux jours mon esprit s'occupe de ce jeune homme.

Elle embrassa sa mère et se coucha à côté d'elle dans son ancien lit qu'elle avait fait porter dans la chambre à coucher de madame Gunter.

Emeraude ferma les yeux pour dormir, mais en vain. Sa mère, qui, étendue toute la journée sur sa chaise, ne dormait guère la nuit, s'aperçut de l'inquiétude fiévreuse de sa fille et lui dit :

— Emeraude, mon trésor, tu es agitée ; qu'as-tu ?

— Je pense à Johanna, répondit-elle.

— Est-ce qu'elle t'a parlé aussi de mariage ? demanda madame Gunter ; elle m'en a étourdi les oreilles toute la journée.

— Elle t'a donc confié son secret ?

— Elle m'a confié que, le jour de tes fiançailles, ton père lui avait dit : Chère enfant, ce sera bientôt ton tour.

— Papa a raison, répondit Emeraude en se mettant sur son séant ; mais ce que Johanna ne t'a pas dit, c'est qu'on l'a demandée en mariage.

— A qui, ma fille ?

— A mon père. Il doit t'avoir dit, comme

à moi, qu'un jeune fou était venu, il y a quelques jours, lui demander ma main. Il paraît que papa s'est trompé. Comme il pense toujours à moi, il a cru entendre mon nom. C'est pour Johanna que ce jeune homme est venu. C'est elle-même qui vient de me conter tout cela.

Madame Gunter, après avoir partagé le chagrin que cette histoire avait causé à son mari, était contente d'apprendre qu'il y avait malentendu.

— Ecoute, ma fille, dit-elle, moi aussi je voudrais que Johanna se mariât; mais il faut attendre le retour de ton père, car je doute fort qu'il se soit trompé à ce point; ton père sait ce qu'il dit et ce qu'il fait.

— Si tu tiens à savoir la vérité, j'en aurai le cœur net dès demain, répondit Emeraude.

— Et comment la sauras-tu ?

— Par le docteur Finner. Laisse-moi faire, mère. S'il est vrai que le jeune homme, qui, d'ailleurs, n'est ni sot ni fou, soit amoureux de ma cousine, le docteur préparera les voies, et j'en dirai un mot à papa dans mes lettres; sinon, qu'il n'en soit plus question. Moi, de

ma part, je ne te parlerai plus de cette histoire.

— Tu es la sagesse même, dit la mère, et maintenant tâche de t'endormir.

—

XIV

— Docteur, dit Emeraude dès que celui-ci parut le lendemain pour faire sa visite journalière, vous savez qu'avant son départ mon père m'a donné plein pouvoir pour toutes ses affaires. J'ai donc à vous charger d'une mission confidentielle.

— Je suis à vos ordres, répondit le docteur.

— C'est une mission matrimoniale; il s'agit de faire un mariage.

— Mauvaise affaire, dit Finner. Je ne me suis jamais mêlé de mariage. Ce n'est pas parce que je suis garçon; je ne juge pas les autres d'après moi; mais...

— Parce que vous ne croyez pas au bonheur du mariage, interrompit Emeraude. Soit! Les hommes ne sont pas créés pour le bonheur;

c'est vous qui me l'avez dit. Le mariage est un devoir.

— Comment ! s'écria le docteur étonné, vous en êtes là ! Permettez-moi de n'être pas de votre avis. Le mariage est un idéal, mais ce n'est que cela.

— Ainsi, reprit Emeraude, vous ne croyez pas qu'un homme, en se mariant, puisse vivre pour cet idéal !... Pour la femme, toute honnête mère de famille vit idéalement et se sacrifie à son devoir.

— A moins qu'elle n'aime son mari, comme votre mère.

— Une honnête femme, dit Emeraude, aime toujours son mari.

— Chère enfant, répliqua le docteur après une pause, nous avons souvent devisé du mariage. Je crois que Dieu a créé la femme pour cette union. Quant à l'homme, il est à refaire.

— Ainsi, reprit Emeraude, vous ne croyez pas qu'un jeune homme, ayant fait serment de fidélité en face de Dieu et du peuple, puisse rester fidèle à ce serment?

Le docteur se gratta l'oreille et ne répondit

pas. Enfin, poussé à bout par Emeraude qui demandait une réponse, il dit :

— Je ne prétends pas que cet homme viole nécessairement son serment, mais il pourra en avoir envie plus d'une fois.

— Taisez-vous, s'écria Emeraude : vous calomniez votre sexe. L'homme n'aimerait-il une femme que pour sa beauté et sa jeunesse ?... Mais une allumette chimique suffit pour détruire le plus beau visage !... Qu'est-ce donc qu'un mariage qui ne lie pas les âmes ? Voyez plutôt mon père !

— Chère Emeraude, dit le docteur, le cœur de l'homme est un abîme ! Votre père, outre son tempérament équilibré, est la bonté même : il mourrait plutôt que de causer la moindre douleur à sa femme. Vous ne connaissez pas l'attrait qu'exerce sur l'homme généreux une femme faible, souffrante, qui, sans l'amour de son mari, eût, il y a longtemps, quitté cette terre.

— Ah ! docteur, s'écria Emeraude douloureusement affectée, vous me faites prendre les hommes en horreur. Il n'y a donc pas d'exception ?

— Votre fiancé, répondit Finner d'un ton malicieux. D'ailleurs, à quoi bon cette discussion ? nous sommes d'accord : la femme est la victime de l'homme.

— Soit, dit Emeraude, et ce sont les hommes au cœur de femme qui vivent pour le devoir et le dévouement. Allons, docteur, vous vous faites plus mauvais que vous n'êtes. Est-ce que votre vie n'est pas un dévouement de tous les instants ? Mon père n'a-t-il pas un cœur de femme ? Voyons, mon ami, aidez-moi à rendre heureux deux êtres humains. Il s'agit de Johanna.

— De Johanna ! s'écria le docteur, je le veux bien, ne fût-ce que pour vous débarrasser d'elle. Mais, de grâce, ne parlons pas de bonheur pour le malheureux qui doit l'épouser. Après tout, nous avons le divorce. Et vous connaissez le jeune homme en question ?

— De vue. Il aime ma cousine. Il s'appelle Walter.

A ce nom, le docteur jeta un regard profond, pénétrant et scrutateur sur Emeraude, en se disant à part soi : C'est un piège, une

finesse de jeune fille. Elle aime ce jeune homme et ne veut pas l'avouer.

Emeraude, devinant la pensée qui se réflétait dans le regard du docteur, sentit une légère rougeur effleurer ses joues. Mais, se faisant une contenance, elle dit :

— Docteur, vous connaissez la seule finesse dont je sois capable : la franchise ! Il paraît que ce jeune homme languit, depuis un an, pour les beaux yeux de ma cousine; il n'en détache pas les siens quand il est au théâtre, en face de ma loge, et il y est toujours. Il est venu, il y a quelque temps, faire l'aveu de son amour pour Johanna. Mon père, préoccupé, a cru que ce jeune poëte avait osé demander la main de sa fille, et l'a traité de maniaque ! C'est le premier acte de la comédie. Nous en sommes au second. Au troisième le mariage. D'ailleurs, toute la ville en parle; Johanna elle-même m'a répété cette version. Ce doit être vrai, car c'est vraisemblable.

— Fiez-vous donc à la vraisemblance ! s'écria le docteur. Je n'en crois pas un mot. Le vrai est simple, mais rarement vraisemblable.

— Vrai ou non, reprit Emeraude, ma mère veut marier Johanna. Admettons que ce jeune savant n'aime pas ma cousine, qu'il en aime une autre ; c'est un homme, comme vous le dites si bien, c'est-à-dire un égoïste : eh bien, vous lui offrirez, non cinquante mille, mais cent mille florins ; de plus le droit de citoyen à Francfort et une place de directeur à la loterie de la ville, rapportant quatre mille florins par an. Cela suffit pour faire une maison et des vers.

— Je dois une visite à ce jeune homme, répondit le docteur. Je veux bien lui parler mariage sans en avoir l'air.

Puis, regardant fixement Emeraude, il ajouta :

— Et s'il refuse ?

— Alors, dit celle-ci en détournant les yeux pour échapper aux investigations du docteur, alors il faudra chercher un autre mari à Johanna, car, à l'entendre, il n'est de bonheur que dans le mariage. Allez, mon ami, acquittez-vous bien de votre mission ; je compte sur vous.

Le docteur ne répondit que par un signe de

tête affirmatif; mais, en s'en allant, il se dit à part : Emeraude aime ce poëte; elle m'envoie pour savoir s'il consent à épouser une autre jeune fille. Quel abîme! quel gouffre que le cœur humain!

—

XV

Le docteur Finner, qui adorait Emeraude comme si elle eût été sa fille, s'était déjà aperçu qu'elle n'aimait pas beaucoup son fiancé; mais il fut surpris et un peu inquiet de découvrir sur le front de sa jeune amie un grain d'amour pour Walter. Finner connaissait les femmes. Il savait que l'amour émerge d'abord chez elles commme un tout petit flocon blanc sur l'horizon bleu du cœur; peu à peu le flocon grossit et prend toutes sortes de figures imaginaires, tantôt délicieuses, tantôt monstrueuses, jusqu'à ce que l'horizon entier se couvre de nuées et que, du côté opposé, surgisse un point noir annonçant, soit un orage qui passe, soit de mauvais jours pour longtemps. Il croyait avoir

vu ce petit flocon blanc se dessiner dans le cœur d'Emeraude. Il aurait juré qu'elle ne l'avait chargé de cette mission que dans l'intention de mettre à l'épreuve l'amour de Walter pour elle-même, et en cela il ne s'était trompé que de moitié. Au fond de son cœur, il faisait des vœux pour l'amour d'Emeraude, mais il craignait que le père Gunter ne consentît jamais à une telle alliance. Lui-même, se disait-il, a bien fait un mariage de ce genre; mais les hommes, les meilleurs, sont infatués de leur mérite personnel. Gunter doit se dire : Moi, c'est différent, j'étais ceci, cela, ma famille descend de je ne sais plus quel grand hère, et puis nous nous connaissions dès notre enfance. Les situations ne sont jamais les mêmes, mais bien les sentiments. D'ailleurs, ajouta-t-il en entrant dans la maison de Walter, Emeraude est bien capable de sacrifier son amour à son devoir. Ce sacrifice flatterait l'opinion qu'elle a de sa force morale et la relèverait dans son propre esprit.

Walter répondit à la proposition du docteur par un sourire dédaigneux, en déclarant qu'il était décidé à ne jamais se marier, et qu'il al-

lait partir pour Schwalbach, respirer l'air des montagnes et boire de l'eau ferrugineuse.

En revenant de sa visite, le docteur se demanda s'il ne vaudrait pas mieux cacher la vérité à Emeraude. Pour qu'Emeraude oubliât tout-à-fait Walter et sa démarche, aussi hardie que romanesque, auprès du père Gunter, il eût suffi de lui dire que le jeune homme avait marchandé sur la dot, ou bien qu'il avait en vue une fille naturelle bien plus riche que Johanna. Je mentirais, se dit le docteur; mais il est permis de mentir pour épargner, soit un chagrin, soit une douleur à son ami. Ces considérations et bien d'autres encore occupèrent l'esprit de Finner pendant son trajet de la Sandgasse à la Mainzergasse. Mais, arrivé à l'hôtel Gunter, le naturel de sincérité reprit le dessus. Après tout, s'écria-t-il, si elle l'aime, quel mal y a-t-il? Pourquoi mettrai-je obstacle à son bonheur? Ce que je désire avant tout, c'est qu'elle soit heureuse. Si donc elle l'aime et que son père s'oppose à cette alliance, moi, de ma part, je dois faire mon possible pour qu'elle n'épouse pas Cornélius qu'elle n'aime pas, qu'elle n'aimera jamais. !

— J'ai enfin trouvé un homme comme moi, dit brusquement Finner en entrant chez Emeraude. M. Walter ne veut entendre parler d'aucune proposition matrimoniale, il ne se mariera jamais. D'ailleurs il part pour Schwalbach!

En prononçant ces paroles, Finner, de son œil, ne quitta pas l'œil d'Emeraude. Celle-ci, se sentant observée, ne sourcilla pas. Mais, à un pli de ses lèvres, à une palpitation involontaire du sein gauche, palpitation qui se mourait en faibles ondulations sur la soie de sa robe, le docteur crut voir le sourire intérieur de l'âme de la jeune fille. Il se rendit dans l'appartement de madame Gunter en se disant de nouveau : Elle l'aime! le flocon blanc a grossi.

Johanna, qui avait vu le docteur revenir, le suivit de près; elle entra chez Emeraude au moment où Finner la quitta.

— Chère cousine, dit mademoiselle Gunter, nous avons été induites en erreur. J'ai fait sonder l'esprit et le cœur de ce jeune homme, sans toutefois te nommer. Non-seulement il

n'est amoureux de personne, mais il a déclaré qu'il comptait bien ne jamais se marier.

— C'est donc un tartuffe! s'écria Johanna. Sans compter les yeux langoureux qu'il nous fait au théâtre, il paraît que, dans ses poësies (car ce monsieur se permet de faire des vers), il n'est question que d'amour idéal et de fidélité conjugale. Que sais-je, moi? Ce matin encore la *Feuille de Conversation* annonce que, dans la séance de clôture du *Muséum,* le docteur Walter déclamera un psaume avec accompagnement de harpe par mademoiselle Tuschek.

Dans ce moment le jeune Cormélius entra, salua Johanna, baisa respectueusement la main de sa fiancée, et lui remit un paquet de papiers destinés à être envoyés au père Gunter.

— A-t-on jamais vu!... s'écria Johanna après avoir gracieusement répondu au salut de Théodore. David n'a fait des psaumes qu'après avoir été aimé par Bethsabée et la princesse Michelle. De quel droit le poëte Walter fait-il des psaumes? Il n'a point encore, que je sache, tué trois cents Philistins dans un seul combat. Qu'en dites-vous, Cormélius? ajouta-

t-elle en passant le numéro de la feuille littéraire au jeune fiancé.

On a dit avec raison que l'amour-propre est inexorable comme le temps. Cormélius n'était nullement amoureux de sa danseuse; mais, depuis qu'il croyait avoir la certitude qu'elle l'avait trompé, il était dévoré de jalousie et il s'était bien promis de se venger de son trop heureux rival. Le jour même où Walter lui avait parlé, il se rendit auprès de Violande et l'accabla de reproches. La Parisienne voyant tout de suite le parti qu'elle pourrait tirer de la jalousie de son Allemand, loin de se défendre, fit de faux aveux et se laissa arracher le secret de sa faute. Non-seulement elle confessa avoir vu Walter depuis les fiançailles de Cormélius, mais, en essuyant une larme de crocodile, elle avoua qu'elle aimait le jeune poëte depuis un an et qu'elle en était payée de retour.

— Les articles que vous m'avez lus, s'écria-t-elle, vous avez cru qu'il les publiait par esprit de justice ! C'étaient autant de preuves de la tendresse de notre liaison !

Cormélius eut un accès de jalousie furieuse;

mais, à la fin, mademoiselle Violande obtint un pardon plein et entier. Le jeune banquier ne croyait pas du tout forfaire à l'honneur en courtisant une autre femme que sa fiancée. Je n'ai point encore prêté serment de fidélité, se disait-il. La veille de mon mariage, en quittant la Française, j'avouerai tout à Emeraude, qui doit savoir qu'elle n'épouse pas un cœur neuf.

Dès que Cormélius entendit prononcer le nom de Walter, il prit le journal, parcourut l'annonce du Muséum, et dit :

— Ce jeune fat est bien présomptueux. Il s'expose à être sifflé comme un mauvais acteur.

Le Muséum de Francfort est une espèce de temple des arts; c'est une salle où, tous les quinze jours, la société d'élite de la ville se réunit (par abonnement) pour entendre de la musique sévère de tous les grands maîtres de l'Allemagne, tels que Haendel, Haydn, Bach, Mozart, Beethoven, Weber et Meyerbeer. Les maîtres étrangers ne sont nullement exclus. Entre les différents morceaux de musique, un poëte, un orateur ou un acteur récite, soit

des vers inédits, soit un article littéraire, soit des passages tirés des chefs-d'œuvres reconnus dans n'importe quelle langue. Les peintres et les sculpteurs ont un salon à part pour exposer leurs œuvres.

Le Muséum de Francfort existe depuis quarante ans. Les séances ont lieu deux fois par mois, le vendredi soir. L'orchestre du théâtre, un des meilleurs de l'Allemagne, y exécute les plus belles œuvres de tous les maîtres ès-harmonie. Quant aux lectures, un comité en prend connaissance, sauf toutefois les improvisations ; mais les improvisateurs doivent être connus et porter un nom respecté.

Le Muséum est d'ordinaire clos vers Pâques. Cette année-là, par suite de différents obstacles, la séance de clôture avait été remise d'un vendredi à l'autre. M. Walter avait annoncé un psaume qui devait être accompagné sur la harpe par mademoiselle Tuschek, la harpiste du théâtre, renommée pour sa grande et belle mémoire musicale. Il avait prié le comité de rayer son nom de l'affiche; mais celui-ci ayant insisté, et lui-même ayant résolu de quitter

Francfort, il consentit à réciter son poëme en guise d'adieux.

— Qui donc s'expose à être sifflé? demanda Finner rentrant au salon.

— Un nouveau psalmiste, répondit Johanna, en passant le journal au docteur.

— Attendons qu'il l'ait mérité, dit celui-ci. On dit, au contraire, que M. Walter est très-éloquent.

— L'éloquence, répliqua Cormélius, est l'art des grands trompeurs.

— Si l'on voulait siffler tous les trompeurs, tous les hommes faux, reprit le docteur...

— N'importe, interrompit Johanna, celui-là sera sifflé.

— Vous lui en voulez donc bien? dit le docteur à Johanna, en jetant un regard d'intelligence à Emeraude comme pour lui demander si elle avait communiqué à sa cousine le refus de Walter. Et, comme Emeraude, également par un regard, répondit affirmativement, le docteur ajouta : Prenez garde, mademoiselle Johanna; l'amour n'est pas loin de la haine. Laissez cela aux hommes. Quant à moi, je vais rarement au Muséum; mais j'irai

vendredi, et si l'ami Cormélius a besoin d'un bon sifflet...

— Ce n'est pas de refus, dit celui-ci en serrant la main au docteur. Je ne crois pas aux poëtes. Puis, baisant de nouveau la main de sa fiancée, qui involontairement la lui retira, il envoya un gracieux salut à Johanna, et s'éloigna sous prétexte d'affaires.

Le docteur le suivit de près, Johanna, à son tour, se rendit auprès de sa tante, toujours en criant : Il sera sifflé ! il sera sifflé !

Emeraude, songeuse, mais savourant une de ces joies vagues et indéfinissables, ouvrit machinalement le paquet destiné à son père. En tête de la première feuille de papier qui tomba sous sa main (c'était un rapport de police), elle lut les deux lignes suivantes : « Mademoiselle Leclerc s'est rendue, à dix heures du matin, chez le docteur Walter, et y est restée une heure entière. »

Le père Cormélius, après la menace qu'il avait faite, avait donné ordre à sa police de surveiller les allées et venues de la danseuse. Ce chiffon de papier s'était égaré dans les paperasses destinées à Gunter. En lisant invo-

lontairement cette phrase, Emeraude, qui, un moment auparavant, nageait dans un rêve de poésie sans nom, fut pour ainsi dire réveillée en sursaut. La joie de l'homme ne se laisse pas définir, mais le chagrin a bien vite un nom, car il se traduit tout de suite par un mal physique.

Tout à l'heure, pensant à l'amour idéal de ce jeune homme, songeant qu'il venait de refuser un des plus beaux partis de la ville, et pour qui ? pour une chimère poétique, Emeraude ne put s'empêcher de s'écrier : C'est beau ! c'est grand !... Car, ajouta-t-elle, il sait bien, m'aimât-il à la folie, que je ne puis devenir sa femme. Je ne le connais pas, je ne lui ai jamais parlé, sa famille m'est tout-à-fait inconnue, et pourtant il m'aime comme on aime un rêve, un poëme, un souvenir d'enfance. A ce rêve, à ce poëme, à ce vague souvenir, il sacrifie la plus belle réalité ! Encore une fois, c'est grand et c'est beau ! Quelle différence entre lui et Cormélius !

Cette pensée l'obsédait encore au moment où elle retira sa main à son fiancé, non pas par antipathie pour ce dernier, mais parce

qu'elle eût voulu serrer la main de Walter et lui dire : C'est bien ! Il est encore de nobles cœurs, de vrais fils de Dieu ; et si je ne puis devenir votre femme, je n'en resterai pas moins la fiancée de votre idéal !

Tout ce beau rêve venait de disparaître par une ligne d'écriture. La lueur empourprée de l'aube venait d'être dévorée par un rayon blafard du matin, un de ces faux rayons qui annoncent de la pluie pour toute la journée. Oh ! se dit-elle, le docteur a raison, le cœur de l'homme est un abîme. Je sais maintenant pourquoi il a refusé Johanna. Et moi, folle, qui croyais... Mais c'est moi qui suis poëte, c'est moi qui rêve ! J'eusse été si heureuse d'être malheureuse pour lui ! J'eusse peut-être épousé Cormélius ; mais que de souffrances dans mes joies ! que de douleurs dans mon bonheur ! Et quel bonheur de lui dire cette douleur dans un regard !... Folle que je suis ! Il aime une danseuse !

Et, rencontrant Johanna sortant de la chambre de madame Gunter, Emeraude, en l'embrassant, lui dit :

— Cousine, tu as raison. Je n'ai pas voulu

t'approuver devant mon fiancé, mais tous les hommes sont des tartuffes !

— Oh ! il sera sifflé, répondit celle-ci.

—

XVI

Le vendredi soir, Émeraude et Johanna étaient sur le premier banc de la salle du Muséum, tout près de l'estrade de l'orchestre et des lecteurs. Derrière elles, se trouvaient Cormélius et le docteur. La salle était comble. On débuta par une ouverture de Weber; puis, après un trio en *mi bémol* de Beethoven, on apporta une harpe et une table. Bientôt le docteur Walter, plus pâle qu'à l'ordinaire, les cheveux rejetés en arrière, tenant de la main droite un gant blanc, parut sur l'estrade, posa la main gauche sur la table, jeta un coup d'œil sur l'assemblée, et, après les préludes de la harpe, d'une voix pleine et vibrante, il dit :

« Non ! les cieux ne racontent pas ta gloire, ô Dieu ! et la terre ne dit pas ta grandeur... »

Pendant qu'il parlait, mademoiselle Tuschek improvisait des accompagnements plus ou moins adaptés aux paroles, mais toujours tirés des bons maîtres que l'artiste savait par cœur.

« Ni le printemps avec sa blonde fraîcheur, ni l'été avec sa beauté de feu, ni l'automne avec ses moissons d'or, ni l'hiver avec ses blancs dômes de neige ne te proclament, ô Seigneur ! et ne disent ni ta justice, ni ta bonté, ni ta magnanimité.

« L'Océan a beau se courroucer et soulever des montagnes de vagues ; l'ouragan, de ses tourbillons peut balayer l'herbe, la fleur, l'arbre, la forêt entière ; en vain la terre vomit des torrents de flamme et engloutit des mondes dans ses gouffres : rien dans l'immensité, ni le soleil et ni la lune, ni le jour et ni la nuit, rien n'annonce qu'il est un Dieu.

« Seul l'homme, par le Verbe, dit que tu es.

« Seul il te proclame son maître, son créateur.

« Seul il chante la gloire du Seigneur.

« Et seul, tu l'as créé pour avoir un témoin de ta grandeur.

« Et tu l'as créé à ton image, presque ton égal, en lui dennant la RAISON, la liberté de douter de toi.

« Et, plus l'homme est puissant dans la lutte, plus il déploie de nobles forces dans le combat, plus il répand de son sang divin, suc d'infini, sève d'éternité, plus enfin il a de raison : plus tu l'aimes, plus tu lui pardonnes !

« Car, dans la raison : c'est toi, ô Dieu ! qui luttes contre toi. Tu es le mouvement et la vie, la pensée et le Verbe, la mélodie et l'harmonie, tout ce qui est grand, tout ce qui est beau, tout ce qui est bien.

« Gloire à toi d'avoir créé l'homme !

« Gloire à l'homme de t'avoir proclamé Dieu !

« L'ouvrier a fait l'œuvre afin que l'œuvre glorifie l'ouvrier.

« La nature entière n'existe que par l'homme.

« Le vent qui souffle, la mer qui mugit, leur voix ne se fait entendre que par l'oreille de l'homme.

« Si belle que soit la fleur, si gracieuse que soit la gazelle, si parfumée que soit l'herbe, ils ne sont que par le reflet de la raison humaine. La nature est la glace dans laquelle se mire l'esprit de l'homme, et l'esprit de l'homme est le cristal dans lequel se mire Dieu.

« Quand Dieu a voulu être, il a dit : — Créons l'homme, et créons-le à notre image.

« Et l'homme est immortel parce que Dieu l'est.

« Et la nature est éternelle parce que l'homme ne meurt pas.

« Mais l'homme, pétri de boue terrestre et de gouttes de raison, autant dire de rosée divine, penche trop et trop souvent vers la terre. L'infini se trouble par les vapeurs vertigineuses du fini. La matière monte, monte comme un flot de déluge, noie l'esprit et le traîne dans la vase fangeuse de la sottise et de l'égoïsme... »

Un fort sifflet se fit entendre dans la salle, La harpe, faisant un soubresaut, se cabra pour ainsi dire et rendit des sons discordants.

Walter s'arrêta un instant, mesura d'un œil hardi son antagoniste; puis, élevant la voix et changeant de ton, il poursuivit:

« Oui, il est des hommes déshérités, de vrais parias. Ce ne sont ni les pauvres ni les malades, ni les faibles de corps; ce sont les hommes privés d'idéal divin.

« Leur tête n'est qu'un globe de ténèbres sans raison, cette lumière céleste.

« Et leur âme n'est qu'une chambre obscure pour faire ressortir ce qui brille à côté d'eux.

« Si fort que soit un ouvrier, ses œuvres ne se ressemblent pas toutes.

« Si grand que soit le Créateur, ses créatures ne tiennent pas le même rang.

« C'est le même Dieu qui les a faites; mais à l'une il a donné tout un foyer de lumières, à l'autre il n'a donné qu'une étincelle.

« Celle-là a toute une gerbe de rayons divins; celle-ci n'en a qu'un épi.

« L'une porte sur son front l'auréole, le sceau de son Créateur; l'autre ne porte rien... »

Il s'arrêta de nouveau. Et toute la salle de trembler sous des applaudissements frénétiques.

Puis, reconnaissant Emeraude qui venait de braquer sa lorgnette sur lui, il changea encore de ton et de modulation, et poursuivit :

« Mais, si le Créateur a donné à l'homme un souffle de son infini, à la femme il a donné son âme tout entière.

« Ce qui dans l'homme est égoïsme devient dévouement dans la femme. Ce qui dans l'homme penche vers la terre, s'élève vers le ciel dans la femme. Pour elle, le sacrifice devient jouissance, et le dévouement du bonheur. Si l'homme est l'image de Dieu, la femme en est la transsubstantiation, rêve accompli de l'infini, poëme divin en chair et en os.

« Qu'est-ce que la beauté réunie de tous les êtres animés et inanimés au ciel et sur la terre contre la beauté de la femme ?

« Qu'est-ce que la fraîcheur de l'aube, l'éclat de la rose, l'émail du pré, la limpidité de la source, l'azur du ciel et jusqu'à la sombre splendeur des bois, en présence de la vierge au front resplendissant d'idéal, au regard nageant dans l'infini, et dont la démarche

majestueuse seule trahit la fille de Dieu, sa création chérie, son œuvre de prédilection, la réunion de tout ce qui est idéalement beau, de tout ce qui est infiniment bien, de tout ce qui est divinement grand?

« Voyez-la qui s'arrête, élevant vers le ciel son œil chaste et voilé!

« Tous les rois de la terre se prosternent devant elle pour baiser l'ourlet de sa robe. (La harpe joua l'accompagnement de la sérénade de *Don Juan*.)

« La nature elle-même, violant ses lois, semble se prêter avec bonheur à la volonté enchanteresse de sa souveraine et se parer de tous ses attraits pour lui faire fête.

« L'ouragan, si violent d'ordinaire, semble retenir le grand souffle et n'envoie que des zéphyrs pour caresser sa chevelure, plus belle que toutes les couronnes, toutes les guirlandes de la nature entière.

« L'Océan, si indomptable, lisse son âpre surface pour l'inviter à se balancer sur ses vagues harmonieuses. (Ici la harpe exécuta un andante de Weber, tiré d'*Obéron*.)

« Les anges eux-mêmes, ces messagers de

Dieu, semblent descendre de leur char aérien pour mendier un regard d'amour à la créature de prédilection de leur maître. (Ici la harpe jouait la bénédiction nuptiale des *Huguenots*.)

« Et cette femme, plus belle que ce qui est beau, plus puissante que ce qui est puissant, plus voluptueuse que ce qui est voluptueux, cette femme daigne à peine jeter un regard sur ceux qui l'entourent, qui l'implorent, qui l'adorent.

« Arrière, dit-elle, la terre et ses vanités ! Arrière, la matière et ses vertiges ! Arrière, la volupté et ses morsures ! Arrière, tout ce qui est égoïsme, calcul, intérêt ! Arrière, fausses grandeurs et faux honneurs, tout ce qui est vain, fugace, néant !

« Moi, femme, je ne veux connaître que l'abnégation, le sacrifice, le dévouement, l'infini, la Vertu enfin.

« Arrière, vous tous qui me parlez de ma beauté pour la ternir de votre haleine, pour la souiller de votre souffle !

« Elle est à la vertu !

« Je n'aimerai qu'un seul homme, un second moi-même, et lui serai fidèle.

« En restant fidèle épouse, je conserverai ma pudeur, la seule et vraie virginité, la virginité de l'âme.

« L'amour pour moi n'est point une volupté, mais une incarnation idéale, une consubstantialité divine, un devoir pour élever des âmes qui témoignent de la grandeur de l'humanité.

« Par la vertu, je ne suis plus une faible femme, le jouet des passions de l'homme, mais son égale, plus encore, son supérieur.

« Du plus profond des abîmes, je m'élance, d'un bond, au plus haut des empyrées.

« Je reste pure de corps et d'âme, vierge de toute souillure, de toute convoitise.

« Par la vertu, cet idéal de l'amour conjugal, je deviens un corps spiritualisé, une forme surnaturelle, une portion d'infini, une vraie image de Dieu.

« Aussi, nulle poésie sans la femme ! nul bonheur sans la femme ! nulle existence remplie sans la femme ! nulle sainteté sans la femme !

« Et la femme, c'est la vertu !

« Et la vertu, c'est Dieu sur la terre. »

Pendant le dernier mouvement, mademoiselle Tuschek, glorieuse du panégyrique de son sexe, oubliant sa harpe, restait, bouche béante, suspendue aux paroles de l'orateur dont la voix fatiguée fut couverte d'une triple salve d'applaudissements.

Emeraude baissa les yeux, elle sentit le regard brûlant de Walter. Quand celui-ci eut disparu, elle dit à Johanna :

— Tu t'es trompée, c'est un David : il vient de vaincre les Philistins.

—

XVII

S'il est un beau spectacle pour l'observateur psychologue, c'est une belle âme luttant courageusement contre des sentiments, contre des passions qui l'envahissent. C'est un combat à outrance entre la raison et le cœur. Si fort que se croie l'homme, si grande que soit la connaissance de soi-même, l'issue de cette lutte est longtemps douteuse, et la victoire se déclare presque toujours par une intervention supérieure, en dehors et au-dessus des prévisions humaines.

C'est qu'il n'est donné à aucune créature de se connaître parfaitement. La raison a beau posséder la faculté de se réfléter dans sa propre transparence, elle arrive toujours à un fond obscur, inconnu, que l'œil divin seul sonde

et reconnaît. L'homme, guidé par les clartés célestes de la raison, a beau descendre dans l'abîme de son cœur, toujours il arrive à un point où, pris de vertige, il chancelle et se hâte de rebrousser chemin; heureux s'il ne tombe pas dans le gouffre où il n'y a plus ni raison, ni lutte, ni sentiment.

Que personne ne se vante d'être son propre maître ! que personne ne se glorifie de sa vertu, ni des victoires qu'il a remportées sur lui-même ! « Rien n'est fait, a dit César, quand il reste quelque chose à faire. » A l'homme, il reste toujours à faire jusqu'au dernier moment de sa vie.

Certes, avec l'âge, les vertiges de la passion troublent moins l'œil intérieur; mais les passions changent continuellement de nature. Il n'est pas dit qu'un vieillard soit hors de page parce qu'il a été plusieurs fois vainqueur. Tel revient sain et sauf de cinquante batailles et trouve la mort avant son temps par une mouche qui le pique. Il en est de même de l'âme : pour avoir été grande et pure, il n'est pas sûr qu'elle le soit toujours.

C'est, d'ailleurs, l'essence de la vie. Vivre,

même à quatre-vingt-dix ans, c'est lutter! Quand l'homme n'a plus rien à combattre, soit en dehors, soit en dedans de lui, il est mort, qu'il respire ou non.

Il n'est même pas sûr que la vie de la plante ne soit également un combat, moins visible, moins violent, mais toujours un combat. Certaines fleurs ne vous regardent-elles pas avec des yeux qui disent : Aimez-moi, cueillez-moi! Qui sait si, dans ce moment, l'instinct, c'est-à-dire l'esprit de cette fleur, ne lui crie : Mais, malheureuse! t'aimer, te cueillir, c'est te tuer! Une demi-heure après tu seras fanée, jetée au vent, emportée au néant! — Qu'importe! répond la feuille empourprée, qu'importe la mort, pourvu que je sois aimée, et aimée d'un être que j'aime à mon tour!

Il est certain que le cheval ou le chien, se sacrifiant pour l'homme, a des hésitations; il recule, avance, recule de nouveau pour faire enfin le saut périlleux. Que nous font, d'ailleurs, la nature et ses créatures privées du Verbe? Si nous leur prêtons des sentiments, si nous croyons voir en elles l'éternel combat entre l'amour et la raison, entre l'égoïsme et

le dévouement, entre la vie et la mort, c'est que nous leur attribuons une partie de notre existence, c'est que nous aimons à les animer de notre souffle, afin de les élever vers nous, au lieu de nous abaisser vers elles.

Qui sait si Dieu ne joue pas avec nous le même jeu ? Qui sait si ces combats et ces luttes ne sont pas les reflets de sa propre nature ? Qui sait si la raison des raisons, la logique des logiques, le Verbe des verbes, n'a pas à lutter contre des sentiments impénétrables, insaisissables à nos sens bornés, à notre esprit obscurci ? Qui sait si Dieu n'est pas une volonté toute-puissante, surgissant de sa propre lutte, jaillissant de sa propre victoire ?

—

XVIII

Emeraude n'était fière ni de sa beauté, ni de sa jeunesse, ni de sa fortune. C'était, comme eût dit Tertullien, une *glorieuse de raison*, une de ces âmes quiètes et élues, vivant dans leur propre contemplation, heureuses par la conscience de leur vertu. Elle était fière de n'avoir jamais causé le moindre chagrin à ses parents; elle était fière de faire du bien à sa cousine, qui ne demandait pas mieux que d'être envieuse et ingrate ; elle était fière de sa ferme volonté de sacrifier son bonheur et sa vie au bonheur et à la vie de son père et de sa mère; elle était fière enfin de sa raison, qui jusqu'alors l'avait préservée de toutes les petitesses, de toutes les vanités de jeunesse, s'attachant

aux plus belles âmes comme autant de plantes parasites, au risque de les étouffer. Habituée de bonne heure à s'observer, à opposer la volonté du bien aux étreintes du mal, Emeraude croyait finir sa vie dans cette quiétude perpétuelle, sans payer son tribut aux passions du cœur. Quand, en sa présence, on racontait une histoire dont l'héroïne était critiquée comme manquant, soit de jugement, soit de raison, Emeraude se disait : Dieu merci, il n'est pas à craindre que cela m'arrive. Et plus elle devenait sévère pour elle-même, plus elle était indulgente pour les autres. Il y avait, il est vrai, un certain orgueil dans cette indulgence, car, en pardonnant les fautes et les faiblesses d'autrui, elle pensait : Moi, je suis une exception. C'est ainsi qu'elle pardonnait les paroles imprudentes, parfois les démarches inconvenantes de Johanna, en se disant : La pauvre fille ! elle n'a pas pour un centime de raison. Ce fut également par orgueil qu'elle consentit à devenir la fiancée de Cormélius. Il est vrai, se dit-elle, que je ne l'aime pas, mais je suis assez forte de caractère, et j'ai assez de raison pour faire mon devoir, pour

aimer mon mari, ne fût-ce que pour faire plaisir à mes parents.

Ces sortes de caractères féminins sont moins rares qu'on ne pense. L'homme, de bonne heure, apprend à connaître ses faiblesses et sa condescendance pour ses passions; si imbu de sa propre valeur qu'il soit, il se surprend, tout jeune encore, sur des actions, sinon de couardise, du moins de faiblesse pour des femmes indignes. Mais une jeune fille pudique et vertueuse, qui n'a jamais eu une mauvaise pensée, dont les rêves mêmes sont purs de toute faiblesse, de toute convoitise, pour laquelle, comme dit un proverbe allemand, « *le ciel est couvert de violons joués par des anges derrière les nuées;* » la vierge, en un mot, a le droit de croire en sa force et de promettre des dévouements au-dessus de la vaillance d'un cœur d'homme. Aussi la déception est-elle terrible pour ces âmes d'élection quand elles se découvrent une passion rabaissant leur orgueil, quand elles perdent, sinon leur estime, du moins la foi dans leur persévérance. Qui donc a essayé de décrire le moment où la femme mariée, fière de sa

vertu, découvre dans son cœur un amour adultère? Balzac, je crois, dans *le Lys dans la vallée*. Ce moment n'est ni moins douloureux, ni moins poétique pour la vierge qui, se confiant dans sa vertu idéale, sent subitement un amour émerger lentement des flancs de son cœur, puis monter, monter toujours pour menacer de ses bouffées incendiaires la raison, le jugement et jusqu'à la vie.

C'est que tout orgueil est un crime de lèse-souveraineté; l'orgueil de la raison n'en est pas moins de l'orgueil. Dieu semble dire à tout être humain : Souviens-toi que tu n'es qu'un homme, abandonné à tous les hasards, ballotté, brouetté, fouetté par toutes les passions, et que jamais tu n'es sûr de dire aujourd'hui ce que tu ressentiras demain!

Malgré le rapport sur la liaison de Walter avec la danseuse, Emeraude sentait qu'elle aimait ce jeune homme. Elle savait lutter. Elle espérait bien qu'à force de raison et de réflexion elle parviendrait à combattre, à vaincre ce commencement d'amour. Elle se trompait. Depuis la soirée du Muséum, elle avait des doutes sur elle-même. Cet homme, se disait-

elle, n'est pas un tartufe. Et, d'ailleurs, qu'il soit ou non une exception, toujours est-il qu'il a du talent, du cœur, de l'avenir. C'est à sa femme de lui donner ce qui lui manque.

Peut-être serait-elle parvenue à l'oublier, n'eût été la comparaison que son esprit, malgré elle, établissait tous les jours entre Walter et Cormélius. En fait d'amour, les absents n'ont pas toujours tort. Emeraude voyait les défauts de Cormélius présent; de Walter absent, elle ne voyait que les qualités.

Cormélius s'était bien aperçu de l'indifférence d'Emeraude pour lui : parfois, quand il lui prenait la main, elle la lui retirait brusquement en frissonnant. D'abord il attribua ce mouvement à un sentiment exagéré de pudeur virginale; mais bientôt, n'admettant pas qu'on pût ne pas l'aimer, il essaya d'exciter la jalousie de sa fiancée en coquettant avec Johanna, à laquelle il disait des douceurs, des compliments sur sa beauté et sur son caractère aimable. Johanna accepta la cour de Cormélius avec la meilleure grâce du monde et y répondit de même. Emeraude assistait à ce spectacle comme une étrangère. Elle comprit

l'intention de son fiancé et ne fut pas dupe de sa cousine, qui, au fond, était enchantée d'attirer l'attention du riche et beau Cormélius. Une seule idée dominait l'esprit d'Emeraude : faudra-t-il écrire à son père et lui faire l'aveu, sinon de son penchant pour Walter, du moins de son indifférence pour Cormélius? Quant à sa mère, toujours souffrante, Emeraude était décidée à ne jamais lui parler des chagrins de son cœur, bien que plus d'une fois déjà madame Gunter lui eût dit :

— Ma fille, tu perds ta gaieté, qu'as-tu?

— C'est parce que papa ne revient pas, répondait-elle en couvrant de baisers le visage de sa mère.

Il est certain, se disait Emeraude, que mon père rompra ce mariage dès qu'il apprendra que je n'aime pas Cormélius et que je n'espère pas l'aimer plus tard. Mais consentira-t-il à s'informer de ce jeune homme, dont la famille est peut-être indigne de la nôtre? Il le fera pour l'amour de sa fille; mais alors, c'est lui qui se sacrifierait pour moi. Où serait le mérite d'Emeraude? Et à mesure que la pauvre fille agitait ces questions et ces doutes,

le flocon blanc grossissait, montait et envahissait son cœur. Enfin, se dit-elle, attendons ; mon père ne peut tarder à revenir.

Ce jour-là même, une lettre de Gunter annonça à sa fille que l'empereur d'Autriche lui avait soumis une question hanséatique en le nommant juge arbitre. A son grand regret, Gunter ne pouvait pas refuser cet honneur, d'autant moins que, pour la question patriotique de Francfort, il attendait à Vienne une réponse du cabinet de Berlin. « Peut-être, ajouta-t-il, serai-je forcé de faire une excursion à Hambourg. Mais, Dieu merci, malgré le chagrin que j'éprouve de n'être pas avec vous, âmes chéries, le voyage a fait du bien à ma santé. J'espère que ma fille Emeraude, heureuse à côté de son fiancé, regrettera un peu moins l'absence de son père qui l'aime de loin comme de près, et qui l'aimera toujours comme son ange et sa vie. »

XIX

Cette lettre fut un coup de foudre pour Emeraude. Gunter était pour elle plus qu'un père, c'était un ami dans le cœur duquel elle eût pu épancher ses doutes et ses douleurs, avec lequel elle eût désiré débattre longuement ses devoirs et ses droits, toutes les raisons de ses actions, toutes les chances de son avenir.

Emeraude avait les larmes aux yeux en annonçant cette nouvelle à sa mère, et celle-ci, frappée de l'affliction de sa fille, lui envoya le docteur pour la consoler.

— Mon enfant, lui dit Finner en sortant de la chambre de madame Gunter, votre mère m'envoie auprès de vous. Elle est inquiète de votre santé ; elle dit que vous avez des insomnies et que vous pâlissez à vue d'œil.

Emeraude rougit, car elle croyait avoir bien caché à sa mère les sentiments naissants de son cœur.

— Ma fille, poursuivit le docteur en prenant le pouls d'Emeraude, vous savez que je suis un médecin psychologue. Il y a quinze jours que j'ai reconnu les prodromes de votre mal, j'ai voulu attendre que les symptômes en fussent nettement accusés ; le moment est venu de m'occuper de votre guérison, car vous êtes réellement malade.

Emeraude arracha son bras de la main du docteur et se couvrit la figure de ses deux mains en se laissant tomber dans un fauteuil.

— Enfant, s'écria le docteur, vous aviez donc cru pouvoir me cacher une douleur? D'ailleurs, je remplace à cette heure votre père, mon unique ami. Depuis son départ, je sais que vous aimez le jeune homme qui est venu vous demander en mariage et que nous avons admiré au Muséum. Vous luttez contre vous-même, et si vous continuez de jouer avec ce feu dévorant, vous compromettrez sérieusement votre santé et le bonheur de tous ceux qui vous chérissent. J'ai suivi pas à pas

cette passion et cette lutte, car je connais votre âme. Vous étiez fière d'obéir à votre père; vous avez cru, à force d'amour filial, pouvoir aimer votre fiancé, et voilà que tout ce bel édifice de dévouement menace de s'écrouler sous l'incendie du cœur, qui, de ses langues de feu, atteint déjà les combles de la raison.

— De grâce, docteur, s'écria Emeraude, ne donnez pas un nom à des sentiments que je n'ose pas avouer à moi-même.

Puis, d'une voix sanglotante et profondément altérée, elle ajouta :

— Vous le savez, docteur, je ne suis ni faible ni égoïste. Vous et mon père, vous m'avez appris de bonne heure que la vie la plus heureuse n'est qu'un enchaînement de déceptions et que notre destinée n'est qu'une lutte de tous les instants. Ce qui fait ma douleur, ce qui m'arrache des larmes (et ce n'est pas la première fois, docteur, que je pleure), c'est de voir que toute sagesse n'est que fatuité, que toute raison n'est que vanité, que toute fierté n'est que présomption. La voilà, cette créature que vous appeliez *déesse de la Raison*, la voilà esclave d'un sentiment qui

fond sur elle comme l'éclair du ciel, comme un tison incendiaire, et qui lentement, mais sûrement, couvre de fumée et sa sagesse et sa raison. Quand j'ai éprouvé la première étreinte de ce mal, il m'a semblé sentir une main glacée frôler mon cœur, puis soudain le froid est devenu du feu brûlant. La douleur a sa volupté : l'âme, en souffrant, se sent. Je me flattais de rester maîtresse de ces petites morsures, je croyais pouvoir les évoquer et les bannir à ma volonté. Là fut mon erreur ! C'est comme si dans mon cœur j'avais couvé des serpents. Chaque jour, chaque heure, chaque minute, ils grandissent, se multiplient, se déroulent; leurs mouvements, d'abord lents, cadencés, gagnent tous les jours en désordre, en impétuosité, au point que mon cœur, devenu trop petit, menace d'éclater. Oh! que ne puis-je me l'arracher et le fouler aux pieds ! Il est des moments où je me hais, où je me méprise, où je me maudis!

Puis, se levant brusquement et toute en feu, Emeraude poursuivit d'une voix stridente et presque railleuse :

— Car cet homme, je ne le connais pas,

je ne lui ai jamais parlé, je ne sais pas d'où il vient. Est-il seulement l'honnête fils d'une mère honnête? Voyez-vous Emeraude, la fille du bourgmestre Gunter, s'enamourer comme une aventurière, du premier venu, parce qu'il a rimé *cœur* avec *douleur*, *femme* avec *flamme*, et *larmes* avec *charmes!* Avez-vous jamais cru votre amie si folle? tranchons le mot, si sotte, si absurde, si peu maîtresse d'elle-même? Docteur, je puis bien vous le dire, je suis tout cela à la fois. J'aime M. Walter, un jeune homme qui ne m'a jamais adressé la parole, je l'aime malgré moi, je l'aime de haine. Oui, je le hais, parce qu'il fait honte à ma raison, parce qu'il humilie ma fierté, parce qu'il attente à ma liberté, car je ne m'appartiens plus! Allez donc dire à mon père et à ma mère que l'unique fille qu'ils chérissent, qu'ils ont élevée dans le velours et la soie, à laquelle ils ont prodigué toute une vie de tendresse, dont ils ont suivi les pas depuis vingt ans en jonchant de fleurs tous les chemins, tous les sentiers par où elle passait, une fille pour laquelle tous deux ils donneraient leur vie sans sourciller; allez donc leur dire qu'un aventurier

sans feu ni lieu, peut-être sans Dieu, qui a passé par la ville il y a quelques trois semaines, la leur a enlevée; qu'elle n'existe plus pour eux, et qu'elle s'est laissée emmener sans faire la moindre résistance! C'est impossible! diront-ils; nous connaissons notre enfant, notre Emeraude! Eh bien, cela est pourtant! Emeraude n'est plus la fille de Gunter le bourgmestre; son cœur appartient à un étranger. Elle a résisté, il est vrai, elle résiste encore; mais elle est sur le point de perdre ou sa raison ou sa liberté.

Et, fondant de nouveau en larmes, Emeraude se rassit et cacha son visage dans un mouchoir tout trempé de pleurs.

— Je savais tout cela, répondit le docteur d'un ton calme et paternel; et pendant que vous vous lamentiez, moi, j'ai songé à la guérison.

— Ah! vous voulez me guérir! s'écria Emeraude en jetant son mouchoir; et si je ne veux pas être guérie! D'ailleurs, mon ami, ajouta-t-elle d'une voix adoucie, je vous défie de cicatriser la blessure béante, sinon de mon cœur, du moins de ma raison. Est-ce que je

ne connais pas le remède auquel vous avez songé? Mais je n'ai qu'à écrire à mon père et lui dire que je n'aime pas M. Cormélius, — pauvre jeune homme! — et que j'aime n'importe qui, car c'est un *n'importe qui!* Mon père me répondrait : Laisse-là ton Cormélius, et épouse ton *n'importe qui*. En serais-je guérie? gagnerais-je dans mon propre esprit? Ne serais-je pas, moi Emeraude, un être faible, une femme ordinaire qui s'est laissée abattre par un serrement de poitrine, qui, comme la première donzelle venue, s'est affolée d'un jeune damoiseau; en un mot, qui n'a pas su se vaincre elle-même? C'en est fait à jamais de l'opinion que j'ai de moi et de mon sexe! Nous résistons à deux, à dix, à vingt hommes ordinaires; nous cédons, du moins dans notre faible esprit, au vingt et unième. La seule pensée que j'aie pu sauver de mon naufrage, c'est que la femme n'échappe à l'amour de celui-ci que par l'amour de celui-là!..

— Après? dit le docteur, où est le mal? et pourquoi vous flattiez-vous de faire une exception? La grandeur de l'homme consiste précisément en cela, que, d'une défaite même, il

fait un élément de victoire. Chère enfant, écoutez-moi de sang-froid. Certaines blessures, pour être guéries, ont besoin d'être élargies. Quand une cloche fêlée perd ses sons naturels, on agrandit la fente : ce n'est plus le même son, mais parfois il devient plus clair, plus harmonieux. Loin de vous blâmer parce que vous aimez, je désirerais que vous vous abandonnassiez complétement à votre amour. Loin de fuir ce jeune homme, il faut faire sa connaissance ; il faut le voir, lui parler, discuter avec lui pendant des heures entières, et si, au bout d'un mois de causerie, vous l'aimez encore, il faut l'épouser, vivre pour et avec lui !

— Vous aussi, docteur ! dit Emeraude ; et que pensera mon père de sa fille ?

— Ecoutez toujours, interrompit Finner. Je vous ai bien dit que je me suis occupé de votre mal ; je ne connais pas plus que vous ce jeune homme. Il a du talent, mais cela ne suffit pas. Il est à Schwalbach avec un de mes amis ; il ne doit pas être très-malade, c'est plutôt une cure d'agrément. Il loge à l'hôtel de l'Allée. Je vais ordonner à votre mère d'at-

tendre votre père à Schwalbach. Les bains ferrugineux ne peuvent pas lui faire de mal, elle en prendra d'ailleurs à son aise. Vous logerez dans le même hôtel et vous dînerez à la même table d'hôte, comme tous les baigneurs. Là, vous verrez ce jeune homme tous les jours; le médecin de la source, mon ami, vous le présentera ; vous lui parlerez, vous vous informerez de sa famille. Avant tout, ma fille, il faut qu'il soit l'enfant de parents honnêtes. J'ai bien vu le fils d'un honnête père dégénérer, devenir même infâme ; mais rarement fils de coquin devient un parfait honnête homme. L'homme est comme l'arbre : quand un tronc est desséché, il a besoin d'une greffe et d'une séve étrangères. Qu'il soit pauvre, tant mieux ! La fortune, loin d'être une noblesse, est presque une tache dans un homme. La plupart des fils de familles riches sont autant de folles plantes venues en des terrains trop gras; elles meurent avant le temps, ou perdent de bonne heure leurs feuilles et leurs fleurs. Cormélius, votre fiancé, trouvera très-naturel que vous le quittiez pour soigner votre mère; il ira d'ailleurs vous voir à Schwalbach, vous tenir com-

pagnie à table d'hôte, en face de M. Walter. Les hommes, vus de près, sont rarement grands. Vous arriverez, vous verrez, et peut-être, comme César, vous vaincrez.

Mais si, au bout d'un mois, de quinze jours seulement, votre amour, loin de diminuer, persiste, grandit, et que M. Walter, par sa famille, soit digne de devenir le fils de mon ami, je me charge, à moi tout seul, du consentement de votre père.

— Et si ce jeune homme est indigne de devenir le gendre de mon père? demanda mademoiselle Gunter.

— Alors, Emeraude, répondit le docteur, il faudra vaincre, au risque même de mourir.

— Docteur, s'écria Emeraude en lui sautant au cou, vous êtes un homme! A vous seul, vous avez plus d'esprit que nous tous. C'est simple, mais c'est grand, ce que vous venez de dire.

— C'est parce que je vous aime que j'ai pensé à cela, répondit Finner tout ému.

— Oui, dit Emeraude, moi aussi j'aurais trouvé quelque chose pour ceux que j'aime. Mais j'avoue que, pour moi, j'avais beau cher-

cher. Il paraît que l'amour n'inspire l'âme que pour l'objet aimé.

— Et voilà la grandeur incommensurable de Dieu, dit le docteur. Imaginez-vous, lui qui aime tous les êtres, que d'amour et que d'esprit! S'il n'aimait que lui, il ne serait pas Dieu, et il ne serait pas l'esprit, c'est-à-dire l'infini!

—

XX

Schwalbalch est un étroit et long village encaissé dans une vallée du Taunus, à trois lieues de Wiesbade. Des montagnes boisées, se pressant l'une sur l'autre comme des moutons de Panurge, l'entourent de tous côtés. La vallée, espèce de Delta enrubanné de prairies, est parsemée de sources ferrugineuses, qu'on appelle *sources d'acier*, très-abondantes et très-savoureuses au goût. L'hôtel de l'Allée, le plus vaste de l'endroit, est adossé contre la montagne. Du côté de la ville, on monte deux étages pour se trouver de plain-pied avec la terrasse en gradins, sur laquelle les baigneurs prennent leur café après le dîner, à une heure, aux sons d'une musique d'harmonie.

Le second jour de leur arrivée à Schwal-

bach, Emeraude et sa mère, conduites par le médecin de la source, furent placées à la table d'hôte en face de Walter et de son jeune ami. Comme Walter était déjà en rapport d'amitié avec le médecin, celui-ci s'empressa de le présenter à madame et mademoiselle Gunter. Cette présentation faite, chose naturelle d'ailleurs aux eaux entre convivês de la même table, la conversation suivit son cours ordinaire. Emeraude, quoique habituée aux discussions littéraires et politiques, s'était proposé d'écouter plutôt que de parler. Quant à Walter, il était tellement abasourdi de voir Emeraude et sa mère vis-à-vis de lui, que pendant tout le dîner il resta plongé dans un silence de contemplation. Il avait de bonne foi renoncé au bonheur de pouvoir jamais dire à Emeraude ce qu'il ressentait pour elle. N'était-elle pas promise au fils du second bourgmestre? Savait-elle seulement qu'un jeune penseur, presque obscur, ne vivait et ne respirait depuis dix ans que pour elle? Le sût-elle, que lui importait? Une demoiselle si bien élevée, si belle et si riche qu'Emeraude, n'arrive pas à l'âge de vingt et un ans, sans savourer à larges

traits l'encens enivrant des hommages répandus sur son chemin, par de jeunes prétendants à sa main, aussi poëtes, aussi amoureux que lui, plus riches, plus beaux, mieux doués sous bien des rapports que lui ! Profiter de ce hasard pour déclarer mon amour, ce serait, pensa-t-il, ou m'exposer au ridicule par un refus, ou bien commettre une action déloyale, en cas que mes sentiments fussent partagés. Car elle est fiancée, elle a donné sa foi ! M. Gunter, au su de tout le monde, aime trop sa fille pour lui avoir fait la moindre violence.

Il ne restait à Walter que l'alternative, ou de paraître indifférent à la présence d'Emeraude, venue probablement pour soigner la santé de sa mère, ou de quitter l'hôtel de l'Allée, sinon la ville de Schwalbach.

Le premier parti parut à Walter au-dessus de ses forces. Il ne pouvait regarder Emeraude sans se troubler ; il ne pouvait non plus s'abandonner en sa présence à toute sa verve habituelle, de peur d'avoir l'air de vouloir briller et de faire de l'effet sur elle. Il résolut donc de quitter l'hôtel. Il le quitta en effet ;

mais il revint bien vite prendre sa place à la table en face d'Emeraude. Après tout, se dit-il (les amoureux trouvent toujours les raisons voulues en faveur de leur passion), pourquoi fuir le danger ou plutôt le bonheur? Et puisque Dieu me fait la grâce de la contempler et d'entendre la musique de sa voix, pourquoi ne profiterais-je pas de ce hasard céleste? C'est toujours autant de bonheur gagné.

D'ailleurs, Walter avait encore un dépôt sacré à remettre à Emeraude de la part de Bathilde. Il s'était proposé de le lui envoyer après son mariage avec Cormélius; mais puisque le hasard l'avait mis en présence de l'élue de son cœur, il résolut de faire venir ce précieux legs afin de le lui remettre lui-même.

Quant à Emeraude, elle était d'abord tout étonnée de se voir si calme en face de ce jeune homme. Naguère les sentiments, débordant de son cœur, menaçaient de noyer de leurs flots bouillonnants jusqu'à sa raison; mais, à peine arrivée à Schwalbach, Emeraude sentit la paix rentrer dans son âme. En écoutant Walter parler politique, littérature, futilités sociales,

elle se disait intérieurement : Le docteur Finner a raison, le courage grandit en face du danger ; non-seulement je me sens la force de soutenir le regard de ce jeune homme, mais je découvre en lui de petits défauts qu'il partage avec tous les jeunes gens de son âge. Pendant huit jours, Emeraude se levait de table, contente d'elle-même, non toutefois sans désirer voir venir Walter prendre le café avec elle sur la terrasse. Son âme calme et sereine se baignait, pour ainsi dire, dans une mer de félicités ridée à peine par la brise du matin. Pas la moindre étreinte du cœur, pas le moindre nuage dans l'esprit. Emeraude était heureuse à côté de sa mère, en face de M. Walter.

Quant à madame Gunter, prévenue par le docteur, elle se prêtait à tous les caprices de sa fille, et quand Emeraude lui parlait de l'épanouissement de son bien-être, elle l'attribuait, en souriant, à l'air des montagnes et à la société agréable du docteur Walter et de son ami.

Toutefois Emeraude n'osa pas rechercher la cause de cette subite transformation. De temps

en temps elle se demandait si elle était guérie de son amour; mais elle ne pouvait nullement répondre à cette question. Dans ce moment, il est vrai, son cœur était d'accord avec sa raison; mais devait-elle cet équilibre au bonheur de voir et d'entendre Walter, ou bien à l'absence de tout désir, de toute lutte? Ce fut là la question.

Un jour, — son fiancé venait d'arriver, — Emeraude ne dîna pas à la table d'hôte. Dès l'apparition de Cormélius, Emeraude frémit malgré elle. Pendant le dîner, elle fut prise d'un mal de cœur et ne put se décider à goûter de rien. Plus Cormélius l'accablait d'attentions, plus elle se sentait mal. Le médecin, qui fut appelé, attribua ce malaise aux bains, qui ont la réputation d'attaquer les nerfs pendant les premiers huit jours de la cure.

Emeraude, qui depuis un mois faisait des études sur elle-même, se dit tout haut : Il est certain que je n'aime pas mon fiancé ; sur ce point il y a certitude, et, dès l'arrivée de mon père, je lui en ferai part, c'est mon devoir.

Cormélius parti, elle essaya de ne pas

reparaître à la table d'hôte. Mais son dîner lui parut détestable, elle n'eut point d'appétit, et elle se coucha avec un violent mal de tête.

Le soir elle sortit suivie de son domestique. A la promenade, autour des sources, elle rencontra Walter plus pâle qu'à l'ordinaire, qui la salua. Elle rougit violemment et rentra de très-mauvaise humeur.

Le lendemain elle ne put attendre le moment du dîner; elle était une des premières dames à la table. Mais Walter ne vint pas. Èmeraude sentit son cœur bouillonner et se soulever. Ces serpents dont elle avait parlé au docteur, et qui depuis son arrivée à Schwalbach avaient disparu, n'étaient qu'assoupis; leurs langues papillantes léchaient, mordillaient sa gorge et lui serraient le cou au point d'empêcher la respiration. Elle étouffait. Les amis de Walter avaient beau faire assaut d'amabilité et s'informer cordialement de sa santé et de celle de sa mère, Emeraude répondait à peine du bout de ses lèvres frémissantes. C'en était fait du calme de son cœur, de la quiétude de son esprit; elle venait d'acquérir le certitude qu'elle

n'avait dû tout ce bonheur passager qu'à la présence de Walter.

Elle rentra, et, se jetant machinalement sur le canapé, elle s'écria :

Malheureuse ! ce jeune homme dispose de ma vie ! Pauvre père ! — car sa première pensée était toujours pour son père. — Oh ! poursuivit-elle en essuyant une larme, qu'ai-je donc fait de mal pour n'être plus la maîtresse de ma volonté, pour tomber en esclavage, moi qui croyais à la liberté ? Ce n'est donc qu'un mot !

Emeraude courut vers sa mère, qui dormait sur sa chaise longue.

Et s'il meurt, pensa-t-elle en s'arrêtant sur le seuil de la porte, faudra-t-il que je meure aussi et que j'entraîne dans la tombe cette mère chérie et mon père, mon père pour lequel je n'hésiterais pas à donner ma vie ? Non, non, il faut en finir ! Le docteur m'a donné un mauvais conseil ; je porte en moi tout un monde de malheurs. Il faut partir ! La fuite et le temps seuls me guériront. Je vais dire à ma mère que nous retournons à Francfort, je vais écrire à mon père, je vais...

Dans ce moment, Jacob entra et annonça que M. le docteur Walter attendait dans le salon et désirait parler à mademoiselle Gunter.

A ce nom, Emeraude, d'un mouvement involontaire, étouffa ses larmes, trempa sa figure dans l'eau froide, l'essuya et courut au salon.

— Mademoiselle, dit le jeune homme tenant un livre à la main, je n'eusse point osé me présenter chez vous, si je n'étais décidé à quitter Schwalbach dès demain et que je n'eusse à vous remettre un dépôt sacré d'une personne qui vous a chérie comme une mère.

Emeraude prit le volume et reconnut la Bible de Bathilde.

— Bathilde! s'écria-t-elle. Vous avez connu cette femme que j'ai tant aimée et qui a eu tant de soins pour moi pendant la longue maladie de ma mère, maladie dont elle souffre encore aujourd'hui?

— C'est ma mère, répondit Walter; je lui dois la vie et le pouvoir de la supporter dignement.

— Bathilde est votre mère! s'écria Emeraude anéantie de stupéfaction.

— Vous ne m'avez donc pas reconnu? ré-

pondit Walter tendrement. Je suis son fils adoptif, son enfant chéri; je n'ai point connu d'autre mère. En mourant elle m'a chargé de vous remettre moi-même sa chère Bible. Elle m'a légué tout le reste de sa fortune qui suffit pour assurer mon indépendance. Il faut peu pour vivre, et ce peu, hélas! que dure-t-il?

Emeraude, sur la joue de laquelle perlait une larme de joie, couvrait de baisers le saint livre et admirait en silence les voies de Dieu.

Car, se disait-elle, ce n'est pas un hasard que l'homme que j'aime soit le fils de ma nourrice, de ma seconde mère.

Pendant ce silence solennel, Walter, enhardi par cet accueil fraternel, touché de la reconnaissance d'Emeraude pour ce legs, lui dit :

— Vous rappelez-vous encore, mademoiselle, le jour où vous daignâtes faire une visite à ma mère et jouer avec moi?

— Oui, certes, répondit Emeraude. C'est donc vous qui m'avez embrassée ce jour-là ?

Walter rougit comme une jeune fille.

— Oh! je vous le jure, ajouta Emeraude,

depuis ce jour, jamais plus jeune homme ne m'a embrassée.

— Votre fiancé excepté, interrompit Walter avec un sourire mélancolique.

Ce fut le tour d'Emeraude de rougir. Puis, saisissant involontairement la main de Walter et le priant de s'asseoir à côté d'elle, elle ajouta d'une voix à moitié éteinte :

— Pas même mon fiancé.

Il y eut un long silence.

Les cœurs, comme des oiseaux ailés, franchissent de grands espaces tout d'une traite ; mais, de temps en temps aussi, ils reviennent silencieusement sur leurs pas pour mesurer, soit le chemin parcouru, soit celui à parcourir encore, afin d'arriver à l'asile sacré où luit un soleil éternel, où fleurissent l'amour et la paix, à l'abri de tout ravisseur, de tout envieux.

Pendant ce silence, Emeraude baisa de nouveau la Bible de Bathilde.

C'est là-dedans, dit-elle, que j'ai appris à lire. Mon père, pour ne pas me tourmenter, ne voulait pas que j'apprisse mon alphabet avant l'âge de sept ans, mais Bathilde, qui d'ailleurs était une savante, me dit : Mon enfant, on

n'apprend jamais trop tôt à connaître Dieu, puis cela sera une surprise pour la fête de ton père. Et elle m'apprit, en effet, à lire en quinze jours, et ce fut une sainte joie pour mon père.

— Il ne s'est pas passé un jour, dit Walter, sans que Bathilde me parlât de vous. Je crois qu'elle vous aimait mieux et plus que son propre enfant, mort d'ailleurs très-jeune.

— Et puisque nous sommes de vieilles connaissances, reprit Emeraude (et je vous avoue que quelque chose de mystérieux me l'a dit dès que je vous vis pour la première fois), apprenez-moi par quel enchaînement de faits vous êtes devenu le fils adoptif de ma chère Bathilde.

— Bathilde, répondit Walter, était la cousine de ma mère.

— Mais par quels malheurs étiez-vous, si jeune, orphelin de père et mère? Pardonnez-moi ma curiosité, monsieur Walter, mais nous sommes pour ainsi dire les enfants adoptifs de la même mère.

— C'est une longue histoire, qui ne vous intéressera guère; je ne la connais que par

une autobiographie que mon père mourant m'a laissée. C'est tout ce qui me reste de lui; mais c'est un don précieux qui, pour parler avec Salomon, vaut toutes les perles d'Ophir; c'est le flambeau céleste de ma vie!

— Serait-ce une indiscrétion de vous demander cet écrit?

— Vraiment, mademoiselle, vous me comblez d'attentions.

— Il y a longtemps, monsieur Walter, que je prends un intérêt très-vif à tout ce qui vous touche. J'ai lu votre volume de vers.

— Ah! vous avez lu mon volume! s'écria Walter.

— Depuis la première jusqu'à la dernière ligne, et je vais vous en donner la preuve par une nouvelle indiscrétion. Ah! ne pâlissez pas, monsieur Walter, je ne pousserai pas la curiosité jusqu'à vous demander le nom de la personne à laquelle vous avez adressé de si nobles sentiments dans la pièce de vers intitulée : *A ma future femme*. Vous êtes poëte, et cette femme future est un idéal qui n'existe que dans votre imagination.

— Vous avez raison, mademoiselle, ré-

ndit Walter qui allait perdre la respiration, r je suis décidé à ne jamais me marier. C'est e fantaisie...

— Fantaisie, soit! reprit Emeraude qui tait attendue à toute autre réponse, car us feriez exception à votre sexe.

— Mademoiselle, dit Walter en se levant, urais mauvaise grâce de vouloir me distiner de mes semblables, et d'ailleurs je suis uvre, par conséquent trop fier pour adresser nais une parole d'amour à une femme, sans e sûr d'avance de n'être traité ni de fat ni de ésomptueux. Je me pique d'avoir autant de urage que qui que ce soit, mais seulement face d'un homme.

Il s'arrêta. Emeraude chercha en vain un ot de réponse, les violents battements de n cœur étouffaient presque sa voix.

— Je vous ai dit, mademoiselle, poursuivit alter, que j'étais décidé à ne jamais me mar. Je parle, du reste, à la fille du bourgestre Gunter, fiancée et bientôt mariée... Je étais proposé de garder ce précieux dépôt squ'après votre mariage, lorsque le hasard a ulu que vous vinssiez ici; mais je serais au

désespoir que vous eussiez la moindre arrière-pensée de ma démarche. Je me suis acquitté d'un saint devoir, voilà tout. Et maintenant permettez-moi de vous faire mes adieux.

Et Walter, pâle comme une statue, fit un pas vers la porte.

Emeraude, pour laquelle chacune des paroles de Walter était de la musique céleste, voyant d'ailleurs que jamais Walter, trop fier de sa pauvreté, ne lui déclarerait son amour, se leva brusquement du canapé, et, étendant convulsivement ses bras comme dans un rêve, elle dit d'une voix douce et mélodieuse :

— De grâce, monsieur Walter, restez !

Walter s'arrêta malgré lui.

— Si j'ai froissé votre amour-propre, poursuivit Emeraude du même ton, je vous en demande sincèrement pardon. Je n'ai d'autre arrière-pensée que celle d'être votre amie. Ne suis-je pas déjà votre sœur depuis notre enfance ? Il est impossible que deux âmes, qui se comprennent depuis si longtemps et qui se retrouvent par un miracle, se quittent si froidement. Ne me faites pas dire plus, monsieur Walter ; je vous le demande en grâce.

Dans ce moment, leurs prunelles se rencontrèrent comme deux lumières électriques qui se cherchent, se heurtent et s'absorbent l'une l'autre.

— Grand Dieu! se dit Walter à part, elle m'aime!

Il était si ému, si peu maître de lui-même, qu'il sentit le parquet du salon fuir sous ses pieds et qu'il fut forcé de s'appuyer contre une chaise pour ne pas tomber ivre de bonheur.

— Monsieur Walter, dit Emeraude d'une voix presque éteinte d'émotion, je tiens à lire la biographie de votre père, vous me l'enverrez aujourd'hui. Demain vous viendrez dîner avec ma mère et moi, ici même, où je vous remettrai ce précieux trésor! N'est-ce pas, monsieur Walter, vous ne me refusez pas?

— Ah! mademoiselle, dit le jeune homme revenu à lui, ayez pitié de moi et laissez-moi partir sans promettre de vous revoir. Vous ne voyez pas, vous ne savez donc pas que les vers dont vous venez de parler étaient adressés à vous, à vous que j'aime et dout je porte l'image adorée dans mon cœur depuis que je respire, depuis que je sais que j'ai une âme! Vous ne

savez pas que vous n'étiez jamais pour moi une jeune fille, une vierge, mais un être idéal auquel je disais toutes mes pensées, que je consultais pour toutes mes actions et dont je mendiais de temps en temps un signe d'approbation !... Ah ! ne me condamnez pas. Je vous le jure, vous n'étiez, vous n'êtes point encore pour moi la fille du riche bourgmestre, mais la poësie sous la figure d'une femme ! Si invraisemblable que cela puisse vous paraître, je vous ai voué toute ma jeunesse, toute ma vie, tout ce qu'il y a de bon en moi. Seulement, me sachant indigne de vous, j'ai de prime abord renoncé à votre personne. Si vous n'étiez pas promise à un autre, je n'oserais pas vous faire cet aveu ! Un instant j'ai osé élever les yeux jusqu'à vous, car vous devez savoir que j'ai commis un acte de démence. En parlant de mon amour, j'ai trahi mon idéal, je l'ai rabaissé. Votre père a eu raison de me croire fou. La société permet bien à un jeune homme d'être poëte dans ses livres, pourvu que dans la vie réelle il soit prosaïque comme elle. J'ai voulu être poëte tout à fait. Nouveau Titan, j'ai voulu arracher le ciel au firmament et le

faire descendre sur la terre. Folie, triple folie !

— Non, monsieur Walter, répondit Emeraude en se levant, d'un ton calme et vibrant, non, vous n'étiez pas fou en demandant la permisssion de m'aimer ; ou bien, si vous l'avez été, moi, depuis ce temps, je suis devenue folle ! Walter, je vous aime ! Je ne saurais vous le dire en vers poëtiques, mais depuis longtemps j'ai deviné que les vôtres m'étaient adressés. Un souffle du ciel me disait : Sa future femme, c'est toi ! Oui, Walter, Émeraude vous aime ! elle était votre bon ange ; avec l'aide du ciel elle sera votre femme !

— Ma femme ! s'écria Walter, vous, ma femme ! O Dieu ! soutiens-moi, tant de bonheur n'est pas fait pour un faible mortel !

— Si je ne deviens pas votre femme, répondit Emeraude, si vous êtes indigne de devenir le fiancé de mon cœur, l'époux de mon âme, l'incarnation de ma vertu, comme vous le disiez si bien au Muséum ; si nos deux âmes ne forment pas pour l'éternité cette consubstantialité sacrée — j'ai conservé toutes vos expressions — qui est l'idéal du mariage, parce

qu'elle est l'auréole de la pudeur ; si par votre conduite ou par votre famille je ne puis vous prendre par la main et vous présenter à mes parents chéris, en leur disant : Voici l'homme que j'aime, voici l'âme que je désire respirer jusqu'à l'extinction de mon souffle, voici le cœur dans lequel je désire m'identifier, comme vous, mon père et ma mère, qui ne faites qu'une pensée et qu'une âme ; alors, Walter, je vous le jure, Emeraude mourra vierge ! Dès le retour de mon père, je lui annoncerai que je romps mes fiançailles ; dès demain je le dirai à Cormélius.

— Au nom de Dieu, dit Walter, ne vous engagez pas par un serment, je ne suis pas digne d'une telle félicité. Moi, je ne suis rien, je n'ai rien, je ne vous sacrifie rien, je n'ai plus ni père ni mère, ni frère ni sœur, je suis seul au monde. Mais vous, la reine de la cité de Francfort, l'adoration de vos parents, l'admiration de tous ceux qui vous connaissent, vous ne savez pas à quoi vous vous engagez, à qui vous vous liez, à qui vous vous dévouez.

— Je vais le savoir, répondit Emeraude,

vous me direz l'histoire de votre famille. Moi, personnellement, je suis insensible à certains principes de solidarité admis pourtant par de grands esprits. Les fils ne doivent jamais, selon moi, expier les fautes des pères, bien que, dans l'ordre des choses, cela existe. Mais si par mon choix je devais affliger mes parents, jamais Emeraude ne manquera aux devoirs d'une fille obéissante. Si je dois renoncer à vous, je sais souffrir et je crois en Dieu. « Fais ton devoir, advienne que pourra, » est la devise du docteur Finner et la mienne. Walter, si je suis votre idéal, je vous prouverai que j'en serai digne, digne surtout de l'idée élevée que vous avez de la femme. S'il est si peu de femmes poëtiques, c'est que les hommes ont perdu la foi à l'amour et à la vertu. Et puisque, femme, je ne puis être poëte, je veux être la poësie de l'amour et de la vertu.

— Oh ! laissez-moi vous admirer à genoux, dit Walter en tombant aux pieds d'Emeraude. Pourquoi les hommes niant l'idéal ne sont-ils pas ici pour s'écrier : Oui, il est encore de la poësie dans la vie réelle, il est un Dieu, et l'amour est son prophète !

— Mon fiancé, dit Emeraude en tendant la main à Walter, venez me donner le baiser de fidélité, ce sera le premier et ce sera le dernier si vous n'êtes pas digne d'Emeraude et de son père.

— Si le monde, avec ses préjugés, répondit Walter, nous empêche de vivre l'un pour l'autre, je vous jure de vous conserver mon cœur pour l'éternité. S'il est un monde meilleur, ce dont je n'ai jamais douté, nos âmes y célébreront leur mariage au son d'une musique angélique et divine.

— Je fais le même serment, s'écria Emeraude toute radieuse, toute transfigurée de joie.

Et ils scellèrent cette union par un premier et long baiser.

— A demain soir, mon ami, dit Emeraude.

— Pour moi, s'écria Walter, il n'y a plus ni hier, ni aujourd'hui, ni demain; le temps et l'espace n'existent plus pour moi; je me sens au-dessus de toutes les conditions humaines, je me sens éternel, immortel! J'étais un homme en entrant ici, j'en sors presque divinisé. Je puis mourir, car j'ai vécu; je vis,

j'aime et je suis aimé. De tels moments sont divins. Plus heureux que Moïse, j'ai vu face à face la magnificence de l'infini. Emeraude, ma fiancée, que les hommes de matière doutent ou blasphèment; nous venons, par l'union de nos cœurs, d'anéantir le passé et l'avenir. Nous n'avons pas besoin de nous voir, aucune distance ne nous sépare plus, puisque la mort même serait impuissante à arracher nos âmes l'une de l'autre. Tant que l'un de nous vivra, l'autre vivra avec et dans lui; et quand tous deux, nous serons transfigurés, nous deviendrons *un et indivisible* dans l'être infini. Ou nous serons, ou Dieu n'est pas!

— Si Dieu n'était pas, dit Émeraude, nous ne serions pas tels que nous sommes; nous ne nous serions pas trouvés l'un l'autre!

—

XIX

Une demi-heure après cette scène, un commissionnaire apporta à Emeraude un petit paquet contenant des papiers : c'était la biographie du père Walter. Emeraude, préoccupée de la santé de sa mère, qui depuis son réveil se plaignait d'un violent mal de tête, ne put la lire tout de suite. Vers le soir, madame Gunter se sentant mieux, Emeraude s'assit à côté d'elle, prit le cahier et lut ce qui suit :

« TESTAMENT DE MA VIE POUR MON FILS.

« Mon fils, je te lègue ma vie qu'à mes derniers moments je cherche à retracer pour toi. Si tu en profites, je n'aurai pas vécu pour rien

A moi les espérances, à toi les résultats ! à moi les épines, à toi les roses ! Puissé-je n'avoir fait de fautes que pour te les épargner ! Tout homme, vers le déclin de sa vie, se dit : Ah ! si c'était à recommencer, que de peines de moins ! que de fautes évitées ! Eh bien, ma vie recommence en toi. Pourvu que mes peines et mes fautes te soient connues, tu les auras pour ainsi dire éprouvées, et ta vie, toute de verdure et de fleurs, commencera là où la mienne finit. D'ordinaire, les exhortations et les maximes de morale ne sourient guère à la jeunesse ; mais si tu aimes ton père, si tu respectes ma mémoire, tu suivras mes conseils, tu profiteras de mes erreurs reconnues ; autrement, ton père n'aurait pas vécu, son passage sur cette terre n'aurait été qu'un enchaînement de passions et de déceptions. Du haut de l'empyrée je planerai sur toi.

« Mon père, issu d'une famille protestante suisse établie dans le midi de la France, quitta son pays après la chute de Robespierre dont il était l'ami, — le seul homme de la Révolution qui eut des amis. — Il avait sacrifié toute sa fortune à ses principes, il venait

d'être condamné à mort par contumace, et, quand il pouvait rentrer en France, il se trouva établi, marié et père de famille dans une ville allemande dont la majorité des habitants professait sa religion. J'étais son unique enfant; il me voua à l'état ecclésiastique. Sa fortune était très-modique. J'avais vingt-deux ans, et je revenais de l'université quand j'eus le malheur de le perdre. J'abandonnai mon héritage à ma mère, résolu de gagner ma vie tout seul par ma science et mon talent.

« Destiné à l'état de pasteur, je devais savoir la langue hébraïque. Pendant les vacances d'été, je prenais des leçons d'hébreu chez un pauvre juif qui s'appelait Rabbi Wolf. Cet homme, vivant de sa science et de sa piété, c'est-à-dire de la générosité de ses coreligionnaires, avait une jeune fille de dix-sept ans qu'on nommait Violette et que son père appelait *Lampe de Sion*. Violette, en effet, outre sa beauté biblique, rehaussée encore par la simplicité presque pauvre de sa toilette, avait quelque chose de resplendissant sur la figure, notamment sur le front; on eût dit qu'elle éclairait tout ce qui l'entourait. A la voir,

coiffée à l'Esther, assise devant un in-quarto hébraïque, dans une chambre dont les quatre murs, de haut en bas, ne formaient qu'une bibliothèque talmudique, et dans laquelle, pour tout mobilier, se trouvaient une table et deux chaises de sapin, on l'eût prise pour une prophétesse annonçant un nouveau Messie à son peuple. Violette savait très-bien l'allemand et le français ; mais elle savait surtout à fond la langue sacrée de l'Ancien Testament, et quand en ma présence elle adressait la parole à son père, elle parlait l'hébreu classique de Moïse, de David et d'Isaïe.

« Je leur avais promis six francs par mois pour trois leçons par semaine ; mais, au bout d'un mois, j'allais tous les jours prendre ma leçon, que Violette, dans sa pudique naïveté, me donnait quand son père était occupé de ses prières interminables ; car cet homme, qui s'appelait Wolf — *loup*, — n'a jamais fait autre chose dans sa vie que prier et méditer, que méditer et prier. Il ne savait pas un mot d'histoire profane ; il ne savait même pas lire l'allemand, sa langue maternelle.

« Mais quand de la Bible ou des trente-six

gros volumes du Talmud on lui citait le commencement d'une phrase, il l'achevait par cœur sans hésiter. Violette n'eut jamais d'autre professeur que son père, mais elle s'était procuré une grammaire allemande, et, quant au français, elle l'avait appris, soit dans Télémaque, soit dans les tragédies de Corneille et de Racine.

« Nul chrétien, eût-il été fanatique comme Torquemada, n'eût regardé Violette pendant huit jours sans éprouver pour elle un sentiment, sinon d'amour, du moins d'admiration. Moi, au bout d'un mois, bien que je n'eusse jamais osé lui jeter un regard de tendresse, car tout son être commandait le respect, je sentais pour elle une espèce d'attachement irrésistible, et bientôt le temps que je passais hors de sa présence ne compta plus. Tous les matins, en me levant, je me disais : Que n'est-il une heure pour aller prendre ma leçon ! A midi je répétais : Encore une heure ! Et quand j'étais en face d'elle, je n'avais qu'un désir : pouvoir arrêter le temps comme Josué. Elle avait la parole lente, mais chaque mot se détachait de ses lèvres comme

une perle et prenait pour ainsi dire une couleur adaptée au sujet. Toutes ses phrases étaient des périodes musicales avec plusieurs notes sensibles. Que de fois, pendant qu'elle m'expliquait la forme d'un verbe, le sens d'une inversion, je restai muet, fasciné devant elle ! Parfois je cherchais à lire dans ses yeux un sentiment d'amitié ; mais pour elle et son père je n'étais pas un homme, ils m'appelaient, en hébreu, le jeune chrétien. Violette tenait à sa religion avec une ferveur si simple, si naturelle, que tout homme ne partageant pas sa foi rabbinique, eût-il été un Apollon, n'existait pas pour elle.

« Un jour pourtant, dans une conversation hébraïque qu'elle avait avec son père, je crus entendre ces mots : Il est bon, il a bon cœur... C'est dommage !

« Probablement elle voulait dire : C'est dommage qu'il soit chrétien !

« Ces trois mots m'encouragèrent à lui ouvrir mon cœur la veille de mon départ pour l'université.

« — Mademoiselle Violette, lui dis-je, je suis venu dans cette maison pour apprendre

l'hébreu, mais je n'ai appris qu'à vous aimer.

« Et comme elle me répondit par un sourire de dédain.

« — De grâce, poursuivis-je, écoutez-moi! Vous êtes pauvre, votre père a des cheveux blancs, que deviendrez-vous sans lui? Il vous faut un soutien, un frère, un époux! Je ne joue pas au roman, je vous aime sérieusement, et mes paroles disent ce que mon cœur pense. Les hommes de votre religion n'épousent d'ordinaire que des dots; je ne suis pas riche, mais je vous offre mon cœur, ma main et ma vie. Je suis jeune, j'ai de l'avenir, et je vous aime!

« — Vous aussi! dit-elle d'un ton ironique. Un chrétien ne peut donc pas voir une pauvre juive sans l'offenser par des paroles d'amour impur?

« — Impur! m'écriai-je; mais j'ai pour vous les sentiments les plus purs et les plus honnêtes. Je vous offre ma main; libre à vous de me retenir tout de suite ou d'attendre...

« — Assez, assez, dit Violette d'une voix calme mais ferme. Vous êtes chrétien, vous vous destinez à l'état de pasteur protestant.

Vous aimez en moi ma jeunesse, peut-être ma beauté, toutes choses vaines qui passent, et quand elles auront passé, il ne restera que la juive.

« — Mais, lui dis-je, les chrétiens, que sont-ils, sinon des Gentils convertis par des apôtres de Judée? Marthe et Madeleine étaient juives.

« — Vous me croyez donc assez lâche pour troquer ma religion contre un mari? En hébreu, un converti s'appelle *meschomet*, c'est-à-dire un *échappé*, un *lâche*. Eussiez-vous des millions, fussiez-vous le fils du grand-duc, je ne vous écouterais pas, je vous prie même de ne plus revenir ici. Je suis assez malheureuse d'attirer par ma pauvreté et ma jeunesse l'attention de quelques jeunes protestants de la ville. « La beauté, a dit Salomon, est plus souvent un signe de malheur qu'un cachet de bonheur. » Vous seriez même juif, je vous refuserais si vous n'observiez pas strictement toutes les lois de nos rabbins. Je n'aime que Dieu, M. Walter, et mon Dieu n'est pas le vôtre.

« — En ce cas, mademoiselle Violette, lui

dis-je, priez votre Dieu que je vous oublie; car dès aujourd'hui, je le sens, je n'aimerai plus une femme comme je vous aurais aimée. Salomon ne dit-il pas aussi : « Heureux celui qui épouse la fiancée de son cœur! » C'est vous qui m'avez expliqué ce verset; vous êtes la fiancée de mon âme.

« — Soit! dit-elle, je prierai pour vous, et je dirai à mon père de prier également pour votre bonheur. Mon père n'a jamais péché; il jeûne trois jours par semaine; Adonaï connaît sa voix, mais il ne lui demande jamais rien pour lui. Dieu, dit-il, ne nous doit rien. Adieu, monsieur Walter, oubliez la pauvre Violette, et ne calomniez pas, comme vos semblables, les malheureuses juives, parce que quelques brebis égarées servent de pâture à vos convoitises.

« Je la quittai les larmes aux yeux, et quand neuf mois après je revins à la ville, Violette n'était plus avec son père.

« Deux années plus tard on me maria avec ta mère, fille d'un vieux pasteur dans une petite ville protestante. On me donna pour dot

la cure de son père, rapportant mille écus, le logement et le bois de chauffage.

« Pardonne-moi, mon fils, de te dire toute la vérité. Ta mère était une brave et honnête femme, mais j'avais le malheur de ne pas l'aimer. Un second malheur plus grand encore pour elle et pour moi, ce fut que, dès le premier jour de notre union, elle évoqua en moi le souvenir de Violette que je croyais avoir oubliée.

« Rien ne rappelle avec tant de puissance une personne aimée que la présence perpétuelle d'une femme qui nous est antipathique. Si je ne m'étais pas marié, peut-être eussé-je complétement oublié la figure de Violette, le parfum de son âme, la mélodie de sa parole, la lumière céleste qui se reflétait sur son front; mais plus je regardais ta mère, qui, sans être laide, manquait de reflet idéal, de poésie enfin, plus se dessinait dans mon esprit le portrait de Violette, et c'était bien pis quand, par devoir ou par bonté, je lui témoignais quelque tendresse. Je rougissais de mon mensonge, et, au bout de quelque temps, la femme de mon esprit s'interposait comme un fantôme

entre moi et la femme de mon corps, au point que je croyais Violette morte et m'aimant là-haut. En tout cas, j'avais la conviction que, malgré son orgueil fanatique, je ne lui étais pas tout à fait indifférent. On ne pense plus, au bout de deux années d'absence, à une âme qui ne vous aime pas un peu, qui ne songe pas à vous.

« Ta mère semblait heureuse, elle m'aimait; moi seul j'étais malheureux; son malheur pourtant avançait à grands pas.

« Tu vins au monde, mon fils, dix-huit mois après mon mariage.

« Le lendemain de ta naissance, je reçus l'ordre de prêcher l'Evangile aux prisonniers de la maison de détention qui se trouvait dans la ville.

« Dans le nombre de ces malheureux, j'avais remarqué un juif, jeune, robuste, aux traits colorés et grossiers, avec des cheveux abondants et crépus. Cet être, j'allais dire cet animal (car, malgré sa beauté physique, il avait l'air d'une brute), ne faisait pas la moindre attention à mon sermon. J'appris qu'il

était accusé d'un recel de montres d'or volées et qu'il n'était encore que prévenu.

« En quittant cette maison, je rencontrai dans le couloir de la cour une jeune femme dont le costume, de prime-abord, indiquait une juive mariée. Elle passa rapidement, comme si elle eût voulu éviter ma présence; mais à sa démarche je reconnus Violette, et malgré moi ce nom échappa de mes lèvres. Elle tourna la tête de mon côté. Sa belle figure était encadrée d'un bonnet blanc. Pour cacher jusqu'à la naissance de ses cheveux, un ruban de velours noir bordait ce bonnet sur le haut du front et se perdait derrière les tempes. Elle n'avait point de corset, les juives orthodoxes n'en portent pas. Ce costume rehaussait encore la beauté orientale et transparente de cette rose de Sion. Les formes grêles et délicates de la jeune fille avaient pris plus de relief, plus de couleur; on eût dit une Diane mariée. Etait-ce l'attrait de la beauté juive, c'est-à-dire du fruit défendu? était-ce l'amour, ce lion endormi, qui se réveillait? d'un bond je mélançai vers elle, et, saisissant sa main fine et blanche, je lui dis :

« — Violette, vous êtes donc mariée?

« — Pasteur, me dit-elle, on ne touche pas la main d'une femme, c'est presque un adultère.

« — Soit, répondis-je, j'en commets tous les jours dans mon esprit.

« — Sont-ce là les paroles d'un homme qui vient de prêcher l'Evangile à mon mari?

« — Votre mari est donc ici? c'est ce...

« — C'est un malheureux, interrompit-elle, que je dois respecter et protéger. Monsieur Walter, vous m'aiderez à le tirer de là.

« Tout en causant, je l'entraînai vers la chambre du directeur et la priai de me conter sa vie depuis que je l'avais perdue de vue.

« — Comme tous les malheurs, dit-elle, le commencement en est bien court. Six mois après votre départ, mon père me maria à ce jeune juif orthodoxe, établi marchand brocanteur, que j'épousai pour n'avoir plus besoin de me marier. Je n'ai aucune influence sur lui; c'est, comme dit le Talmud, un vase de terre sans anse.

« — Elle ne l'aime pas, me dis-je à part

moi; et cette découverte fut pour moi un rayon de bonheur.

« Puis, lui promettant aide et protection pour son mari, j'obtins la permission de l'accompagner jusqu'à la porte de sa maison.

« — Etes-vous heureuse, Violette? lui demandai-je, bien que je vinsse d'apprendre son double malheur.

« — Grâce à mon mariage, je puis étudier à volonté.

« — Vous me refuseriez peut-être avec moins de hauteur, lui dis-je, si je pouvais aujourd'hui demander votre main.

« — Vous vous trompez, monsieur. Puis elle ajouta : — J'ai lu l'Evangile depuis ce temps.

« — Bien. Et vous comprenez mieux le christianisme?

« — C'est un livre néo-juif, dit-elle, pensé, écrit et propagé par des juifs. Nous en causerons. Vous savez le grec, monsieur Walter ?

« — Vous me permettez donc d'aller vous voir ?

« — Après la sortie de prison de mon mari.

« En la quittant, il me vint l'idée de la débarrasser de son brutal de mari.

« Chose curieuse ! les idées de tendresse et d'amour pour Violette ne m'assaillirent que dans les moments où, absente par sa personne, elle était présente à mon esprit, non comme un souvenir, mais comme une apparition vivante, comme un corps idéalisé, à peu près comme une actrice dans un costume de fée. Dans ces moments je lui faisais les déclarations d'amour les plus ferventes, aucun sacrifice ne me coûtait pour lui plaire, je nageais dans un océan de dévouement poëtique. Mais, dès que je me trouvais près d'elle, j'étais saisi d'un sentiment de frayeur et de réserve comme si elle eût été une divinité ; je n'osais que balbutier de temps à autre un mot d'amour, et me noyais dans des discussions religieuses et philosophiques qu'elle aimait par dessus tout. Je n'ai jamais su m'expliquer ce phénomène. D'abord, j'attribuai ces sentiments de respect à ma timidité naturelle ; mais je dois le dire, même plus tard, où l'âge et la corruption m'avaient rendu bien audacieux auprès des femmes, j'étais toujours à côté de

Violette comme un enfant soumis. Le monde m'avait cru l'amant le plus heureux quand, en réalité, je n'étais que tantôt son disciple, tantôt son professeur.

« J'eus plusieurs conversations avec son mari, fanatique, ignorant, mais très-rusé sous sa grossière enveloppe. Je lui disais qu'il était probablement destiné à avoir cinq ans de travaux de correction, mais que je me chargeais de son acquittement s'il consentait à se faire protestant.

« En vérité, il y avait dans ma démarche une arrière-pensée d'amour, et je ne cherchais nullement à faire du prosélytisme pour gagner une vilaine âme. Ce mauvais juif ne pouvait en aucune manière devenir un bon chrétien. Il n'y a pas d'honnêteté juive ni d'honnêteté chrétienne à part. Le philosophe, né catholique, protestant, juif ou turc, est le même; l'homme de bien également; de même aussi le méchant et l'égoïste. Que fait à l'humanité que ce juif ne mange pas de viande de porc et n'allume pas sa pipe le samedi, puisque les religions dogmatiques ne forcent et ne sauraient forcer l'homme à faire le bien positif,

mais l'empêchent seulement de faire le mal? car le devoir et le droit sont négatifs, ils empêchent l'homme de voler et d'assassiner, pour que son prochain jouisse de la vie et de la propriété. Pourvu donc que l'individu accomplisse tous ses devoirs d'homme et de citoyen, c'est tout ce que la société peut demander.

« En se convertissant, en troquant une foi pour une autre, l'homme prouve qu'il ne comprend pas la portée divine, idéale et philosophique de la religion; il n'aime pas le bien pour le bien, mais pour un intérêt de caste et de pouvoir mondain. Cet homme, loin d'aimer son prochain comme soi-même, se croit un être privilégié, lui et celui qui porte le même uniforme, dont les autres sont distincts comme le serf du maître. Au lieu de se dire : *Moi*, je suis *moi*, et mon frère est un *second moi*; il se dit : *Moi*, je suis *moi*, et mon prochain est un *autre moi*, tout-à-fait distinct de *moi*. Tout au plus admet-il une parenté avec ceux qui ont la même religion, c'est-à-dire qui portent le même habit de bien apparent, encore faut-il qu'il n'y ait pas la moindre différence de croyance pour les détails. Le juif orthodoxe

hait, déteste et anathématise le juif philosophe. Il en est de même des gallicans et des ultramontains, des protestants et des réformés. Egoïsme! Folie! Crime de lèse-divinité! Le vrai bien, mon fils, n'a ni costume ni drapeau, ni uniforme, ni langue, ni nationalité. Comme il vient directement de Dieu, il est partout, aux Indes comme en Allemagne, à Jérusalem comme à Rome. La vraie cité de Dieu est là, où toutes les âmes élues se reconnaissent et s'unissent dans le beau, le vrai et le bien!

« Quant à ce misérable, je lui prouvais que le protestantisme était une espèce de licence et d'émancipation pour un juif : non-seulement il serait mis en liberté, mais encore je lui promettais trois cents écus de la part de la Société biblique.

« Mes propositions ne furent pas rejetées. Cet homme grossier, avare, rusé, malhonnête, ne craignait que la colère, que la malédiction du vieux Rabbi Wolf. Heureusement pour lui, ce saint mourut de chagrin en apprenant l'arrestation de son indigne gendre. Je me rendis auprès de la régente-mère, piétiste, et lui parlai de cette âme à racheter; — elle n'était

pas trop chère. — Le juif demanda tout signé et parafé ; après quoi je procédai au baptême.

« Pendant tout ce temps je n'avais pas vu Violette ; mais dès la cérémonie finie, je me rendis auprès d'elle.

« — Je viens de baptiser votre mari, lui dis-je ; il est libre.

« — Je le sais, dit-elle en me jetant pour la première fois un regard de tendresse et de reconnaissance. A quelque chose est bon le baptême d'un juif, ajouta-t-elle ; je vais à l'instant demander le divorce.

« — Le divorce, répondis-je, est consommé de droit et de fait. Un conjoint qui change de religion rompt le mariage selon notre loi.

« — Je puis donc le renvoyer d'ici ?

« — Il vous doit votre dot.

« — Il m'a assuré trois cents écus.

« — A merveille ! m'écriai-je ; je lui dois juste cette somme, prix de sa conversion.

« Violette avec un sourire impossible à décrire, me dit :

« — Il paraît que ma religion vaut trois cents écus de plus que la vôtre.

« Puis, d'un ton solennel, elle ajouta :

« — Jamais je ne toucherai à cet argent. Je m'en vais d'ici avec mes livres chez une amie dont j'instruis les enfants. Depuis un an je vis de mes leçons, j'en vivrai toujours ; je ne dépense pas vingt francs par mois. D'ailleurs, j'ai beaucoup à apprendre.

« En effet, tout en donnant des leçons, Violette était possédée d'une rage d'apprendre, de lire et d'étudier tout. Théologie, philosophie, philologie, histoire, aucune science ne la rebutait, et jamais elle n'écrivit une ligne.

« Pendant une année je la voyais tous les jours.

« Nous lûmes ensemble la Bible et l'Evangile, le *Droit de Moïse,* chef-d'œuvre de science, d'érudition et d'esprit, par Michaëlis. Nous lûmes Maimonide, Spinoza, Platon, Kant ; et souvent les grands poètes faisaient diversion aux grands philosophes. La ville, et ta mère la première, m'accusait d'aller passer mes journées et mes veilles chez une maîtresse juive, tandis que je n'étais occupé, moi, qu'à dégager une belle âme des scories fanatiques

qui l'obscurcissaient, absolument comme la gangue obscurcit le diamant.

« Et Violette avait la même intention sur moi.

« Et, de fait, j'apprenais plus que je n'enseignais.

« Moi, j'arrachai Violette à ses préjugés talmudiques.

« Elle se vantait d'avoir ramené un idolâtre à Dieu.

« Quant à l'amour, une pression de main, un regard de bonheur, une promenade au clair de la lune, voilà à quoi se bornait notre liaison.

« Certes, nous étions amoureux l'un de l'autre; nous ne pouvions plus ni vivre, ni penser, ni parler l'un sans l'autre. Nos deux intelligences nous paraissaient comme les deux bras d'un même corps pensant. Qu'avions-nous besoin d'amour matériel? L'esprit lie, la matière délie!

« Si Violette eût été coquette, je n'eusse peut-être pas résisté à mes désirs; mais elle était si franche, si confiante, si naturelle, qu'il eût fallu être un méchant homme pour l'expo-

ser à perdre sa propre estime. Un jour, entraîné par l'ardeur de mes feux, j'osai lui demander plus que son âme.

« — Plus que mon âme, répondit-elle avec un sourire dédaigneusement malicieux; il est certain que le corps est à l'âme ce que la lampe est à la flamme qui la couronne. Ce n'est même pas l'ombre pour la proie; on ne peut y toucher sans risquer d'éteindre la lumière. Un homme et une femme qui, *sans être mariés,* restent unis de cœur après l'union des corps, ce n'est pas *parce que*, mais *quoiqu*'ils s'aiment d'amour. La femme née pour le sacrifice s'immole et chante même des hymnes au pied de l'autel; mais l'homme, le sacrificateur, n'y gagne qu'un peu de mépris de lui-même; tout son bonheur consiste à vanter à d'autres bourreaux, ses semblables, la blancheur et la douceur des brebis immolées.

« Des âmes vulgaires ne comprennent pas la violence de cette passion idéale; on ne la comprit pas, en effet.

« Un jour, je disais à Violette :

« — Vous savez de quoi l'on vous accuse?

« — Oui, répliqua-t-elle, on dit que je suis

votre maîtresse, et on a raison : je suis plus que votre maîtresse, nos idées commencent à se marier tout à fait ; vous n'êtes plus protestant, je ne suis plus juive.

« — Ah ! lui dis-je (car toujours nos discours d'amour dégénéraient en causerie philosophique), vous commencez donc à comprendre la nécessité du christianisme.

« — Kant m'a appris que tout ce qui est dans l'histoire est nécessaire. Le christianisme, dégagé de son fanatisme, est la vérité idéale de Moïse sous un nouveau nom. Salomon a bien dit : « Rien de nouveau sous le soleil (elle cita le texte hébraïque), mais au-dessus du soleil, dans le ciel, il y a toujours du nouveau. » Isaïe d'ailleurs a dit : « Vois, je te créerai du nouveau. Regarde, le voilà qui grandit. » DIEU, ajouta-t-elle, QUI SE MANIFESTE TOUS LES JOURS, NE SE MANIFESTE JAMAIS DE LA MÊME MANIÈRE, IL EST TOUJOURS NOUVEAU.

« — Le christianisme, lui répliquai-je, était du néo-judaïsme, moins les sottises et les préjugés des Pharisiens. Le Christ était bien le Messie annoncé par les prophètes, puisque sous son nom l'idée juive du Dieu unique et

infini s'est répandue dans l'univers païen où quelques grands penseurs avaient préparé le terrain, puisque, sous ce nom, la doctrine de Moïse enterrée sous les broussailles des Pharisiens a ressuscité, transformée, idéalisée, à Rome, à Athènes, en France, en Espagne, en Allemagne, partout, dans les quatre coins de la terre, comme le dit le Prophète.

« — Soit, répondit Violette, le païen grec, romain, saxon, scandinave, avait besoin de cette nouvelle vie; mais le juif élu, le vrai disciple d'Isaïe, de David et de Jérémie, que lui avez-vous appris de nouveau? L'immortalité de l'âme est un des premiers dogmes du Talmud. Moïse appelle la mort un baiser de Dieu; le premier il a dit : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Qu'importe à l'humanité, comme vous dites, qu'un homme mange ou ne mange pas du porc?

« — Sans le christianisme, lui dis-je, la Bible eût disparu sous la tyrannie païenne des empereurs romains. L'idéal de Moïse a été sauvé par Saint Pierre, maître de Rome; aussi suis-je forcé d'avouer que le protestantisme

n'est qu'une tentative de retour pur et simple vers la Bible.

« — Je comprends et admire maintenant le bien, dit Violette, partout où je le trouve. Ce qui m'étonne, c'est de trouver le mal sous le manteau de la foi. Ainsi, puisque catholiques et protestants avouent qu'ils sont issus de la religion juive, leur mère et grand-mère, comment se fait-il que les malheureux juifs aient été haïs, calomniés, poursuivis par leurs propres fils et petits-fils, et qu'ils le soient encore aujourd'hui?

— « La logique, répondis-je, ne se trouve que dans le bien; le mal est illogique. N'ai-je pas, moi, zélateur protestant, prêché contre les catholiques au nom de la divinité de Jésus-Christ, et contre les juifs au nom de l'unité de Dieu? J'étais fanatique. Le fanatisme, c'est l'égoïsme poussé au crétinisme.

» — Oui, le fanatisme, c'est l'impuissance, reprit Violette. Le fanatique niant le beau, le bien, le grand, l'idéal enfin, se flagelle sur le dos d'autrui; il a l'air d'être furieux contre tout ce qui dépasse son niveau; mais, au fond, il n'est furieux que contre sa propre impuis-

sance. Kant a raison de dire que la méchanceté n'est qu'impuissance ; Rousseau a déjà dit que toute violence n'était que faiblesse. La vraie foi est tolérante ; car, la vraie foi, c'est la charité, l'amour du prochain.

« — Et cette charité est la base de toutes les religions, plus encore, de toutes les philosophies. C'est l'idée fondamentale de tous les grands penseurs de l'humanité, d'Anaxagoras comme de Platon, de Descartes comme de Spinoza, de Bacon comme de Leibnitz, de Rousseau comme de Kant. Qu'importe le mot sous lequel la raison et la foi proclament cette base fondamentale ? Ce mot représente l'Être infini, l'esprit de Dieu dont notre esprit n'est et ne saurait être qu'une parcelle donnée, ou, si l'on aime mieux, révélée. Deux hommes ne peuvent pas vivre ensemble cinq minutes sans proclamer cet idéal ; l'un sera toujours plus fort, plus intelligent que l'autre, et, pour que l'un jouisse de ses droits de vie et de propriété, il faut toujours que l'autre, en vertu de ce principe divin, fasse son devoir de ne pas le tuer ni de le voler, et il le fait toujours ! Si ce n'est pas Dieu dans l'homme, ce serait

l'homme dans Dieu, et c'est la même chose. Si l'homme est esprit et immortel par lui-même, qu'importe? toujours est-il un être divin, *puisque sa matière ne durerait pas cinq minutes sans un principe d'infini et de surnaturel.* Un jour viendra où ces vérités, planant au-dessus du judaïsme, du catholicisme et du protestantisme, réuniront toutes les âmes bien nées de ces trois religions sœurs dans une seule et unique foi! Un jour viendra, comme dit le Prophète, où le nom de Dieu sera unique sur toute la terre.

« — Oui; mais il faut un nouveau mot, dit Violette. Nous deux qui pensons de même, que sommes-nous?

« — *Nazaréens*, lui dis-je.

« Violette, pour la première fois de sa vie, me donna un baiser et me dit :

« — Je vous salue, frère *Nazaréen.*

« Je lui rendis le baiser.

« — Oui, nous voilà unis en Dieu sous ce Verbe qui est le premier et le véritable nom du christianisme. C'est l'idéal de Moïse renouvelé par Jésus, renouvelé par tous les grands génies de l'humanité, car la vérité a toujours

besoin d'être rajeunie et renouvelée. Oui, Violette, âme de mon âme, nous sommes Nazaréens, et sous cette foi idéale, nous nous marierons.

« — Mais, vous êtes marié! s'écria Violette. Vous voulez donc me faire rougir de moi-même; d'ailleurs, où trouverions-nous un prêtre nazaréen? Non, non! être supérieurs aux autres, c'est être plus purs, c'est être purement esprits, tandis qu'eux sont pétris de matière. Je vous aime, Walter, je n'aimerai que vous; mais que cet amour ne soit jamais souillé de fange terrestre! Je vous promets une fidélité éternelle; soyez aussi idéal, aussi fidèle que moi. Il faut regarder les hommes de haut en bas, comme Dieu lui-même; les animaux seuls les regardent de bas en haut.

« Dans ce moment, deux hommes de police conduits par ta mère parurent et me prièrent de les suivre.

« Ne juge pas ta mère, mon fils; elle était malheureuse, elle m'aimait, elle aimait le père de son enfant, et elle n'a jamais voulu consentir au divorce. La femme ne devient méchante que lorsqu'elle ne se sent plus aimée.

Évidemment, je manquais à tous mes devoirs conjugaux. Parfois je ne rentrais qu'à une heure de la nuit; je passais toutes mes soirées chez Violette, qu'on appelait, soit la belle juive, soit la sorcière juive, car, pour quelques-uns de mes amis, Violette possédait des secrets de sorcellerie : il est vrai qu'elle avait étudié la *Kabbale*. Bref, toutes les apparences étaient contre moi. Pourtant, faute de preuves flagrantes, je fus acquitté sur le chapitre de l'adultère; mais le Consistoire protestant orthodoxe m'accusa de judaïser (christianiser eût été le vrai mot), me révoqua de mes fonctions et me fit savoir qu'à la moindre tentative de prosélytisme, il me férait expulser de la ville, moi et Violette.

« Je ne demandais pas mieux que de partir avec Violette. Mais Violette resta sourde à toutes mes prières.

« — Si je m'en allais avec vous, disait-elle, c'est alors que l'on dirait que je suis votre maîtresse. Les hommes inférieurs ne demandent pas mieux que de découvrir leurs propres vices dans les esprits supérieurs pour leur jeter la pierre; ils diraient : Ils se sont faits

Nazaréens pour violer impunément toutes les lois sociales, pour vivre en concubinage. Non, mon ami, plus on s'élève, plus on se rapproche de Dieu, plus il faut se dépouiller de la matière, plus il faut se tenir dans l'état de grâce et de pureté. Partez, je vous resterai fidèle; conservez la candeur de votre âme, la pureté de votre corps; tôt ou tard justice vous sera rendue, même ici-bas.

« Je partis. Quant à ta mère elle rentra chez son père, qui eut l'autorisation de nommer un suppléant pour sa cure.

« Pendant plusieurs mois j'écrivais régulièrement à Violette; mais plus je m'éloignais d'elle, moins nous possédions les moyens de payer les ports de lettres. A Berlin, le Consistoire protestant, en relation avec celui de ma ville, me pria poliment de quitter la capitale; en Bavière, on ne savait pas ce que je voulais dire; à Leipzig, on me traita de rêveur et de fou; nulle part une âme pour me relever. Enfin, poussé par la faim, je m'engageai dans une troupe d'acteurs ambulants dont le directeur et sa femme étaient devenus mes fervents disciples.

« Il n'est pas de sot métier, surtout par rapport à l'intelligence.

« Bientôt je vis qu'histrion même on peut propager quelques idées de bien. Malheureusement, les hommes et les femmes composant ces troupes sont tellement corrompus dès leur tendre enfance, que l'impureté du corps souille l'âme au point de ne pouvoir l'approcher. Je reçus le sobriquet de *Nazaréen*, et je ne fus connu que sous ce nom. De temps en temps je faisais une tentative pour être engagé dans une troupe sédentaire; mais il paraît que je prêchais trop et que je n'étais pas propre à jouer les rôles de coquins, de lâches et de grands scélérats, qui seuls plaisent à la majorité des amateurs du théâtre. J'étais bien dans le rôle de *Nathan le Sage* de Lessing, mais je jouais devant cinquante spectateurs. Quand on donnait *la Fiancée des Bandits*, la salle était comble; il en fut de même partout.

« Le proverbe dit : « Qui touche à la poix se salit. » Il est difficile d'être acteur ambulant pendant dix-huit mois sans perdre la pureté de ses mœurs. Ah! si mon caractère eût été à la hauteur de mes principes!

« Ma vie devint détestable sous tous les rapports, et bientôt, de mépris de moi-même, et dans le but de m'oublier, je m'habituai à boire; je n'échappai à aucun vice, et tout vice porte en soi sa peine. Je tombai gravement malade, on me traîna d'hospice en hospice. Au bout de deux ans, j'avais l'air d'un vieillard, et je n'avais pas trente-quatre ans; je perdis mes cheveux, mes dents, et fus accablé de douleurs.

« C'est alors que, du fond de la Hongrie, où je me trouvais, on m'apprit dans une lettre, qui me suivait depuis six mois, que ta mère venait de mourir, et que Violette avait remis l'orphelin à la cousine de ta mère.

« Ce mot orphelin réveilla mon orgueil. Ah ! j'ai un fils. Que dira-t-il de moi quand il sera grand? il me maudira ! Quant à Violette, devenu indigne d'elle, je n'osai plus prononcer son nom.

« Pourtant m'évertuant et faisant un effort sur moi-même, je résolus de retourner dans mon pays, d'expier mes fautes afin de redevenir le père de mon fils. Pendant la nuit qui suivit cette résolution, je vis dans un songe la

figure de Violette, —je n'avais plus rêvé d'elle depuis trois ans. Ce fut pour moi un signe d'encouragement, et, le lendemain, je me mis en route. Je ne possédais aucune ressource, j'étais forcé de mendier ma vie en chantant d'une voix éraillée des chansons grivoises que l'on m'avait apprises dans les coulisses, j'étais forcé de cacher mon vrai nom. Ah! quiconque vend des vérités est sûr de mourir de faim.

« Si j'avais arrêté les passants en leur disant : Amis, aimez-vous les uns les autres, au nom du Seigneur, père de tous les humains; ils m'auraient jeté des pierres, juifs, catholiques et protestants.

» En leur disant : Amis, haïssez-vous, détestez-vous, calomniez-vous, poursuivez-vous : car vous, enfants de Moïse, vous êtes les aînés, vous, enfants de Jésus, vous seuls entrerez au ciel, et vous, enfants de Luther, seuls, vous méritez le nom de chrétiens; ils m'auraient obéi. Chacun d'eux me réclamant comme un des siens eût rompu avec moi le pain de la fraternité au nom de la haine.

Mais, pour que tous me comblassent d'au-

mônes et de battements de mains, il fallait leur chanter des obscénités d'amours de carrefour en vantant les charmes de la matière aux dépens de ce gueux, de ce sot d'esprit.

Hélas ! n'ai-je pas succombé moi-même à ces errements, à ces aberrations! Les plaisirs du corps, que l'on croit voluptueux et qui ne sont que poignants comme des flèches, n'avaient-ils pas, de leurs vertiges, étouffé jusqu'à ma raison dont j'étais si fier? L'idéal de l'homme se vicie bien vite s'il n'est pas renouvelé tous les jours par l'air frais d'une âme pure. De là vient que la vérité, si vieille qu'elle soit, a toujours besoin de nouveaux interprètes; de là vient que les grands hommes de l'antiquité ne suffisent plus pour le temps présent, et que les hommes d'idéal du temps présent ne suffiront pas pour l'avenir. Rien ne se corrompt plus facilement que l'esprit humain; c'est un trésor précieux sur lequel il faut veiller jour et nuit, et c'est là peut-être la raison du renouvellement incessant de l'humanité. *Le vrai a continuellement besoin du nouveau*. Il faut de grands efforts à chaque génération pour pouvoir se maintenir à la hauteur de la vérité

poëtique. Je doute qu'un homme seul puisse de sa propre force rester debout au milieu d'autres hommes accroupis ; il faut des appuis à l'âme comme ceux qui ont soutenu les bras de Moïse sur le mont Horeb. L'homme seul chancelle et s'affaisse, et rien ne tombe plus bas que l'homme, précisément parce qu'il tombe de plus haut que toutes les autres créatures.

« A peine de retour dans ma ville, j'appris que Violette, après avoir essayé de former une commune d'élus, était devenue folle et qu'elle était recluse dans une maison de charité. Je demandai la permission de la voir, on me la refusa. Je me mis alors en route pour t'embrasser, mon fils, et, à mon retour à la ville, j'allai me présenter à la nouvelle princesse régente, jeune femme de cœur et d'esprit. Je lui dis ma liaison avec Violette ; elle en comprit la pureté, car, comme dit Schiller : « *Dem Reinen ist alles rein;* aux cœurs purs tout est pur ; » elle ordonna au directeur de la maison de me permettre de voir Violette trois fois par semaine.

« Je la retrouvai malade, alitée ; elle était

toujours belle, mais très-amaigrie ; elle me tendit la main et me dit :

« — Je vous pardonne, vous n'êtes pas resté fidèle à mon cœur, mais vous êtes un homme. Moi, de ma part, j'ai créé, ou plutôt mis en lumière une ou deux âmes ; on a voulu me condamner, mais on a mieux aimé me traiter de folle et m'enfermer ici. Pourtant je ne manque de rien, si ce n'est d'air et d'amour. On a beau vivre pour un idéal, l'homme est un être double, et la chair, pour être subordonnée à l'esprit, n'exige pas moins la satisfaction de ses droits naturels. Tout extrême est faux et dangereux. La raison est la lumière qui, en éclairant les deux faces de l'existence humaine, doit les unir dans la même flamme et les équilibrer par leur salut commun. Si vous aviez été fidèle à votre foi, je me lèverais, toute malade que je suis, pour me marier avec vous, car vous êtes le seul homme que j'aie aimé. Hélas ! je me meurs de la poitrine. Je dis hélas ! je devrais dire Dieu merci ! Quant à vous, vous avez un fils, je l'ai fait remettre à Bathilde, la cousine de votre femme, une âme élue. Votre fils,

d'ailleurs, vous ressemble; il a beaucoup d'intelligence, plus même qu'il n'en faut à un enfant. Nous appelons cela une vieille âme dans un corps nouveau. Vivez pour lui, et aussi pour expier vos fautes, pour laver les taches de votre cœur, pour laisser un beau nom à votre enfant, ce qui est le meilleur des héritages.

« Je fondis en larmes sans trouver un mot de réponse. Violette elle-même pleurait.

« — Venez me revoir, dit-elle; il ne vous a manqué, ami, qu'un grand caractère pour avoir un nom dans l'histoire de la pensée. Le génie seul a du caractère, le génie seul donne la foi et laisse une trace. Une femme ne peut et ne saurait être que la nourrice, la source pure dans laquelle le génie se retrempe. Dieu ne l'a pas voulu, nous n'avons été que le germe d'une idée qui fermente sous terre. Patience, mon ami, sur ce germe poussera une tige, la tige portera des fleurs, et, après les fleurs, les fruits !

« Je tenais dans ma main sa main que je baignais de larmes.

« — Là, me dis-je, était une âme que Dieu

avait mise sur mon chemin et dans laquelle je n'ai pas su m'incarner, faute de pureté et de persévérance.

« Violette, lisant mes remords et mes repentirs dans mes yeux, me dit :

« — Consolez-vous, mon ami, on ne fait pas son sort, nous sommes plus ou moins instruments. Aimons-nous pendant le peu de jours qui nous reste, la vie est comme une flèche qui passe d'un monde invisible à l'autre. Quant à vous, vous êtes jeune encore, une nouvelle vie vous attend; vivez pour confondre nos ennemis, nos calomniateurs; vivez pour la vérité idéale; vivez pour Dieu et pour Violette.

« — Chère amie, lui dis-je, c'est dans cette intention que je suis revenu dans notre ville. Oh! pourquoi l'ai-je quittée! Quand deux âmes qui s'entendent se rencontrent, elles ne devraient sous aucun prétexte s'abandonner. Mieux vaut pour elles mourir ensemble que de vivre séparées, car ce sont alors mille morts à supporter.

« — C'est vrai, dit-elle, votre absence a beaucoup contribué à détruire ma santé; nous

ne savons pas que nous aimons, nous savons seulement que nous avons aimé, et c'est là une preuve qu'en mourant nous saurons que nous avons vécu. Adieu, frère de mon âme, quand je serai morte, tu vivras pour moi.

« Et, pour la première fois, Violette me tutoya.

« — Oui, oui, m'écriai-je, et, cette fois-ci, je serai fidèle à mon serment.

« Je ne la revis plus vivante ; elle s'éteignit subitement comme tous les malades de la poitrine.

« Il est d'usage chez les juifs que les parents et connaissances d'un mort fassent ouvrir le cercueil avant l'enlèvement du corps et lui demandent pardon à haute voix en touchant, soit le pied, soit la main du défunt.

« Pendant cette cérémonie je pénétrai dans la chambre mortuaire, et, saisissant la main glacée de la morte, je m'écriai en me roulant par terre :

« — Violette, âme chérie, je te demande pardon ; pardon je te demande à genoux, si jamais je t'ai offensée par une parole, par un geste, par une pensée.

« Et, comme si je m'attendais à une réponse, je poursuivis :

« — Violette, dans ton cercueil, je dépose le serment solennel de rester fidèle à ton âme et de ne vivre que pour toi jusqu'au jour où ma main sera refroidie comme la tienne.

« Dans ce moment il me sembla sentir sa main répondre à la mienne. Je m'évanouis et l'on m'enleva.

« Cette femme, tant calomniée par les juifs et les chrétiens, était l'idole du peuple qui l'accompagna, les larmes aux yeux, jusqu'au cimetière. La grande-duchesse paya les frais d'enterrement.

« Depuis ce jour, mon fils, je n'ai vécu que pour sanctifier son souvenir. J'ai gagné ma vie en sculptant des bâtons et des pipes, art que j'avais appris en Hongrie. Quoique pauvre, j'étais encore assez riche pour donner mon superflu à de plus pauvres que moi. Violette est enterrée tout près du mur du cimetière ; j'ai acheté le terrain y attenant en dehors du mur, et je désire y être enterré à côté de la fiancée de mon âme. C'est tout ce que je possède, une

tombe! mais je ne la donnerais pas pour l'univers entier.

« Mon fils, profite de mon exemple, conserve la pureté de ta jeunesse, n'épouse jamais une femme, quelle qu'elle soit, riche ou belle, sans que tu sois amoureux de son âme. Quand tu auras trouvé cette fiancée divine, reste-lui fidèle, qu'elle consente ou non à devenir ta femme. L'existence, si misérable qu'elle soit, est une suite de bonheurs ineffables quand on vit pour une personne chérie ou pour un idéal de femme. Les souffrances viendront toujours: il n'y a ni fortune ni position qui garantisse l'homme contre la douleur. Quand tu verras un riche heureux, regarde autour de lui et dans lui; le bonheur n'est jamais en dehors ou au-dessus de l'homme, il est en lui-même; mais souvent l'homme le gâte ou le laisse corrompre par des mains impures.

« Ne te marie jamais avec une femme que tu n'aimeras pas d'esprit et de corps, fût-elle la fille du roi. Il n'est pas de plus grand malheur que d'être lié, enchaîné, quand on n'aime pas; c'est dédoubler, pour ainsi dire, tous les jours, son âme de son corps, surtout quand

cet être vous empêche de vivre avec une personne librement élue et dont l'amitié est éprouvée.

« Si tu ne peux pas obtenir la fiancée de ton cœur, ne te marie jamais, au risque de vivre seul. Il y a plus de vraie volupté dans la victoire de l'esprit sur le corps que dans toutes les caresses d'une courtisane. L'homme qui n'aime pas la femme à laquelle il se donne n'est qu'une brute.

« La courtisane corrompt l'esprit et la santé de l'homme, mais la femme bien-aimée et vertueuse lui donne des forces pour le bien; l'âme de la femme se reflète dans son mari comme dans son fils.

« N'étudie point la théologie comme science de pain quotidien : on ne vit pas de la vérité. Si Dieu t'a donné de l'imagination, tâche de gagner ta vie par un métier ordinaire et ne mets jamais ton talent au service de l'argent. N'envie pas la jeunesse brillante, élégante, et tâche de vivre du strict nécessaire. L'indépendance ne s'acquiert pas à force de richesses, mais par la volonté de pouvoir s'en passer. Travaille comme si tu devais mourir tous les

jours : *la vie n'est sûrement rien, la gloire seule est peut-être quelque chose.* Puisse l'Éternel mettre une Violette, une femme idéale sur ton chemin ! Un ami est un bien, mais une femme, c'est le bonheur. »

« Mon père, avait ajouté Walter, a encore vécu quatre ans après la mort de Violette ; on l'a enterré comme il l'a prescrit à côté de son amie. » . . . .

Il était dix heures quand Émeraude eut fini la lecture de ce journal. A l'instant elle écrivit au docteur Finner . . . .

« Mon bon et vieil ami,

« Je l'aime, et il est digne de moi ; je vais écrire à mon père. » . . . . . .

Et à son père elle écrivit :

« Mon cher père,

« Quelle que soit l'importance de tes affaires, demande un congé pour huit jours et reviens ; j'ai besoin de tes conseils.

« Ta fille obéissante,

« ÉMERAUDE. »

Puis, après avoir embrassé sa mère dont elle trouvait la respiration un peu lourde, et qui déjà dans la journée avait eu un léger accès de fièvre, elle tomba à genoux et se mit à prier :

Dieu tout-puissant, toi qui m'as comblée de biens, si jamais je devais payer ce bonheur, frappe ta servante plutôt que toute personne qui m'est chère ; conserve-moi encore longtemps mes parents bien-aimés ; épargne-leur des douleurs et prolonge leurs jours. Tu m'as donné jeunesse, fortune, santé, tu m'as octroyé une âme aimante, tu as mis sur mon chemin une autre âme digne de la mienne pour m'aimer et pour être aimée de moi. Oh ! conserve-moi cette félicité dont je ne désire jouir que pour ta gloire. Mais si dans ta justice impénétrable tu as jugé de m'éprouver par des malheurs, oh ! je t'en prie à genoux, Seigneur, que ta main ne s'appesantisse que sur moi ; que mon père, que ma mère ne souffrent pas pour les joies que tu m'as réservées. Que mon bien-aimé parcoure sa carrière et te glorifie par son esprit et son cœur, que sa tête te soit sacrée. Détourne de lui tes coups pour m'at-

teindre moi toute seule. J'accepterai les douleurs sans murmurer comme j'accepte les bienfaits sans m'enorgueillir. Reçois ma prière, mon Dieu, comme un sacrifice expiatoire; ma vie même, tu le sais, toi qui vois au fond des cœurs, je la déposerais avec joie sur l'autel de ta grandeur !

—

XX

Cornélius, forcé de convenir qu'Emeraude ne l'aimait pas, préparait de longue main ce qu'il appelait une vengeance. Comme tous les hommes de sa race, il était grand dans les petites choses et petit dans les grandes. Depuis le départ d'Emeraude pour Schwalbach, il s'était amusé à la faire espionner pour se donner un air de diplomate amoureux; il avait promis dix francs par jour au garçon d'hôtel desservant le premier étage, pour que celui-ci lui rapportât tout ce qui se passait dans les appartements de madame Gunter. Grâce à cet espionnage, il apprit qu'Emeraude avait eu une longue entrevue avec Walter, et que celui-ci s'était mis à genoux devant sa fiancée.

Mais Cormélius, comme tous les fils de famille de sa trempe, était encore plus faible que sot, plus étourdi que blasé. Lui, qui jouait au diplomate indifférent avec Emeraude, se laissait prendre comme un novice aux filets de Johanna. Il est vrai qu'il y avait une circonstance atténuante : Emeraude ne l'aimait pas ; Johanna l'aimait, ou du moins faisait semblant de l'aimer. Les hommes de vanité paresseuse comme Cormélius, incapables de créer en leur faveur de profonds sentiments, deviennent facilement le jouet dès coquettes qui affichent publiquement pour eux un sentiment d'amour. Les hommes forts plongent dans le cœur d'une femme pour y découvrir des perles. Les hommes faibles, au contraire, manquant d'imagination créatrice, aiment à se loger dans les cœurs vides, parce qu'ils s'y trouvent à leur aise.

Nature ardente et jalouse, avec ses cheveux d'un noir chatoyant, avec ses yeux d'un vert sombre comme le gazon sauvage d'une forêt vierge, avec sa gorge rebondissante, Johanna eût été une femme dangereuse pour tout homme mesurant le bonheur de l'amour à la

satisfaction momentanée d'un désir matériel. Emeraude avait toutes les chastes beautés d'une épouse vertueuse. Johanna était belle comme une courtisane.

Malgré l'envie et la jalousie qui la dévoraient, elle n'osa pas, tout d'abord, jeter un regard de convoitise sur le fiancé de sa bienfaitrice. Mais dès que celui-ci, pour piquer la jalousie d'Emeraude, lui eut fait quelques avances, Johanna, tout en guettant d'un œil sa cousine, provoqua de l'autre le jeune richard, et lui promit un avenir de délices voluptueuses.

Bientôt Cormélius s'aperçut de la parfaite beauté de Johanna. La sottise infatuée ne songe jamais au lendemain, ni en morale, ni en politique, ni dans les actes de la vie privée; elle ne vit qu'au jour le jour. De là vient que les jeunes et aimables sots sont si mauvais juges quand il s'agit de la beauté; ils ne savent pas que tel genre de beauté, si brillante qu'elle paraisse, par son éclat même en accuse la fragilité, le faux teint; ils ne savent surtout pas que toute beauté réelle et durable est le reflet de la grâce intérieure; que, si belle que

soit la lampe, si pure que soit l'huile, il faut l'étincelle pour donner la vie de la lumière. Qu'est-ce qu'un beau visage, s'il ne rayonne pas d'esprit ou de bonté? Qu'est-ce qu'une gorge de femme, si elle ne palpite pas d'un sentiment idéal?

Cormélius ne se donnait même pas la peine de se faire un jugement sur les deux cousines. Emeraude ne l'aimait pas. Pourquoi irait-il se creuser la tête et songer aux moyens de se faire aimer, lui, l'homme à bonnes fortunes, la coqueluche des belles pécheresses de Paris? Johanna l'aimait; elle le lui disait d'abord par ses regards, puis par une pression de main, bientôt par une déclaration formelle.

Pendant l'absence d'Emeraude, Cormélius allait tous les soirs à l'hôtel Gunter, sous prétexte d'apporter des lettres et de donner à l'orpheline des nouvelles de sa tante. Johanna l'engageait souvent à lui tenir compagnie, et parfois elle se montrait avec lui au théâtre, suivie, il est vrai, d'un laquais.

D'abord Johanna ne prétendait qu'au rôle d'amie et de confidente; mais à peine eut-elle arraché au jeune homme le secret de sa tris-

tesse; à peine Cormélius lui eut-il rendu compte de la froideur d'Emeraude à son égard, à peine eut-il commis l'imprudence de prononcer le nom de Walter comme rival, que Johanna se mit en devoir de lui narrer tout au long tout ce qu'elle savait, et tout ce qu'elle ne savait pas, sur la sympathie secrète des deux cœurs.

— Il y a longtemps qu'ils s'aiment, dit-elle. Emeraude a voulu donner le change à sa passion, mais elle ne m'a jamais trompée un instant. Ce jeune homme est venu ici la demander en mariage; il eût été un triple fou de faire cette démarche s'il n'avait pas été encouragé par Emeraude. Je crois même qu'ils s'adressent mutuellement des vers depuis plus d'un an. Emeraude, pour éprouver l'amour de ce poëte aventurier, a imaginé de lui offrir ma main. J'ai supporté cette humiliation avec fierté; je me suis tue, parce que je dois trop à Emeraude pour trahir son amour. C'est pour plaire à son père qu'elle a consenti à se laisser fiancer avec vous; elle ne vous aime pas. Emeraude, sous une grande apparence de douceur, a un caractère de fer. Elle épousera

Walter, et son père consentira à ce mariage; il aime trop sa fille pour lui refuser quoi que ce soit. D'ailleurs, Emeraude est franche : un de ces matins, elle vous dira nettement qu'elle ne vous aime pas, qu'elle ne vous a jamais aimé, elle n'attend que le retour de son père.

— Mais, moi ! s'écria Cormélius tout rouge de fatuité, je n'attendrai pas le retour du père Gunter. Dès demain, je romprai mes fiançailles.

— Vous aurez beau faire, dit la rusée coquette, on dira toujours qu'elle vous a refusé. Voyons, l'aimez-vous ou ne l'aimez-vous pas ?

— Vous savez bien qui j'aime ! répondit Cormélius. Sans vous le dire, je vous le prouve depuis quinze jours.

Après une pause pendant laquelle Johanna se laissa prendre plusieurs baisers, elle répliqua :

— Je n'ai pas l'habitude, comme Emeraude, de faire des phrases; je ne suis pas une savante; je suis une pauvre orpheline, simple, mais sincère. Je suis fière, Cormélius, car je suis pauvre. Si je vous aime, ce n'est pas parce

que vous êtes beau, jeune, riche, plein d'esprit et de générosité... Oh! c'est presque un crime que de vous aimer! N'êtes-vous pas le fiancé de ma cousine? Mais c'est plus fort que moi; ce que j'ai souffert depuis votre retour de Paris, depuis le moment surtout où vous vous fiançâtes à Emeraude, il y aurait un livre à en faire. Pour vous, je mourrais, je deviendrais ingrate, moi, la reconnaissance même! Et ne le suis-je déjà pas, en vous faisant l'aveu de mon amour? Mais ce n'est pas pour moi que je voudrais être aimée de vous.

— Et pour qui donc? demanda le naïf Cormélius.

— Pour vous! répondit Johanna; pour vous voir grand, célèbre, pour vous voir poëte, trois fois plus póëte que ce Walter, qui ne vous va pas à la cheville! Ecoutez-moi. Si vous attendez qu'Emeraude prononce le premier mot de rupture, vous aurez beau faire, le monde dira : Cormélius en a été pour sa belle peine. Il a eu son congé comme un laquais que l'on renvoie.

— Mais puisque je vais prendre les devants!

— N'importe? on dira, alors, qu'on lui a doré la pilule, qu'il a donné sa démission. Vous savez ce que ce mot veut dire!

— Ah! s'écria Cormélius, ma vengeance est toute prête : c'est vous que j'épouserai!

— Que vous êtes grand! s'écria Johanna en jetant ses deux beaux bras autour du cou du jeune homme. C'est ainsi, mon poëte, que je vous désire. Vous avez deviné le secret de mon cœur. Oh! ne froncez pas les sourcils! Toute la ville de Francfort vous admirera! Quel grand cœur, dira-t-on, et quelle noble vengeance! Si j'étais riche, on pourrait dire : Il a préféré Johanna, parce que, avec une dot égale, elle est beaucoup plus belle qu'Emeraude! car je suis plus belle qu'elle. Heureusement pour vous, je suis pauvre. Voyez-vous, dira-t-on, le beau, le grand Cormélius, il pouvait épouser la fille du bourgmestre; mais, ne l'aimant pas, éperdûment amoureux d'une pauvre orpheline, il a rompu ses fiançailles, il est allé demander la main de Johanna, en refusant même la dot de son oncle, car vous la refuserez!

— Certainement! dit Cormélius.

— Et votre nom sera dans la bouche de tous les habitants de Francfort, et les journaux parleront de vous, mon doux fiancé; et quand on connaîtra le mariage de Walter et d'Emeraude, nous entendrons dire : Ce jeune égoïste, il est pauvre comme Job ; il a spéculé sur la dot de la riche mademoiselle Gunter. Parlez-nous donc du jeune Cormélius, qui dédaigne la fortune pour épouser une orpheline, parce qu'il l'aime. Voilà un homme! voilà un vrai poëte!!! Et vous serez bourgmestre quand Walter ne sera encore que directeur de la loterie!

Cormélius, flatté, enchanté, fasciné, succombant sous les baisers de Johanna, promit solennellement de se rendre le lendemain matin à Schwalbach, pour demander sa main à madame et mademoiselle Gunter. En épousant la nièce de M. Gunter, il espérait ne pas se brouiller avec son père. Refusé par Emeraude, il s'alliait toujours à la famille du bourgmestre.

A peine le jeune homme eut-il quitté l'hôtel que Johanna se mit à écrire à Emeraude. Dans sa lettre, elle lui annonça que Cormélius,

certain d'être refusé, viendrait le lendemain à Schwalbach demander à Emeraude la main de sa cousine Johanna; qu'elle, Johanna, s'en rapportait au jugement et à la générosité de sa cousine et de sa tante. Elle ajouta qu'elle n'eût jamais accepté le moindre hommage de la part de Cormélius, si celui-ci ne lui eût dit et répété qu'Emeraude non-seulement ne l'aimait pas, qu'elle aimait un autre jeune homme, mais qu'elle serait enchantée de voir son fiancé faire un autre choix. Si Cormélius m'épouse, finit-elle, vous vous débarrasserez de nous deux à la fois. Quant à moi, mon sort est dans votre main, car, je le sais, mon oncle fera ce que vous lui direz de faire à mon égard.

Johanna fit partir un exprès par le train de nuit, afin que la lettre précédât de quelques heures l'arrivée de Cormélius.

Emeraude venait de passer une très-mauvaise nuit. Vers deux heures du matin, sa mère eut un frisson de fièvre. Depuis deux jours, on parlait de nombreux cas de décès par la fièvre nerveuse. Emeraude fit venir le médecin, et, comme madame Gunter désirait

avant tout retourner à son hôtel, le médecin prescrivit de la faire transporter dans une chaise à porteur jusqu'à Wiesbade, et de la coucher horizontalement dans un wagon de première classe.

Vers dix heures du matin, Cormélius arriva à Schwalbach. Il remit d'abord à Emeraude une lettre de son père. M. Gunter annonçait à sa fille que, sur la demande de M. Finner, il avait pris la résolution de revenir à Francfort, où il se trouverait dans deux jours.

Le cœur content, Emeraude lut la lettre à Cormélius.

— Je l'attends avec impatience, répondit celui-ci.

— Je devine votre raison, dit Emeraude; car, si vous savez ce qui se passe à Schwalbach, moi, à mon tour, j'apprends de temps à autre les nouvelles de Francfort. Vous venez me demander la main de Johanna.

— Vous le savez donc ! s'écria Cormélius. Tant mieux !

— J'en suis enchantée; cette démarche vous honore et vous élève dans mon esprit. Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. Johanna

vous aime comme vous méritez d'être aimé!

— Il y a longtemps, dit Cormélius, que je me suis aperçu que votre cœur battait pour un autre.

— Cela ne m'empêchera pas de vous estimer, monsieur Cormélius. Je me réjouis de tout mon cœur du bonheur de ma cousine; et si Emeraude ne peut pas devenir votre femme, elle ne cessera pas d'être votre amie. Je ne peux malheureusement pas faire partager cette joie tout de suite à ma mère, qui est très-souffrante. Nous quitterons Schwalbach demain. Après-demain arrivera mon père; il ne vous refusera pas sa nièce, fier de vous garder dans sa famille, car vous resterez avec nous....

— Je compte me marier dès que j'aurai le consentement de mon père. Aussitôt après le mariage, nous partirons pour Paris. Mais j'espère bien revenir à Francfort.

— Comme il vous plaira, monsieur Cormélius. Partout où vous irez, mes vœux vous suivront.

— Puisque vous me promettez votre amitié, dit Cormélius, permettez-moi, à mon tour, de vous donner une preuve de la mienne. Made-

moiselle Emeraude, vous aimez un jeune homme indigne de vous et de votre famille. Si j'étais encore votre fiancé, je n'aurais garde de vous faire ce reproche, vous pourriez croire que je le fais par jalousie; mais, en ma qualité de beau-frère et d'honnête homme, je puis, je dois vous dire que M. Walter vous trompe, qu'il est, je le répète, indigne de votre amour.

— Je vous écoute, monsieur Cormélius, répondit Emeraude. Que savez-vous de M. Walter? dites...

— Mademoiselle, reprit Théodore d'un ton confit et mielleux, vous connaissez ma sincérité et ma franchise, je viens de vous en donner une preuve éclatante. J'ai été deux ans à Paris; ma vie, dans cette ville de plaisirs, n'a pas précisément été celle d'un saint. J'étais décidé à vous faire la confession de ma vie de garçon la veille de mon mariage, et certes, si je vous avais juré fidélité, j'eusse été fidèle à ce serment; les Cormélius sont de parole! J'ai connu à Paris une danseuse qui, depuis plus d'un an, est engagée au ballet de Francfort. Vous la connaissez, elle s'appelle mademoiselle Leclerc. Eh bien, elle m'a avoué qu'elle était

l'amante de M. Walter depuis neuf mois, qu'il l'aimait et qu'elle le voyait toujours !

Cette accusation, doucement, mais nettement formulée, conforme d'ailleurs, au rapport de police qu'Emeraude avait lu, était pour elle un coup de poignard en pleine poitrine. Emeraude pâlit, Cormélius savoura en silence sa vengeance.

— C'est mademoiselle Leclerc elle-même, dit Emeraude, qui vous a fait cet aveu ! Vous aviez donc des droits sur elle?

— Ce fut dans une dernière entrevue qu'elle me fit cette déclaration, répondit Cormélius en détournant la question. D'ailleurs, quand mon père a voulu expulser mademoiselle Violande de la ville, M. Walter lui-même est venu intercéder en sa faveur auprès de moi. Sur ces instances, j'ai promis que mademoiselle Leclerc resterait au théâtre de Francfort.

— Votre parole, monsieur Cornélius, doit être prise en considération, dit Emeraude. Vous êtes un honnête homme; mais enfin, si vous étiez appelé à témoigner devant la justice, hésiteriez-vous, pour répéter ces faits, à prêter serment, la main sur l'Evangile ?

— Non, mademoiselle, répondit Cormélius, je n'hésiterais pas. Je ne mens jamais. En vous révélant ce secret, je crois avoir accompli un devoir. Libre à vous d'en profiter.

— Je vous remercie de cette preuve d'amitié. Un mot encore : Vous n'avez rien dit de tout cela à Johanna ; vos aveux m'en sont garants. Je vous demande donc une discrétion absolue, du moins pendant un mois.

— Pendant toute la vie, dit Cormélius. Que vous épousiez ou non M. Walter, soyez sûre, mademoiselle, que ce secret n'échappera plus à mes lèvres. Les Cormélius sont des gentilshommes !

Emeraude, pour la première fois de sa vie, serra la main de son ex-fiancé, et le congédia. Puis, retombant sur sa chaise, elle s'écria :

— Je te remercie, ô mon Dieu ! de m'avoir frappée moi-même ! Puisses-tu réserver toutes les joies à mon père et à ma mère !

Mais bientôt, malgré sa force morale, elle éclata en sanglots :

— Il n'y a donc ici-bas, s'écria-t-elle, pas même la naissance d'un bonheur sans ver rongeur qui en attaque la racine... Qu'il aime une

danseuse..... c'est un homme! Mais me mentir! Pourrais-je aimer un menteur, un hypocrite!... Descendrais-je si bas!...

Après une heure de larmes, de sombres méditations, et au milieu des préparatifs de départ, Emeraude se dit : J'irai moi-même parler à cette demoiselle. Elle est femme, elle doit souffrir. Elle me dira la vérité.

Puis, prenant la plume, elle écrivit :

« *A monsieur le docteur Walter.*

« Je vous renvoie la biographie de votre père, qui m'a vivement touchée. Ma mère étant souffrante, nous retournons à Francfort, où mon père arrivera après-demain. Ne me répondez pas, ne cherchez pas à me voir avant d'avoir reçu de moi un second billet.

« EMERAUDE. »

—

XXI

Huit jours avant le départ de madame Gunter de Schwalbach, plusieurs baigneurs et buveurs d'*eau d'acier* furent attaqués d'une fièvre maligne. Bientôt le bruit se répandit que cette fièvre contagieuse était due au climat frais de la vallée encaissée. Le lendemain du départ de madame et mademoiselle Gunter, une panique s'empara de la majorité des baigneurs, et, au bout de deux jours, il n'y avait plus trois cents étrangers à Schwalbach.

Madame Gunter, semblable à un vase délicat et fêlé en plusieurs endroits, mais qui ne casse jamais, en fut quitte pour une fièvre de neuf jours; mais M. Walter, nature chaste et robuste, précipité d'ailleurs par la dernière lettre d'Emeraude du haut de l'empyrée dans

le fond de l'abîme, fut pris, dès son retour à Francfort, de violents maux de gorge accompagnés de frissons et de vertiges. Il résista de son mieux, et, pendant les heures de souffrances moins poignantes, il s'occupait à ranger les papiers de son père et à en copier ceux qui lui paraissaient les plus importants. Mais, dès le neuvième jour de son malaise, sa volonté, qui jusqu'alors avait courageusement lutté contre la maladie, fléchit visiblement; bientôt une fièvre continue l'étreignit et le cloua sur son lit.

Il eut de fréquents accès de délire pendant lesquels il ne reconnaissait plus ni son médecin, ni les amis qui venaient le voir.

Gunter, qui, par les lettres de son ami Finner, avait été instruit de l'antipathie d'Emeraude pour Cormélius et de sa volonté de rompre les fiançailles, arriva à Francfort le lendemain du retour de sa femme et de sa fille. Emeraude n'avait point quitté le chevet de sa mère. Finner seul reçut son ami à la gare du chemin de fer.

A peine descendu de wagon, le bourgmestre

apprit de Finner ce qui venait de se passer en son absence.

— Je m'attendais à tout cela, répondit Gunter. Pourtant je conviens que je n'eusse pas cru Cormélius si naïf; il épouse Johanna, ce sera un ménage d'enfer. Quant à Émeraude, je lui ai apporté de Vienne des bijoux, des cadeaux de l'impératrice-mère et tout un coffret rempli d'étoffes précieuses.

— Laisse-là tous ces brimborions, dit Finner en lui montrant le dernier billet qu'Emeraude lui avait écrit de Schwalbach; voici le bijou qu'il lui faut : c'est ce jeune homme qui est venu la demander en mariage le soir même que tu as fiancé ta fille avec Cormélius. Il paraît qu'ils se parlaient des yeux au théâtre depuis un an.

— Ce jeune homme! s'écria Gunter, que j'ai cru fou?

— Lui-même. Mais, loin d'être fou, c'est, il paraît, un sage; c'est toi qui étais fou.

— Qui *étais*, non, mais qui le *deviendrai*, peut-être.

— Qu'est-ce à dire, monsieur le bourgmestre? serais tu un de ces hommes repro-

chant aux autres leurs propres défauts, ou se croyant des qualités exceptionnelles? N'as-tu pas fait un mariage d'amour? En veux-tu à ta fille pour avoir distingué dans la foule un homme de talent et de cœur? Voyons, explique-toi, afin que j'apprenne si je puis encore être ton ami, car tu sais que mon père était commissionnaire à Sachsenhausen (un faubourg de Francfort).

— Comme tu y vas! tu le connais donc, ce jeune poëte? Ne faut-il pas que je lui jette ma fille à la tête sans lui demander son nom?

— Mais, répliqua Finner, c'est un gentilhomme par la grâce de Dieu, et de la première eau encore! Tu connais mes principes à ce sujet; je ne nie pas la noblesse. Dieu a ses nobles, ses bourgeois et ses manants; mais ses nobles naissent quelquefois dans une chaumière, et parfois ses manants ont été élevés sur des genoux de duchesses. Eh bien, M. Walter, je le répète, est un noble cœur. Quant à son blason, il le porte en sautoir sur son front; il paraît même que c'est une noblesse héréditaire, car son père avait une in-

telligence d'élite. D'ailleurs, Emeraude l'aime, cela suffit.

— Eh bien, si ma fille l'aime et qu'elle me demande ce jeune homme en mariage, j'irai moi-même le chercher et le prier de vouloir bien devenir mon fils.

— A la bonne heure ! s'écria le docteur en serrant son ami contre son cœur, je te reconnais-là. Et toi aussi tu es gentilhomme, bien que tu ne sois que le fils d'un orfèvre; et maintenant rentrons. Ta femme est un peu indisposée, ne lui parle pas de tout cela; je réponds de sa santé, n'en aie aucune inquiétude; mais il faut du calme et des ménagements; sois gai et content. Le sénat, il paraît, t'attend avec impatience. Depuis ton absence, ton vieux Cormélius ne fait que bévue sur bévue; il est le digne père de son fils.

Emeraude versa des larmes de joie sur la poitrine de son père. Gunter frappé de la pâleur de sa fille, lui demanda, en couvrant sa figure de baisers, ce qu'elle avait.

— Je n'espère pas, dit-il, que cette aventure avec Cormélius t'ait affectée à ce point; toute la ville t'applaudit; et tu sais, mon enfant

chérie, que je n'ai rien à te refuser; je suis venu exprès pour être l'exécuteur de tes volontés. Dis, que veux-tu? que désires-tu? quel est le vœu le plus ardent de ton cœur?

— Mon père, répondit Emeraude, dans ce moment je n'ai qu'un seul vœu, la santé de maman. Quand ma mère sera rétablie, je penserai à moi. Permettez-moi, mon père, de ne songer d'abord qu'à vous.

Cette réserve, ce silence, ces réticences étonnèrent beaucoup et le docteur et madame Gunter. Le soir même de l'arrivée de M. Gunter, sa femme, se sentant mieux et se trouvant seule avec son mari, lui raconta tout au long l'histoire de son séjour à Schwalbach.

— Je voyais, dit-elle, notre fille pleurer et dépérir. J'ai donc suivi les conseils de notre ami Finner et me suis dérangée, ce que je n'avais jamais fait, pour me rendre aux eaux. D'ailleurs, j'ai voulu voir ce jeune homme de près; je n'en ai jamais parlé à Emeraude; mais je t'avoue qu'il a gagné mes bonnes grâces et que mon cœur plaide pour lui. Quant à notre fille, ami, elle l'aime éperdûment. J'ai tout vu, tout entendu, et même, sans mon indispo-

sition, j'aurais quitté Schwalbach. C'est moi qui ai engagé Finner à te faire revenir au plus tôt.

— J'attends qu'elle me parle de lui, répondit M. Gunter. Vous avez beau, vous tous, me faire des sermons, je connais mon Emeraude; il y a quelque anguille sous roche; je ne demande pas mieux que de lui accorder ce jeune homme, mais j'attends qu'elle me dise : Mon père, j'aime M. Walter, il est digne de moi et de toi; je lui ai écrit de venir passer la soirée chez nous; ou bien : Je te prie d'aller le voir. Il y a long-temps que nous sommes convenus de tout cela. Quant à Cormélius, je ne lui ai pas refusé Johanna; les bans de leur mariage ont déjà été publiés à l'église, il va avoir lieu après-demain. Je trouve que Johanna aurait pu attendre ton rétablissement.

— Cette pauvre enfant, répondit la mère, tremble de l'inconstance de son fiancé; elle m'a demandé pardon ce matin, elle est si heureuse qu'elle croit rêver. Cormélius l'enlève pour ainsi dire. Une heure après la bénédiction nuptiale ils partiront pour Paris.

Le lendemain, Emeraude, rassurée sur la

santé de sa mère par Finner, dit à Gunter :

— Mon père, j'ai quelque chose à te demander.

— A la bonne heure, dit Gunter, je m'y attendais. D'avance je te l'accorde.

— Que tu es bon ! s'écria Emeraude toute joyeuse.

— Je t'aime, ma fille, et j'aimerai tous ceux que tu aimeras, car tout ce que tu aimes doit être noble et bon.

— Eh bien, alors, écoute-moi, répliqua Emeraude après une pause. Tu étais décidé à donner à Johanna cinquante mille florins de dot; moi, dans ma pensée, j'avais doublé la somme. Or, puisque Cormélius épouse Johanna sans dot, je désire que cette somme de cent mille florins soit emplòyée à marier vingt couples d'orphelins et d'orphelines sans distinction de religion.

— J'en parlerai à ta mère, ma fille, répondit Gunter, qui s'était attendu à une toute autre demande. Où trouverais-tu, d'ailleurs, vingt couples dignes de ce bienfait ?

— C'est toi qui les chercheras, entends-tu ? et surtout sans distinction de religion, car tu

es un peu par trop protestant. Tu m'as accordé cette demande d'avance, j'y tiens.

— Je ne te refuserais pas ma vie, dit Gunter, à plus forte raison ma fortune. Mais, dis-moi, ne veux-tu pas te marier ?

— Je me marierai le jour où nous marierons les orphelins, ou bien je ne me marierai jamais.

— Ma fille, s'écria Gunter en pressant Emeraude convulsivement contre son cœur, tu as l'âme plus grande, plus divine que nous tous. Finner te juge bien : tu es non-seulement la déesse Raison, mais la fée Charité.

Puis, courant vers la chambre de madame Gunter, il ajouta :

— Il se peut, ma fille, que je trouve un certain orphelin à marier qui ne te déplaira pas.

Emeraude s'était proposé d'aller voir mademoiselle Leclerc afin d'apprendre la vérité sur Walter, mais elle en fut empêchée par la maladie de sa mère. Il lui eût été impossible de songer à son avenir et à son bonheur aussi longtemps que quelque danger flottait sur la tête sacrée de cette existence adorée. Ce

danger passé, Emeraude se hâta moins que jamais d'acquérir une certitude à cet égard. Elle craignait de perdre par un mot, et toute l'illusion de sa jeunesse et toute sa foi dans l'humanité. Ces hésitations, ces doutes, ces espoirs décevants et ces déceptions pleines d'espoir la rendirent tout à fait malheureuse.

— Ami, dit madame Gunter à son mari, veux-tu, par ton entêtement, creuser la tombe de ta fille et de ta femme ? Ne vois-tu pas les pleurs étouffés d'Emeraude ? Elle aime mieux se taire et se laisser mourir que de te parler de son amour ; mais moi je sens ses souffrances ; si tu ne vas pas parler à ce jeune homme, je lui enverrai Finner.

— Soit, dit Gunter, j'irai, puisque tu le veux ; mais je maintiens mon avis. Je connais ma fille mieux que vous tous. Je vois bien qu'elle aime M. Walter, mais elle-même doute de lui. N'importe ! faisons notre devoir ; advienne que pourra.

XXII

M. Gunter fut à peine parti pour se rendre auprès de Walter, que Finner, instruit de la démarche de son ami, prit Emeraude à part et lui dit :

— Mon enfant, je connais votre sincérité et votre franchise. Vous m'avez écrit que vous aimiez M. Walter. Votre père attend avec impatience que vous lui parliez de votre amour. Quelle est la raison de votre silence, car vous n'êtes pas une personne à changer d'avis et de sentiment? Vous l'aimez toujours ?

— Docteur, dit Emeraude, que penseriez-vous d'un homme qui ment ?

— Belle question ! répondit Finner ; vous connaissez trop bien mes principes à cet égard pour douter de ma réponse. Vous savez,

Emeraude, le cas que je fais des hommes qui manquent à leur parole, je les fuis. Quoique médecin, et comme tel esclave de mon temps, je ne manque jamais d'exactitude. M. Walter aurait-il menti? Si cela est, il faut l'oublier. Je lui pardonnerais beaucoup, tout homme a ses défauts; mais s'il a le vice du mensonge, mieux vaut vous enterrer vivante ou mourir vieille fille. Il n'est pas pour une femme de bonheur avec un mari qui ment.

— Eh bien, docteur, le lendemain du jour où je vous ai écrit le billet, Cormélius, après m'avoir annoncé son mariage avec Johanna, m'a assuré que Walter était l'amant de la danseuse Leclerc; elle a fait elle-même l'aveu de cette liaison à Cormélius lui-même. D'ailleurs, dans un rapport de police envoyé par le vieux Cormélius à mon père et sur lequel j'ai jeté les yeux par mégarde, j'avais lu que mademoiselle Leclerc (surveillée, je suppose, par le père Cormélius à cause de son fils) était allée dans la maison de M. Walter et qu'elle y est restée toute une matinée. Mademoiselle Leclerc devait quitter la ville, et c'est M. Walter lui-même qui s'est rendu auprès de Théodore pour in-

tercéder en faveur de la jeune danseuse : c'est encore de Cormélius que je tiens ce fait.

— Croyez-vous tout cela ? dit Finner ; cela m'a l'air d'une intrigue de roman. Pour moi, il en résulte une seule vérité : mademoiselle Leclerc était et est encore la protégée de M. Cormélius. Pauvre Johanna !

— Il ne le nie pas.

— Eh bien, si Walter est coupable, il avouera sa faute. J'irai, moi, lui parler. Les menteurs, mon amie, n'ont guère de talent réel ; car celui qui ment aux autres finit par se mentir à lui-même.

— Moi, docteur, dit Emeraude, j'étais décidé à questionner mademoiselle Leclerc, mais je n'ose plus.

— Eh bien, j'oserai, moi, s'écria Finner ; elle me connaît. Attendez-moi, dans un quart d'heure je serai de retour. D'une manière ou d'une autre, je saurai la vérité.

Cela dit, il partit comme une flèche sans attendre la réponse d'Emeraude.

Pendant ce temps, M. Gunter, tout en se

grattant l'oreille, s'avançait lentement vers la *Sandgasse*, où demeurait Walter.

— Qui m'eût dit il y a à peine trois mois, murmurait-il entre ses dents, qu'après avoir traité ce jeune homme de maniaque, j'irais moi-même le supplier d'accepter la main et la fortune de ma fille ? Lessing a bien raison, la vie ordinaire est une série de faits miraculeux, et la plus grande merveille de la vie, c'est que personne ne se doute des miracles de tous les jours. Qui sait ? ce jeune homme, qui, dit-on, a beaucoup d'esprit, pourrait bien me rendre la monnaie de ma pièce et me traiter de fou à mon tour ; et, de fait, il n'aurait pas tout à fait tort : je dois bien avoir l'air d'un homme qui ne jouit pas de toute sa raison.

Au milieu de ces réflexions, il arriva sur le palier devant la porte du petit appartement de Walter. Une jeune fille de dix ans le reçut sur les dalles du corridor.

— C'est ici que demeure le docteur Walter? demanda Gunter à cette enfant.

— Oui, monsieur ; mais il ne reçoit personne, il est malade.

— Malade ! se dit le bourgmestre, serait-ce de chagrin d'amour ?

Puis parlant à la jeune garde-malade :

— Dites-lui, s'il vous plaît, qu'un ami désire lui parler.

— Il ne reçoit que son médecin, répondit l'enfant.

Allez lui dire que je viens justement de la part d'un médecin, reprit M. Gunter.

La jeune fille entra, revint, et répéta que M. Walter ne pouvait recevoir personne.

— Dites-lui que c'est le bourgmestre de la ville de Francfort qui demande une audience d'un quart d'heure, et qui le prie de l'écouter sans lui adresser ni question ni réponse.

La jeune fille, intimidée et pleine de respect pour ce nom de bourgmestre, fléchit un genou en guise de salut, rentra et revint une seconde fois en disant :

— Entrez, monsieur le bourgmestre, mais ne restez pas trop longtemps, ma mère va venir pour soigner notre bon M. Walter qui est très-malade. Hier il ne m'a plus reconnue.

Le salon de Walter ressemblait à presque tous les salons des savants allemands.

Une grande pièce carrée et planchéiée de sapin, une table ronde couverte d'un tapis d'Allemagne et un canapé qui datait de Joseph II, des montants et des traverses de sapin représentant une bibliothèque remplie de haut en bas de livres, un grand poêle de faïence cerclé de cuivre, quatre chaises de cannes, et dans un coin un râtelier de pipes longues avec un crachoir de porcelaine. D'ordinaire Walter couchait dans une chambre attenante, tout aussi longue quoique moins large; mais depuis sa maladie, le lit, sur l'ordre du médecin, avait été placé dans le salon pour que le malade eût plus d'air.

La fièvre typhoïde, qui, hélas ! a toujours existé, a différents noms en Allemagne. Il y a dans toutes les langues quatre adjectifs pour désigner le laid contre deux qui expliquent le beau. On l'appelle tantôt fièvre nerveuse, tantot fièvre des entrailles, tantôt fièvre maligne ou pernicieuse. En France, elle a reçu le nouveau baptême de fièvre typhoïde, qui veut dire fièvre chaude ou ardente.

Un quart d'heure avant l'arrivée de M. Gunter, Walter fut pris d'un accès de fièvre plus

fort qu'à l'ordinaire. Dans ses hallucinations enfiévrées il croyait voir le bourgmestre devant son lit avant qu'il arrivât, pour le prier de venir à l'église, où sous un dais nuptial l'attendaient Emeraude et le prêtre.

Quand donc M. Gunter entra et parut devant M. Walter couché, le malade crut tout simplement être le jouet du délire. De temps à autre il faisait de violents efforts en écarquillant ses yeux enflammés pour reconnaître le bourgmestre et lui faire un signe d'amitié.

— Monsieur Walter, dit celui-ci, je suis désolé de vous voir malade et alité, mais j'espère bien vous apporter un peu de santé. Quand, il y a quelques mois, vous vîntes me demander ma fille en mariage, j'ai cru avec la meilleure foi que vous n'aviez pas toute votre raison, à ce point que je vous ai regardé dans la prunelle des yeux, absolument comme vous me regardez maintenant. Eh bien, monsieur, je vous prie avant tout, si extravagantes que soient mes paroles, de ne pas me croire fou ; j'ai toute ma raison, je vous le jure.

Et comme le jeune homme ne répondait que

par des signes de main, M. Gunter, se résumant, ajouta :

— Monsieur Walter, ma fille Emeraude vous aime et je viens vous offrir sa main.

Un sourire mélancolique effleura les lèvres brûlantes du jeune homme. Dans ce moment, il fut sûr de reconnaître le père d'Emeraude. Je croyais, pensa-t-il, avoir la fièvre, je croyais que ce n'était qu'un rêve délirant ; mais c'est la réalité, c'est bien M. Gunter qui vient m'offrir sa fille.

Puis, se soulevant et serrant la main du bourgmestre pour bien se convaincre de sa présence, il fouilla de l'autre main sous son oreiller, saisit un petit paquet et le remit à M. Gunter sans pouvoir dire un mot.

Une minute après, la fièvre, le rejetant sur l'oreiller, le plongea de nouveau dans une mer de rêves incohérents, plus délirants les uns que les autres.

Dans ce petit paquet se trouvaient la lettre d'Emeraude et le mouchoir brodé qui, le jour du bois, avait servi de bande au docteur Finner.

A peine M. Gunter eut-il pris connaissance

du contenu de la lettre, que, fier de sa prescience, il prit congé de M. Walter, promit de lui envoyer le docteur Finner et rentra à grands pas chez lui.

— Je te l'avais bien dit, cria-t-il à la porte en entrant chez madame Gunter, qu'il y avait quelque anicroche ; je connais mon enfant. D'ailleurs, ce jeune homme est gravement indisposé, il ne peut être préalablement question de mariage.

Dans ce moment même, le docteur revint et remit à Emeraude la déclaration suivante, écrite et signée par mademoiselle Leclerc :

« Avant de quitter Francfort pour retourner à Paris, je déclare sur mon âme et sur ma conscience, s'il le faut je jurerai sur l'Evangile, que jamais je n'ai eu le moindre rapport d'intimité avec M. Walter.

» Connaissant de réputation sa loyauté, sa haine pour l'injustice, je me suis rendue auprès de lui le jour où M. Cormélius père m'a menacée d'expulsion. M. Walter m'a promis d'intercéder en ma faveur, en me priant de ne plus venir le voir. Il est vrai que j'ai dit le

contraire à Théodore Cormélius, mais ce fut dans le but d'exciter sa jalousie. Depuis ce jour, je n'ai plus jamais revu M. Walter.

» VIOLANDE LECLERC. »

Emeraude, après avoir parcouru ce billet, se jeta dans les bras du docteur et versa des larmes de bonheur.

— Ma fille, dit Gunter, c'est toi qui as écrit cette lettre à M. Walter?

— Oui, mon père, répondit-elle, en lui presentant le billet que le docteur venait de lui apporter et en déchirant sa propre lettre. Puis, pendant que M. Gunter parcourait le billet, elle ajouta : — Mon père, veuillez me prêter votre bras, j'irai moi-même demander pardon à M. Walter de l'affront que je lui ai fait. Finner nous accompagnera.

— Ma fille, dit le bourgmestre, tu sais que je ne te refuse pas l'élu de ton cœur, puisque je suis allé moi-même lui offrir ta main. Hélas! dans ce moment tu ne peux pas le voir : ce jeune homme a la fièvre, et cette fièvre, dit-on, est très-contagieuse.

— Infortunée que je suis! s'écria Eme-

raude, c'est moi qui suis la cause de ce malheur! Ce sont mes injustes soupçons! Lui, à ma place, les eût méprisés.

— Calme-toi, mon enfant, j'irai avec le docteur; c'est une fièvre nerveuse qu'il a prise à Schwalbach, m'a-t-on dit. Il est jeune et fort, en quelques jours il sera guéri; mais, comme malheureusement cette fièvre est contagieuse, je ne voudrais pour rien au monde, mon ange, que tu t'exposasses...

— Quand je songe à lui, je ne pense pas à moi, s'écria Emeraude.

Et elle courut chercher son chapeau et son ombrelle.

— Ma pauvre Agnès, dit M. Gunter en s'agenouillant devant le lit de sa femme, aimons-nous bien, car nous n'avons plus d'enfant: notre fille ne nous appartient plus, elle donnerait sa vie pour un étranger, au risque de nous entraîner avec elle dans la tombe.

— Egoïste! s'écria Finner, tu aimais donc ton enfant pour toi et non pour elle? Le bonheur de ta fille, d'où qu'il vienne, n'est donc pas le tien? L'amour, l'amour vrai, c'est le sacrifice de soi-même. Le père et la mère pour

la fille, la femme pour son mari, le mari pour sa femme, il n'y a pas d'autre amour. Il faut qu'en amour la créature imite son Créateur. Dieu, en créant l'homme, lui a donné le libre arbitre : c'est la liberté de douter du Créateur, de l'abandonner, comme ta fille t'abandonne, pour aimer un dieu étranger, souvent un être fabriqué par la propre imagination, ayant des yeux sans voir, des oreilles sans entendre. Mais Dieu aime sa créature; il sait d'ailleurs que l'homme lui revient toujours plus reconnaissant, plus soumis que jamais, et librement et meilleur ! Il en sera ainsi de ta fille.

— Merci, mon ami, dit Gunter en serrant la main de Finner. Toi, tu sais toujours me redresser l'esprit et me rafraîchir le cœur. Mais pourquoi, avec ces principes d'idéal, ne t'es-tu pas marié ?

— Parce que, jeune, répondit Finner, je n'ai pas trouvé une Emeraude sur mon chemin pour m'apprécier malgré ma pauvreté. Maintenant que me voici sur les confins de la vieillesse, je ne crois plus qu'une femme puisse être heureuse de mon amour. L'amour véritable, toujours comme Dieu, aime à donner plutôt qu'à recevoir.

XXIII

M. Gunter, Emeraude et le docteur Finner entrèrent à la fois dans la chambre de Walter. Ils y trouvèrent la vieille garde-malade assise au pied du lit et pleurant. Emeraude se précipita sur la main de Walter qu'elle couvrit de larmes et de baisers; puis, se penchant sur lui, elle lui dit :

— Pauvre ami, pardonnez-moi; vous le voyez, je viens moi-même implorer mon pardon. Je vous aime, Walter, plus que jamais.

Walter, toujours enfiévré, lui serra la main en disant d'une voix éteinte :

— Merci, Emeraude, je savais que vous viendriez.

Mais le docteur, sous prétexte de tâter le pouls du jeune homme, éloigna Emeraude du

chevet du malade et la pria de s'asseoir sur le canapé en attendant le médecin de la maison, auquel il avait écrit un mot pour une consultation.

Emeraude jeta un coup d'œil sur les papiers qui gisaient sur la table. Sur le premier feuillet elle lut :

« A Emeraude, ma bien-aimée, ma fiancée, bientôt ma femme. »

— Oh ! s'écria-t-elle, il n'a pas douté un instant de moi, malgré ma lettre. Mon père, ajouta-t-elle, allez au secrétariat de l'église, faites-y inscrire mon mariage avec le docteur Walter; que le pasteur le proclame demain dimanche du haut de la chaire : je veux être sa femme, je veux porter son nom, dussé-je épouser un mourant.

M. Gunter hésita d'abord; mais, sur un signe de Finner, il se rendit au vœu de sa fille et partit.

— Voyons, docteur, dit Emeraude, dites-moi la vérité. Vous me connaissez : qu'il meure ou qu'il vive, je suis à lui pour l'éternité. Y a-t-il espoir de guérison ?

— Chère amie, dit Finner, vous connaissez

mes principes sur la fièvre. Tout d'abord cela dépend de celui dont tout dépend. On dit bien qu'une nature forte dompte le mal ; mais qui nous octroie une nature forte ou faible ? Pourtant l'homme peut beaucoup, mais c'est encore une faveur de Dieu d'être bien soigné, quand on est attaqué par cette traîtresse de fièvre pernicieuse. La fièvre exige plus de soins quand elle s'en va que lorsqu'elle arrive. Dans ce moment il n'y a rien à faire, nulle dose de quinine ne l'arrêtera ; mais, dans une, dans deux heures, il y aura peut-être quelque chose à faire. Il faudrait pouvoir changer le malade de lit tous les jours, surveiller ses moindres désirs, éveiller en lui la volonté de vivre, si ce n'est pour lui, du moins pour les autres. Les malades ne sont guère égoïstes, ils sentent l'approche de l'infini et gagnent en dévouement par ce voisinage. Quant à la médecine, il faudrait que j'eusse vu votre ami deux ou trois jours, pour essayer de combattre son mal autrement que par mes discours.

— Eh bien, dit Emeraude, je le soignerai, je ne le quitterai plus.

— Y pensez-vous ? s'écria Finner.

— Je ne sortirai plus de cette chambre qu'en deuil ou qu'en robe de mariée. Vous resterez avec moi, vous et la garde-malade. Si jamais vous m'avez aimée, c'est le moment de me le prouver.

Le médecin ordinaire de Walter étant arrivé, Finner pria Emeraude de se rendre dans l'autre chambre pendant un quart d'heure. Elle obéit en emportant la feuille de papier à elle adressée.

C'était un fragment copié de la main de Walter, extrait des écrits de son père.

Emeraude avait à peine fini cette lecture quand son père revint lui dire que tout était fait comme elle l'avait désiré.

— J'ai un peu tardé à revenir, ma fille, ajouta-t-il, mais c'est la faute de ta mère : elle a voulu absolument que je fisse transporter M. Walter dans notre hôtel. Soso et Jawohl sont en bas avec une grande civière. Ta mère veut que tout le monde apprenne que le fiancé de sa fille est soigné dans l'hôtel du bourgmestre ; elle a presque ordonné à Finner de loger également dans la maison et de ne plus la quitter jusqu'après la guérison de Walter.

— J'ai eu la même pensée, répondit Emeraude, mais je n'osais pas la dire. Oh ! le cœur d'une mère !

Ce jour-là même Walter fut transporté à l'hôtel Gunter dans l'appartément d'Emeraude. Finner occupa les chambres de Johanna. Le lendemain, les fiançailles d'Emeraude furent annoncées à l'église ainsi que dans les journaux. Emeraude et sa mère avaient décidé que le mariage aurait lieu dès que l'état de Walter le permettrait. Quant aux orphelins dotés, M. Gunter avait déjà inscrit dix couples, prêt à les marier et à les doter.

—

XXIV

Walter n'avait qu'une vague connaissance du changement de sa position, il se crut dans un palais enchanté. Il sentait bien les pressions de main d'Emeraude, qui, bravant la défense du docteur et oubliant de se coucher, comme elle l'avait promis à son père, avait passé la nuit au chevet de son bien-aimé avec Jacob et sa femme. Mais ce qui dans l'état ordinaire eût été pour Walter un rêve divin, ne fut qu'un affreux cauchemar. Chaque fois qu'il sentait la main d'Emeraude, il essayait de se soulever pour la presser dans ses bras. En vain! La fièvre, lui serrant la gorge, le rejetait toujours sur sa couche de douleur.

Vers neuf heures du matin seulement, la fièvre s'étant calmée, il reconnut le bourgmestre et le docteur Finner qui s'informaient

de sa santé. Emeraude, toute éplorée, se cacha dans un coin de la chambre pour ne pas lui faire voir ses larmes.

— Comment vous sentez-vous? demanda M. Gunter. Nous vous avons fait transporter ici pour mieux vous soigner, car, dès aujourd'hui, cher Walter, nous vous considérons, ma femme et moi, comme notre fils.

— Que vous êtes bons! dit M. Walter: qu'ai-je donc fait de bien pour mériter tant de bonheur? Oui, je vous aimerai comme un fils, je vous aimerai comme Emeraude vous aime.

— Dieu merci, je vous trouve beaucoup mieux, dit M. Gunter.

— Ah! je sens un bien-être céleste, répondit Walter; je n'ai jamais eu la conscience de mon esprit comme dans ce moment, il me semble que je vois Dieu face à face.

M. Gunter, en jetant un coup d'œil au docteur, répondit:

— Cher ami, il ne faut pas trop parler ni penser; il vous faut du repos, n'est-ce pas, docteur?

— Monsieur Walter peut donner libre cours

à ses pensées, répliqua M. Finnèr; la fièvre est toujours une lutte entre la terre et le ciel. Des vapeurs terrestres se dégagent du sang qui bout, se précipitent en flots plus ou moins pressés sur les esprits, les inondent, les étouffent par moments, se retirent pendant quelque temps et reviennent pour recommencer la lutte. C'est une espèce de flux et de reflux; l'issue dépend de la force de ces esprits dont la lumière fléchissante laisse passer le torrent et se relève plus pure, plus flamboyante que jamais. Loin donc de les annihiler, il faut les fortifier pendant la trêve, afin de se préparer à une plus forte résistance. Tant que le philosophe pense, que l'homme d'Etat parle politique, que le poëte fait des vers, la fièvre ne le vaincra pas. Aussi longtemps que la volonté, ce souffle du ciel, réside dans l'homme, la fièvre sera impuissante contre elle; la santé, cet équilibre des deux forces, reviendra sûrement. La médecine ne peut pas donner la volonté et la vie, elle ne peut que mettre des armes dans la main de cette même volonté pour repousser l'agresseur, c'est-à-dire le mal. D'ordinaire, ce n'est pas par la multiplicité des armes qu'on vainc

l'ennemi ; il s'agit plutôt de le guetter à l'improviste et de l'abattre du coup. Mais, avant tout, il faut à ce même malade une main, c'est-à-dire une volonté. Jamais médecin n'a sauvé un malade à lui tout seul. Voilà des siècles que nous étudions la bataille de la mort, pour combattre, pour vaincre cette terrible ennemie avec ses propres armes; mais la victoire dépend, comme partout, non des gros bataillons, mais de la position qu'on a su prendre et du courage qu'on inspire au combattant. Le médecin est le général, mais le malade est le soldat. Parfois une circonstance imprévue, comme le vent ou la pluie dans les batailles, décide de la victoire. Qu'importe! on a beau vaincre : à la fin, Dieu lui-même retire son souffle, et l'homme se rend sans coup férir.

— Je ne crains pas la mort, s'écria Walter en se mettant sur son séant. Si la mort était un mal, la vie ne serait pas; on peut douter de tout dans la vie, excepté de la mort, et, puisqu'elle peut arriver à tout instant et qu'elle arrive en effet, la longueur de la vie n'est rien. Qu'elle dure mille secondes, mille jours ou mille ans, le temps n'est qu'un phénomène de

notre imagination; ce qui a une fin n'existe pas. Si deux âmes, en s'aimant, croient dans leur pensée vivre en cinq minutes une éternité, cette éternité est une réalité pour elles; elles auront beau vivre cent ans, l'éternité ne sera pas plus longue. Qu'est-ce que l'amour? qu'est-ce que l'amitié? L'infini se renouvelant dans chaque être, deux parts d'infini s'absorbant l'une l'autre pour que chacune ait la grandeur des deux. Qu'importe leur mort ou leur vie!

— Bien des penseurs chrétiens, interrompit Gunter, prétendent qu'il faut vivre, au contraire, pour que cet infini gagne en clarté, en beauté, par les épreuves de la douleur.

— En ce cas, reprit Walter, la mort de l'un embellira l'âme du survivant par la douleur : ce sera encore un privilége pour celui qui s'en va; il ne souffre pas, et pourtant il prend sa part d'embellissement dans l'âme endolorie de celui qui reste; car l'amour est du dévouement, celui qui aime le plus désire souffrir le plus.

— Oh! oui, s'écria Emeraude en s'avançant pour déposer un baiser sur le front de son fiancé.

M. Walter, saisissant la main d'Emeraude, et la tenant serrée dans la sienne, lui dit :

— Chère amie, c'est en pensant à vous que toutes ces idées me viennent, c'est en regardant à travers votre âme transparente, reflétant le ciel, que je trouve Dieu et la vérité.

Puis, après une longue pause de contemplation intérieure, il poursuivit :

— De quelque manière que l'on envisage la vie, que l'on affirme ou que l'on doute, il est une vérité irréfragable :

Tout ce qui est n'existe que par la pensée, le Verbe.

L'*idéal* de l'homme est la seule réalité mathématique et logique. Ce qu'au contraire nous appelons le *réel* n'existe pas. La vie, étant une réalité, n'existe pas, car elle a une fin. De même, l'espace et le temps, ayant une limite et une fin, ne sont pas. Ce ne sont que des mots inventés pour définir l'infini, l'éternité. L'homme en définissant quoi que ce soit, procède toujours par la négation. Pour expliquer le bien, il indique le mal et le condamne. Pour faire comprendre la justice, il expose l'injustice et la punit. Jamais puissance humaine n'a su

définir la vertu pour la récompenser. L'homme se borne à signaler le vice pour le frapper de haine et de châtiment. L'amour du prochain est le seul bien positif; tout autre bien n'est que la négation d'un mal. *Dieu est la seule idée affirmative,* à savoir : l'éternité, l'ubiquité, l'infini! Le temps, l'espace, le fini, sont des idées négatives. L'idéal seul est donc positif, car seul il atteint à la hauteur de l'infini, de l'éternité, de l'ubiquité. Tout le reste de la vie, y compris la vie même, n'existe pas.

Donc, la mort n'est que la définition négative de l'immortalité positive et réelle.

Si l'*immortalité* n'existait pas comme *réalité,* le mot MORT n'eût jamais pu être inventé.

De même, le fini n'est que l'effet fictif de l'infini réel.

Comme le temps de l'éternité.

Qu'importe le mot représentant l'affirmation ?

L'athée le plus endurci, poussé dans ses retranchements, sera forcé de convenir que, si Dieu n'a pas été révélé à l'homme, c'est l'homme qui, par la propre logique du Verbe, l'a trouvé. L'homme en serait-il moins immor-

tel? « Que me fait l'essence de la *chose en soi,* c'est-à-dire l'infini, s'écrie Kant, puisque cette chose existe, ne fût-ce que dans ma raison! »

— Mais alors, dit Finner, mieux vaudrait n'être pas né?

L'homme, en vivant, reprit Walter, agrandit son être par l'absorption de la vie des autres, soit qu'astre il prête sa chaleur aux plus petits, soit que fleur il boive la rosée d'un esprit fécondant. Maintenant un océan ne peut-il pas verser plus d'eau en une seconde que mille sources en cinquante années? Eh bien, il est des âmes vastes comme la mer, et d'autres qui ne sont que des sources. Tel vit plus dans une année qu'un autre dans un siècle; c'est ce qui fait que les grands hommes peuvent mourir jeunes. Mozart, à lui seul, a plus vécu que tous les compositeurs réunis avant lui. Homère a plus vécu que tous les Grecs avant et après lui. Moïse a versé sur l'humanité plus de vérités que tous les législateurs qui l'ont dévancé et suivi. Hélas! la plupart des hommes ont besoin de vivre longtemps pour recueillir quelques gouttes de vérité pure et rafraîchissante. Mais il n'est pas

besoin de créer pour atteindre le suprême but, il suffit d'aimer. Ecoutez-moi, car il me semble que mon esprit se transfigure en vous parlant.

Tout ce qui est existe par attraction. Dieu lui-même crée par l'attraction, qui chez lui s'appelle *volonté*. Il *dit* que la lumière soit, et la lumière *est*; car vouloir est à l'esprit ce qu'est l'attraction à la planète, au globe terrestre. L'amour est donc ou *attraction* ou *volonté*, c'est-à-dire, ou sans, ou avec conscience, mais toujours un acte divin, puisque Dieu se renouvelle dans chaque créature.

Devant Dieu il n'y a pas, il ne peut pas y avoir une différence de sexe. Si la femme, parce qu'elle a une plus grande part de souffrances, devait être différente de l'homme, elle lui serait en tout cas supérieure, et elle l'est réellement.

L'amour, tel que nous l'entendons, suit la loi éternelle de l'attraction dans le but de procréer des hommes; mais quand cet amour-*attraction* s'agrandit, s'ennoblit par une parcelle d'infini, alors il devient une *volonté*, une conscience, c'est-à-dire une part de Dieu. Quand deux âmes veulent et ont la conscience

de leur attraction, l'une a besoin de verser ses flots de lumière et d'amour dans l'autre; l'autre, d'instinct, sent le besoin de les boire, de les absorber pour s'agrandir, pour s'embellir, pour se transformer.

Le soleil, quand il darde sur le sable, en fait un désert; en est-il moins le soleil? Une âme pleine de feu divin, projetant ses rayons sur une autre âme incapable de les boire, n'en reste pas moins ce qu'elle est.

C'est ce qui fait que la plupart des amours restent stériles.

Or, la femme rêve l'amour idéal plutôt que l'homme, soit qu'elle ait un trop plein de grands sentiments pour les déverser sur des cœurs moins bien doués, soit qu'elle-même aime à boire dans la source de l'esprit pur.

La femme est altérée de gloire, elle aspire à se marier avec elle; c'est elle qui la première devine le génie par attraction, se dévoue pour lui.

Mais pour que cet amour, d'*attraction* qu'il est d'abord, devienne conscience et *volonté*, il faut qu'il reste pur et divin, il faut qu'il soit fidèle.

Qu'est-ce que la fidélité? Rien qu'un idéal de volonté divine. Il importe peu d'avoir aimé plusieurs femmes; mais il importe de ne pas violer l'idéal, de ne pas descendre de son trône céleste, de ne pas redevenir une *attraction* quand on était une *volonté;* autant dire une âme qui redevient planète. C'est un abaissement, une dégradation, et voilà pourquoi l'amour idéal est le seul et vrai beau, car il élève l'homme, vivant même, vers Dieu; il transforme la matière en esprit, l'attraction en volonté, le désir en conscience, l'homme en ange, la vie en éternité.

Et voilà pourquoi il n'y aura jamais un livre divin sans amour.

Et voilà pourquoi, ajouta-t-il en pressant convulsivement Emeraude dans ses bras, j'ai vécu et que je puis mourir!

— Dis plutôt : voilà pourquoi nous pouvons mourir! s'écria Emeraude en plongeant ses regards dans l'œil de Walter; car ta vie est ma vie et ta mort sera ma mort!

Puis, se retournant vers son père, elle lui dit d'une voix vibrante et solennelle :

— Vois-tu maintenant, mon père, pourquoi

j'aime cette âme plus que moi-même, plus que tout au monde? Cormélius aurait vécu cent ans avec moi, c'eût été une éternelle mort. Mais cette heure d'amour avec mon bien-aimé est la félicité éternelle. C'est le bonheur, c'est la vie, c'est l'immortalité !

Finner et Gunter ne répondirent que par des larmes d'attendrissement.

—

XXV

Pendant huit jours, la fièvre allait un peu diminuant, soit que le bonheur ineffable de se voir à côté d'Emeraude eût prêté de nouvelles forces à Walter, soit que sa maladie fût entrée réellement dans une phase décroissante. Emeraude, selon le vœu de sa mère, fit partager le grand salon en deux compartiments par une large draperie de velours. Madame Gunter, dans le but d'entendre la voix de son fils, fit transporter son lit de repos dans ce petit salon improvisé, à côté du lit de sa fille. Walter fut couché dans l'autre partie. Deux fenêtres éclairaient chacune de ces pièces. De cette manière, madame Gunter n'eut qu'à faire lever un pan de la portière pour parler à son gendre et surveiller les gardes-malade.

Pendant ces huit jours, Emeraude ne quittait ni sa mère ni son bien-aimé. Ce que ces deux êtres se dirent par un regard, par une pression de main, comment l'exprimer par des paroles? La parole est presque toujours traîtresse à la pensée.

Un matin pourtant, Walter venant de passer une nuit plus fiévreuse qu'à l'ordinaire, et se trouvant seul avec Emeraude, lui dit :

— Mon ange, j'ai une grâce à te demander.

— Oh ! répondit-elle, que peux-tu me demander qui ne t'appartienne, puisque mon âme entière s'est enracinée dans la tienne? Nous sommes tellement un seul être pensant que j'ai deviné depuis deux jours ce que tu as sur le cœur.

— Alors tu me le promets.

— Oui, mon âme. Si tu meurs, je vivrai d'abord pour que tu vives en moi, et puis pour l'amour de mon père et de ma mère, qui, je le vois, me reprochent de t'aimer plus qu'eux.

Walter humecta de larmes de reconnaissance la main de sa fiancée.

— A mon tour maintenant, dit Emeraude.

Sais-tu que depuis longtemps j'ai prié Dieu de me frapper plutôt que ceux qui me sont chers. Pardon, ami : dans ce temps, je croyais encore que la mort était un malheur ; depuis, il me semble que j'ai vécu une éternité ; la mort n'a plus rien d'effrayant pour moi. Quel que soit le bonheur que tu me réserves par ta santé et ton amour, le temps, qui n'existe pas, ne saurait me rendre plus heureuse que je ne le suis depuis huit jours. Le bonheur a différentes qualités, mais il n'a pas de quantité, puisque tout nombre est forcément limité, et que la qualité, comme l'infini, n'a pas de bornes. Mais si je venais à mourir, car, depuis hier, ami, je me sens des frissons de fièvre, me promets-tu de vivre pour moi et mes parents ?

— Pour toi, dit Walter, effrayé de la nouvelle qu'Emeraude venait de lui apprendre ; tu le sais, l'homme est toujours plus égoïste que la femme. Je le sens, mon ange, sans toi la vie ne tiendrait plus dans mon corps. Certes, l'homme, dans n'importe quelle situation, doit regarder en haut ; et puisqu'il ne connaît pas sa naissance, il ne peut en aucune

manière précipiter sa fin, car sa vie ne lui appartient pas. L'homme vit pour Dieu, en vivant pour ses créatures ; mais il me semble que, toi partie, tu m'enlèverais tellement la fleur de mon âme, que le pauvre tronc désséché n'aurait plus de force pour se soutenir. Quant à tes parents, ils me reprocheraient de t'avoir enlevée à leur amour. Non, mon cœur, la seule grâce que je te demande maintenant, c'est de m'enlever avec toi dans ton essor, dans ton ascension vers l'Eternel.

Et, joignant les mains comme un suppliant, il ajouta :

— Oh ! ne me refuse pas. La vie sans amour n'est même pas un rêve ! Si Dieu pouvait cesser d'aimer, il cesserait d'exister. Or, toi disparue de cette terre, je n'aimerai plus, donc je n'existerai plus.

Emeraude affaiblie par les veilles, prise depuis quelques heures de vertige et de frisson, anéantie d'ailleurs de félicité extatique, s'évanouit sur le cœur de Walter. On la porta sans connaissance dans son lit.

Au bout d'une demi-heure, revenue à elle, Emeraude dit à sa mère de faire appeler son

père. M. Gunter, depuis huit jours, était occupé à trouver des orphelins et des orphelines dignes de jouir de la charité de sa fille. En rentrant, il courut vers Emeraude.

— Ma fille, s'écria-t-il, réjouis-toi, j'ai complété le nombre de tes couples ; quand tu voudras, nous fixerons le jour de ton mariage. Mais pourquoi es-tu couchée ?

Madame Gunter essuya une larme.

— Mon pauvre père, dit Emeraude toute enfiévrée et secouant la tête comme pour chasser les vertiges de son sang bouillant, depuis quelque temps je te fais bien de la peine, moi qui ai toujours rêvé de vivre pour ta joie.

— Mais non, ma fille, répondit Gunter en serrant la tête d'Emeraude contre sa poitrine ; ton bonheur est le mien. J'aime Walter de tout mon cœur, presque autant que toi. Ce noble jeune homme m'a transformé ; depuis que je le connais, je sens que je suis devenu meilleur.

— Ainsi, reprit Emeraude, tu ne m'en veux pas de l'aimer autant, presque plus que toi.

— Loin de t'en vouloir, ma fille, je jouis de ton bonheur ; j'allais seulement vous demander, à vous deux, de ne pas nous exclure, ta mère et moi, du cercle enchanteur de votre céleste amitié.

— Que tu es bon, mon père ! Mais m'aimeras-tu assez pour me pardonner de mourir, car je puis mourir. Depuis hier j'ai la fièvre, elle m'étreint, elle me bat, elle me creuse, comme le flot envahisseur bat et creuse une faible rive.

A ces mots M. Gunter eut une secousse tellement violente, qu'il faillit tomber à la renverse.

— Toi aussi, ma fille ! s'écria-t-il ; je t'avais pourtant bien défendu... Oh ! mon pressentiment.

— Chut ! dit la mère. Est-ce que, si tu eusses été malade, je n'aurais pas risqué ma vie pour te soigner ?

— Oh ! mère, dit Emeraude en versant des larmes de feu, mère adorée, comme tu aimes ton enfant !

— Pardon, ma fille, dit M. Gunter les yeux remplis de pleurs ; je te demande pardon,

Emeraude, mon ange ; mais si tu meurs, pour qui veux-tu que nóus vivions ?

— Pour vous d'abord, puis pour Walter. Me le promets-tu, mon père ?

— Oui, oui, balbutia Gunter d'une voix étouffée par des sanglots, nous l'aimerons.

— Et jamais vous ne lui ferez un reproche de m'avoir aimée ?

— Jamais, jamais, mon enfant, dit la mère.

— Mais tu ne mourras pas ! s'écria Gunter hors de lui. Dieu est juste ; il détournera de nous cet affreux malheur; il prendra plutôt ma vie et celle de ta mère.

—Ah ! mon père, ne blasphème pas, dit Emeraude ; tu sais maintenant par Walter que la mort n'existe que comme seule preuve de l'éternité, qu'elle n'est pas du tout un malheur. Si Dieu n'était que juste, il nous resterait peu de chose; mais il est miséricordieux, il nous aime. S'il m'appelle la première à lui, qui sait si ce n'est par amour ? Ainsi donc, parents chéris, si je devais vous quitter, ce serait pour peu de temps. Qu'est-ce donc que vingt, trente ou cinquante ans ? Il me semble que je vis

d'hier, et j'ai vingt-deux ans bientôt. D'ailleurs, je vous promets de faire mon possible pour vous rester et, comme dit Finner, pour lutter contre la mort. Quant à Walter, tout ce que je dis, il le pense; nous ne faisons qu'une âme dans deux corps ; il paraît même que nos corps suivent la même loi.

Puis après une pause, elle ajouta :

— Mon père, si la fièvre augmente au point que Finner dise qu'il y a du danger, promets-moi de me marier avec Walter sur mon lit de mort. Nos bans sont publiés ; le pasteur a l'aveu de notre volonté : nous n'en avons qu'une. Que je meure sa femme, son épouse, afin que nous soyons enterrés ensemble et, si cela se peut, dans le même cercueil, à côté de vous !

Elle s'arrêta subitement, prise d'une nouvelle défaillance. L'âme de Gunter était inondée de douleur. Madame Gunter, tenant son enfant dans ses bras, couvrait sa figure de baisers et cherchait à la ranimer par son souffle.

Dans ce moment Finner accourut. Depuis la veille il s'était aperçu du malaise d'Eme-

raude. Pendant la nuit, Emeraude, assise à moitié assoupie devant le lit de Walter, avait prononcé des paroles incohérentes. Finner, ne dormant que d'un œil, s'était glissé auprès d'elle, et, à sa grande frayeur, il venait d'acquérir la certitude qu'elle était prise d'un accès de fièvre. Il la fit porter au lit. Vers sept heures du matin, il se leva pour s'informer de sa chère malade ; mais Emeraude était déjà debout au chevet de Walter. Dès que Finner l'aperçut, il lui tâta le pouls, et, jugeant que la fièvre lente, mais brûlante, ne l'avait nullement quittée, il fut saisi d'un tel serrement de cœur, que, pour cacher sa douleur et son émotion à son ami Gunter, il s'enfuit hors de la maison en pleurant comme un enfant. Il rentra un peu plus tard, après avoir essuyé ses larmes, et voyant Emeraude causant avec Walter, il se dit : Dieu merci, ce n'est peut-être qu'une petite fièvre de fatigue et de lassitude. Il sortit de nouveau ; mais dévoré de sollicitude pour son amie, il rentra bientôt, juste au moment où Emeraude s'évanouissait dans les bras de sa mère.

— Oh ! s'écria-t-il, c'est bien là la fièvre

de Walter : ils vivront ou ils mourront ensemble !

Puis se jetant dans les bras de Gunter, il ajouta en sanglotant : Ami, fais chercher le docteur Schott. Quant à moi, je ne suis plus rien, je ne sais plus rien, je ne vois plus rien.

Et, pendant un quart d'heure, ces deux vieux amis mêlèrent leurs pleurs en se tenant par les mains.

—

XXV

La nouvelle de la maladie d'Emeraude parcourut la ville comme un frisson, vibrant à la fois dans tous les nobles cœurs. Emeraude était l'idole de Francfort : les mères la citaient comme modèle à leur fille ; les pères, stimulant leurs fils, leur disaient : Et vous pourrez prétendre à une fiancée comme Emeraude. Au bout de quelques heures, plus de dix mille personnes avaient inscrit leurs noms à l'hôtel Gunter ; tous les couples d'orphelins choisis par le bourgmestre s'y étaient présentés pour veiller à tour de rôle, les fiancés au lit de Walter, les fiancées au chevet d'Emeraude. On priait pour Walter et Emeraude dans toutes les églises et dans toutes les synagogues de la ville, comme pour des têtes couronnées. M. et

madame Gunter trouvèrent une certaine consolation dans ces démonstrations aussi sincères qu'universelles ; mais ils ne purent nullement s'occuper des mariages des orphelins, ni de celui d'Emeraude, malgré la promesse que le père lui avait faite.

La fièvre ne la quitta presque plus pendant neuf jours. Walter lui-même eut une rechute violente.

Dès qu'on apprit qu'Emeraude avait émis le désir d'être mariée avant sa mort, en même temps que ses orphelins, des préparatifs pour ces mariages furent faits dans l'hôtel Gunter, on eût dit par des doigts de fée ! Deux sénateurs présidèrent à ces travaux. Au rez-de-chaussée, dans la grande pièce à gauche, la commune israélite avait fait élever un dais nuptial sur le frontispice duquel on lisait, en caractères hébraïques, ce verset : « *Partout où tu appelleras mon nom, je viendrai et te bénirai.* » Là devaient être mariés les cinq couples israélites.

Dans la cour s'élevait, comme par enchantement, une magnifique chapelle catholique,

avec autel, pourtour, et une statue de la sainte Vierge.

L'appartement de M. Gunter fut transformé en nef protestante, avec un Christ de marbre emprunté à une église.

Bien que, depuis quelques jours, Emeraude eût complétement perdu la parole, elle semblait, au milieu de sa fièvre, sourire à ces travaux; car, un matin, son père s'étant plaint du bruit des marteaux des ouvriers, Emeraude, d'un regard souriant, fit entendre que ce martellement lui faisait plaisir.

M. et madame Gunter, espérant tous les soirs un mieux sensible dans l'état de leurs chers malades, remettaient d'un jour à l'autre la cérémonie de cette *noce de douleur ;* — c'est ainsi qu'elle fut baptisée par le peuple.

Il y eut, en effet, un mieux sensible dans l'état de Walter, bien qu'il ne fût nullement hors de danger; mais, comme la fièvre d'Emeraude allait toujours croissant, on résolut d'accomplir son vœu.

Dès le matin, les fiancées, en robes de noce, une couronne de roses sur la tête, s'assemblèrent autour du lit d'Emeraude, la revêti-

rent d'une robe blanche à longs plis, et enlacèrent des feuilles de myrte dans ses cheveux épars. Le lit de Walter fut porté à côté de celui d'Emeraude. Le jeune homme, couvert d'une draperie de velours et d'or, était étendu sur son lit comme sur un catafalque. Il était d'une mortelle pâleur, pendant que les traits enfiévrés d'Emeraude brillaient d'un vif incarnat.

Le pasteur protestant, après avoir pris la main de Walter, lui mit une bague au doigt, la lui ôta et la remit au doigt d'Emeraude, en prononçant la formule nuptiale. Au moment où Emeraude sentit la bague à son doigt, elle sourit, et ses traits, qu'on eût dit transfigurés par une vision céleste, prirent une teinte de blanc rosé, comme l'étoile du matin au milieu de l'aurore.

Dans ce moment même, vingt couples d'orphelins se promirent amour et fidélité, aide et dévouement devant le Dieu des dieux. Puis, d'un commun accord, ils se réunirent dans la cour, prêtres et bannières en tête, sans distinction de religion, entonnant à voix haute et

vibrante le psaume LI de David, mis en musique par Klein :

« Dans le chemin étroit j'ai imploré le Seigneur.

« Le Seigneur m'a répondu, et m'a mis au large. »

Plus de cinq mille personnes, de tout âge, de tout sexe, qui se trouvaient dans la rue, s'arrachèrent le texte du psaume, mêlèrent leurs voix aux couples chantants, et répétèrent le cantique, strophe par strophe :

« Si le Seigneur est avec moi, je ne crains rien. Que me peut l'homme ?

« Si le Seigneur vient à mon secours, je regarderai mes ennemis en face.

« Mieux vaut se fier à Dieu que de se reposer sur l'homme.

« Mieux vaut se fier à Dieu que de compter sur les généreux de la terre.

« Tous les peuples m'entoureraient, — par le nom du Seigneur, je les broyerais !

« Venez, assiégez-moi, cernez-moi, — par le nom du Seigneur, je vous broyerai !

« Fondez sur moi comme des guêpes, sai-

sissez-moi comme une flamme d'épines. — par le nom du Seigneur, je vous mettrai à néant !

« Que de fois ils m'ont poussé pour me faire tomber; le Seigneur m'a toujours secouru.

« Le Seigneur est ma force et ma lyre; il est ma victoire.

« La voix du chant et du triomphe retentit dans les tentes des justes.

« C'est la droite du Seigneur qui fait la vaillance.

« La droite du Seigneur est vaillante; la droite du Seigneur brandit la victoire.

« *Non, je ne mourrai pas!* Je vivrai pour dire les œuvres du Seigneur.

« Le Seigneur m'a douloureusement éprouvé, mais il ne me livrera pas à la mort.

« Ouvrez-moi les portes de la justice, afin que j'y entre pour rendre grâces au Seigneur.

« C'est la porte du Seigneur; les justes seuls y entrent.

« Je te remercie de m'avoir frappé : la douleur fait mon salut.

« La pierre que les architectes ont dé-

daignée est devenue la pierre angulaire de l'édifice.

« C'est le Seigneur qui a fait tout cela, si étonnant à nos yeux.

« C'est le Seigneur qui nous a fait ce jour. Réjouissons-nous en. »

Puis les chœurs, en montant l'escalier et arrivés en procession au salon nuptial de Walter et d'Emeraude, répétèrent à trois fois le refrain du poète :

« *Anah Adonaï Hoseanah !* Seigneur, je t'en prie, viens à mon secours. »

Jamais noce ne fut plus divinement célébrée : ce fut une véritable noce nazaréenne.

— Ma fille, s'écria Gunter à genoux, te voilà mariée! Puissiez-vous vivre, toi et ton bien-aimé, pour apprendre combien l'on vous aime ! Ta volonté est faite, ma fille !

— C'est la volonté du Seigneur qui est faite, dit la mère. Quoi qu'il décide, mon ami, à nous de nous soumettre sans murmurer.

— Qu'ils vivent ou qu'ils meurent, dit le pasteur, il n'est point, il n'y eut jamais de bonheur égal au leur.

— Ils vivront ! s'écria le docteur Finner,

tenant dans ses deux mains les mains de Walter et d'Emeraude.

Au bout de trois mois de mariage, Cormélius et Johanna se séparèrent de corps et de biens. Cormélius est plus que jamais amoureux de Violande, qui demeure en face de lui, cité d'Antin, à Paris.

FIN